



Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Société suisse d'histoire
Società svizzera di storia
Societad svizra d'istorgia

SCHWEIZERISCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE

REVUE SUISSE
D'HISTOIRE

RIVISTA STORICA
SVIZZERA

SCHWABE VERLAG

Vol. 72/1
2022

Inhalt / contenu / indice

Artikel / Articles / Articoli

<i>Salomé Tappy</i> : L'Abendberg, établissement pour la guérison des enfants crétiens: vie et mort d'une controverse (1841–1863)	5
<i>Séveric Yersin</i> : La santé publique entre peste bovine et choléra: l'émergence des institutions fédérales de contrôle des maladies infectieuses en Suisse (1863–1872)	22
<i>Noemi Crain Merz, Urs Hafner</i> : Als die Apologetinnen der Männerrepublik die Gretchenfrage der Demokratie stellten: Zur Politik der Gegnerinnen des Frauenstimmrechts in der Schweiz, 1919–1971	40
<i>Stefanie Mahrer</i> : «Ausgestreckte Fühler deutscher Gelehrter» – Die Universität Basel und akademische Flüchtlinge in den 1930er-Jahren	55
<i>Urs Germann</i> : Medikamentenversuche in der Deutschschweizer Psychiatrie 1950–1990: Zum aktuellen Stand der Forschung	75
<i>Romed Aschwanden, Maria Buck, Kira J. Schmidt</i> : The «Swiss Alpine Conservation Movement» (1980–2005): Possibilities and Limitations of a Two-Mode Network	92
<i>Rahel Bühler, Martina Koch, Markus Steffen</i> : «Während meines Besuchs konnte ich mir ein eindeutiges Bild machen.» Praxis und Bedeutung von Hausbesuchen im Kinderschutz, 1960–1980	110

Miszellen / Mélanges / Miscellanea

<i>Beat Hodler</i> : Aargau ist überall – Bullingers (fast) vergessene Schriften zu Habsburg und Sempach	127
--	-----

Rezensionen / Recensions / Recensioni

<i>Hans F. Haefele, Ernst Tremp (Hg.)</i> : Ekkehart IV. St. Galler Klostergeschichten (Causus sancti Galli) (A. Niederstätter)	139
<i>Peter Erhart und Jakob Kurat Hüebli (Hg.)</i> : Nach Rom gehen. Monastische Reisekultur von der Spätantike bis in die Neuzeit (A. Karsten)	140

<i>Rechtsquellenstiftung des Schweizerischen Juristenvereins (Hg.): Die Rechtsquellen des Kantons St. Gallen, dritter Teil: Die Landschaften und Landstädte, vierter Band. Die Rechtsquellen der Region Werdenberg: Grafschaft Werdenberg und Herrschaft Wartau, Freiherrschafft Sax-Forstegg und Herrschaft Hohensax-Gams (H. J. Reich)</i>	141
<i>Clive H. Church, Randolph C. Head: Paradox Schweiz. Eine Aussensicht auf ihre Geschichte (G. Kreis)</i>	143
<i>Dominik Sauerländer: Die Reformation in den Freien Ämtern. Beispiel einer gescheiterten Landreformation (P. Zehnder)</i>	145
<i>Fabrice Flückiger: Dire le vrai. Une histoire de la dispute religieuse au début du XVI^e siècle. Ancienne Confédération helvétique, 1523–1536 (P. Hildebrand)</i>	147
<i>Philip Benedict: Season of Conspiracy. Calvin, the French Reformed Churches, and Protestant Plotting in the Reign of Francis II (1559–60) (A. Albisser)</i>	149
<i>Olivier Bauer: 500 ans de Suisse romande protestante (M. Aberle)</i>	150
<i>Sandrine Girardier: L'entreprise Jaquet-Droz. Entre merveilles de spectacle, mécaniques luxueuses et machines utiles (1758–1811) (B. Veyrassat)</i>	152
<i>Stephan Schwarz: Im Spannungsfeld zwischen Wiederherstellung und Wandel. Die politische Elite der Schweiz während der Restauration von 1814 bis 1830 (G. Kreis)</i>	153
<i>Joseph Jung: Das Laboratorium des Fortschritts. Die Schweiz im 19. Jahrhundert (M. Berni)</i>	155
<i>Laurence Marti: L'émergence du monde ouvrier en Suisse au XIX^e siècle (A.-V. Fouradoulas)</i>	157
<i>Laurent Tissot, Patrick Vincent, Jacques Ramseyer (a cura di): Dévoiler l'ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages (M. Nicoli)</i>	158
<i>Alain Clavien: La presse romande (N. Valsangiacomo)</i>	161
<i>Sylvie Adam, Méléti Michalakis, Georges Nicolas, Anne Radeff: Centre et hexacentre, vol. 1: Centralité cristallérienne: géométrie fausse, théorie réfutée (R. Carrupt)</i>	162
<i>Matthias Häussler: Der Genozid an den Herero. Krieg, Emotion und extreme Gewalt in Deutsch-Südwestafrika (T. Bührer)</i>	164

<i>Fritz Stoekli</i> : L' affaire des colonels 1915–1916. Révélations des archives (D. M. Segesser)	166
<i>Hélène Martin, Marta Roca i Escoda (dir.)</i> : Sexuer le corps. Huit études sur des pratiques médicales d' hier et d' aujourd' hui (S. Guzzi-Heeb)	168
<i>David Eugster</i> : Manipuliert! Die Schweizer Werbebranche kämpft um ihren Ruf, 1900–1989 (C.-L. Debluë, A. Schmidt)	171
<i>Brigitte Studer</i> : Reisende der Weltrevolution. Eine Globalgeschichte der Kommunistischen Internationale (J. Rybak)	173
<i>Samuel Boussion, Mathias Gardet, Martine Ruchat</i> : L' Internationale des républiques d' enfants, 1939–1955 (A. Müller)	174
<i>Sanela Schmid</i> : Deutsche und italienische Besatzung im Unabhängigen Staat Kroatien. 1941 bis 1943/45 (K. Ruzicic-Kessler)	176
<i>Milena Guthörl</i> : Die Mathematik des Sozialstaats. Internationale Expertennetzwerke der sozialen Sicherheit 1930–1980 (N. Ramsauer)	177
<i>Andrea Franc</i> : Von der Makroökonomie zum Kleinbauern. Die Wandlung der Idee eines gerechten Nord-Süd-Handels in der schweizerischen Dritte-Welt-Bewegung (1964–1984) (P. Hongler)	179
<i>Susanne Businger, Martin Biebricher (Hg.)</i> : Von der paternalistischen Fürsorge zu Partizipation und Agency. Der gesellschaftliche Wandel im Spiegel der Sozialen Arbeit und der Sozialpädagogik (B. Ziegler)	181
<i>Marcel Berni</i> : Ausser Gefecht. Leben, Leiden und Sterben «kommunistischer» Gefangener in Vietnams amerikanischem Krieg (R. Overmans)	183
Korrigendum	185

L'Abendberg, établissement pour la guérison des enfants crétins: vie et mort d'une controverse (1841–1863)

Salomé Tappy

The Abendberg, an institution for the cure of cretinous children: life and death of a controversy (1841–1863)

In the Bernese Oberland in 1841, Swiss physician Johann Jakob Guggenbühl founded an innovative institute dedicated to the cure of cretinous children. The institute was named *Abendberg* after the alp it is built on, and it quickly acquired an international reputation. It gave rise to a controversy about cretinism and its treatment, involving Guggenbühl's medical colleagues and the Bernese authorities. Guggenbühl was finally discredited and the Abendberg closed on his death in 1863.

Examining documents from the Bernese State Archives – correspondence, inspection reports and newspaper articles – as well as some additional sources, this paper describes how the controversy started, developed and ended. It explores the main actors, and shows what was at stake above and beyond the scientific issue. The analysis highlights the broader context of the debates and puts into sharp relief the developments – scientific, but also socio-political – that transformed the mid-19th century Swiss medical community.

En 1840 est fondé dans le canton de Berne l'*Abendberg, établissement pour la guérison et l'éducation des enfants crétins*.¹ Étroitement lié à la personnalité de son fondateur-directeur, Johann Jakob Guggenbühl, cet institut fut au cœur d'une controverse importante, au sujet de la question: peut-on guérir les crétins?? L'impact fut majeur, puisqu'après Guggenbühl le monde médical considèrera le crétinisme comme incurable. La controverse, impliquant notamment le corps médical et les instances officielles, donna lieu à de nombreux échanges manuscrits, conservés aujourd'hui dans un dossier des Archives d'État de Berne: demandes et allocations de subsides, correspondance administrative, expertises officielles menées par des médecins-rapporteurs du canton.³ Ces dernières per-

1 Le présent travail prolonge un mémoire de maîtrise en médecine, auquel il sera fait référence le cas échéant: Salomé Tappy, *L'Abendberg, lieu d'une controverse*, mémoire de maîtrise de l'Université de Lausanne, 2015, librement accessible sur <https://serval.unil.ch/> (12.12.2021). J'en profite pour remercier le Professeur Vincent Barras, ainsi que les relecteurs anonymes de la *Revue suisse d'histoire*, pour leurs conseils avisés.

2 Le mot controverse est entendu ici au sens de dispute scientifique publique aboutissant à une nouvelle *vérité* scientifique, selon la définition des *Science Studies*, cf. Antoine Lilti, *Querelles et controverses*. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne, in: Mil neuf cent. *Revue d'histoire intellectuelle* 25 (2007), pp. 13–28.

3 Archives de l'État de Berne (AEB), BB IIIb 3384, Akten über die Cretinen-Anstalt auf Abendberg (1842–1863) (environ 450 pages manuscrites en allemand gothique cursif). Mon analyse utilise aussi comme sources les Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles (ASHSN), années

mettent de comprendre les enjeux de l'affaire, en reflétant les différentes positions scientifiques des parties en cause, mais aussi les implications politiques et sociales sous-jacentes. Jusqu'à présent, Guggenbühl et l'*Abendberg* ont principalement été étudiés par des chercheurs issus du milieu de la pédagogie.⁴ Je me propose ici d'aborder le sujet sous l'angle de l'histoire de la médecine, en prenant pour prisme principal le dossier d'archives bernois, une riche source de première main, non éditée et très peu travaillée. Alors que le *crétin des Alpes* reste aujourd'hui encore une figure marquante de l'histoire montagnarde suisse, l'étude de ces documents offre un aperçu privilégié de ce qui fut la première et dernière tentative de guérison du crétinisme, révélant au passage la complexité de la société dans laquelle se déroule cette tentative.

En effet, les enjeux d'une telle controverse sont tributaires du contexte médical de l'époque, traversé par des courants de pensée et doctrines en concurrence – autant d'éléments qui doivent être pris en compte. Un fait scientifique ne s'impose jamais d'emblée comme évidence et son acceptation comme *vérité* (et non comme *théorie*) passe par une ou plusieurs phases de contestation, qu'une lecture rétrospective tend à occulter, et que les études de controverses cherchent en revanche à rendre visibles.⁵ Je restituerai au plus près les positions des différents acteurs ainsi que les problématiques sociales, politiques et individuelles qui les sous-tendent. Je tenterai ainsi d'offrir une image en relief du processus de construction de la vérité scientifique quant à l'éventuelle curabilité du crétinisme. En filigrane apparaîtront également les préoccupations d'un monde médical en train de s'ériger en profession, avec les importantes questions qui en découlent, en termes d'auto-régulation, image publique, etc.

1838–1959; le dossier des Archives Fédérales Suisses (AFS), E87#1000/1166#246*; les publications de Guggenbühl et de contemporains sur le crétinisme, ainsi que les récits de visiteurs de l'*Abendberg*.

4 Citons ici les travaux de «réhabilitation» entrepris par Karl Alther entre 1908 et 1923 ainsi que, plus récemment, par Carlo Wolfisberg, Martine Ruchat et, en particulier, Johannes Gstach qui a rédigé un important ouvrage sur le crétinisme et l'idiotie: *Kretinismus und Blödsinn: Zur fachlich-wissenschaftlichen Entdeckung und Konstruktion von Phänomenen der geistig-mentalen Auffälligkeit zwischen 1780 und 1900 und deren Bedeutung für Fragen der Erziehung und Behandlung*, Bad Heilbrunn 2015. En histoire de la médecine, le principal travail sur le sujet est celui de Rolf Streuli, auteur d'une thèse de doctorat sur Guggenbühl et sa correspondance avec Ignaz Paul Vital Troxler (1780–1866), médecin, politicien et philosophe: *Johann Jakob Guggenbühl und die Kretinenheilstalt auf dem Abendberg bei Interlaken*, Bern 1973. Je ne traiterai donc pas ici de cette correspondance, déjà partiellement éditée par Streuli.

5 Dominique Pestre, L'analyse de controverse dans l'étude des sciences depuis trente ans. Entre outil méthodologique, garantie de neutralité axiologique et politique, in: *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 25 (2007), pp. 29–46, ici p. 30.

Vie et mort de l'Abenberg (1841–1863)

Né en 1816 à Meilen dans le canton de Zurich, Guggenbühl achève ses études de médecine à Berne en 1836.⁶ Cette même année, il se découvre une vocation à secourir les victimes du crétinisme: à l'occasion d'une promenade dans un village uranais, il aurait été bouleversé par sa rencontre avec un jeune crétin, agenouillé devant une image pieuse et bafouillant une prière. C'est une révélation. Les crétins ont une âme, capable de «concevoir la pensée de Dieu»,⁷ et sa mission sera d'éveiller ces âmes à la religion. Cette anecdote du crétin priant, en forme de mythe fondateur, est rapportée en 1840 dans la première publication de Guggenbühl sur le crétinisme.⁸

Après une brève activité comme médecin de campagne, puis dans l'institut du célèbre pédagogue Emanuel von Fellenberg à Hofwil (BE), Guggenbühl cherche un lieu pour l'établissement qu'il souhaite fonder. Il porte son choix sur l'Abenberg, un alpage au sud-ouest d'Interlaken, nommé ainsi d'après un sommet adjacent.

En 1840, afin de récolter des fonds pour acquérir ce domaine, Guggenbühl publie l'article mentionné ci-dessus, un écrit emphatique destiné à attirer l'attention sur le sort des crétins et sur son projet. Grâce à des dons obtenus de la Société Helvétique des Sciences Naturelles (SHSN),⁹ de la Société Suisse d'Utilité Publique (SSUP)¹⁰ et du canton de Berne, il achète l'Abenberg en 1840 et inaugure son établissement l'année suivante. Il veut d'emblée apporter à son projet une large visibilité, avec de nombreux voyages «publicitaires» à l'étranger et un article pour le public international.¹¹

Son expérience originale attire des visiteurs, souvent philanthropes ou médecins, de toute l'Europe. Ces derniers publient des récits parfois dithyrambi-

6 La biographie de Guggenbühl est détaillée dans les différents écrits d'Alther et a fait l'objet d'une brève parution par une parente éloignée, Gertrud Guggenbühl: Johann Jakob Guggenbühl, 1816–1863: Arzt und Pionier der Fürsorge für geistig Behinderte, Wallisellen 1976.

7 Johann Guggenbühl, L'Abenberg, établissement pour la guérison et l'éducation des enfants crétins, à Interlaken, Canton de Berne. Premier Rapport, traduit de l'Allemand sur le manuscrit inédit de l'auteur par le Dr. Berchtold-Beaupré, Fribourg 1844, p. 17.

8 Johann Guggenbühl, Hülfsruf aus den Alpen, zur Bekämpfung des schrecklichen Cretinismus, in: Maltens Bibliothek der neuesten Weltkunde 1 (1840), pp. 190–201. L'anecdote revient ensuite régulièrement sous la plume de Guggenbühl.

9 Fondée en 1815, renommée Académie suisse des sciences naturelles (ASSN) en 1988 (cf. Beat Sitter-Liver, Académie suisse des sciences naturelles (ASSN), in: DHS, version du 06.03.2014. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/043470/2014-03-06/> (12.12.2021). La médecine en est une sous-section jusqu'à la création de l'Académie suisse des sciences médicales en 1943.

10 Fondée en 1810, elle donnera naissance entre autres aux associations caritatives *Pro Juventute* et *Pro Senectute* (cf. Beatrice Schumacher, Société suisse d'utilité publique (SSUP), in: DHS, version du 23.05.2013. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016451/2011-10-27/> (12.12.2021).

11 Europa's erste Colonie für Heilung des Cretinismus auf dem Abendberge im Berner Oberland, und die Versammlung schweizerischer Aerzte und Naturforscher zu Freyburg im August 1840, in: Archiv für die gesammte Medicin 1 (1841), pp. 293–300.

ques, érigeant Guggenbühl en sauveur des crétins, vouant sa vie avec abnégation et modestie à une cause pieuse.¹² Ces articles élogieux flattent visiblement Guggenbühl, qui en cite volontiers des extraits,¹³ et lui permettent d'acquérir du soutien matériel. Guggenbühl est admis comme membre honoraire de nombreuses sociétés savantes étrangères, qu'il liste en couverture de ses publications.¹⁴ Des établissements similaires sont fondés à l'étranger, qu'il appelle institutions «filles» et considère comme les descendantes directes de son institut.¹⁵

Cet enthousiasme étranger des premiers temps contraste fortement avec les réactions critiques que rencontre Guggenbühl auprès de nombreux compatriotes. Plusieurs de ses collègues se montrent incrédules quant à une possible guérison du crétinisme.¹⁶ Rapidement, l'honnêteté intellectuelle du médecin est mise en doute. Cette évolution se reflète particulièrement dans les expertises demandées par le canton de Berne.

Le gouvernement bernois et les expertises

Guggenbühl cherche auprès du gouvernement bernois des ressources financières ainsi qu'une caution officielle. De son côté, l'exécutif cantonal se préoccupe du cadre légal et exerce une surveillance sur l'*Abendberg*. Des expertises par des médecins externes sont donc ordonnées à plusieurs reprises.

Ces rapports sont au nombre de six, datés de 1844, 1847, 1848, 1849, 1850 et 1858. Le rapport de 1844 est motivé par une nouvelle demande de subsides de Guggenbühl. Les rapports de 1847, 1848 et 1849 font suite au placement de deux enfants indigents à l'*Abendberg*, aux frais du canton. Ceux-ci sont retirés en

12 Par exemple, l'anglais Twining voit en Guggenbühl un «modest and unpretending philanthropist who has disinterestedly devoted both his time and his entire means». William Twining, *Some account on the cretinism and the institution for its cure, on the Abendberg, near Interlachen, in Switzerland*, London 1843, p. 17.

13 Lui-même se voyait peut-être ainsi: dans une lettre de 1840, citée chez Streuli, il se compare par exemple au «divin Pestalozzi» et s'estime promis à une grande destinée. Streuli, *Johann Jakob Guggenbühl und die Kretinenheilanstalt*, p. 22.

14 L'habitude prise par Guggenbühl d'exposer ses distinctions honorifiques dans son antichambre semble avoir choqué certains visiteurs (cf. Julius Disselhoff, *Die gegenwärtige Lage der Kretinen, Blödsinnigen und Idioten in den christlichen Ländern*, Bonn 1857, p. 24).

15 Citons par exemple le *Heil- und Pflegeanstalt Mariaberg* en Bade-Wurtemberg, fondé en 1847 par le médecin Carl Rösch, un des visiteurs de l'*Abendberg* et auteur d'une des premières publications à son sujet (Carl Rösch, *Die Stiftung für Kretinenkinder auf dem Abendberg bei Interlachen in der Schweiz*, Stuttgart 1842). Pour une liste des autres établissements identifiés, cf. Tappy, *L'Abendberg*, p. 14.

16 Par exemple, un certain Dr Luset: «dass solche elende Geschöpfe, wie die eigentlichen Cretins sind, durch solche Anstalten geheilt werden können, das kann ich nicht glauben». ASHSN 25 (1840), p. 47. Je souligne ici le mot *eigentliche* Cretins (*vrais crétins*), qui sera la pierre d'achoppement de tout le débat scientifique.

1849, l'expert estimant qu'ils ont suffisamment progressé.¹⁷ Une nouvelle expertise a lieu en 1850, pour vérifier si Guggenbühl a tenu compte des remarques émises dans le précédent rapport.¹⁸ L'auteur, le médecin Theodor Hermann, répond par la négative et propose d'instaurer une autorité de contrôle externe. Le gouvernement ne donne pas suite et rejette également l'idée de communiquer à la presse les manques constatés à l'*Abenberg*.¹⁹

La dernière expertise, rédigée par les docteurs Vogt et Verdat, date de 1858.²⁰ Faisant suite aux plaintes d'un Anglais effrayé par ce qu'il a vu lors de sa visite de l'*Abenberg*,²¹ le rapport est accablant, soulignant entre autres que Guggenbühl s'est absenté durant six mois sans nommer de remplaçant. Le gouvernement exige alors des explications et le déplacement de l'institut en plaine durant l'hiver. Si Guggenbühl refuse d'obtempérer, une fermeture forcée sera envisagée. Le gouvernement bernois autorise également la publication du rapport de Vogt et Verdat dans une revue scientifique²² et le transmet au Conseil fédéral afin d'informer les envoyés diplomatiques qui demandent des renseignements sur l'*Abenberg*.²³ Dans deux lettres de juin 1858, Guggenbühl justifie ses

17 [Dass] «der fernere Aufenthalt dieser Kinder in dieser Anstalt wenigstens unnöthig sei. [...] Eine angemessene Pflege hat dieselbe kulturfähig gemacht, dieser Zweck wäre aber in jeder andern Erziehungsanstalt erreicht worden, denn es ist thatsächlich nachgewiesen, dass sie nie von Cretinismus behaftet waren». AEB, BB IIIb 3384, Schreiben des Sanitätskollegium an die Dir. des Innern, 23.4.1849, p. 77. Notons ici l'incohérence des autorités bernoises, qui reprochent à Guggenbühl dans leur première expertise de ne pas héberger de vrais crétiens, puis décident de lui adresser deux enfants non crétiens, pour finalement minimiser les bienfaits du traitement effectué, les enfants n'étant pas affectés par la pathologie. Une remarque d'ordre méthodologique: toutes mes transcriptions de documents manuscrits sont littérales, respectant les variantes graphiques propres à l'époque ou à l'auteur.

18 AEB, BB IIIb 3384, Bericht an die Tit. Direktion des Innern, Th. Hermann, 28.07.1844, pp. 1 et 3. Les remarques concernent notamment l'absence de contrôle par un médecin externe et de journal détaillant l'évolution de l'état de santé des pensionnaires, mais aussi les longues périodes d'absence de Guggenbühl en raison de ses voyages et les défauts structurels de l'établissement, comme le chauffage insuffisant.

19 AEB, BB IIIb 3384, Manuelauszüge betr. den Abendberg, 17.06.1851. Hormis des fuites anonymes, l'affaire ne deviendra publique qu'en 1858, cf. infra.

20 Au sujet de cette double expertise, cf. Tappy, L'Abenberg, pp. 49–53. Adolf Vogt est connu pour être un adversaire acharné de Guggenbühl, comme nous le verrons.

21 L'identité de cet Anglais n'est pas très claire: certaines sources d'archives mentionnent la visite d'un diplomate nommé Gordon, d'autres évoquent une plainte du père d'un garçon placé à l'Abenberg.

22 Die Kretinenheilanstalt von H. Dr. Guggenbühl (Separatdruck aus der Monatschrift für prakt. Medizin n°5), Bern, mai 1858. Cf. AEB, BB IIIb 3384.

23 Cette précision s'explique par une demande de renseignements du 10 mai 1858 au Conseil fédéral, transmise au gouvernement bernois, émanant d'un diplomate bavarois, qui s'inquiète de rumeurs répandues par la presse suisse, peut-être des articles dans l'*Oberländer Anzeiger* (cf. Tappy, L'Abenberg, p. 21) au sujet de l'Abenberg (AFS, E87#1000/1166#246*, Schreiben der königlichen bairischen Gesandtschaft an den schweizerischen Bundesrat, Karlsruhe, 10.05.1858). En effet, le roi de Bavière est l'un des donateurs de l'établissement. Le gouvernement bernois répond en transmettant le rapport de Vogt et Verdat (ces échanges sont conservés dans le dossier de l'AEB, BB IIIb 3384).

absences par des problèmes de santé – il souffre du cœur et a besoin de cures régulières. Il refuse un déplacement saisonnier de son établissement, jugeant le climat montagnard bénéfique pour ses pensionnaires tout au long de l'année. Par ailleurs, il affirme qu'un médecin d'Interlaken a été désigné comme remplaçant pendant ses voyages – ce que le médecin en question dément.²⁴

Le gouvernement demande alors un avis de droit à un juriste, Me Matthys: faut-il prendre des mesures contre Guggenbühl et si oui, lesquelles? Après une analyse approfondie, Me Matthys estime qu'une action en justice serait infondée et probablement vouée à l'échec. Il conclut que le devoir du gouvernement est d'informer le public, ce qu'il a déjà fait en permettant la diffusion de la récente expertise. Ainsi, Guggenbühl sera obligé de mieux tenir ses engagements, sous peine de voir son établissement déserté. Suivant ce conseil, le gouvernement s'abstient donc de toute mesure judiciaire contre Guggenbühl.

En revanche, un feuilleton anonyme paraît dans le *Bund*, intitulé *Dr Guggenbühl und seine sog. Kretinenanstalt auf dem Abendberg bei Interlaken*.²⁵ Guggenbühl y est traité d'escroc et son entreprise de «persönliche Geld- und Ehrenspekulation».²⁶ L'auteur de l'article fustige également l'immobilisme des autorités. Suit un échange de lettres entre le directeur de l'Intérieur et Vogt.²⁷ Seules les réponses de ce dernier sont conservées aux archives bernoises et elles montrent qu'il est accusé d'être l'auteur du texte, accusation dont il se défend.²⁸

Sur le plan scientifique, les adversaires de l'*Abendberg*, emmenés par Vogt, prennent une série de mesures. Lors de l'assemblée annuelle de la SHSN en août 1858, le retrait immédiat de toute forme de soutien à Guggenbühl est voté à l'unanimité. Ce dernier disparaît de la liste des membres et un *Verdammungsurteil* (jugement condamatoire) est même publié.

En quelques mois, Guggenbühl perd ainsi ses principaux appuis suisses. Les archives bernoises ne contiennent plus aucun rapport d'expert postérieur à 1858 et le nombre de pensionnaires décline. Grâce à sa fondation et aux dons de quelques mécènes fidèles, l'établissement perdure néanmoins.²⁹ Se sachant en mau-

24 AEB, BB IIIb 3384, Schreiben von J.J. Strasser, Arzt, aus Interlaken, an den H. Reg.-Statthalter, daselbst, 03. 07.1858.

25 AEB, BB IIIb 3384, *Der Bund*, n°166–169, 17 au 20.06.1858.

26 AEB, BB IIIb 3384, *Der Bund*, n°166, 17.06.1858, p. 679.

27 En plus d'être co-auteur du rapport de 1858, Vogt publie un article virulent contre l'*Abendberg* en 1855, paru dans le *Bund*. En 1858 et 1860, il signe d'autres publications hostiles dans le *Schweizerische Monatsschrift für praktische Medicin*, dont il est éditeur. Pour plus de détails sur ces publications et le rôle individuel de Vogt dans la controverse, cf. Tappy, *L'Abendberg*, pp. 49–53.

28 AEB, BB IIIb 3384, Schreiben des A. Vogt an H. Reg.-Rat Dr Lehmann daselbst, 20.06.1858; Schreiben des A. Vogt in Bern an Herrn R.R. Dr Lehmann, 26.07.1858.

29 L'établissement ne ferme pas en 1858, mais bien à la mort de Guggenbühl, contrairement à ce qu'on lit chez plusieurs auteurs, par exemple Martine Ruchat, Johan Guggenbühl, les crétins et la montagne sainte, in: Jan Lacki, Jean-Claude Pont (dir.), *Une cordée originale. Histoire des relations entre science et montagne*, Chêne-Bourg 2000, pp. 250–267, ou Jacques Hochmann, *Histoire de l'autisme: de l'enfant sauvage aux troubles envahissants du développement*, Paris 2009, p. 93. Les archi-

vaise santé, Guggenbühl approche la communauté des Frères moraves dans le but de leur léguer l'Abenberg – ce qu'il fait effectivement sur son lit de mort en 1863, malgré un préavis négatif des Frères. Le legs sera finalement refusé et l'Abenberg liquidé. La controverse est alors globalement terminée³⁰. Intéressons-nous maintenant à ses aspects scientifiques.

Une définition contestée ...

Au XIX^e siècle, le terme 'crétinisme' est relativement nouveau dans le vocabulaire médical, bien que la pathologie semble connue depuis longtemps.³¹ Originaire du patois valaisan, le mot est répertorié pour la première fois dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert en 1754,³² puis popularisé peu à peu par les récits de voyage de gens comme Horace-Bénédict de Saussure (1786).³³ Au tournant du XIX^e siècle paraissent les premiers traités médicaux sur cette pathologie. Dans ces ouvrages pionniers, comme dans les écrits contemporains de Guggenbühl, le crétinisme est essentiellement défini par sa clinique – plus exactement il est *décrit* par une longue énumération de symptômes, comprenant entre autres le goître et le mutisme. Le chapitre dédié à l'étiologie du crétinisme est du même acabit – une liste des causes possibles, pondérées selon les opinions de l'auteur: hypothèses climatiques, génétiques, hygiéno-diététiques, etc. Finalement, comme le résume un ouvrage de l'époque, il n'y a « pas d'accord sur les causes du crétinisme ».³⁴

Cette situation d'incertitude fait la part belle à l'interprétation du médecin. Guggenbühl adopte ainsi une définition large du crétinisme, le résumant à la

ves bernoises en tout cas ne laissent aucun doute à ce sujet: à la mort de Guggenbühl, l'établissement existe encore puisqu'il doit être dissous et les derniers pensionnaires renvoyés chez eux.

30 Elle rebondit avec une réhabilitation de Guggenbühl bien après sa mort par l'historien de la pédagogie Karl Alther, cf. Tappy, L'Abenberg, pp. 24–25. De manière générale les milieux pédagogiques ont toujours témoigné plus de bienveillance envers Guggenbühl, dont le rôle pionnier dans le domaine de l'éducation des enfants handicapés mentaux est désormais reconnu; cf. parmi bien d'autres Gstach, Kretinismus, ou Hochmann, Histoire de l'autisme.

31 La première description de crétinisme dans les Alpes date du XIII^e siècle. Claudine Als, Crétinisme, in: DHS, version du 17.08.2005. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/022716/2008-11-04/> (12.12.2021). Une vie de Saint Odilon (996–1049) du XI^e siècle mentionne déjà une guérison miraculeuse d'un goîtreux à Payerne (sans préciser si le miraculé souffrait aussi de retard mental), cf. Viviane Durussel, Jean-Daniel Morerod (éd.), Le Pays de Vaud aux sources de son Histoire: de l'époque romaine au temps des Croisades, Lausanne 1990, pp. 105–106.

32 Cf. Gstach, Kretinismus, p. 141.

33 Horace-Bénédict de Saussure, Des crétins et des albinos, in: Horace-Bénédict de Saussure, Voyage dans les Alpes, précédé d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève, Tome 2, Genève 1786, pp. 480–495, chap. 47.

34 Bernard Nièpce, Traité du goître et du crétinisme, suivi de la statistique des goîtreux et des crétins, dans le bassin de l'Isère en Savoie, dans les départements de l'Isère, des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes, Paris 1851, p. 7. Pour une liste des causes évoquées, pp. 291–427.

coexistence d'anomalies mentales et physiques.³⁵ Il considère que ces anomalies se déclinent selon divers grades et manifestations, et qu'il existe donc plusieurs degrés de crétinisme.³⁶ Le tableau clinique décrit par la plupart de ses collègues ne correspond, d'après Guggenbühl, qu'au degré le plus sévère, au *crétinisme complet*. Quant aux causes du crétinisme, il ne les définit pas plus précisément que ses contemporains, mais il privilégie clairement les hypothèses environnementales, notamment l'encaissement des vallées – l'altitude étant le remède, d'où le choix de l'*Abendberg*, situé à 1140 m/s/m.³⁷

Le caractère général de sa définition amène Guggenbühl à englober d'autres pathologies, comme la scrofule³⁸ ou le rachitisme, qu'il considère comme des formes mineures ou avant-coureuses du crétinisme. Il s'appuie pour cela sur les travaux de Troxler, qui insiste sur le caractère protéiforme du crétinisme et juge que «Eine überaus grosse Zahl von Uebeln, [...] die man für Krankheiten oder Gebrechen anderer Art hielt und mit eignen Namen bezeichnete, sind nichts anders, als Metamorphosen des Cretinismus».³⁹ Cette affirmation assez floue conduit Guggenbühl à justifier la présence à l'*Abendberg* d'enfants que ses collègues attribuent à d'autres entités nosologiques. S'adressant au médecin Hermann, auteur de l'expertise de 1850, il formule sa définition du crétinisme ainsi: «Scrofulöse Individuen mit ausgesprochenem Blödsinn und namentlich mit Mangel des Sprachvermögens sind Cretinen. Blödsinnige Individuen aber heisst man Idioten».⁴⁰ Guggenbühl différencie donc encore les crétins des idiots,

35 Johann Guggenbühl, *Die Heilung und Verhütung des Cretinismus und ihre neuesten Fortschritte*, Bern, St-Gall 1853, pp. 7 et 22.

36 Dans un ouvrage de 1846, il en décrit quatre: 1) forme atrophique 2) forme rachitique 3) forme hydrocéphale 4) crétinisme congénital (cette dernière forme fait encore l'objet d'une subdivision en imbécilité de premier grade, mutisme crétinique et croissance étiolée). Johann Guggenbühl, *Briefe über den Abendberg und die Heilanstalt für Cretinismus*, Zurich 1846, pp. 37–68. Ulérieurement, Guggenbühl mentionne encore une forme scrofuleuse (*scrophulöse Form*), cf. Johann Guggenbühl, *Die Erforschung des Cretinismus und Blödsinns nach dem jetzigen Zustand der Naturwissenschaften* (Separatabdruck aus Nr. 5,6,7,8,9 und 11 der Zeitschrift der k.k. Gesellschaft der Aerzte zu Wien), Wien 1860, p. 8.

37 Cette croyance, courante à l'époque, repose essentiellement sur des observations d'H.-B. de Saussure, selon qui les Valaisans envoient les jeunes enfants à l'alpage pour les protéger du crétinisme. De même, il serait d'usage de transporter les femmes enceintes en altitude pour éviter qu'elles n'accouchent d'enfants crétins. De Saussure, *Voyage dans les Alpes*, pp. 486–487.

38 Scrofule, ou maladie scrofuleuse: mot aujourd'hui désuet, désignant au XIX^e siècle une affection des ganglions lymphatiques, tuméfiés et indurés, au niveau du cou notamment (Fournier (sans prénom), *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris 1820, pp. 278 et suivantes). On y fait correspondre aujourd'hui les formes ganglionnaires de la tuberculose.

39 Ignaz Troxler, Ueber Cretinismus (Fortsetzung), in: *Archiv der Medizin, Chirurgie und Pharmazie, von einer Gesellschaft schweizerischer Aerzte* 4 (1817), pp. 3–167, ici p. 94.

40 AEB, BB IIIb 3384, Bericht an die tit. Direktion des Innern (Abtheilung Gesundheitswesen) über die Cretinenanstalt auf dem Abendberg von Dr Th. Hermann, Bern, 18.06.1850, p. 6.

les derniers étant selon lui incurables.⁴¹ C'est une distinction courante dans la littérature scientifique de l'époque,⁴² mais Guggenbühl l'interprète à sa manière, si bien que ses *idiots* pourraient être les *crétins* de ses collègues, comme le suggère le Dr Lüthy dans son rapport de 1848: «Es sind eigentliche Crétinen, oder wie sie Herr Guggenbühl bezeichnet, Idioten, aus denen nicht viel anzufangen ist».⁴³ Un des reproches récurrents envers Guggenbühl, tant dans les rapports demandés par le gouvernement bernois qu'auprès des sociétés savantes, est ainsi d'usurper le nom de *Cretinenheilanstalt*.⁴⁴ La plupart de ses pensionnaires ne seraient pas des crétins, mais des enfants scrofuleux, rachitiques, ou simplement négligés, dont la santé s'améliore rapidement grâce à une diète saine et des soins adéquats, en permettant à Guggenbühl de les présenter comme des crétins guéris aux visiteurs naïfs. On voit déjà se profiler le problème que pose une tentative de guérison du crétinisme: les *vrais crétins* des uns sont par définition les *idiots incurables* des autres.

La problématique de la définition amène ainsi à la question de la *curabilité* du crétinisme et aura un impact majeur sur le sort de l'*Abenberg*. En effet, Guggenbühl entend guérir le crétinisme et intitule son établissement *Heilanstalt*, établissement *curatif*. Il pense qu'en intervenant tôt, idéalement dès la naissance, les symptômes du crétinisme sont réversibles.⁴⁵ Le jeune âge est donc un des critères d'admission. Le traitement médico-pédagogique vise à fortifier le corps et repose sur l'air pur de la montagne, l'exposition au soleil, des exercices de gymnastique, des bains et des frictions, mais aussi des tisanes de plantes médicinales et des extraits de minéraux dont l'iodure de potassium (connu pour son

41 Guggenbühl, Briefe über den Abendberg, p. 22: «Idiotismus heisst uns dagegen [im Gegensatz zu Cretinismus] der Zustand, wo Alle Wege der Entwicklung geschlossen sind [...]. Es ist zu wünschen, dass die Wissenschaft die Begriffe nicht länger verwechsle».

42 Nièpce, Traité du goitre, p. 1: «Le crétinisme diffère de l'idiotisme simple, en ce sens, que le corps d'un idiot est souvent bien conformé»; Jules Baillarger opère la même distinction et sépare toujours les idiots des crétins dans son Enquête publique sur le crétinisme: rapport accompagné de trois cartes géographiques, Paris 1873, p. 27.

43 AEB, BB IIIb 3384, Bericht an den Dir. des Medizinalwesens von Dr J. C. Lüthy, 04.04.1849, pp. 31–80 verso (souligné dans l'original). Guggenbühl répond plus ou moins directement à cette remarque dans son écrit de 1860 (pp. 6–8), où il détaille les différents stades du crétinisme, en se positionnant clairement comme expert et en attribuant la conviction de ses collègues que le crétinisme est incurable à une erreur de définition.

44 Guggenbühl retourne ce reproche dans son ouvrage de 1853, en critiquant le nom de *Heilanstalt für schwachsinnige Kinder* choisi par son confrère Rösch pour l'établissement inspiré de l'Abenberg fondé en Wurtemberg (cf. note 15). Le nom de *Heilanstalt für Cretinismus* serait à son sens plus approprié, puisque la majorité des pensionnaires sont des crétins (!); cf. Guggenbühl, Die Heilung und Verhütung des Cretinismus, p. 22.

45 Quelques médecins partagent son optimisme, comme le professeur bernois Hermann Demme, Über endemischen Kretinismus: Rede zur Feier des Jahrestages der Eröffnung der Hochschule in Bern, gehalten am 14. November 1840, Bern 1840. Même les plus sceptiques reconnaissent que s'il y a un espoir de guérir le crétinisme, c'est dans la plus tendre enfance, mais la plupart considèrent que les dégâts sont présents et irréversibles dès la naissance.

effet positif sur le goût); une fois le corps revigoré, divers moyens pédagogiques sont mis en œuvre pour éveiller l'esprit: sons, couleurs et odeurs pour retenir l'attention, leçons de sciences en pleine nature puis enseignement scolaire et religieux lorsque les progrès le permettent.⁴⁶ Enfin, Guggenbühl attribue aux beautés de la nature et des paysages un pouvoir thérapeutique d'éveil des sens, qui «ohne gekünsteltes Wesen von Methodik und Didaktik diesen Dunklen Schacht der Cretinenseele anregt und erhellt».⁴⁷

Il a pu y avoir aussi un malentendu sur le terme de guérison: dans ses premières publications, Guggenbühl ne précise pas ce qu'il entend par *Heilung*, et insiste sur les cas d'amélioration spectaculaire et de disparition de toute trace de la maladie. Ce n'est qu'en 1860 qu'il en donne une définition: l'arrêt de la progression inexorable vers le crétinisme complet (et non la disparition totale des symptômes déjà présents).⁴⁸ Il n'y a pas pour autant lieu de penser que Guggenbühl ait changé d'avis ou adapté son discours aux faits. En effet, l'idée de «rendre à la société» un individu,⁴⁹ et de sauver son âme,⁵⁰ est centrale dès ses premiers écrits et compatible avec la définition donnée en 1860. On peut supposer que, tout comme il y a eu dissension entre Guggenbühl et ses collègues sur le terme 'crétinisme', il y a probablement eu une dissension larvée, dès le début, sur le sens de *guérison*.

Initialement, l'expérience de l'*Abendberg* se veut donc bien un *essai pratique* dans le but d'éprouver (et de prouver) la curabilité du crétinisme.⁵¹ L'idée semble éveiller un réel intérêt auprès de la communauté médicale. La SHSN, par exemple, souligne que même si les guérisons devaient être rares ou incomplètes, la simple démonstration qu'une amélioration est possible serait un grand succès. Cependant, le projet de Guggenbühl échoue à convaincre; malgré les succès qu'il revendique, sa parole est mise en doute et son entreprise est jugée *a posteriori* comme vouée d'emblée à l'échec – c'est la conclusion du Département de l'Intérieur après le rapport de Vogt et Verdat en 1858: «Dass die Anstalt des Herrn

46 Pour des détails sur les méthodes utilisées, voir Johann Guggenbühl, *L'Abendberg, établissement pour la guérison et l'éducation des enfants crétins*, à Interlaken, Canton de Berne. Premier Rapport, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit de l'auteur par le Dr Berchtold Beaupré, Fribourg 1844, pp. 44 et suivantes, Guggenbühl, *Die Heilung und Verhütung des Cretinismus*, pp. 82 et suivantes. Pour une analyse des moyens pédagogiques, cf. notamment Gstach, *Kretinismus*, pp. 283–288; Karl Alther, *Geschichte der Schwachsinnigenfürsorge in der Schweiz*, Glarus 1923, pp. 42–44. À noter que si les méthodes médicales de Guggenbühl ont rapidement été critiquées, son approche pédagogique est aujourd'hui reconnue comme pionnière – mais ce n'est pas le sujet de la présente contribution.

47 Guggenbühl, *Die Heilung und Verhütung des Cretinismus*, p. 91.

48 Guggenbühl, *Die Erforschung des Cretinismus*, p. 9.

49 Cf. August Iphofen, *Der Cretinismus, medicinisch-philosophisch untersucht*, 2 vol., Dresden 1817, traduit en français et cité par Guggenbühl, *L'Abendberg*, p. 13.

50 Idée qu'on retrouve dans l'expression *Cretinenheilanstalt*, *Heil* signifiant à la fois guérison et salut.

51 Guggenbühl, *L'Abendberg*, p. 7.

Guggenbühl als Heilanstalt ihre Aufgabe nicht erfülle, oder von ihrem ursprünglichen Zweck abgegangen sei, *was ganz natürlich sei, da eigentlicher Cretinismus nicht heilbar sei*».⁵²

... et des méthodes controversées

Si Guggenbühl nage contre le courant scientifique majoritaire avec sa définition du crétinisme, il ne se montre pas plus conventionnel dans son attitude de chercheur, ce qui lui sera reproché très rapidement.

Dès le départ, les sociétés savantes qui le soutiennent fixent les règles du jeu: la SHSN réclame des rapports annuels, la SSUP souhaite des expertises neutres et objectives. Or, Guggenbühl n'adopte pas cette démarche rigoureuse. Trois années passent avant qu'il ne publie son *Premier rapport* (1844), qu'il agrmente d'extraits de récits de visiteurs suisses et étrangers. L'ouvrage ne convainc pas. La SSUP soupçonne que les faits présentés ne reposent que sur les dires de Guggenbühl, et non sur des statistiques ou des observations systématiques.

Les experts du gouvernement bernois sont eux aussi critiques. Dès 1844, des lacunes sont mises en lumière: «non-crétins» parmi les pensionnaires, absence d'examen des enfants par un médecin externe avant leur admission, de journal médical sérieux et de livre de comptes – défauts qui ne seront jamais corrigés.⁵³ L'irritation monte des deux côtés, comme on le voit dans le rapport de 1850:

Auf meine Bemerkung, dass nach dem jetzigen Stande der Wissenschaft man nach mathematischen Beweisen frage und statistische Darstellungen und Nachweisungen der erhaltenen Resultate durchaus verlangt werden, [...] erhielt ich mit vornehmem, fast geringschätzenden Achselzucken die Antwort: solches sage und verlange Niemand, als die Herren in Bern. [...] Herr Guggenbühl erging sich bei diesem Anlasse nach des Weitern über diese Forderung und über sein Verhältnis zu den Ärzten Berns [...], indem er namentlich des Zutrauens erwähnte, das ihm von der

52 AEB, BB IIIb 3384, Bericht der Direktion des Innern an den Reg.-Rat des Kantons Bern, 21.05.1858. Je mets en italique.

53 AEB, BB IIIb 3384, Bericht von den H.H. Schneider & Fetscherin an das Depart. des Innern über den Cretinenanstalt auf dem Abendberg, 28.07.1844. L'absence de journal médical suivi est dénoncée par plusieurs experts, mais également attestée par les archives bernoises (partiellement au moins): en 1846, le canton de Berne place à ses frais deux enfants indigents à l'Abenberg. Guggenbühl reçoit avec ces enfants un journal médical avec des observations à leur sujet qu'il est censé poursuivre. Ce journal est conservé aux archives bernoises et montre qu'effectivement Guggenbühl ne l'a pas rempli selon les instructions (six notes sur une période de deux ans, alors que des annotations mensuelles lui avaient été demandées, des notes ne comprenant pas toujours les données requises, par exemple la taille, le tour de tête etc.). AEB, BB IIIb 3384, Journal für die auf Staats-Kosten auf dem Abendberge untergebrachten Kinder.

ganzen Welt zu Theil werde und er billig auch von dem hiesigen Publikum verlangen könne.⁵⁴

Le mépris affiché pour «ces messieurs de Berne» et leurs exigences rébarbatives jouera certainement en défaveur de Guggenbühl dans la suite de ses relations professionnelles.

S'ajoutent des imprécisions et des erreurs qui portent atteinte à sa crédibilité. Un des experts officiels juge sa formation médiocre («höchst mittelmässig»),⁵⁵ il date une lettre du 31 juin et Vogt relève que son orthographe est parfois approximative.⁵⁶ En 1850, il prétend que 300 enfants auraient quitté l'*Abendberg* guéris. En réalité, il a probablement additionné le nombre de pensionnaires année par année, sans tenir compte du fait que la plupart restent plus d'un an (et qu'ils n'ont certainement pas tous été guéris).⁵⁷ La critique culmine en 1858 avec le *Verdammungsurteil* de la SHSN, qui condamne officiellement et définitivement Guggenbühl au mépris de ses collègues.

Dynamique et particularités de la controverse autour de l'*Abendberg*

On définit généralement une controverse scientifique – au sens des *Science Studies* – comme un différend débordant hors de la stricte communauté scientifique pour intéresser des acteurs sociaux, politiques, littéraires ou autres. Le conflit se règle généralement par l'émergence d'un consensus (perspective dialogique), après formalisation des épreuves ou expériences destinées à répondre à la question posée, ou (et) par le recours à un arbitrage externe (perspective antagonis-

54 AEB, BB IIIb 3384, Bericht an die tit. Direktion des Innern (Abtheilung Gesundheitswesen) über die Cretinenanstalt auf dem Abendberg von Dr. Th. Hermann, Bern, 18.06.1850, p. 8. Il est intéressant de relever combien Hermann est conscient du changement paradigmatique en cours dans la recherche scientifique.

55 AEB, BB IIIb 3384, Bericht des Arztes A. von Gonten aus dem Ausser-Krankenhaus an die Dir. des Sanitätswesen in Bern, 17.02.1848, p. 5.

56 Cf. Adolf Vogt, Guggenbühliana, in: Schweizerische Monatschrift für praktische Medizin 5 (1860), pp. 85–86. Sur des critiques concernant sa thèse de doctorat (sans lien avec le crétinisme) cf. Tappy, L'*Abendberg*, p. 36. Au début du XX^e siècle, Guggenbühl fait encore parler de lui dans le milieu médical comme inventeur de l'*Alpenstich*, une soi-disant pneumonie épidémique typique des Alpes suisses, que les chercheurs s'accordent aujourd'hui à considérer comme imaginaire. Cf. Michael Quick, Die Lehre vom 'Alpenstich' — in den nosographischen Untersuchungen von Guggenbühl bis Sticker: eine Reminiszenz zur Seuchentheorie und Seuchengeschichtsschreibung im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert, in: Gesnerus 45/3–4 (1988), pp. 353–380; publication originale sur l'*Alpenstich*: Johann Jakob Guggenbühl, Der Alpenstich endemisch im Hochgebirg der Schweiz und seine Verbreitung, Zürich 1938.

57 Cf. Karl Alther, Hans Jakob Guggenbühl und seine Abendberg-Stiftung im Schatten traditioneller Vorwürfe und im Licht einer aktengemässen Rechtfertigung. Eine historisch-kritische Studie von Pfarrer Karl Alther in Regensdorf (Zürich) vorgetragen der VII. Schweizerische Konferenz für das Idiotenwesen am 6. Juli 1909 in Altdorf, Schwanden 1909, pp. 14–15.

te), dont l'autorité reconnue par les différents partis permet de trancher.⁵⁸ L'histoire de l'*Abenberg* se prête bien à une telle analyse.

Remarquons d'abord que le débordement hors de la communauté scientifique a lieu immédiatement. En effet, Guggenbühl place d'emblée la question dans la sphère publique, avec son «*Hülfsruf*» de 1840, publié dans une revue érudite mais ouverte à plusieurs disciplines (et non seulement la médecine).⁵⁹ Les cantons directement sollicités pour des financements sont eux aussi pris à parti. Par ailleurs, le tourisme alpin en développement implique une certaine «mythologie des Alpes», dont le crétin est une des figures emblématiques.⁶⁰ La visite de l'*Abenberg* devient une étape pour les voyageurs étrangers curieux de découvrir ces «monstres» et l'étrange ermite qui s'est dédié à leur cause.⁶¹ Certains récits se teintent alors de mysticisme, faisant écho aux tournures dévotes des écrits de Guggenbühl qui indisposent ses adversaires.⁶² On lui reproche aussi d'avoir engagé des sœurs catholiques, qu'il remplace ensuite par des diaconesses protestantes, probablement sous la pression du canton.⁶³ Avec en toile de fond une inquiétude quant à l'image de la Suisse à l'étranger, les positions se polarisent entre les tenants de la curabilité du crétinisme, derrière Guggenbühl, et ses adversaires, principalement des médecins suisses, dont Vogt.⁶⁴

58 Lilti, Querelles et controverse, pp. 9–10 et 25–27.

59 J'entends par là un public lettré mais pas nécessairement compétent en sciences et encore moins en médecine – en fait tous ceux que Guggenbühl cherche à atteindre par ses publications: hommes influents et/ou fortunés, susceptibles de le subventionner, pouvoirs politiques et éventuellement institutions philanthropiques privées.

60 Sur ce sujet, voir par exemple l'ouvrage récent d'Antoine de Baecque, Histoire des crétins des Alpes, Paris 2018.

61 Pour une liste complète des récits de voyageurs (généralement favorables) que j'ai pu recenser, cf. Tappy, L'Abenberg, pp. 61–62.

62 Un exemple: «[à propos de Guggenbühl] Ohne einen tiefen Glauben an göttliche Führung, ohne demüthige Bereitwilligkeit sich der Hand unterzuordnen, welche sie lenkt, [...] – kann Niemand der Menschheit Heil und Segen bringen». Ida Hahn-Hahn, Die Kinder auf dem Abenberg: eine Weihnachtsgabe, Berlin 1843, p. 17.

63 Je n'ai pas trouvé de traces de ces pressions dans les archives bernoises, mais plusieurs sources en font mention, cf. par exemple Hahn-Hahn, Die Kinder, p. 17, Alther, Geschichte der Schwachsinnigenfürsorge, p. 46. L'époque est marquée par les tensions religieuses du Sonderbund et par les mouvements du Réveil protestant, comme le piétisme, pour lequel Guggenbühl avait une attirance (comme en témoigne le legs de l'*Abenberg* aux Frères moraves). La dimension religieuse de la controverse est importante, mais ne peut malheureusement pas être traitée *in extenso* ici, faute de place. Elle a été bien étudiée, entre autres, par Carlo Wolfisberg, Die Heilung des Kretinismus – eine folgenreiche (Miss)-Erfolgsstory aus den Alpen, in: Historische Anthropologie 11 (2003), pp. 193–207, et par Martine Ruchat, Johann Guggenbühl.

64 Une inquiétude clairement exprimée par exemple par le médecin Hermann dans son rapport en 1850: «dass es gegenüber dem mildthätigen Publikum von ganz Europa in der Pflicht der hiesigen Behörden [...] [und] des hiesigen Medicinalpersonales liege, mit deßen Stillschweigen eine indirekte Zustimmung [...] gegeben werde, die Welt über den Geist der Anstalt aufzuklären». AEB, BB IIIb 3384, Bericht an die tit. Direktion des Innern (Abtheilung Gesundheitswesen) über die Cretinenanstalt auf dem Abenberg von Dr. Th. Hermann, Bern, 18.06.1850, p. 36.

Les débats portent tantôt sur la définition du crétinisme, tantôt sur sa curabilité, mais se recentrent finalement sur l'institut lui-même (quant à l'emplacement, les équipements, la gestion financière, le projet pédagogique etc.) et enfin sur son fondateur. À l'apogée du conflit, en 1858, ce dernier devient la cible de virulentes attaques *ad personam*, le taxant d'égoïste, menteur et spéculateur.⁶⁵ Guggenbühl devient ainsi à la fois acteur et objet de la controverse, s'identifiant avec son institut et avec la théorie qu'il défend, ce qui n'échappe d'ailleurs pas à ses adversaires. Dans le feuilleton anonyme du *Bund*, en 1858, on souligne que l'indissociabilité de la personne et de son œuvre est la clef du succès de Guggenbühl:

Den grössten Erfolg hatte Dr G. jedenfalls der Kunst zu verdanken, durch die er die Idee der Kretinenrettung mit seiner Person vollständig zu identifizieren wusste. Die Meisten glaubten ihre Begeisterung für die Idee nur durch die Verehrung und Vergötterung ihres Apostels an den Tag legen zu können.⁶⁶

Les reproches adressés à Guggenbühl sur son caractère et son manque de rigueur font écho aux listes de manquements constatés lors des inspections de l'*Abendberg* et se reportent ainsi sur l'institut et le projet.

Relevons aussi l'intrication des rôles des acteurs, notamment de plusieurs médecins experts pour le compte de l'État bernois. Le cas du conseiller d'État et médecin Johann Rudolf Schneider est emblématique: directeur du département bernois de l'Intérieur jusqu'en 1850, il est co-auteur du premier rapport d'expertise et membre de la SHSN et de la SSUP.⁶⁷ Il faut aussi mentionner Hermann, médecin-rapporteur en 1850, secrétaire de la Société bernoise de médecine et de chirurgie⁶⁸ (dont il annonce, à la fin de son rapport, qu'elle va se positionner publiquement contre l'*Abendberg*),⁶⁹ ainsi que membre de la SHSN; et bien sûr Vogt, dont nous avons déjà rappelé la croisade personnelle contre Guggenbühl. Vogt est médecin, installé à Berne, à la fois membre de la SHSN, éditeur de la revue *Schweizerische Monatsschrift für praktische Medizin* (qui publie plusieurs articles défavorables à Guggenbühl, notamment le *Verdammungsurteil* qu'il signe), et médecin-expert pour le gouvernement de Berne en 1858. Parmi les personnalités plutôt favorables à Guggenbühl, rappelons le médecin et politicien

⁶⁵ Feuilleton anonyme dans le *Bund*, AEB, BB IIIb 3384, *Der Bund*, n°166–169, 17 au 20.06.1858 (cf. n°26 et 27). Le terme de 'menteur' et d'autres termes proches sont aussi utilisés dans le *Verdammungsurteil*.

⁶⁶ *Ibid.*, *Der Bund*, n°167, 18.06.1858.

⁶⁷ Cf. listes de membres et listes de présence de la SHSN; ASHSN 25 (1840), p. 135. Il est admis comme nouveau membre de l'ASSUP en 1826, cf. ASSUP 21 (1835), *Verzeichnis sämtlicher Mitglieder der schweizer gemeinnützigen Gesellschaft*, p. 323.

⁶⁸ Un document des archives bernoises mentionne Hermann comme «frühere[r] Sekretär» de cette société AEB, BB IIIb 3384, Schreiben des Dr v. Tschärner an die Dir. des Innern, 16.06.1854.

⁶⁹ AEB, BB IIIb 3384, Bericht an die tit. Direktion des Innern (Abtheilung Gesundheitswesen) über die Cretinenanstalt auf dem Abendberg von Dr. Th. Hermann, Bern, 18.06.1850, p. 36.

Troxler, ainsi que Fellenberg, également affilié à la SHSN, et qui avait eu une activité politique importante comme membre du Grand Conseil et de la Constituante bernoise (activité dont il s'est retiré au moment où Guggenbühl fonde l'*Abendberg*). Officieusement ou officiellement, les informations circulent entre les différentes institutions.

Enfin, sur le plan géographique, on peut relever que la controverse se déploie dans deux cercles: le premier, restreint, concerne avant tout le canton de Berne; le second – *via* les visiteurs de l'*Abendberg*, nobles, scientifiques ou simples curieux – intéresse la scène internationale européenne, notamment la France, la Prusse et l'Angleterre. Guggenbühl cherche à déplacer la controverse dans ce second cercle, qu'il estime lui être plus favorable et dont le jugement lui paraît plus valable. À l'échelle nationale, il se considère victime d'un complot ourdi par des collègues jaloux et malveillants,⁷⁰ tandis que ses adversaires soulignent que les étrangers, qui ne viennent à l'*Abendberg* que brièvement à la belle saison, sont les jouets crédules d'une comédie montée par Guggenbühl pour drainer financements et louanges. La démystification de ce public international (scientifique et non-scientifique) est le but explicite de la publication du rapport de 1858, de sa transmission au Conseil fédéral, puis du *Verdammungsurteil*. Ainsi un rapprochement des deux cercles s'opère et précipite l'issue de la controverse.

Même si l'année 1858 constitue visiblement une rupture, il est difficile de dater précisément la fin de la controverse. Les différents partis ne s'accordent pas sur la formalisation des expériences qui permettraient de confirmer ou d'infirmer la curabilité du crétinisme. Ils ne trouvent pas non plus d'autorité d'arbitrage faisant consensus. Pourtant, l'arbitre semble de prime abord tout trouvé: l'État de Berne, qui envoie des experts à plusieurs reprises pour évaluer les activités de l'*Abendberg*. Mais il manque au gouvernement la compétence scientifique nécessaire pour trancher, son pouvoir se limitant au versant judiciaire du conflit. À plusieurs reprises, les autorités bernoises renoncent à agir juridiquement contre Guggenbühl – ce que réclament ses adversaires – et si les médecins experts se prononcent volontiers sur les théories ou les pratiques de Guggenbühl, le gouvernement bernois ne prend pas clairement position dans le débat scientifique, jugeant que ce n'est pas son rôle. L'avis de droit de Me Matthys en 1858 le conforte dans cette position: l'État doit se demander si Guggenbühl viole ses devoirs de médecin; sinon, il est libre, comme ses confrères, de choisir ses méthodes thérapeutiques:

⁷⁰ Cela ressort clairement de sa correspondance avec Troxler, cf. Streuli, Johann Jakob Guggenbühl und die Kretinenheilanstalt, mais aussi de certaines de ses publications tardives, dont sa communication de 1853 à la SHSN, cf. Guggenbühl, Die Heilung und Verhütung des Cretinismus, p. 97.

Es ist zwar möglich, dass die Heilmethode, welche Herr Guggenbühl in seiner Anstalt befolgt, eine verfehlte ist; allein abgesehen davon, dass die Frage: ob der Kretinismus an sich heilbar sei? sehr bestritten ist, muss wohl einem jeden Arzte, kraft seines Patents, die Berechtigung zugestanden werden, von sich aus darüber zu entscheiden, auf welche Weise eine bestimmte Krankheit geheilt und durch welche Mittel der Heilzweck am besten erreicht werden könne.⁷¹

Ce n'est donc pas l'État bernois qui arbitrera la question scientifique. La difficulté, en réalité, est que les protagonistes ne s'accordent pas à ce sujet. Quand ses confrères médecins lui sont défavorables, Guggenbühl réclame un arbitrage par des pédagogues⁷² ou par des étrangers, tandis que quand le gouvernement bernois refuse de prendre position dans leur sens, les adversaires de Guggenbühl choisissent de le juger eux-mêmes. La question scientifique et le débat de fond sont enchevêtrés dans une problématique mêlant, comme nous l'avons vu, inimitiés personnelles, aspects politiques et même tendances religieuses.⁷³

En l'absence d'arbitrage clair par une autorité reconnue de tous, le débat ne peut déboucher sur une solution acceptée par tous les acteurs. La controverse s'achève donc seulement *de facto*. Guggenbühl lui-même ne considérera jamais son expérience comme un échec, et publiera sur le crétinisme et les moyens de le guérir même après 1858.⁷⁴ Il se retrouve cependant isolé et rejeté de la communauté médicale, et ses théories avec lui. Cet échec possède la dimension performative classique des controverses scientifiques: après Guggenbühl, le monde médical retient définitivement que le crétinisme est incurable. En Suisse, cela coïncide avec une perte d'intérêt pour la question du crétinisme de la part de la SHSN (la commission d'enquête créée en 1840 avait été dissoute en 1857).⁷⁵

Conclusion

L'analyse menée met en lumière les enjeux et les répercussions d'une controverse dépassant la simple question scientifique. Elle offre un aperçu du microcosme complexe dans lequel elle se déroule et une plongée dans le monde médical suisse du XIX^e siècle: un monde en mutation, traversé de divers courants et tendan-

71 AEB, BB IIIb 3384, Gutachten des H. Fürsprecher N. Matthys aus Bern, 10.07.1858, pp. 4–5. Souligné dans l'original.

72 Comme dans une lettre au gouvernement bernois, Schreiben des Dr. Guggenbühl aus Abendberg an die Direktion des Sanitätswesens in Bern, 29.10.1847, p. 1.

73 Pour prolonger l'analyse, on pourrait encore explorer la possibilité d'un éventuel conflit de classe, Guggenbühl étant de petite extraction (père agriculteur, mère remariée à un aubergiste), face à des adversaires plutôt issus de milieux bourgeois. Je remercie les relecteurs anonymes pour cette suggestion.

74 Guggenbühl, Die Erforschung des Cretinismus und Blödsinns.

75 ASHSN 25 (1840), p. 57 et ASHSN 42 (1857), p. 33. La commission est dissoute car sa mission est jugée accomplie, bien qu'il manque encore des informations de plusieurs cantons.

ces, mais également un monde en réseau, tissé d'interactions entre les membres de différentes corporations. Alors que la médecine se constitue en profession, naît une conscience collective qui se matérialise dans l'émergence d'associations professionnelles, lesquelles endossent une responsabilité vis-à-vis de leurs membres et de leurs agissements, qu'elles vont chercher à réguler.⁷⁶

L'histoire de l'*Abendberg* révèle aussi plusieurs facettes de la Suisse du milieu du XIX^e siècle: débuts du tourisme et de l'afflux de voyageurs étrangers, notamment anglais, étonnement et fascination devant les *crétiens des Alpes*, premières réflexions en matière de santé publique, mais aussi d'éducation, de compétences politiques (définition du rôle de l'État et des États-Cantons) et bien sûr construction identitaire suisse dans une période de changements politiques importants.

Salomé Tappy, Rue du Milieu 24B, 1400 Yverdon-les-Bains, salome_tappy@hotmail.com

⁷⁶ Les sociétés cantonales de médecine se forment depuis le début du siècle – comme la société médico-chirurgicale du canton de Berne, créée en 1809. Cf. Heinz Geiser, *Tendenzen zur Vereinheitlichung des Arztberufs in der Schweiz im 19. Jahrhundert*, Zürich 1963, pp. 19–22.

La santé publique entre peste bovine et choléra : l'émergence des institutions fédérales de contrôle des maladies infectieuses en Suisse (1863–1872)

Séveric Yersin

Public health between rinderpest and cholera: the emergence of the federal institutions for the control of infectious diseases in Switzerland (1863–1872)

In Switzerland, federal public health institutions emerged in the mid-1860s to control and prevent outbreaks of infectious diseases. This process of centralization represented a paradigm shift, since powers that were almost exclusively in the hands of cantonal governments were gradually handed over to the Swiss Confederation. Although animal diseases (epizootics) and human diseases (epidemics) were considered together in the constitution of 1848, federal authorities decided to deal with them separately in 1866. Institutionalisation first concerned epizootics, mainly to avoid the spread of rinderpest (cattle plague) by rail transport – the Epizootics Act was passed in 1872. As for epidemics, despite major debates on cholera and smallpox, institutionalisation met resistance from medical experts and cantonal governments who succeeded in delaying the process.

Introduction. Vers un changement de paradigme dans la lutte contre les maladies infectieuses

Les institutions fédérales de contrôle des maladies infectieuses des humains (épidémies) et du bétail (épizooties) connaissent un développement asymétrique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Bien qu'elles partagent une origine commune, ces institutions prennent des formes radicalement différentes en un temps très court: remarquons, à titre indicatif, que la première révision de la Loi sur les Épizooties permet à la Confédération de mobiliser 66 vétérinaires de frontière en 1886,¹ alors que le Département fédéral de l'Intérieur (DFI) peine à convaincre l'Assemblée fédérale d'engager pour trois ans un unique secrétaire fédéral aux maladies infectieuses humaines en 1889.² Notre contribution interroge l'asymétrie de cette institutionnalisation en analysant la période formatrice entre le milieu des années 1860 et le milieu des années 1870.

La Constitution fédérale de 1848 traite conjointement des maladies infectieuses des humains – les épidémies – et du bétail – les épizooties. Le texte attribue à la Confédération le droit de restreindre la liberté de commerce par des

1 Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale relatif à une modification de la loi fédérale du 8 février 1872 concernant les mesures de police à prendre contre les épizooties (du 28 mai 1886), Feuille fédérale 2/n°25 (1886), pp. 509–516.

2 Schmid, Gesundheitsamt (schweizerisches), in: Naum Reichesberg (éds.), Handwörterbuch der schweizerischen Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung, vol. 2, Bern 1905, pp. 273–280.

«mesures temporaires de police de santé lors d'épidémies et d'épizooties» (art. 29d) et d'intervenir «lors d'épidémies et d'épizooties qui offrent un danger général» (art. 59). En outre, le Parlement contrôle «les dispositions législatives touchant [...] les mesures sanitaires» (art. 74, chiff. 13). Ces articles restent longtemps lettre morte: cantons et communes s'estiment responsables de la santé de leurs populations, et leurs activités dans ce domaine varient grandement. Le paradigme change néanmoins à partir des années 1860, avec un premier moment de centralisation concrétisé par l'adoption de la Loi sur les Épizooties, en 1872.

L'historiographie a identifié plusieurs facteurs expliquant la tendance croissante des États à intervenir dans le domaine de la santé. De nombreux auteurs ont souligné le rôle des moyens de transport modernes et de la concentration des populations: les quartiers prolétaires, denses et aux infrastructures surchargées, constituent un terreau fertile pour les pathogènes circulant sur des distances croissantes et à une vitesse accélérée.³ Les conditions de vie du bétail évoluent de manière similaire: échangés au travers du continent européen, vaches, veaux et bœufs sont élevés dans des étables d'une taille toujours plus grande.⁴ Un second aspect identifié par la littérature provient de l'histoire de la médecine et des sciences: l'évolution des savoirs sur les maladies infectieuses, en profonde mutation dans la seconde partie du XIX^e siècle, oriente l'intervention sanitaire entre l'assainissement de l'environnement urbain et le contrôle des individus.⁵

L'apport spécifique de notre contribution réside dans la prise en compte parallèle de la santé humaine et de celle du bétail dans l'étude de l'institutionnalisation sanitaire. Alors que l'historiographie traite la santé animale comme secondaire,⁶ le présent article montre que les institutions fédérales de contrôle des maladies infectieuses des humains et du bétail sont profondément liées dans leur émergence ainsi que dans leur développement. En regardant spécifiquement la première centralisation sanitaire au niveau fédéral, qui se produit entre 1865

³ Voir notamment: Richard Evans, *Death in Hamburg: Society and Politics in the Cholera Years*, Oxford 1987; Peter Baldwin, *Contagion and the State in Europe 1830–1930*, Cambridge 1999; Mark Harrison, *Contagion: how commerce has spread disease*, New Haven 2012.

⁴ L'historiographie sur la santé animale est peu développée. Voir par exemple: Karen Brown, Daniel Gilfoyle, *Healing the herds: disease, livestock economies, and the globalization of veterinary medicine*, Athens (USA) 2010.

⁵ Voir notamment: Beatrix Mesmer, *Umwelthygiene als Gegenstand öffentlicher Gesundheitspflege. Genese und Begründung eine Programmatik*, in: Hansjörg Siegenthaler (éd.), *Wissenschaft und Wohlfahrt. Moderne Wissenschaft und ihre Träger in der Formation des schweizerischen Wohlfahrtsstaates während der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Zürich 1997, pp. 45–58; Beatrix Mesmer, *Neue wissenschaftliche Konzepte*, in: Beatrix Mesmer (éd.), *Verwissenschaftlichung des Alltags*, Zürich 1997, pp. 37–62 et Brigitte Ruckstuhl, Elisabeth Ryter, *Von der Seuchenpolizei zu Public Health. Öffentliche Gesundheit in der Schweiz seit 1750*, Zürich 2017, pp. 37–137.

⁶ Abigail Woods [et al.], *Introduction. Centring Animals Within Medical History*, in: Abigail Woods [et al.] (éd.), *Animals and the Shaping of Modern Medicine. One Health and its Histories*, London 2018, pp. 1–26.

et 1872, nous argumentons que l'asymétrie du processus d'institutionnalisation a son origine premièrement dans le rapport que médecins et vétérinaires entretiennent vis-à-vis de l'État, deuxièmement dans l'existence de mesures de contrôle sanitaire du bétail efficaces mais radicales et dans l'absence de mesures similaires les populations humaines, et, troisièmement, dans la réussite remarquable de la première intervention fédérale en matière de santé animale en 1866, sans équivalent en matière de santé humaine.

1863–1865. Première centralisation dans le domaine de la lutte contre les épizooties

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'agriculture traverse une phase de profonde restructuration – qualifiée de «seconde révolution agricole»⁷ – et voit le nombre d'animaux de trait et de rente, en particulier des bovins, augmenter rapidement.⁸ L'économiste Hans Brugger a calculé que le nombre de bovins croît d'environ 10 % pour atteindre plus de 993'000 têtes entre 1850 et 1866.⁹ La valeur des produits du bétail (viande et produits laitiers) augmente de près de 20 % sur la même période.¹⁰ En outre, les statistiques fédérales, prélevées dès 1866, montrent une concentration de la propriété du bétail entre 1866 et 1876, une dynamique probablement déjà en cours dans la décennie précédente.¹¹

Le nombre d'animaux déclarés au recensement ne reflète qu'une partie de la réalité. Avec le développement du réseau routier et ferroviaire helvétique, en particulier dès 1855, le commerce international de bétail prend une envergure nouvelle¹²: entre 1851 et 1861, les exportations progressent de 26 % tandis que les importations de vaches et bœufs adultes augmentent de 40 %.¹³ Le volume

7 Peter Moser, *The state and agricultural modernisation in the nineteenth and twentieth centuries in Europe*, in: Peter Moser, Tony Varley (éds.), *Integration through subordination: the politics of agricultural modernisation in industrial Europe*, Turnhout 2013, pp. 13–40.

8 Hans Brugger, *Die schweizerische Landwirtschaft in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Frauenfeld 1956, pp. 65–66; Hans Brugger, *Die schweizerische Landwirtschaft 1850 bis 1914*, Frauenfeld 1979, pp. 174–175; Max Lemmenmeier, *Luzerns Landwirtschaft im Umbruch: wirtschaftlicher, sozialer und politischer Wandel in der Agrargesellschaft des 19. Jahrhunderts*, Luzern 1983, p. 229.

9 Brugger, *Die schweizerische Landwirtschaft*, p. 174.

10 Thomas Steiger, *Die Produktion von Milch und Fleisch in der schweizerischen Landwirtschaft des 19. Jahrhunderts als Gegenstand bäuerlicher Entscheidungen*, Bern 1982, p. 206.

11 De 1866 à 1876, le nombre de propriétaires de moins de quatre vaches baisse de 3.5 %, quand le nombre de propriétaires de 11 à 20 vaches augmente de 8.1 % et celui de 20 vaches et plus de 11.2 %. Le nombre absolu de propriétaires décroît légèrement sur la période. *Statistiques historiques de la Suisse HSSO*, 2012. Tab. I.14.

12 Hans-Ulrich Schiedt, *Die Entwicklung der Straßeninfrastruktur in der Schweiz zwischen 1740 und 1910*, in: *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte* 48 (2007), pp. 42–43; Paul Bairoch, *Les spécificités des chemins de fer suisses des origines à nos jours*, in: *Revue suisse d'histoire* 39/n°1 (1989), p. 38.

13 Brugger, *Die schweizerische Landwirtschaft 1850 bis 1914*, p. 235.

des importations dépasse désormais celui des exportations. Or, si le commerce de bétail est encore pratiqué essentiellement avec les régions limitrophes, l'extension du réseau ferroviaire jusqu'en Russie favorise l'importation de bétail d'Europe centrale et de l'Est.¹⁴

La santé du bétail, compte tenu de l'importance grandissante de l'élevage pour l'agriculture, occupe une place croissante dans les préoccupations des propriétaires et des autorités. Depuis l'aube du XIX^e siècle au moins, les autorités cantonales font abattre les animaux atteints de certaines maladies, contrôlent voire interdisent, par le moyen de certificats de santé, les échanges avec les régions où une maladie infectieuse est déclarée.¹⁵ Certaines régions explorent la voie des caisses d'assurance sur le bétail: financées par les émoluments prélevés lors de l'établissement de certificats de santé ainsi que par les amendes, elles sont organisées sur une base communale, parfois cantonale, et visent à compenser des pertes liées aux abattages.¹⁶ Aucune caisse, toutefois, ne perdure plus de quelques décennies.¹⁷

Les cantons du Plateau, où l'augmentation du nombre de bovins est la plus forte, optent pour une solution collective.¹⁸ Les cantons de Zurich, Berne, Lucerne, Zoug, Fribourg, Soleure, Neuchâtel et Argovie introduisent en effet le concordat «concernant les mesures de police à prendre en commun dans les cas d'épizooties» et le concordat «concernant la fixation et la garantie des vices rédhibitoires du bétail» entre 1852 et 1854.¹⁹ Dans les années qui suivent huit autres cantons²⁰ rejoignent le concordat sur les vices rédhibitoires (l'expression désigne une demi-douzaine de maladies entraînant la mort ou réduisant la capacité productrice du bétail), tandis que le concordat sur les épizooties est rejoint uniquement par Schwyz en 1864, qui le quitte en 1866 déjà.²¹

14 Harrison, *Contagion*, p. 213.

15 Alois Tschopp, *Die Tierseuchenbekämpfung in den Kantonen Luzern, Schwyz und Zug von 1798 bis 1900*, Zürich 1985, p. 11; Stephan Häsler, *Der Weg zum «Veterinärraum» Schweiz A.D. 941–1886*, in: *Schweizer Archiv für Tierheilkunde* 152/n°1 (2010), pp. 6–12.

16 Brugger, *Die schweizerische Landwirtschaft*, pp. 137–141.

17 Simon Gebistorf, *Die Viehversicherung insbesondere die staatliche Rindviehversicherung in der Schweiz*, Zürich 1916, p. 11.

18 Tschopp, *Die Tierseuchenbekämpfung*, pp. 63–71; Archives fédérales suisses (AEF), CH-BAR E26#1000/720#1*, *Lettre du Conseil d'État d'Argovie au Conseil fédéral*, 13.07.1853.

19 AEF, CH-BAR E26#1000/720#1*, *Concordats concernant 1. les mesures de police à prendre en commun dans les cas d'épizooties; 2. la fixation et la garantie des vices rédhibitoires du bétail*, Fribourg 1853.

20 AEF, CH-BAR E26#1000/720#1*, la liste des cantons concordataires en 1867 est: ZH, BE, ZG, FR, SO, BS, AG, TG, VD, NE, SG, SZ, BL, AI, GL et VS, extrait du Procès-verbal du Conseil fédéral, 04.09.1867.

21 AEF, CH-BAR E26#1000/720#2*, extrait du Procès-verbal du Conseil fédéral, 4.09.1867; sur l'impact du concordat pour les administrations cantonales, voir Tschopp, *Die Tierseuchenbekämpfung*, pp. 72–94.

Le concordat sur les épizooties vise en premier lieu à faciliter le commerce intercantonal de bétail, entravé – selon son texte – par les « mesures de police [...] prises par quelques cantons contre les épizooties ».²² Les cantons concordataires renoncent ainsi à fermer leur frontière en cas d'épizootie, mesure décriée comme arbitraire et antilibérale, souvent instrumentalisée pour d'autres buts. Il est à ce titre révélateur de constater que les cantons alpestres, qui contrôlent les points de passage vers l'Italie – destination principale du bétail helvétique jusqu'à la moitié du siècle –, ne rejoignent pas le concordat.²³

Le second objectif du concordat sur les épizooties est d'introduire une forme de caisse d'assurance sur le bétail sur l'ensemble du territoire des cantons signataires. Reprenant les principes déjà expérimentés au sein de certains cantons, toute pièce de bétail destinée à la vente à l'intérieur du territoire du concordat ou qui y est introduite doit être soumise à une inspection vétérinaire ou munie d'un certificat de santé, dont l'établissement se fait contre un émolument payé par le propriétaire. Les taxes ainsi prélevées constituent un fonds, constitué et géré par chaque canton de manière indépendante, qui finance les dédommagements dus aux propriétaires de bêtes abattues pour « empêcher la propagation d'une épizootie ».²⁴

Le concordat sur les vices rédhibitoires régle quant à lui les rapports entre acteurs commerciaux privés. Le vendeur est tenu de garantir la bonne santé de son bétail, pour autant que celui-ci ne quitte pas les frontières du concordat: les acheteurs étrangers ou, en particulier, ceux d'un canton non signataire ne sont pas protégés. Le peu de moyens administratifs requis et les avantages considérables pour les propriétaires de bétail contribuent à la popularité du concordat, et deux tiers des cantons le rejoignent avant 1867.

La voie concordataire est rapidement confrontée à ses limites. Une épizootie de peste bovine – maladie qui tue, en l'espace de quelques jours, presque tous les animaux infectés – fait des ravages en Europe.²⁵ Le commerce de bétail, favorisé par le libre-échange et l'extension du réseau ferroviaire vers la Russie, est responsable de l'ampleur de cette catastrophe: entre 1861 et 1862, plus de 150'000 animaux décèdent en Autriche, suivis de 110'000 l'année suivante; au

22 AEF, CH-BAR E26#1000/720#1*, préambule du concordat concernant les mesures de police à prendre en commun contre les épizooties.

23 Walter Bodmer, *Der Zuger und Zürcher Welschlandhandel mit Vieh und die von Zürich beeinflusste Entwicklung der Zuger Textilgewerbe*, in: *Revue suisse d'histoire* 31/n°4 (1981), p. 438.

24 AEF, CH-BAR E26#1000/720#1*, *Concordat les mesures de police à prendre en commun dans les cas d'épizooties*, §13.

25 La maladie progresse vers l'ouest, et atteint la Grande-Bretagne en 1865. François Vallat, *Les bœufs malades de la peste: la peste bovine en France et en Europe, XVIII^e–XIX^e siècle*, Rennes 2009, pp. 51–95.

début de l'année 1863, 10'000 têtes de bétail meurent en Campanie.²⁶ Notons que le réseau ferroviaire helvétique n'a de connexion directe avec l'Autriche qu'en 1883.²⁷

Le Conseil d'État du canton de Berne, qui détient un cinquième des troupeaux bovins du pays prend l'initiative en mars 1863.²⁸ La Confédération, demande-t-il, doit enquêter sur le risque que l'épizootie de peste bovine fait peser sur la Suisse et, surtout, se préparer à intervenir selon les « clauses de la Constitution fédérale et le concordat sur les épizooties ». ²⁹ En d'autres termes, l'État fédéral est appelé à contraindre les cantons à développer leurs administrations sanitaires et à harmoniser leurs pratiques.

La première demande bernoise n'est pas problématique. Le DFI confie ainsi au directeur de l'école vétérinaire de Zurich et futur Conseiller national démocrate Hans Rudolf Zangger (1826–1882) ainsi qu'au vétérinaire d'état-major Giuseppe Paganini la rédaction du rapport sur la peste bovine.³⁰ Ceux-ci, au terme d'un voyage d'un mois entre l'Italie et l'Autriche, estiment, le 18 juin 1863, qu'il « n'existe pas de danger imminent », mais qu'il faut néanmoins « craindre [...] le danger de l'introduction [de la peste bovine] par les chemins de fer ». ³¹ En outre, les auteurs prennent une position claire dans le débat entourant la transmission des maladies, puisqu'ils affirment que la peste bovine est « sans contredit une maladie contagieuse ». ³²

La publication du rapport, ainsi que la définition de la transmission de la maladie par contagion d'individu à individu, placent le transport ferroviaire au centre de la question sanitaire. Ou plus exactement: le contrôle des épizooties est intégrée au débat du contrôle de l'État sur les compagnies ferroviaires des années 1860.³³ Le Conseil d'État argovien – où siège le futur Conseiller fédéral et partisan de l'étatisation du chemin de fer Emil Welti (1825–1899)³⁴ – demande ainsi

26 Iván T. Berend, *History derailed: Central and Eastern Europe in the long nineteenth century*, Berkeley 2003, p. 134; Harrison, *Contagion*, pp. 213–215; Clive Spingale, *Cattle Plague: A History*, Boston 2003, pp. 159–160.

27 Gérard Duc, *Les tarifs marchandises des chemins de fer suisse (1850–1913). Stratégie des compagnies ferroviaires, nécessités de l'économie nationale et évolution du rôle régulateur de l'État*, Berne 2010, p. 12.

28 Statistiques historiques de la Suisse HSSO, 2012. Tab. I.09.

29 Procès-verbal du 8.04.1863, Procès-verbal(-aux) des décisions 08.04.–10.04.1863, n° 1326, in: Procès-verbaux du Conseil fédéral 53/n°19; *Eidgenössische Zeitung* n° 75, 29.03.1863, n° 80, p. 2.

30 Christian Senn, *Die Entwicklung der Zürcher Tierarzneischule in den Jahren 1856 bis 1882*, Thèse de doctorat en médecine vétérinaire, Université de Zurich, 1981, pp. 74–81; Procès-verbal(-aux) des décisions 08.04.-10.04.1863, n° 1326, in: Procès-verbaux du Conseil fédéral 53/n°19.

31 En italique dans le texte; Rapport de MM. Zangger et Paganini (du 18 Juin 1863), Feuille fédérale 3/n°38 (1863), p. 439

32 *Ibid.*, p. 525

33 Benedikt Hauser, *Wirtschaftsverbände im frühen schweizerischen Bundesstaat (1848–74): vom regionalen zum nationalen Einzugsgebiet*, Basel 1985, pp. 144–165.

34 Erich Gruner, *L'assemblée fédérale suisse, 1848–1920*, Berne 1966, pp. 683–684; Claudia Aufdermauer, Heinrich Staehelin, *Bundesrat Emil Welti 1825–1899*, Baden 2020, p. 196.

au Conseil fédéral «une surveillance plus rigoureuse de la circulation [du bétail] par chemins de fer»,³⁵ ce qui conduit le DFI à se pencher sur une ordonnance fédérale en 1863.

L'extension du contrôle étatique sur les compagnies ferroviaires rencontre une opposition systématique dans les années 1860.³⁶ Le contrôle des épizooties ne fait pas exception: les cantons de Bâle-Ville et de Saint-Gall, tout comme les compagnies ferroviaires, contestent à la Confédération la légitimité d'introduire une telle ordonnance.³⁷ Pour en faciliter l'acceptation, le Conseil fédéral intègre les gouvernements cantonaux dans l'élaboration de l'ordonnance, au point où celle-ci est comparée à un concordat intercantonal lors de sa publication le 1^{er} mars 1865.³⁸

L'ordonnance du 1^{er} mars 1865 représente une étape majeure dans la centralisation des compétences sanitaires. Elle introduit l'interdiction de transporter des animaux malades par voie ferroviaire ainsi que des certificats de santé, et elle contraint les compagnies ferroviaires à nettoyer, voire désinfecter les wagons aux frais des propriétaires de bétail. En outre, l'ordonnance prévoit un état d'urgence durant lequel la Confédération reçoit des compétences étendues non seulement lors d'une épizootie, mais aussi – fait remarquable – à titre préventif:

dans des cas extraordinaires, notamment à l'*approche imminente* de la peste bovine, lors de l'importation ou du passage de bétail venant d'États où règne la contagion, le Conseil fédéral prescrira des mesures spéciales.³⁹

La portée de l'ordonnance, néanmoins, est limitée par deux aspects fondamentaux. D'une part, elle est subordonnée à la «liberté de circulation» qui ne saurait être entravée.⁴⁰ D'autre part, son application est déléguée aux compagnies ferroviaires sous la supervision des autorités cantonales – or, le tiers des cantons concernés n'appliquent l'ordonnance que dans les mois qui suivent sa publication, puis l'ignorent.⁴¹

35 Rapports de gestion du Conseil fédéral 11 (1863), p. 183.

36 Duc, Les tarifs marchandises, pp. 126–138.

37 Rapports de gestion du Conseil fédéral 12 (1864), p. 37.

38 *Idem.*; Extraits des délibérations du Conseil fédéral, Feuille fédérale 3/n°52 (1864), pp. 162–169; Projet d'ordonnance, Feuille fédérale 1/n°09 (1865), pp. 180–183.

39 Nous ajoutons les italiques, projet d'ordonnance, Feuille fédérale 1/n°09 (1865), p. 182.

40 Extraits des délibérations du Conseil fédéral, Feuille fédérale 3/n°52 (1864), p. 166; Procès-verbal du Conseil fédéral, 1.03.1865, n° 778, Procès-verbaux du Conseil fédéral 60/n°23.

41 Circulaire fédérale du 30.06.1869, Feuille fédérale 2/n°27 (1869), pp. 479–484, ici p. 481.

1866–1869. L'État fédéral, acteur de la santé publique sans base légale

L'adoption de l'ordonnance du 1^{er} mars 1865 indique une voie possible pour une plus grande intervention de l'État fédéral dans la santé publique. La situation sanitaire s'y prête, comme le quotidien vaudois la *Gazette de Lausanne* l'exprime le 13 septembre 1865:

En présence d'un si grand danger [la peste bovine] au nord, combiné avec l'apparition du choléra au sud, il convient que gouvernements et populations soient sur leurs gardes et se préoccupent sérieusement d'appliquer tous les moyens de préservation dont la science et l'expérience ont montré l'efficacité.⁴²

La solution ne saurait être que nationale: grâce à l'ordonnance en question, les «mesquines rivalités locales [entre les] autorités particulières des [cantons]» peuvent enfin être dépassées par «l'énergique initiative du pouvoir central».⁴³ Le plaidoyer est étonnamment centralisateur au vu de la ligne éditoriale du quotidien, fédéraliste et libéral-conservateur.⁴⁴

Le choléra est bel et bien de retour en Europe en 1865.⁴⁵ La maladie n'est pas inconnue: en 1855, les quartiers ouvriers de Bâle dénombrent 200 décès, ceux de Zurich une centaine.⁴⁶ Pour les autorités cantonales de Zurich, l'épidémie n'a pas causé «un trop grand nombre de victimes»⁴⁷ dans les deux villes et l'épisode est surtout l'occasion de distinguer l'élite politique et médicale pour sa capacité à contenir la maladie aux quartiers populaires.⁴⁸ Néanmoins, la légèreté n'est pas de mise.

Le 16 juin 1866, le Conseil d'État de Zurich s'adresse au Conseil fédéral pour qu'il poursuive le processus d'institutionnalisation sanitaire. Fortes du soutien de dix gouvernements cantonaux,⁴⁹ les autorités zurichoises demandent à ce que soit évalué l'établissement d'un «réglementation législative de la police sanitaire par voie fédérale [au vu] des épidémies et épizooties toujours plus mena-

42 *Gazette de Lausanne*, 13.09.1865, p. 2.

43 *Ibid.*, p. 1.

44 Alain Clavien, *Histoire de la Gazette de Lausanne: le temps du colonel, 1874–1917*, Vevey 1997, pp. 16–18.

45 Robert Pollitzer, *Cholera*, Genève 1959, p. 31.

46 Michael Bachmann, *Die Cholera in Basel 1831–1855*, Travail de mémoire, Université de Bâle, 1999, pp. 99–102; Flurin Condrau, *Der Kampf gegen die Cholera in Zurich (1831–1869)*, Travail de mémoire, Université de Zurich, 1991, pp. 14–15.

47 Kreisschreiben an die Statthalterämter und Gemeinderäthe, 20.8.1855. Sanitätskommission, Cholera, Akten 1831–1876, StaZ VFc 01, cité in: Condrau, *Der Kampf*, p. 83.

48 Johann Jakob Schrämli, *Beiträge zur Geschichte des Medicinalwesens des Kantons Zürich*, in: *Medizinisch-chirurgische Gesellschaft des Kantons Zürich* (éds.), *Denkschrift der medicinisch-chirurgischen Gesellschaft zur Feier des fünfzigsten Stiftungstages den 7. Mai 1860*, Zürich 1860, p. 56.

49 AEF, CH-BAR E87#1000/1166#12*: TG, BE, LU, GL, OW, GR, AG, SG, SH, FR.

çantes comme la variole, le typhus, la tuberculose, la peste bovine, etc.». ⁵⁰ Les autorités zurichoises insistent sur l'importance de mettre fin au renvoi des nécessaires atteints de maladies infectieuses dans leur commune d'origine, en particulier dans le cas de la variole – comme il a longtemps été de coutume pour les récipiendaires d'aide publique. ⁵¹

Le nouveau chef du DFI, le radical bernois Carl Schenk (1823–1895), prend la décision fondamentale pour la santé publique de considérer séparément santé humaine et animale. Bien que le courrier zurichois traite des épidémies et des épizooties conjointement, Schenk convoque une commission médicale et une commission vétérinaire en juillet 1866. ⁵² La portée de cette distinction est de grande ampleur car, si les médecins sont soucieux de préserver leur autonomie face aux institutions étatiques, ⁵³ les vétérinaires voient dans ces dernières un avantage pour leur affirmation professionnelle. ⁵⁴

La commission médicale, dominée par le médecin Ulrich Zehnder (1798–1877), se prononce contre la publication d'une loi sur les épidémies. ⁵⁵ Celui-ci, qui occupe le poste de président du Conseil d'État de Zurich de 1844 jusqu'au début de 1866, et fait partie de l'élite célébrée pour la gestion de l'épidémie de choléra de 1855, se place en porte-à-faux vis-à-vis de son canton en refusant toute centralisation sanitaire. ⁵⁶ Schenk, lors de la séance, ne reçoit aucun soutien lorsqu'il propose qu'une «irruption véritable [de] choléra» justifierait des «mesures centralisatrices». ⁵⁷ S'appuyant sur les délibérations de la commission, le Conseil fédéral publie la circulaire fédérale «concernant les mesures à prendre contre les maladies épidémiques» le 15 août 1866, laquelle définit pour la première fois des compétences concrètes en matière de santé publique pour la Confédération. Bien que celles-ci soient très limitées, le Conseil fédéral affirme se

⁵⁰ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#12*, extrait du Procès-verbal des lettres du Conseil d'État de Zurich, 16.06.1866.

⁵¹ Regula Argast, Staatsbürgerschaft und Nation. Ausschließung und Integration in der Schweiz 1848–1933, Göttingen 2011, p. 66; Erich Siffert, Die Pocken im Kanton Bern während des 18. und 19. Jahrhunderts, Travail de mémoire, Université de Berne, 1993; Hans Hindemann, Geschichte der Pockenprophylaxe im Kanton Zürich, Zürich 1926.

⁵² AEF, CH-BAR E87#1000/1166#12*, extrait du Procès-verbal du Conseil fédéral, 22.06.1866 et Procès-verbal de la séance du 19.07.1866; AEF, E26#1000/720#59*, procès-verbal de la séance du 20.07.1866.

⁵³ Rudolf Braun, Zur Professionalisierung des Ärztstandes in der Schweiz, in: Jürgen Kocka, Werner Conze (éds), Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert, Stuttgart 1985, p. 357.

⁵⁴ Monique Zerobin-Wyler, Die Anfänge der Gesellschaft Zürcher Tierärzte von 1814 bis 1894, Thèse de doctorat en médecine vétérinaire, Université de Zurich, 1995, pp. 123–127.

⁵⁵ Déjà l'année précédente, le DFI réunit des délégués des «Cantons actuellement les plus exposés» et des «experts», et publie une circulaire sur le choléra le 3.11.1865. Cette réunion n'accorde toutefois aucun pouvoir spécifique au Conseil fédéral, et rappelle surtout qu'«on doit tout d'abord ne rien faire pour gêner la circulation». Circulaire fédérale sur le choléra, 3.11.1865, Feuille fédérale 3/ n°49 (1865), p. 878.

⁵⁶ Stefan Schmid, Die Zürcher Kantonsregierung seit 1803, Zürich 2003, pp. 336–337.

⁵⁷ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#12*, procès-verbal de la séance du 19.07.1866.

réserver le droit «d'arrêter [...] des mesures au nom de la Confédération» si le choléra devait apparaître en Suisse.⁵⁸

La commission vétérinaire est quant à elle largement favorable à l'intervention étatique. Présidée par Zangger, nouvellement élu au Conseil national pour les Démocrates zurichois,⁵⁹ la commission estime que si les cantons conservent en principe la responsabilité sur la santé animale, l'État fédéral doit se voir doté de compétences vis-à-vis de quelques maladies spécifiques. En outre, Zangger est chargé de rédiger un projet d'ordonnance fédérale sur la peste bovine, afin que le Conseil fédéral puisse «en faire un usage immédiat sans avoir à consulter des experts». ⁶⁰ Cependant, les travaux préparatoires de la commission vétérinaire passent à l'arrière-plan, puisque la menace de la peste bovine se concrétise soudainement.

Le 25 septembre 1866, des cas de peste bovine sont déclarés à Coire (GR), puis dans le canton voisin de Saint-Gall. Les deux cantons totalisent ensemble 15 % des troupeaux bovins helvétiques, ne sont pas signataires du concordat sur les épizooties de 1854 et sont reliés au réseau ferroviaire suisse.⁶¹ Le Conseil fédéral, malgré l'absence de règlement spécifique et sans précédent dans la pratique, délègue Zangger en tant que commissaire fédéral.⁶² Celui-ci applique immédiatement le «moyen de la massue» que pratiquent les autorités autrichiennes, et qu'il décrit dans son rapport de 1863: «on tue tous les animaux atteints et tout le bétail sain qui a été avec eux en contact médiat ou immédiat». ⁶³

L'approche est violente et radicale. Zangger ordonne d'abattre 79 bovins – 37 animaux malades et 42 animaux sains.⁶⁴ En outre, les étables sont nettoyées et désinfectées, les excréments et le fourrage brûlés, plusieurs bâtiments sont fermés des semaines durant et quelques personnes sont placées en isolement. Aucun nouveau cas n'est recensé après le départ du commissaire fédéral, et l'épidémie de peste bovine est déclarée éradiquée dans les semaines qui suivent. Satisfait de cette intervention, le Parlement adopte deux postulats demandant d'«examiner

58 Extraits des délibérations du Conseil fédéral, Feuille fédérale 2/n°37 (1866), p. 495.

59 Martin Schaffner, *Die demokratische Bewegung der 1860er Jahre: Beschreibung und Erklärung der Zürcher Volksbewegung von 1867*, Basel 1982, p. 40.

60 AEF, CH-BAR E26#1000/720#59*, Procès-verbal de la séance du 20.07.1866.

61 Selon le recensement de 1866: Statistiques historiques de la Suisse HSSO, 2012. I.09; Duc, *Les tarifs marchandises*, p. 93.

62 Procès-verbal aux décisions, 26.09.1866, n° 4145, Procès-verbaux du Conseil fédéral 66 (1866); Rapport adressé au Département fédéral de l'Intérieur par M. le professeur Zangger Commissaire spécial à l'occasion de la peste bovine (du 15 octobre 1866), Feuille fédérale 3/n°47 (1866), p. 75; Rapport sur les mesures de destruction employées lors de l'invasion de la peste bovine pendant le mois de Septembre et Octobre 1866 (du 27 novembre 1866), Feuille fédérale 1/n°4 (1867), pp. 67–73, ici p. 68.

63 Rapport de MM. Zangger et Paganini (du 18 Juin 1863), Feuille fédérale 3/n°38 (1863), p. 435.

64 Rapport du Conseil fédéral à la haute Assemblée fédérale sur l'indemnité à allouer aux propriétaires de bétail qui ont subi des pertes par suite de la peste bovine (du 17 juillet 1867), Feuille fédérale 2/n°31 (1867), p. 417.

[...] la nécessité» d'une loi sur les épizooties, et de proposer des «indemnités pour les dommages causés» par la peste bovine.⁶⁵

Le Conseil fédéral perçoit rapidement l'importance des compensations financières pour réduire les oppositions à la centralisation. Il propose de partager les frais entre Confédération et cantons à parts égales et, allant plus loin que les experts vétérinaires,⁶⁶ dédommage même les propriétaires de bétail ayant cherché à dissimuler leurs animaux malades.⁶⁷ Le Parlement est appelé à se prononcer sur la question et accepte sans opposition de débloquer les 8'000 CHF revenant à la Confédération, somme jugée modique compte tenu du budget fédéral et de l'ampleur de la catastrophe évitée.⁶⁸

Le Conseil fédéral, accomplissant la deuxième partie du postulat, charge Zangger de rédiger un projet de Loi sur les Épizooties puis convoque la commission vétérinaire le 20 mai 1867 pour en débattre.⁶⁹ Lors de ces discussions, les vétérinaires se font essentiellement les porte-paroles des commerçants de bétail, et argumentent en faveur de l'extension du concordat sur les épizooties à l'ensemble du territoire afin d'atteindre le libre-échange pour le bétail tout en contrôlant la transmission des maladies infectieuses. Toutefois, peut-être à cause du climat marqué par le «fiasco» du 14 janvier 1866 où huit des neuf modifications constitutionnelles proposées par le Conseil fédéral sont rejetées par le corps électoral, Schenk suspend les discussions autour du projet de loi.⁷⁰

En parallèle, le choléra gagne en importance dans l'agenda sanitaire. Les autorités cantonales sont confiantes: grâce à l'expérience des épidémies des années 1850 et aux nouvelles théories scientifiques, elles s'estiment en mesure de contrôler la maladie.⁷¹ En août 1866, le canton de Zurich se dote d'un règlement de police médicale contre le choléra basé sur la conception que le médecin de district de Zurich Carl Zehnder (1826–1896), fils d'Ulrich Zehnder, a de la maladie.⁷² En phase avec la théorie du sol de Max von Pettenkofer (1818–1901),⁷³ celui-ci considère que «le choléra [...] se répand par les déjections des

65 Arrêté fédéral portant allocation de crédits supplémentaires au Conseil fédéral pour l'année 1866 (du 21 décembre 1866), Feuille fédérale 1/n°01 (1867), p. 7.

66 Rapport sur les mesures de destruction employées lors de l'invasion de la peste bovine pendant le mois de Septembre et Octobre 1866 (du 27 novembre 1866), Feuille fédérale 1/n°4 (1867), p. 73.

67 Rapport du Conseil fédéral sur l'indemnité à allouer aux propriétaires de bétail qui ont subi des pertes par suite de la peste bovine (du 17 juillet 1867), Feuille fédérale 2/n°31 (1867), p. 417.

68 *Idem.*; II. Rapport de la Commission du Conseil des États (du 24 juillet 1867), Feuille fédérale 2/n°42 (1867), pp. 668–676.

69 AEF, CH-BAR E26#1000/720#59*, Lettre du DFI à Zangger, 07.03.1867.

70 Roland Ruffieux, *Die Schweiz des Freisinns (1848–1914)*, in: Jean-Claude Favez [et al.] (éds.), *Geschichte der Schweiz und der Schweizer*, Basel 1986, p. 670; Alfred Kölz, *Neuere schweizerische Verfassungsgeschichte*, Bern 1992, p. 497.

71 Carl Zehnder, *Die Cholera. Die Art ihrer Verbreitung und die Maßregeln gegen dieselbe*, Zürich 1866.

72 Carl Zehnder, *Bericht über die Cholera-Epidemie des Jahres 1867*, Zürich 1871, pp. 88–91.

73 Mesmer, *Die Verwissenschaftlichung*, p. 44.

malades du choléra; ces déjections seules [...] ne semblent pas directement contenir le poison, une certaine décomposition paraît nécessaire [...]».⁷⁴ L'infectiosité du choléra dépend de cette décomposition, car c'est «seulement après ce changement chimique [...] que le principe contagieux se développe».⁷⁵ En imprégnant le sol, un «miasme cholérique se développe, lequel se répand ensuite dans les habitations avec les autres exhalaisons».⁷⁶ L'élite médicale zurichoise favorise l'action locale – par l'assainissement du milieu urbain – plutôt que nationale – par le contrôle du mouvement des personnes aux frontières – et choisit donc le fédéralisme à la centralisation sanitaire.⁷⁷

Le choléra atteint la Suisse au début de l'année 1867. Si la maladie semble tout d'abord circonscrite au Tessin et au Valais, celle-ci est transportée au nord des Alpes probablement par un passager des Postes.⁷⁸ L'épidémie se répand à Zurich entre juillet et novembre 1867, et constitue le plus grave épisode cholérique de Suisse: 500 décès sont à déplorer, essentiellement parmi les ouvriers et ouvrières de la ville. Notons au passage que l'ampleur de l'épidémie contribue, selon l'historien Flurin Condrau, à l'accélération des profondes réformes sanitaires et politiques de la ville et du canton de Zurich des années suivantes.⁷⁹

L'irruption de l'épidémie à Zurich et le risque d'une propagation aux cantons voisins avec la fuite d'une partie des élites de la ville ne suscitent pas d'intervention fédérale bien que Schenk ait réclamé des compétences extraordinaires pour cette situation précise. Les seules mesures du Conseil fédéral concernent la préservation du libre-échange entre le Tessin, le Valais, Vaud et l'Italie, et se concrétisent dans une demande faite aux compagnies ferroviaires de désinfecter les lieux d'aisance des gares.⁸⁰ En outre, contrairement à l'avis de Welti, le nouveau chef du Département fédéral militaire (DFM), le grand exercice militaire annuel est annulé à la demande des cantons concernés.⁸¹

74 Zehnder, *Die Cholera*, p. 27.

75 *Ibid.*, p. 34.

76 *Ibid.*, p. 35.

77 Flurin Condrau, *Demokratische Bewegung, Choleraepidemie und die Reform des öffentlichen Gesundheitswesens im Kanton Zürich (1867)*, in: *Sudhoffs Archiv* 80/n°2 (1996), pp. 216–217; Baldwin, *Contagion*, pp. 526–556.

78 Le canton du Tessin dénombre officiellement 112 décès. Zehnder, *Bericht*, p. 2. Voir également: AEF, CH-BAR E87#1000/1166#37*.

79 Condrau, *Demokratische Bewegung*, p. 217; Schaffner, *Die demokratische Bewegung*, pp. 162–166.

80 *Rapports de gestion du Conseil fédéral* 15 (1867), p. 207; *Procès-verbal du Conseil fédéral*, 23.09.1867, n° 4029, *Procès-verbaux du Conseil fédéral* 70; AEF, CH-BAR E87#1000/1166#37*, lettre du DFI aux compagnies de chemin de fer, 3.08.1867.

81 Marino Maggetti, 1867: *Cholera, Kartographie und Militärmanöver*, in: *Bulletin de la société fribourgeoise des sciences naturelles* 107 (2018), pp. 108–110; *Procès-verbaux du Conseil fédéral*, 14.09.1867, n° 3905 ainsi que du 16.09.1867, n°3935, *Procès-verbaux du Conseil fédéral* 70.

1869–1872. Vers la Loi sur les Épizooties

Les succès du mouvement démocratique lors des élections du Conseil national en octobre 1869 changent fondamentalement l'approche de la Confédération.⁸² Désormais à majorité centralisatrice, le Parlement se montre plus favorable au développement des compétences sanitaires du Conseil fédéral. De plus, la «révolution de palais» du 21 décembre 1869, qui lance la Révision de la Constitution, provoque un débat sur l'ancrage constitutionnel des compétences sanitaires.⁸³

Dans ce cadre, le 5 avril 1870, Schenk soumet quatre propositions d'articles constitutionnels.⁸⁴ Il propose entre autres une révision de l'article 59, dont l'interprétation est débattue depuis 1867.⁸⁵ Au terme d'un court débat au sein de l'Assemblée fédérale, une formule proche de celle de Schenk est adoptée: «dem Bunde steht die Gesetzgebung über die gegen gemeingefährliche Epidemien und Viehseuchen zu treffenden gesundheitspolizeilichen Verfügungen zu».⁸⁶ En comparaison à la précédente formulation, celle-ci permettrait à la Confédération d'intervenir à titre prophylactique, avant qu'une épidémie ou une épizootie ne se déclare.

Le Parlement, dans le sillage de la révision de l'article 59, adopte un postulat chargeant le Conseil fédéral de préparer un projet de Loi sur les Épizooties en juillet 1870.⁸⁷ Schenk soumet aux gouvernements cantonaux le projet élaboré par

⁸² Erich Gruner (éds.), *Les élections au Conseil National Suisse = Wahlen in den Schweizerischen Nationalrat: 1848–1919; Wahlrecht, Wahlsystem, Wahlbeteiligung; Verhalten von Wählern und Parteien; Wahlthemen und Wahlkämpfe* 1/n°2, Bern 1978, p. 669.

⁸³ La Révision de la Constitution est décidée par le Conseil national (le Conseil des États confirme immédiatement) sans que le Conseil fédéral (à majorité libérale) n'ait été même consulté. La question de savoir si le Parlement peut réviser la Constitution n'est pas abordée. Par conséquent, les opposants de la Révision qualifieront la manœuvre de «Révolution de palais». Kölz, *Neuere schweizerische Verfassungsgeschichte*, p. 517.

⁸⁴ AEF, CH-BAR E22#1000/134#332*, extrait du procès-verbal du Conseil fédéral, 5.01.1870 et lettre du DFI au Conseil fédéral, 5.04.1870.

⁸⁵ Au centre du débat se trouve l'interprétation de l'article 59 de la Constitution de 1848 quant à l'intervention fédérale de 1866: celle-ci doit-elle vraiment n'avoir lieu que «lors» d'une épizootie ou épidémie, comme le veut la lettre du texte, ou peut-elle être préventive? AEF, CH-BAR E26#1000/720#59*, procès-verbal de la séance du 20.05.1867; Rapport de la Commission du Conseil des États sur la gestion du Conseil fédéral pendant l'année 1867, Feuille fédérale 2/n°29 (1868), pp. 688–689; AEF, CH-BAR E26#1000/720#7*, rapport de la Commission du Conseil des États chargée de l'examen d'un projet de loi fédérale concernant les mesures de police à prendre contre les épizooties, du 17.11.1871.

⁸⁶ AEF, CH-BAR E22#1000/134#341*, Propositions et Décisions concernant la Révision fédérale, et Révision fédérale. Tableau comparatif de la Constitution actuelle et des décisions prises par le Conseil national et par le Conseil des États, avec les propositions de la Commission du Conseil national du 10 février 1872; AEF, CH-BAR E22#1000/134#342*, Akten der Bundesversammlung vom 13.11.1871 bis 5.3.1872.

⁸⁷ *Repertorium über die Verhandlungen der Bundesversammlung der schweizerischen Eidgenossenschaft*, vol. 1, 1848–1874, Répertoire des délibérations, 1942, n° 1158, p. 234; AEF, CH-BAR E26#1000/720#6*, Circulaire fédérale du 26.09.1870.

Zangger en 1867.⁸⁸ Entre la rédaction initiale du projet et le début du processus consultatif, les cantons qui n'en avaient pas encore se sont dotés d'une loi sur les épizooties, à l'exception de cinq d'entre eux.⁸⁹ Ils ont ainsi l'occasion d'influencer le contenu du projet en tenant compte de leur propre législation, avant que ce dernier ne soit présenté à l'Assemblée fédérale en décembre 1870⁹⁰ et que la consultation parlementaire ne débute à l'été 1871.⁹¹

À nouveau, la situation sanitaire accélère le processus consultatif. Au début de l'année 1871, la Suisse se trouve face à un défi d'une ampleur nouvelle: défaits durant la guerre franco-prussienne (1870–1871), les 87'000 soldats français épuisés du général Bourbaki, leurs 12'000 chevaux et des centaines de bœufs sont internés en Suisse à la suite de la Convention des Verrières du 1^{er} février 1871.⁹² Le Conseil fédéral, considérant les troupes et les animaux français comme une menace sanitaire, met en place un système de contrôle sans précédent: dans un premier temps, après que plusieurs animaux français montrent des signes de peste bovine, Zangger est délégué à Neuchâtel en tant que commissaire fédéral, où il applique les mêmes mesures qu'en 1866.⁹³ Le bétail helvétique, par ces efforts considérables, est une fois encore épargné. Parallèlement, les autorités fédérales, sous l'égide du DFM, vaccinent les soldats français contre la variole, organisent une inspection sanitaire, et isolent les «malades atteints de maladies contagieuses». ⁹⁴ En outre, le DFI vérifie que les soldats français qui continuent d'entrer sur le territoire helvétique soient inspectés et que les malades soient isolés durant le transport,⁹⁵ puis fait établir des cordons sanitaires aux lieux d'entrée.⁹⁶ Ces mesures n'empêchent toutefois pas les maladies infectieuses, dont la variole, de se répandre dans l'ensemble de la Suisse.⁹⁷

88 AEF, CH-BAR E26#1000/720#6*, Circulaire fédérale du 26.09.1870.

89 Il s'agit de UR, OB, NW, BL, BS: Statistisches Bureau des Eidgenössischen Departements des Innern (éds), *Die Gesetzgebung über das Versicherungswesen in der Schweiz*, tiré à part du *Zeitschrift für schweizerische Statistik* XLIV, Zürich 1879, p. 48.

90 Message du Conseil fédéral à la haute Assemblée fédérale, concernant les mesures de police contre les épizooties, Feuille fédérale 3/n°55 (1870), pp. 1031–1050.

91 Rapport de la Commission du Conseil national chargée de l'examen de la gestion du Conseil fédéral et du Tribunal fédéral pendant l'année 1870, Feuille fédérale 2/n°24 (1871), p. 597.

92 Regina Wecker, *Neuer Staat – neue Gesellschaft. Bundestaat und Industrialisierung (1848–1914)*, in: Georg Kreis (éds.), *Die Geschichte der Schweiz*, Basel 2014, p. 453; Vallat, *Les bœufs malades de la peste*, pp. 89–95.

93 La peste bovine dans le Canton de Neuchâtel. Rapport du Délégué du Département fédéral de l'Intérieur (du 26 mars 1871), Feuille fédérale 2/n°19 (1871), pp. 322–340.

94 Circulaire du Département fédéral militaire aux gouvernements des Cantons du 13.02.1871, cité in: Edmond Dawall, *Les troupes françaises internées en Suisse à la fin de la guerre franco-allemande en 1871*, Berne 1873, p. 78.

95 AEF, CH-BAR E87#1000/1166#14*, échanges entre le DFI et Bâle ville de janvier 1871.

96 AEF, CH-BAR E87#1000/1166#14*, extrait du Procès-verbal du Conseil fédéral, 22.02.1871.

97 Alfred Brunner, *Die Pocken im Kanton Zürich. Statistische und klinische Bearbeitung der Epidemie von 1870–1872*, Zürich 1873, pp. 6–7 et pp. 28–30.

L'État fédéral considère une première intervention sanitaire pour entraver ce qu'il faut probablement considérer comme la première épidémie de variole nationale. Le DFI envisage, sur suggestion du médecin-chef de l'armée,⁹⁸ de «prendre, dans le sens de l'article 59 de la Constitution fédérale, des mesures générales contre la propagation de la variole [...]»⁹⁹ et sonde en ce sens les gouvernements cantonaux. Par la circulaire du 16 mai 1871, il présente les propositions du médecin-chef: la Confédération devrait harmoniser les pratiques sanitaires au niveau national – isolement des malades, désinfection des personnes, lieux et objets, règlement des cérémonies funéraires – mais, surtout, le DFI «demande s'il ne serait pas envisageable de publier des règlements fédéraux sur la vaccination et la revaccination».¹⁰⁰

L'ampleur de l'épidémie de variole est telle que la majorité des cantons se prononce en faveur d'une centralisation sanitaire de principe.¹⁰¹ Zurich, toutefois, rejette la proposition. Pour le Conseil fédéral, divisé sur la question, l'attente semble la meilleure stratégie: le DFI confie au médecin-chef le soin de rédiger un projet de Loi sur les Épidémies, mais fait marche arrière au vu de la décroissance du nombre de cas de variole et de l'approche de la votation sur la première Réforme de la Constitution.¹⁰² Quoi qu'il en soit, il est peu vraisemblable que la Confédération ait eu les moyens administratifs et techniques de mener une campagne de vaccination de cette ampleur même avec le plein soutien des cantons, et ce d'autant plus que les tentatives d'imposer la vaccination au sein de l'armée se soldent par un échec cuisant depuis 1865.¹⁰³

Dans le contexte des succès de la Confédération en matière de contrôle de la peste bovine, le Conseil national presse au printemps 1871 pour «que le projet de loi fédérale [sur les épizooties] soit mis en délibération le plus promptement possible».¹⁰⁴ Le projet de loi passe rapidement, et sans modification majeure, lors de la consultation du Parlement entre juillet et novembre 1871.¹⁰⁵ Adoptée en février 1872, soit avant l'échec en votation de la première Révision de la Constitution, la Loi sur les Épizooties correspond dans ses grandes lignes à une adapta-

⁹⁸ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#14*, lettre du médecin-chef Samuel Lehmann au département fédéral militaire, 18.03.1871.

⁹⁹ Message du Conseil fédéral à la haute Assemblée fédérale concernant le maintien de la neutralité pendant la guerre entre la France et l'Allemagne du 28 juin 1871, Feuille fédérale 2/n°27 (1871), pp. 781–835, ici p. 801.

¹⁰⁰ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#38*, circulaire fédérale du 16.05.1871.

¹⁰¹ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#115*, lettre de Samuel Lehmann au DFI, 22.07.1871.

¹⁰² Rapports de gestion du Conseil fédéral 19 (1871), pp. 211–217.

¹⁰³ Kreisschreiben des eidg. Militärdepartments an die Militärbehörden der Kantone, 11.03.1865, in: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazzetta militare svizzera 11/n°12 (1865), p. 101; AEF, CH-BAR E27#1000/721#19705*, Kreisschreiben des eidg. Militärdepartments an die Militärbehörden der Kantone, 30.05.1870.

¹⁰⁴ Rapport de la Commission du Conseil national chargée de l'examen de la gestion du Conseil fédéral et du Tribunal fédéral pendant l'année 1870, Feuille fédérale 2/n°24 (1871), p. 597.

¹⁰⁵ AEF, CH-BAR E26#1000/720#9*.

tion du concordat sur les épizooties de 1854 à l'ensemble du territoire helvétique.

L'apport principal de la Loi sur les Épizooties est d'uniformiser des pratiques pour l'essentiel déjà réalisées au niveau cantonal, et de supprimer les contrôles sanitaires entre les cantons. Seuls les animaux provenant de l'étranger sans certificat sanitaire reconnu se voient soumis à un contrôle vétérinaire lors de leur entrée sur le territoire helvétique.¹⁰⁶ De plus, l'État fédéral prend à sa charge la moitié des dépenses en matière de contrôle des épizooties – grâce aux émoluments prélevés lors de l'établissement des certificats de santé – ce qui allège les coûts de ces mesures pour les autorités cantonales, et permet aux assurances sur le bétail de se concentrer sur les pertes ordinaires: on assiste donc à la naissance d'une forme d'assurance maladie fédérale obligatoire pour le bétail.¹⁰⁷ Enfin, le Conseil fédéral et les cantons intensifient le recours aux experts vétérinaires, à tel point qu'un élargissement de la Loi sur les Épizooties est déjà envisagé en 1874 pour consolider leurs postes.¹⁰⁸

Pour certains cantons, la Loi sur les Épizooties est un moyen d'exercer un meilleur contrôle sur les compagnies ferroviaires dans le contexte des négociations autour de la Loi sur la construction et l'exploitation des chemins de fer de 1872.¹⁰⁹ Le sujet apparaît central lors de la rédaction du règlement d'application de la Loi sur les Épizooties, pour laquelle une commission sanitaire est convoquée en juin et en juillet 1872.¹¹⁰ Pour les membres de la commission, le contrôle des épizooties ne peut en effet se faire qu'au travers de strictes mesures sanitaires lors du transport ferroviaire, dont l'application doit être surveillée par des « commissaires spéciaux ». ¹¹¹ Toutefois, de la même manière qu'il avait consulté les compagnies ferroviaires pour l'élaboration de la Loi sur les chemins de fer en 1870, Schenk invite le 23 août 1872 les représentants des cinq entreprises de transport à débattre du règlement avec la commission sanitaire à Berne.¹¹² Les représentants des deux seules compagnies financièrement rentables,¹¹³ la *Zentral-schweiz* et la *Nordostbahn*, refusent d'entrée toute collaboration, et parviennent non seulement à garder l'entier contrôle sur l'application des mesures sani-

106 Häsler, *Der Weg zum «Veterinärraum»*, p. 9.

107 Statistisches Bureau des Eidgenössischen Departements des Innern (éds.), *Die Gesetzgebung*, p. 48.

108 Rapports de gestion du Conseil fédéral 22 (1874), p. 181.

109 AEF, CH-BAR E26#1000/720#6*, lettre du Conseil d'État de la République et Canton de Genève, 15. 10. 1870; Duc, *Les tarifs marchandises*, pp. 159–169.

110 AEF, CH-BAR E26#1000/720#10*, procès-verbaux des séances du 8 juin et du 3 juillet 1872.

111 AEF, CH-BAR E26#1000/720#10*, procès-verbal de la séance du 8 juin 1872.

112 AEF, CH-BAR E26#1000/720#10*, lettre à la Generaldirektion der Vereinigten Schweizerbahnen, à la Direktion der schweiz. Nordostbahn, au Direktorium der schweiz. Centralbahn, à la Direktion der bernischen Staatsbahn et au Comité d'exploitation des chemins de fer de la Suisse occidentale, 15.07. 1872 et du 19.08. 1872; Duc, *Les tarifs marchandises*, p. 164.

113 Serge Paquier, *Options privée et publique dans le domaine des chemins de fer suisses des années 1850 à l'entre-deux-guerres*, in: *Revue suisse d'histoire* 56/n°1 (2006), p. 26.

taires, mais également à faire retirer pratiquement toutes les nouvelles mesures d'hygiène prévues.¹¹⁴ Notons qu'après une intervention du Conseil d'État bernois en 1873, le Conseil fédéral et le Parlement durcissent légèrement le règlement en juin de la même année et introduisent un système de contraventions au bénéfice des caisses cantonales.¹¹⁵

Conclusion

Au milieu des années 1860, la Suisse est confrontée à des défis d'une ampleur nouvelle en matière de santé humaine et de santé animale. Tandis que la peste bovine fait des ravages dans les troupeaux d'Europe centrale, le choléra fait son retour au nord de la Méditerranée et le Vieux continent est traversé d'une épidémie de variole majeure. Les institutions existantes ne paraissent pas en mesure de protéger les populations face à ces maladies, dont la transmission est favorisée par le développement du transport ferroviaire et la concentration des populations en milieu urbain.

Nous avons vu que le premier moment de centralisation sanitaire au niveau fédéral, qui a lieu dans ce contexte, est caractérisée par une asymétrie remarquable. Bien que ni la Constitution de 1848 ni les premières demandes en ce sens considèrent conjointement épidémie et épizootie, le Conseil fédéral décide de les traiter séparément en 1866. Cette distinction est rapidement pérennisée par l'adoption de la Loi sur les Épizooties, en 1872, puis par celle de la Loi sur les Épidémies en 1886.

Cette asymétrie s'explique par plusieurs aspects. Le point le plus essentiel réside dans la position des vétérinaires et des médecins vis-à-vis du développement de l'État fédéral: alors que les premiers y sont favorables, les seconds s'y opposent lors des consultations. Le second point est la présence d'une mesure sanitaire de contrôle des épizooties peu coûteuse, efficace et compatible avec le libéralisme économique – la mise à mort et l'isolement des animaux atteints ou suspects – sans équivalent pour les épidémies – des interventions plus intrusives semblent nécessaires, comme les réformes des canalisations ou des habitations. Enfin, les interventions fédérales réussies contre la peste bovine en 1866 et en 1871 consolident la Confédération dans son rôle sanitaire, quand un épisode similaire manque en matière d'épidémie.

L'efficacité de la Confédération dans la préservation de la santé animale, du moins en matière de peste bovine, permet au Conseil fédéral de développer ses

¹¹⁴ AEF, CH-BAR E26#1000/720#10*, lettre du vétérinaire d'état-major Zangger au DFI, 27.08.1872, Circulaire fédérale, 20.12.1872.

¹¹⁵ AEF, CH-BAR E26#1000/720#11*; Rapport de la Commission du Conseil des États sur un complément à la loi fédérale sur les mesures de police à prendre contre les épizooties (du 17 juillet 1873), Feuille fédérale 3/n°40 (1873), pp. 446–448.

compétences dans le domaine. Les institutions de contrôle des épizooties apparaissent ultérieurement comme un modèle pour développer le contrôle des épidémies: «depuis l'introduction de cette loi [sur les Épizooties], l'ordre le plus complet règne pour le transit du bétail», déclare Schenk en 1879, «il faudrait réaliser quelque chose de similaire quant aux mesures à prendre contre les épidémies [...]»¹¹⁶ La Loi sur les Épidémies, en chantier depuis 1879, est rédigée en reprenant les principes généraux du contrôle des épizooties et, après un échec en référendum en 1882, elle est adoptée sous une forme réduite en 1886.

Séveric Yersin, Centre Alexandre-Koyré, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Campus Condorcet, 2 cours des Humanités, 93322 Aubervilliers, severic.yersin@unibas.ch

¹¹⁶ AEF, CH-BAR E87#1000/1166#5*, Procès-verbal de la première séance de la Commission sanitaire fédérale, 10.03.1879.

Als die Apologetinnen der Männerrepublik die Gretchenfrage der Demokratie stellten: Zur Politik der Gegnerinnen des Frauenstimmrechts in der Schweiz, 1919–1971

Noemi Crain Merz, Urs Hafner

When Female Apologists of the Men's Republic Asked the Gretchen Question of Democracy: On the Politics of Female Opponents of Women's Suffrage in Switzerland, 1919–1971

In 1971, Switzerland introduced women's suffrage. Among the organized opponents were also women. Since 1919, female opponents of the right to vote had been advocating their vision of state and society in which women had a special role. In the men's republic, women were not only to be responsible for the household and children, but were also to introduce women's concerns into the dirty male domain of politics by way of parastatal women's organizations. Paradoxical as the struggle of the «antis» may seem today, the movement initially appeared in most countries of the West, its activists were self-confident and educated, while sharing with male and female proponents of suffrage the assumption of natural gender differences between men and women, each endowing them with different characters. For a long time, the opponents probably held a majority position. Ultimately, they addressed the crux of liberal democracy, which the latter had excluded from the outset.

Die Gegnerinnen des Frauenstimmrechts sind Verliererinnen der Geschichte. Als der männliche Souverän der Eidgenossenschaft das Recht 1971 einführte, wurden sie nach über 50 Jahren in ihrer letzten Schlacht besiegt. Der *Bund der Schweizerinnen gegen das Frauenstimmrecht* löste sich auf und verschwand von der Bildfläche – und auch grösstenteils aus der Geschichtswissenschaft. In den Überblicksdarstellungen zur Schweizer Geschichte, die seither erschienen sind, kommen die Gegnerinnen kaum vor.¹

An der Frauengeschichte haben Aktivistinnen der Frauenbewegung wie Gertrud Bäumer und Helene Lange in Deutschland oder Millicent Fawcett in Grossbritannien schon früh mitgeschrieben und sie geprägt.² Die weibliche Gegnerschaft gegen das Wahlrecht spielte in ihren Werken, die sie «auch als wichtige Bausteine für eine Historiographie der Frauenbewegung» sahen,³ kaum eine

1 Ausnahme: Jakob Tanner, *Geschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert*, München 2015, S. 394.

2 Vgl. Angelika Schaser, Helene Lange und Gertrud Bäumer als Historiographinnen der Frauenbewegung, in: Dies. u. a. (Hg.), *Erinnern, vergessen, umdeuten? Europäische Frauenbewegungen im 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt a. M. 2019, S. 170–197; Susanne Kinnebrock, *Warum Frauenbewegungen erinnert werden oder auch nicht. Zum Zusammenspiel von Gedächtnisformen und Medienlogiken*, in: Ebd., S. 376–402; Julia Bush, *Women against the Vote. Female Anti-Suffragism in Britain*, Oxford 2007, S. 1–5.

3 Schaser, *Historiographinnen*, S. 170.

Rolle. Sie betonten hingegen die «inherent absurdity of the whole position of anti-suffrage women».⁴ Auch in der Schweizer Frauengeschichte dürfte die negative Rezeption der *Antisuffragetten* durch das Standardwerk von Lotti Ruckstuhl, der Präsidentin des Frauenstimmrechtsverbands, vorgespurt worden sein.⁵ Wenn überhaupt, treten diese nur am Rand auf, als konservativ-reaktionäre Bürgersfrauen und designierte Verliererinnen. Auch heute dominiert das Bild von Frauen, die sich vor allem über die soziale Stellung ihrer Ehemänner definierten, in der Literatur zum Frauenstimmrecht, die 50 Jahre nach dessen Einführung nochmals wichtige Ergänzungen erhalten hat. Die Geschichte der Gegnerinnen wird darin jedoch nur am Rande thematisiert.⁶

Während Motive und Hintergründe der «Antis» in Grossbritannien und den USA in zahlreichen Studien beleuchtet wurden,⁷ war die weibliche Gegenbewegung der Schweiz lange «weitgehend brachliegendes Forschungsfeld», wie Sibylle Hardmeier 1997 formuliert hat.⁸ Yvonne Voegeli und Daniel Furter haben 1997 und 2003 die organisatorischen Strukturen der Gegnerinnen und ihre Beweggründe untersucht,⁹ doch von der Renaissance der Frauengeschichte, die seit gut zehn Jahren im Gang ist, haben die Gegnerinnen nicht profitiert. Es scheint, dass sie mehr denn je kein Thema sind, weil sie mehr denn je ein Stein des Anstosses sind: Eine Frau, die im 20. Jahrhundert die ihr zustehenden politischen Rechte bekämpft – das darf nicht sein.

Dieser Aufsatz zeichnet nach, welche Vorstellungen der Geschlechterverhältnisse, der Demokratie und Gerechtigkeit die Gegnerinnen vertraten und wel-

4 Millicent Fawcett, *Women's Suffrage: A Short History of a Great Movement*, Edinburgh 1912, zit. in Bush, *Anti-Suffragism*, S. 1.

5 Lotti Ruckstuhl, *Frauen sprengen Fesseln. Hindernislauf zum Frauenstimmrecht in der Schweiz*, Bonstetten 1986.

6 Werner Seitz, *Auf die Wartebank geschoben. Der Kampf um die politische Gleichstellung der Frauen in der Schweiz seit 1900*, Zürich 2020, S. 68, 102, 117 f., 126 f.; Brigitte Studer, Judith Wytenbach, *Frauenstimmrecht. Historische und rechtliche Entwicklungen 1848–1971*, Zürich 2021, S. 103–105; Brigitte Studer, *La conquête d'un droit. Le suffrage féminin en Suisse*, Neuchâtel 2020, S. 121 ff.

7 Neben zahlreichen Aufsätzen folgende Monographien: Bush, *Women against the Vote*; Jane Jerome Camhi, *Women against Women. American Anti-Suffragism, 1880–1920*, New York 1994; Thomas J. Jablonsky, *The Home, Heaven, and Mother Party: Female Anti-Suffragists in the United States, 1868–1920*, Brooklyn 1994; Susan Marshall, *Splintered Sisterhood. Gender and Class in the Campaign against Woman Suffrage*, Madison 1997.

8 Sibylle Hardmeier, *Frühe Frauenstimmrechtsbewegung in der Schweiz (1890–1930). Argumente, Strategien, Netzwerk und Gegenbewegung*, Zürich 1997, S. 245.

9 Daniel Furter, «Die umgekehrten Suffragetten». Die Gegnerinnen des Frauenstimmrechts in der Schweiz von 1958 bis 1971 (Lizentiatsarbeit), Bern 2003; Yvonne Voegeli, *Zwischen Hausrat und Rathaus. Auseinandersetzungen um die politische Gleichberechtigung der Frauen in der Schweiz 1945–1971*, Zürich 1997, S. 571–642. Siehe ausserdem Noemi Crain Merz, *Women Against Women in the Debates about Female Suffrage: Case Studies within Britain, Italy, Spain and Switzerland*, in: Josefa Ros Velasco (Hg.), *Feminism: Past, Present and Future Perspectives*, New York 2017, S. 149–173 und Hardmeier, *Frauenstimmrechtsbewegung*, S. 245–254.

chen Platz im Staat sie für die Frauen vorsahen.¹⁰ Sie überlegten sich viel für ihren zunehmend aussichtslosen Kampf; sie waren nicht einfach die Marionetten jener Männer, die an der helvetischen «Androkratie» festhielten.¹¹ Ihr Kampf gegen die politische Gleichberechtigung wird hier als eigenständiger Versuch gedeutet, die Rolle der Frau in einer sich verändernden Gesellschaft zu definieren. Der zeitliche Bogen reicht von 1919, als die ersten Gegnerinnen sich organisierten und auf sich aufmerksam machten, bis 1971, als in einem neuen politischen und sozialen Kontext ihre letzte Stunde schlug. Dabei sollen diskursive Unterschiede wie Gemeinsamkeiten sichtbar gemacht werden.

Der Geschlechterdualismus bedingt die politische Aufgabenteilung

«Le temps presse et il est *urgent* d'engager la lutte pour le *vrai féminisme!*» Diese Losung verkündete Ende 1919 ein Waadtländer Flugblatt, das sich an die Frauen wandte.¹² Das Frauenstimmrecht war kurz zuvor erstmals auf die Agenda der parlamentarischen Politik gelangt, und in einigen Kantonen standen erste Abstimmungen über die politische Gleichberechtigung der Frauen an. Dies war ein Lichtblick für die Frauenverbände, insbesondere den 1909 gegründeten Stimmrechtsverband SVF, die seit Jahren erfolglos Druck auf die Politik machten. Sie hofften, die Schweizer Frauen würden wie in den Nachbarländern, in denen das Wahlrecht bereits eingeführt war oder kurz vor dem Durchbruch zu stehen schien, bald politisch mündige Bürgerinnen.¹³

Das Zitat stammt jedoch nicht von Frauenstimmrechtskämpferinnen, sondern von einer Gruppe, die das Gegenteil verfolgte: Das politische Mitspracherecht der Frauen zu verhindern. In der 1919 gegründeten *Ligue vaudoise féministe-antisuffragiste pour les réformes sociales* vereinten sich die ersten Schweizer Stimmrechtsgegnerinnen. Die Selbstbezeichnung «Feministinnen» scheint ebenso ein Widerspruch zu sein wie ihre Einmischung in die Politik. Ihrem Selbstverständnis nach war er jedoch keiner: Sie sahen sich als Kämpferinnen für die Besserstellung der Frau. Die politischen Rechte lehnten sie ab mit dem Argument, die damit verbundenen Pflichten schadeten den Frauen und ihrer Stellung in der Gesellschaft. Zugleich stritten sie für noch zu definierende «réformes [...] nécessaires et urgentes».

¹⁰ Die organisatorischen Strukturen und politische Schlagkraft der organisierten Gegnerinnen interessieren hier nicht. Siehe dazu Voegeli, Hausrat, S. 578–581 und Furter, Suffragetten, S. 24–35.

¹¹ Dies auch die Einschätzung von Furter; Furter, Suffragetten, S. 107.

¹² La ligue vaudoise féministe-antisuffragiste pour les réformes sociales, 1919, in Sozialarchiv 17, Ar 6.

¹³ Yvonne Hardmeier, Enttäuschte Hoffnungen, 1919–1921, in: Schweizerischer Verband für Frauenrechte (Hg.), Der Kampf um gleiche Rechte, Basel 2009, S. 112–122.

Ihr Engagement gegen die politische Mitsprache begründete die Ligue in erster Linie mit den naturgegebenen Geschlechtsunterschieden von Mann und Frau. Um diese drehten sich die Überlegungen aller Gruppierungen, die sich gegen das Frauenstimmrecht formierten. Die körperlichen Unterschiede begründeten für die Gegnerinnen die geistige Differenz zwischen den Geschlechtern; denn einen «geistig geschlechtslosen Menschen» gebe es nicht.¹⁴ In der Tradition von Philosophen der Aufklärung wie Jean-Jacques Rousseau zeichneten die Gegnerinnen ihr eigenes Geschlecht als vom Körper bestimmt und zugleich beseelter als das der Männer, weshalb es sich nicht für Politik eigne, ja sogar darunter zu leiden hätte. «Natürlich» gegebene Geschlechterverhältnisse wiesen der Frau eine andere, besondere, jedoch als gleichwertig mit der der Männer interpretierte Rolle in der Gesellschaft zu. Die beste Rechtssituation für die Frauen sei dann gegeben, wenn diese das «Frauenrecht» besässen, «Frauen sein und Frauen bleiben zu dürfen», wie 1919 eine «Antisuffragette» formulierte, die sich selbst so bezeichnete.¹⁵ Der Frau gehörte das Privileg, in der Politik abseits stehen zu dürfen, um nicht von ihr vereinnahmt zu werden.

Obwohl sie in der Familie und besonders der Erziehung der Kinder die Bestimmung der Frau sahen, sprachen sich die Gegnerinnen nicht für den Rückzug der Frauen ins Private aus: Die Mitarbeit der Frauen sei sehr wohl notwendig für das Funktionieren des Staats. Wo es um den Schutz der Familie, von Kindern und Frauen vor wirtschaftlicher Not ging, stimmten die Gegnerinnen den Befürworterinnen zu. Hingegen hatten sie eine andere Vorstellung von der Mitarbeit im Staat. Während die Frauenrechtlerinnen überzeugt waren, Reformen seien nur durch direkte politische Mitsprache zu erreichen, argumentierten die «Antisuffragistes», diese sei durch indirekte Aktionen zu erreichen, also durch die Zusammenarbeit mit den Männern. Sie glaubten sogar, sie könnten den Männern die Reformen «diktieren»¹⁶, weil diese ein ebenso grosses Interesse an ihrer Verwirklichung hätten wie sie. Maria Heidegger etwa konterte das Argument, nur mit dem Stimmrecht könne man Gesetze mitbestimmen und Macht ausüben, mit dem Satz: «Die Macht! Als ob nicht zu allen Zeiten die Frau auch ohne Stimmzettel Macht besessen hätte!»¹⁷

Die «Antisuffragetten» waren keine schweizerische Besonderheit. Obwohl von den Frauenrechtlerinnen als absurd und unbedeutend abgetan, hatten die Bewegungen anfangs des 20. Jahrhunderts grossen Zulauf. Die britische *National League for Opposing Woman Suffrage* mit 42'000 Mitgliedern bestand zum grös-

14 Schweizerische Liga gegen das politische Frauenstimmrecht. Eingabe an den hohen schweizerischen Bundesrat, 4. 12. 1931, BAR E4110 A#1969/161#1*.

15 Maria Heidegger, Eine Schweizerin gegen das Frauenstimmrecht, Zürich 1919, S. 31.

16 Ligue Vaudoise, Flugblatt.

17 Heidegger, Schweizerin, S. 19.

sten Teil aus Frauen.¹⁸ In Deutschland agierte der 1912 gegründete *Bund zur Bekämpfung der Frauenemanzipation* gegen das Frauenwahlrecht. Hier machten die Frauen einen Viertel aus.¹⁹ Engagiert waren dort wie auch in anderen Ländern wie den USA und Italien überdurchschnittlich viele prominente Schriftstellerinnen, die sich keineswegs ins Private zurückzogen, wie das die männlichen Gegner für die Frauen vorsahen.²⁰ Ihre Schriften und Reden thematisierten die natürliche Geschlechterdifferenz, es ging ihnen darum, «echte Männlichkeit für den Mann, echte Weiblichkeit für die Frau» zu bewahren.²¹ Ohne auf Berufstätigkeit, individuelle Emanzipation und öffentliche Engagements zu verzichten, leiteten sie aus dieser Differenz die Ablehnung des Frauenwahlrechts ab. Die von der Natur gegebenen unterschiedlichen Talente von Mann und Frau müssten sich ergänzen. Eine aktive Rolle in Staat und Öffentlichkeit war für die Frauen durchaus vorgesehen. Insbesondere in Grossbritannien wurde diese konkretisiert, als die «Antis» die sogenannte «Forward Policy» gemäss der Losung «Woman's citizenship is as real and as great as that of any man»²² ausformulierten: Für Männer und Frauen seien verschiedene, aber gleichwertige Aufgaben für den Staat zu definieren. Die gleichen politischen Rechte für beide Geschlechter lehnten sie ab, weil sie zur Angleichung der Frauen an die Männer führe – zum Schaden der Frauen.

Republikanismus und Militärpflicht: Der tugendhafte Bürgersoldat

In einem Punkt unterschieden sich die britischen und deutschen Gegnerinnen von den schweizerischen: Sie sahen das Empire, das Kaiserreich, die Monarchie bedroht durch das Stimmrecht nicht nur der Frauen, sondern auch aller Männer.²³ Dagegen hoben die Schweizer «Antis» die Errungenschaft der weit ausgebauten politischen Rechte der Männer hervor. Sie waren überzeugte Republikanerinnen, und zwar nicht von ungefähr, denn die Schweiz war traditionell eine Republik. Sie war im Europa der frühen Neuzeit und noch im 19. Jahrhundert

18 1908 war mit der *Women's National Anti-Suffrage League* eine Frauenorganisation gegründet worden, 1912 schloss sie sich mit dem männlichen Pendant zusammen. Bush, *Anti-Suffragism*, S. 3.

19 Ute Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich. Diskurs, soziale Formation und politische Mentalität*, Göttingen 1998, S. 118–160. Auch in den Führungspositionen des Bunds waren die Frauen gut vertreten, auch im Vergleich zu fortschrittlichen Vereinigungen wie der SPD oder der Gewerkschaften.

20 Crain Merz, *Women*, S. 152–160.

21 Dies propagierte 1912 der deutsche «Bund zur Bekämpfung der Frauenemanzipation», Planert, *Antifeminismus*, S. 121.

22 So die Schriftstellerin und Sozialreformerin Violet Markham 1912, zit. in: Julia Bush, *British Women's Anti-Suffragism and the Forward Policy, 1908–1914*, in: *Women's History Review* 11/3 (2002), S. 431.

23 Planert, *Antifeminismus*, S. 98–100.

zunehmend ein Sonderfall: ein republikanisches Gebilde unter Monarchien und Fürstentümern. Die Eidgenossenschaft hatte sich schon im Spätmittelalter als Männerbund konstituiert, als Verband von wehrhaften Freien und Gleichen, der auf dem sichtbaren Ausschluss der Frauen aus der politischen Sphäre beruhte. In den «freien» Zunftstädten und Landsgemeinden regierten Handwerker und Bauern, keine gesalbten Adligen – und schon gar keine Fürstinnen und Königinnen! –, hier fanden in genossenschaftlichem Rahmen Wahlen statt, die Regierungszeit des Bürgermeisters war begrenzt, er war Teil eines Kollektivgremiums.²⁴

Im 19. Jahrhundert wurde der helvetische Republikanismus durch die Neuordnung der Geschlechter in den politischen und wissenschaftlichen Theorien modifiziert: Der bürgerliche, biologisch fundierte Geschlechterdualismus, wonach die Frau nur «Natur» sei, trat seinen Siegeszug an.²⁵ Auch die moderne Schweiz ging durch das «gendering of citizenship»²⁶ – nur geschah das «Gendering» hier viel radikaler als in den Nachbarstaaten, weil der moderne Republikanismus mit dem frühneuzeitlichen verwachsen war. Jean Jacques Rousseau sowie die noch populäreren helvetischen Nationaldenker Johann Heinrich Pestalozzi und Jeremias Gotthelf nahmen die Frau in den Blick – aber nicht als politische Bürgerinnen, sondern als Hausfrauen und Mütter. Sie werteten die Frau auf, aber nur für den häuslichen Bereich. Der Republikanismus wurde kompatibel mit dem neuen bürgerlichen Geschlechterdualismus.

Die republikanische Kultur wurde neben dem Ausbau der direkten Demokratie durch die neuen Schützen-, Turn-, Gesangsvereine und Studentenverbindungen gestärkt, die «Schulen des Republikanismus»²⁷, im 20. Jahrhundert durch die Intensivierung der Militärdienstpflicht und die Militarisierung der Gesellschaft im Zug der Geistigen Landesverteidigung. Die Wehrpflicht der Schweizer Männer blieb in den Frauenstimmrechtsdebatten eng verknüpft mit der politischen Mitsprache.²⁸ Das Stimmrecht sollte allein dem wehrhaften Sol-

24 Urs Hafner, *Republik im Konflikt. Schwäbische Reichsstädte und bürgerliche Politik in der frühen Neuzeit*, Tübingen 2001, S. 40 ff.

25 Siehe Claudia Honegger, *Die Ordnung der Geschlechter. Die Wissenschaften vom Menschen und das Weib, 1750–1850*, Frankfurt a. M. 1991.

26 Joan Scott, *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man*, Cambridge MA 1998 (1996), S. 9.

27 Caroline Arni, *Republikanismus und Männlichkeit in der Schweiz*, in: Schweizerischer Verband für Frauenrechte (Hg.), *Der Kampf um gleiche Rechte*, Basel 2009, S. 24.

28 Noch Mitte der 1950er Jahre verwies der Bundesrat auf die lange Tradition, die das Stimmrecht als «Korrelat der Wehrpflicht» auffasse, auch wenn er das Argument zurückwies; Botschaft des Bundesrats an die Bundesversammlung über die Einführung des Frauenstimm- und -wahlrechts in eidgenössischen Angelegenheiten, 22. Februar 1957, in: *Bundesblatt* 109/10, Bern, S. 740. Siehe auch Josef Lang, *Demokratie in der Schweiz. Geschichte und Gegenwart*, Zürich 2020, S. 220–231; Seitz, *Wartebank*, S. 15–31.

daten zustehen, dessen positiv besetztes Bild in der vom Krieg unversehrten Schweiz lange unberührt blieb.²⁹

Den modernen Geschlechterdualismus hatten die Gegnerinnen – und nicht nur sie – verinnerlicht. Sie beriefen sich auf Rousseau, der in seinem «Émile» die Frau auf ihr Geschlecht festlegte und behauptete, weibliche Tugenden im Privaten seien die Bedingung für männliche Tugenden in der Öffentlichkeit. Der Philosoph ging davon aus, dass sich die Frauen im Bewusstsein ihrer Differenz freiwillig in das hierarchische Verhältnis fügten, das durch den Bürgerstatus der Männer gegeben war.³⁰ Auch die Gegnerinnen des Frauenstimmrechts überhöhten die Familie und die existentielle Rolle der Frau im Heim, die es dem Mann erst ermögliche, das Staatswesen erfolgreich zu lenken. In ihrer Andersartigkeit und politischen Rechtlosigkeit stellten sie sich als ebenbürtige Partnerinnen der Männer dar. Ohne die Erziehung der Söhne zu guten republikanischen Staatsbürgern durch ihre Mütter konnte die Republik nicht gedeihen. Diese Tradition hielten die «Antis» noch in den 1950er Jahren hoch. Mit Gotthelf proklamierten sie: «In der Familie muss beginnen, was leuchten soll im Vaterland.»³¹ Sie definierten die Aufgaben der Frau für das Gemeinwesen – die «Res publica» – als ebenso wichtig wie jene der Männer. Die Frauen durften sich gleichwertig wähen, obwohl sie rechtlich benachteiligt waren.

Das Deutungsmuster des Republikanismus blieb in der Schweiz lange breit geteilt, von den Gegnerinnen des Frauenstimmrechts wie von seinen Befürwortern, von den politisch Konservativen nicht weniger als von der Linken. Die Einführung der direkten Demokratie, die in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts gegen den Widerstand der Eliten erreicht worden war, dürfte ihn umso stärker verankert haben. Die internationale frühe Etablierung des Männerstimmrechts trug dazu bei, dass das Frauenstimmrecht erst spät eingeführt wurde.³²

29 Siehe Regina Wecker, Es war nicht Krieg! Die Situation der Schweiz 1939–1945 und die Kategorie Geschlecht, in: Christoph Dejung, Regula Stämpfli (Hg.), Armee, Staat und Geschlecht. Die Schweiz im internationalen Vergleich 1918–1945, Zürich 2003, S. 29–46.

30 Erna Appelt, Familialismus. Eine versteckte Struktur im Gesellschaftsvertrag, in: Eva Kreisky, Birgit Sauer (Hg.), Das geheime Glossar der Politikwissenschaft. Geschlechtskritische Inspektion der Kategorien einer Disziplin, Frankfurt a. M. 1997, S. 123.

31 Schweizerisches Aktionskomitee gegen die Verfassungsvorlage über die Einführung des Frauenstimmrechts im Bund, Unterlagen des Pressediensts, AfZ, IB RN-Archiv/138.

32 Siehe dazu Regina Wecker, The Oldest Democracy and Women's Suffrage. The History of a Swiss Paradox, in: Joy Charnley, Malcolm Pender, Andrew Wilkin (Hg.), 25 Years of Emancipation. Women in Switzerland 1971–1996, Bern 1998, S. 25–38; Brigitte Studer, Universal Suffrage and Direct Democracy. The Swiss Case, 1848–1990, in: Christine Fauré (Hg.), Political and Historical Encyclopedia of Women, New York 2003, S. 687–703.

Die Gegnerinnen als Sonderfall der 1950er und 1960er Jahre

Der Geschlechterdualismus, der in der Schweiz der Nachkriegszeit seinen Höhepunkt erreichte, hatte eine sozioökonomische Basis: Der Wirtschaftsaufschwung ermöglichte es vielen Haushalten, von nur noch einem Einkommen zu leben: dem des Mannes. Bis Ende der 1960er Jahre wurde dieses Geschlechtermodell kaum angefochten.³³ Politisch dagegen verlor die Schweiz ihren Sonderstatus, auch wenn sie die einzige direkte Demokratie war. Zunehmend war sie von demokratischen Republiken umgeben – die sich nicht nur der Rechtsstaatlichkeit, sondern auch der politischen Gleichberechtigung der Geschlechter verpflichteten. 1948 schrieben die Vereinten Nationen fest, was keineswegs selbstverständlich war: politische Partizipation als universelles Menschenrecht, unabhängig vom Geschlecht.

Dieser Diskurs hatte in den schweizerischen Diskussionen um das Frauenstimmrecht wenig Gewicht. Sie liefen auf einem Sondergleis. Während die Gegnerinnen argumentierten, die Politik zerstöre die weiblichen Tugenden, versprachen Befürworterinnen und Befürworter, weibliche Eigenschaften würden die Politik besser, sanfter und friedlicher machen.³⁴ Als der Bundesrat 1957 das Frauenstimmrecht erstmals befürwortete, betonte er die «offenkundige Tatsache», dass die Frauen sich von den Männern «nicht nur physisch, sondern auch geistig» unterschieden und die «weibliche Art des Denkens, des Fühlens und des Reagierens» von der männlichen abweiche.³⁵ Im Zentrum der Debatten stand die Frage, ob die Frauen trotz ihrer Differenz politisch mitreden sollten oder nicht – war dies gut für die Frauen und für die Demokratie? In den fast durchwegs positiv besetzten «Sonderfall Schweiz» integrierten Gegner selbst die politische Rechtlosigkeit der Frauen: Mit dem «Sonderfall der Schweizerin», der auf allem gründe, was «typisch schweizerisch» sei, argumentierten sie gegen das Frauenstimmrecht.³⁶

Vor der ersten nationalen Abstimmung über die Einführung des Frauenstimmrechts, die auf den 1. Februar 1959 angesetzt war, wurden neben dem männlichen *Aktionskomitee gegen das Frauenstimmrecht* auch Frauen aktiv, die

³³ Siehe dazu Chantal Magnin, *Der Alleinernährer. Geschlechtsspezifische Arbeitsteilung im Wirtschaftswachstum der 1950er Jahre in der Schweiz*, in: Veronika Aegerter u.a. (Hg.), *Geschlecht hat Methode. Ansätze und Perspektiven in der Frauen- und Geschlechtergeschichte*, Zürich 1999, S. 183–195.

³⁴ Georg Kreis, *Fünf Anläufe zum Basler Frauenstimmrecht, 1916–1966*, in: Ders. (Hg.), *Das Basler Frauenstimmrecht. Der lange Weg zur politischen Gleichberechtigung von 1966*, Basel 2016, S. 68–75; Voegeli, *Hausrat*, S. 414–425; Regina Wecker, *Staatsbürgerschaft, Mutterschaft und Grundrechte*, in: *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte* 46 (1996), S. 383–410.

³⁵ *Botschaft des Bundesrats*, S. 742.

³⁶ *Schweizerisches Aktionskomitee gegen die Verfassungsvorlage über das Frauenstimmrecht im Bund*, Pressedienst N. 5, *Die Schweizerin – ein Sonderfall*, AfZ, IB RN-Archiv/138.

sich grösstenteils schon auf kantonaler Ebene engagiert hatten. Sie definierten das Gerechtigkeitsargument der Befürworterinnen um und beschworen unter dem Motto «Wahre Gerechtigkeit heisst nicht: Jedem das Gleiche, sondern: jedem das Seine» die «schöne versöhnende Neutralität der Frauen», die über den Parteien stünden.³⁷ Trotz Ermahnungen männlicher Verbündeter, sich «nicht in die vorderste Front»³⁸ zu begeben, agierte das neu gegründete *Frauenkomitee gegen das Frauenstimmrecht* grösstenteils in Eigenregie. Die Lust am Politisieren, Debattieren und Polemisieren war bei manchen Gegnerinnen zu gross, als dass sie sich in die hinteren Reihen hätten drängen lassen. Selbstbewusst definierten sie es als ihre Aufgabe, «die Männer aufzuklären».³⁹

Hatte die *Ligue Vaudoise* noch Männer als Passivmitglieder aufgenommen,⁴⁰ lehnte die Mehrheit des Frauenkomitees dies nach kurzer Diskussion ab: Männer würden stören, meinte eine Gegnerin, eine andere befand: «Männer wollen wir hier nur 'zum Zahlen', was gemäss Protokoll Heiterkeit hervorrief.⁴¹ Vom deutlichen Nein der Stimmberechtigten sahen sich die Gegnerinnen zwar bestätigt, doch es bedeutete für sie nicht das Ende des Kampfes wie für das Männerkomitee, sondern den eigentlichen Anfang: Kurz nach der Abstimmung entstand der *Bund der Schweizerinnen gegen das Frauenstimmrecht*, der elf Jahre lang existieren sollte, so lange wie keine Gegnerinnenvereinigung zuvor. Sie seien «Frauen, die ihre eigene Meinung haben», erklärte Gertrud Haldimann, die erste Präsidentin, an der Gründungsversammlung, «Frauen, die dem Volk und Staat in altbewährter Form dienen wollen, nämlich als Frauen und nicht als vermännlichte Zwitter [...]»⁴² Der Kampf gegen die Beteiligung der Frauen an der Politik hatte die Frauen selbst politisiert und dadurch gleichsam von den Männern emanzipiert, die für das gleiche Ziel kämpften. Ihre dezidierten Vorstellungen von der Rolle der Frau in Gesellschaft und Demokratie formulierten die «Antis» nun regelmässig in Zeitungen, Interviews und Eingaben an Politiker.

37 Erster Aufruf des Schweizerischen Frauenkomitees gegen das Frauenstimmrecht, 1958, AfZ, IB RN-Archiv/138.

38 So der zur Sitzung eingeladenen Zürcher Nationalrat Karl Hackhofer; Protokoll der zweiten Sitzung des schweizerischen Frauenkomitees gegen das Frauenstimmrecht, Zürich, 10.9.1958, AoGF 557, 4,4.

39 Protokoll der ersten Sitzung des schweizerischen Frauenkomitees gegen das Frauenstimmrecht, Luzern, 16.7.1958, AoGF 557, 4,4.

40 Voegeli, Rathaus, S. 578.

41 Protokoll der 5. Sitzung des schweizerischen Frauenkomitees gegen das Frauenstimmrecht, 7.3.1959, AoGF 557, 4,4.

42 Gertrud Haldimann, Gründungsansprache, Olten, 22.5.1959, AoGF, 557, 4, 8.

Politische Mitsprache ohne Stimmrecht

Zwei der prominentesten Gegnerinnen der späten 1950er und 1960er Jahre waren Verena Keller und Ida Monn-Krieger. Die unverheiratete Juristin Dr. Verena Keller, die ein eigenes Anwaltsbüro führte, war eine hervorstechende, im eigenen Lager hochgeachtete Aktivistin; von 1959 bis 1971 amtierte sie als Vizepräsidentin des *Bundes der Schweizerinnen gegen das Frauenstimmrecht*. Sie entwarf dessen Statuten, formulierte die Stellungnahmen und publizierte Texte. 1968 berief der Bundesrat sie in die eidgenössische Kommission zur Revision des Familienrechts.⁴³ Als Juristin war sie zwar eine Ausnahme, doch dass sie studiert und promoviert hatte und berufstätig war, entsprach dem Profil auch anderer führender Stimmrechtsgegnerinnen, die sich darin von den Befürworterinnen nicht gross unterschieden.⁴⁴ Im Vergleich dazu führte Monn-Krieger ein traditionell-bürgerliches Frauenleben. Nach Matura, Haushaltungsschule und Sozialer Frauenschule in Luzern hatte sie geheiratet und eine Familie gegründet. Damit schuf sie sich den Wirkungskreis, den die Natur für die Frau vorsah, wie sie glaubte. Was die beiden Frauen einte: Sie waren belesen, informiert und breit interessiert.

Anfang 1959 entfaltete Verena Keller ihre Argumentation in zwei Ausgaben der *Neuen Zürcher Zeitung*. Die beiden auch vom Bundesrat aufgeworfenen Fragen, ob das Frauenstimmrecht einen Nutzen für die Frauen und die Schweiz bringe, verneinte sie dezidiert: Die Frauen würden in der Politik sich selbst entfremdet und verlören dadurch die Achtung der Männer. Statt in einer Frauenpartei aufzutreten, welche die Interessen der Frauen verträte, würden sie von den Männerparteien vereinnahmt und instrumentalisiert. Die Demokratie brauche die Frauen ausserhalb des politischen Systems, wo sie indirekt Einfluss nehmen sollten. Die Frauen sollten über den Parteien stehen und das Einigende und Gemeinsame hegen – in der Erziehung der Kinder, aber auch im Beruf. Hätten die Frauen das Stimmrecht, würden sie in den Strudel der Vermassung, der Schlagwortpropaganda, der oberflächlichen Betriebsamkeit und des Eigennutzes hineingezogen – wie die Männer. Indem sie ausserhalb stünden, dämpften die Frauen die Exzesse der Politik, die den Staat in seiner Existenz bedrohten.⁴⁵

Viele Anliegen der Frauenbewegung hielt Keller für erreicht: Die Revision des Eherechts sei im Gang, die Gleichstellung auf zivilrechtlicher Ebene bereits erfolgt. Die Frauen hätten die gleichen Ausbildungsmöglichkeiten und übten die gleichen Berufe aus wie Männer, nur eben keine politischen und richterlichen

⁴³ Der katholisch-konservative Bundesrat Ludwig von Moos gab ihr ausgerechnet den Posten, den vorher Lotti Ruckstuhl, die Präsidentin des Frauenstimmrechtsverbands, innegehabt hatte; Voegeli, Hausrat, S. 602.

⁴⁴ Voegeli, Hausrat, S. 581–593.

⁴⁵ Verena Keller, Die Gründe gegen das Frauenstimmrecht in der Schweiz, hg. vom Bund der Frauen gegen das Frauenstimmrecht, 1959 (Nachdruck zweier NZZ-Artikel, 23./24. I. 1959), S. 9–11.

Ämter. Diskutieren liess sich gemäss Keller über ein «passives Wahlrecht» für die Schweizerinnen. Das hätte bedeutet, dass geeignete Kandidatinnen wie zum Beispiel sie selbst in ein Amt wählbar gewesen wären, also berufstätige und unverheiratete Frauen – die damit dem Geschlechterdualismus und dem geschlechterkorporativen Staatsaufbau entkommen wären.⁴⁶ Einflussmöglichkeiten besaßen die Frauen also durchaus im Staat, und sie hätten sie auch genutzt, so Keller, und mehr Anliegen durchgebracht als irgendeine politische Partei.⁴⁷

Indem sie argumentierte, über die Arbeit der Frauenverbände und die Mitwirkung geeigneter Frauen in der Verwaltung könne die Gesetzgebung beeinflusst werden, nahm die Juristin ältere Forderungen auf. Die *Ligue Vaudoise* hatte schon 1919 Frauenparlamente befürwortet, die in ein «korporatives politisches System kompatibler Balanceakte» einzubinden seien,⁴⁸ und 1931 baten Gegnerinnen den Bundesrat, von Frauenverbänden vorgeschlagene «geeignete, politisch veranlagte» Frauen in Kommissionen einzubeziehen und die restlichen Frauen «ihrem dringenden Wunsche gemäss» nicht mit politischen Pflichten zu belasten.⁴⁹ Dies entsprach ihrem Anspruch, im Namen der schweigenden Mehrheit zu sprechen. Schon die erste Eingabe einer «Schweizerfrau» an den Bundesrat von 1918 wurde von der Absenderin nicht namentlich unterzeichnet, da sie sich bewusst sei, «im Namen von vielen Schweizerfrauen zu sprechen & nichts als ihr Sprachrohr zu sein».⁵⁰ Erfolge der Frauenbewegung wie 1929 die von fast 250'000 Schweizerinnen und Schweizern unterzeichnete Petition für das Frauenstimmrecht hatten an dieser Haltung nichts geändert.⁵¹ In ihrer Selbstwahrnehmung waren die Gegnerinnen auch in den 1950er Jahren durchwegs mutige und unerschrockene Stimmen, welche die Mehrheit der Schweizerinnen gegen die Propaganda-Übermacht der Befürworterinnen verteidigten.⁵² Die vollständige Gleichstellung lehnte Verena Keller denn auch ab als

46 Keller, Gründe, S. 8.

47 Keller, Die Stimme der Frau, AfZ, IB RN-Archiv/138.

48 Beatrix Mesmer, Frauenparlamente? Die Forderung nach einer Interessenvertretung von Frauen und ihre Deutungen, in: Caroline Arni, Andrea Glauser, Charlotte Müller u. a. (Hg.), Der Eigensinn des Materials. Erkundungen sozialer Wirklichkeit, Frankfurt a. M. 2008, S. 19–34.

49 Eingabe 1931.

50 An den hohen Bundesrat der schweizerischen Eidgenossenschaft, 7.12.1918, Eine Schweizerfrau (I. von Erlach), BAR E1#1000/4#660*.

51 Dass die meisten Unterschriften in den Städten zusammenkamen, während die Sammlerinnen auf dem Land, insbesondere in der Zentral- und der Ostschweiz, bei den Frauen auf viel Gleichgültigkeit und Ablehnung stiessen, bestärkte die Gegnerinnen in ihrer Haltung; Eingabe 1931. Zur Petition siehe Sibylle Hardmeier, Neue Mobilisierungsstrategien und die Petition von 1929, in: Schweizerischer Verband für Frauenrechte (Hg.), Der Kampf um gleiche Rechte, Basel 2009, S. 123–133. Die ablehnende Haltung vieler Frauen ist in Briefen von Sammlerinnen an Annie Leuch-Reineck von 1929 dokumentiert, AGoF 103: 945:350.

52 Protokoll der ersten Sitzung des schweizerischen Frauenkomitees gegen das Frauenstimmrecht, Luzern, 16. 7. 1958, AGoF 557, 4.4.

«Vergewaltigung der eigentlichen Natur der Frau, ihre vollständige Entwürdigung und damit die grösste Ungerechtigkeit».⁵³

Als sich Ida Monn-Krieger Ende der sechziger Jahre als Präsidentin des *Bundes der Schweizerinnen* exponierte, dessen Vizepräsidentin Verena Keller war, hatte sich das gesellschaftliche Umfeld verändert. Frauen gingen immer öfter einer ausserhäuslichen Arbeit nach, die traditionellen Geschlechterrollen wurden aufgeweicht, jungen Frauen ging es längst nicht mehr nur um das Frauenstimmrecht, sondern vielmehr um Gleichstellung und Autonomie in allen Lebensbereichen. Zudem rückten die Fragen von Gerechtigkeit und Menschenrechten in den Vordergrund. Monn-Kriegers dogmatische Position, wonach die wesensmässige Differenz von Frau und Mann beiden unterschiedliche Positionen in der Gesellschaft zuweise, war kaum mehr mehrheitsfähig.⁵⁴

In Monn-Kriegers Augen profitierten die Frauen jedoch vom Geschlechterdualismus. Wären sie den Männern in allem gleichgestellt, müssten sie sich unter ungleichen Voraussetzungen, aber zu gleichen Bedingungen mit diesen messen. Dadurch könnten sie nur verlieren.⁵⁵ Ihre Argumentation mündete in eine kulturkonservativ gefärbte Kapitalismus-, Technik- und USA-Kritik. Die unheilvollen Tendenzen der Gegenwart, welche die bürgerliche Familie und Geschlechterordnung zerstörten, sah sie aus Amerika kommen. Monn-Krieger erkannte die soziale und ökonomische Diskriminierung der Frauen und besonders der erwerbstätigen, die unter Mehrfachbelastungen standen, sehr wohl. Der Wettbewerb im Kapitalismus, die Hochkonjunktur und der «schonungslose Konkurrenzkampf» zerstörten die Menschen, die Individualisierung und Nivellierung verödeten die Welt, die Massenmedien verdummten die Menschen. Zunehmend würden die Frauen zum Spielball der Männer, und diese wiederum verlören ihre Männlichkeit.⁵⁶

Um ihre pessimistische Zukunftsvision zu untermauern, rezipierte Monn-Krieger feministische Schriften von Ulrike Meinhoff, Oriana Fallaci, Betty Friedan und der Gruppe W.I.T.C.H., Women's International Terrorist Conspiracy from Hell.⁵⁷ Was sie mit diesen Feministinnen verband: Auch sie wollte die Lage der Frau in der liberalen, kapitalistischen Gesellschaft verbessern – aber nur, indem sie deren Verschlechterung verhinderte. Für Monn-Krieger hatte sich die Schweizer Männerrepublik perfekt bewährt. Das vermehrte Mitspracherecht der

53 Keller, Gründe, S. 3.

54 Ida Monn-Krieger, Menschenrechte und Frauenstimmrecht, in: Abendland 44 (1968), S. 16. Zu Monn-Krieger siehe Urs Hafner, Gleichmacherei heisst Untergang. Wie konnte man als Frau gegen das Frauenstimmrecht sein? Die Geschichte der Ida Monn-Krieger und ihrer Mitstreiterinnen, in: NZZ Geschichte 32, 4.2.2021, S. 38–43.

55 Bund der Schweizerinnen gegen das Frauenstimmrecht, Argumentation gegen das Frauenstimmrecht, Eingabe an den Vorsteher des Eidg. Justiz- und Polizeidepartements, St. Niklausen 1969, S. 7.

56 Monn-Krieger, Gleichberechtigung – eine Utopie!, in: Vaterland, 14.3.1969.

57 Monn-Krieger, Gleichberechtigung.

Frau befürwortete auch sie, aber wiederum, wie Keller, nicht in der Domäne der Politik, sondern in den Bereichen Schule, Kirche und Fürsorge, die traditionell den Frauen zufielen.⁵⁸ Je gleichberechtigter die Gesellschaft sei, desto mehr verlaufe die Entwicklung zu Lasten der Frau und letztlich des Staates.⁵⁹

Die Argumentation, die von der neuen Frauenbewegung geforderte Befreiung der Frau sei gegen deren Interessen und führe zu neuen Abhängigkeiten, propagierten auch zahlreiche Frauen in anderen Ländern.⁶⁰ Durch ihren Kampf gegen die politische Gleichberechtigung waren die Schweizer Gegnerinnen in den 1960er Jahren aber zu einem Sonderfall geworden. Insbesondere 1968, das die Uno zum «Jahr der Menschenrechte» erklärte hatte, nahmen die kritischen Stimmen aus dem Ausland zur Stellung der Frau in der Schweiz zu, was unter den «Antis» Befremden auslöste. Kurz nachdem 1969 Tausende mit dem Marsch nach Bern dagegen protestiert hatten, dass der Bundesrat die europäische Menschenrechtskonvention aufgrund des fehlenden Frauenstimmrechts nur unter Vorbehalt zu unterzeichnen beabsichtigte,⁶¹ sandten die Gegnerinnen diesem eine Eingabe, damit er ihre Position in seiner Botschaft zur bevorstehenden Abstimmung zum Frauenstimmrecht berücksichtige. In der Eingabe spielte der Vergleich mit dem Ausland eine zentrale Rolle, doch im Positiven – um die privilegierte Situation der Schweizerinnen hervorzuheben: Den Frauen im Ausland gehe es wirtschaftlich trotz Gleichberechtigung nicht besser als früher, argumentierten die Gegnerinnen, sie seien in der Politik kaum vertreten und noch abhängiger von den Männern geworden. Die Gleichberechtigung habe zur Schwächung der Frauenorganisationen geführt, die Frauen seien dadurch nicht mehr angemessen vertreten.⁶² Die «These», Frauenrechte seien Menschenrechte, lehnten sie ab: Die Bundesverfassung und das Zivilrecht schützten «die Rechte des weiblichen Menschen besser als jede noch so gut gemeinte ausländische Deklaration der Menschenrechte».⁶³

58 Monn-Krieger, Was dient der Erhaltung unserer Demokratie? (o.O., o.Z.). AoGF 557, 11, 3.

59 Monn-Krieger, Menschenrechte, S. 16.

60 Bekanntestes Beispiel: die US-Amerikanerin Phyllis Schlafly, die einen erfolgreichen Kampf gegen die Einführung eines Verfassungszusatzes zur Gleichberechtigung, des *Equal Rights Amendment*, führte und dazu massenhaft Frauen mobilisierte. Eric C. Miller, Phyllis Schlafly's 'Positive' Freedom: Liberty, Liberation, and the Equal Rights Amendment, in: *Rhetoric and Public Affairs* 18/2 (2015), S. 277–300. Unterstützende Stimmen erreichten den *Bund der Schweizerinnen* auch direkt, wie jene einer enttäuschten US-Amerikanerin, die nicht nur die negativen Seiten des Wahlrechts für Frauen, sondern gleich das Ende der idealen Republik beklagte: «I sincerely hope the women don't suffrage in Switzerland so that you may keep your wonderful republic. We have lost ours and it is sad indeed.» Mrs. Leslie Fleming, Springfield, Oregon an Mrs. Gertrud Haldimann, January 4 1960, AoGF, 557, 2, 3.

61 Regula Ludi, Kein Zugpferd für das Frauenstimmrecht? Die Schweizerinnen und die europäische Menschenrechtskonvention, in: Noëmi Crain Merz, Denise Tonella (Hg.), *Frauen.Rechte. Von der Aufklärung bis in die Gegenwart*, Dresden 2021, S. 65–71; Seitz, *Wartebank*, S. 132–139.

62 Eingabe 1969, S. 10–12, 16.

63 Monn-Krieger, Menschenrechte, S. 18.

Die Gegnerinnen wollten «Staatsbürgerinnen ohne Stimmrecht» bleiben und damit die Dominanz und Autonomie bewahren, die sie in der «weiblichen» Domäne zu haben glaubten. Als rückständige, allein auf Heim und Herd beschränkte Marionetten der Männer wollten sie nie gesehen werden. Zuletzt haderten sie damit, dass ihre Argumente, die doch nur darauf zielten, die Situation der Frauen zu verbessern, im «Meinungsterror» untergehen würden.⁶⁴

Zunehmend in die Defensive gedrängt, traten sie nun als letzte Bastion «echter» Frauen und Apologetinnen der Männerrepublik Schweiz auf, explizit auch dann, als die Mehrheit der Schweizer Männer das Frauenstimmrecht befürwortete. Im «Bundesrat, Nationalrat und Ständerat» habe sich «kein einziger mutiger Mann» gefunden, um die gegnerischen Argumente zu verteidigen, hielten sie konsterniert fest: «Wir schämen uns.»⁶⁵ Das gesamtschweizerische Ergebnis konnten sie trotz «Kampfschriften» mit emotionalen Appellen an die Männer nicht verhindern. Das Stimmverhalten der Männer in den acht Inner- und Ostschweizer Kantonen, die am 7. Februar 1971 mehrheitlich ein Nein in die Urne legten, wird sie zumindest teilweise in ihren Überzeugungen bestätigt haben. Am Tag nach der verlorenen Abstimmung löste sich der *Bund der Schweizerinnen* auf. Obwohl einzelne Aktivistinnen sich weiter gesellschaftspolitisch engagierten, trat keine einer politischen Partei bei, getreu ihrem Motto, dass politisch begabte Frauen in Kommissionen beratend und unterstützend mitarbeiten sollten, in der «schmutzigen» Parteipolitik aber nichts verloren hätten.

Ins Herz der Demokratie getroffen

Im Machtkampf der Geschlechter sei das konservative Verhalten der Unterdrückten, der Frauen, extrem, schrieb Iris von Roten 1958. Gehe es um die Zugehörigkeit zum weiblichen Geschlecht, sitze ihnen ein «tragisches Minderwertigkeitsgefühl in den Knochen».⁶⁶ Dass die Gegnerinnen die traditionelle Geschlechterordnung derart fest und derart lange hochhielten, lässt die Verlautbarungen ihrer Eigenständigkeit und Gleichwertigkeit tatsächlich ambivalent erscheinen. Doch Spielfiguren der männlichen Frauenstimmrechtsgegner waren sie keineswegs. Sie verfolgten ihren eigenen Plan, die Vision einer Gesellschaft nämlich, in der es den Frauen besser gehen würde, da sie in ihrer apolitischen Domäne nicht dem Konkurrenzkampf mit den Männern ausgesetzt wären, in

⁶⁴ Eingabe 1969, S. 2; Leserbrief von Ida Monn-Krieger an die «Stimmbürger des Kantons Basel-land», in: Basellandschaftliche Zeitung, 18. 6. 1968, S. 6.

⁶⁵ Bund der Schweizerinnen gegen das Frauenstimmrecht, Weitblickende Männer stimmen zur Einführung des Frauen-Stimmrechts Nein, Abstimmungsbroschüre 1971. AoGF, 557, 11, 3.

⁶⁶ Iris von Roten, Frauen im Laufgitter. Offene Worte zur Stellung der Frau, Wettingen 1991 (Bern 1958), S. 550f.

dem sie nicht bestehen, sondern immer Verliererinnen sein würden. In der rauen, korrupten Welt der Männer würde der Zwist auch die Frauen entzweien, wie er die Männer gegeneinander aufbrachte.

Dabei änderten sich die Argumente der Gegnerinnen zwischen 1919 und 1971 viel weniger als der soziale und politische Kontext, in dem sie agierten. Ihre ureigene Domäne seien die Erziehung der Kinder und der Haushalt, glaubten die Gegnerinnen bis zuletzt, wobei einzelne Exponentinnen auch die Existenz von parastaatlichen Frauenorganisationen befürworteten, welche die Anliegen der Frauen gegenüber der Politik vertreten sollten. Diese Vision hatte natürlich blinde Flecken: Die mehrheitlich bürgerlichen «Antis» sahen zwar die Mehrfachbelastungen der Frauen und insbesondere der Arbeiterinnen und Bäuerinnen, aber sie blendeten aus, dass nicht alle Frauen die gleichen Interessen hatten. Die Klassenfrage existierte für sie nicht. Ohne dass sie das zugegeben hätten, war ihre Vision sehr wohl politisch, nicht zuletzt im Maternalismus gegenüber den Unterschichtsfrauen. Und zusehends erschöpfte sich ihre Vision in der Verteidigung des Bestehenden: An der perfekten Männerrepublik gab es im Interesse der Frauen nichts zu ändern, und wer die Ansicht nicht teilte, verriet diese.

Die Gegnerinnen brachten die Gretchenfrage der modernen Demokratie aufs Tapet: Wo ist der Platz der Frau? Die Gründung der modernen Demokratie im 19. Jahrhundert beruht auf einer grossen Schimäre: Die Männer wurden in den liberalen Verfassungen zu Menschen erklärt (zunächst nur die vermögenden und geschulten Männer), die Frauen zu Unmündigen degradiert. Mit dieser Kategorisierung hatte sich der Feminismus über 150 Jahre herumzuschlagen. Da auf politischer Ebene allein die Männer als Menschen galten, mussten die Frauen, wollten sie Gleichheit einfordern, als Frauen auftreten und gegen ihren Willen ihre Differenz betonen.⁶⁷ Die Gegnerinnen umgingen den Widerspruch: Sie sprachen immer nur als Frauen, ohne je in der Demokratie Mensch sein zu wollen. Indem sie die konsequente Vollendung der Männerrepublik in der Moderne anstrebten, legten sie zugleich deren Unzulänglichkeit bloss.

Noemi Crain Merz, Departement Geschichte, Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, noemi.crainmerz@unibas.ch

Urs Hafner, Stockerenweg 16, 3014 Bern, u_hafner@bluewin.ch

67 Siehe Scott, Paradoxes.

«Ausgestreckte Fühler deutscher Gelehrter» – Die Universität Basel und akademische Flüchtlinge in den 1930er-Jahren

Stefanie Mahrer

«Outstretched Feelers of German Scholars» – The University of Basel and Academic Refugees in the 1930s

In spring and early summer 1933, after the «Law for the Restoration of the Professional Civil Service» had been passed on April 7, some 3'000 academics lost their positions at German universities and other research institutions. Despite strict immigration laws, which were a result of World War One, around 50 % of the dismissed academics left Germany and tried to continue or rebuild their academic careers in exile. The largest part migrated to the UK and the US, but France, Sweden, Turkey, the British mandate of Palestine as well as Switzerland were also target countries. Whereas some countries welcomed the highly qualified displaced scholars, others were much more hesitant vis-à-vis their immigration efforts. This article aims to investigate the situation at the University of Basel in the 1930s by asking how the institution positioned itself between these two poles in the 1930s, which considerations and discourses came into play in employment situations and which influences were asserted. It aims to find out whether the university represented academic interests and refused attempts to exert political, economic, and social pressure or whether it accepted and adopted the prevailing political and social discourses at the expense of academic freedom. The example of the German pediatrician Ernst Freudenberg (1884–1967), who was appointed to the University of Basel in 1938, serves as a magnifying glass through which these questions can be examined in some depth.

Einleitung – Historischer Kontext und Fragestellung¹

«Ausgestreckte Fühler deutscher Gelehrter» – dieses Zitat ist einem Dokument aus dem Universitätsarchiv aus dem Jahr 1933 entnommen. Dahinter abgeheftet waren Anfragen von deutschen, meist jüdischen Wissenschaftler:innen, die sich über Arbeitsmöglichkeiten an der Universität Basel erkundigten.²

Ungefähr 3'000 Wissenschaftler:innen verloren nach 1933 ihre Stellen im deutschsprachigen Raum, das entspricht ungefähr einem Drittel aller Gelehrten der Zeit.³ In der Forschung wird von der «geistigen Enthauptung Deutsch-

1 Die Forschung, die diesem Artikel zugrunde liegt, wurde durch den SNF gefördert.

2 Staatsarchiv des Kantons Basel-Stadt (StaBS), Universitätsarchiv (UA), I 79, Umschlagmappe, o. D.

3 Die genaue Zahl der entlassenen Wissenschaftler:innen lässt sich nicht mehr eruieren. In der Forschungsliteratur schwanken die Angaben dazu beträchtlich. Siehe: Michael Grüttner, Sven Kinas, Die Vertreibung von Wissenschaftlern aus den deutschen Universitäten 1933–1945, in: Vierteljahrszeitschrift für Zeitgeschichte 55/1 (2007), S. 123–186, hier S. 124.

lands»⁴ und der «Demontage [der] deutsche[n] Wissenschaft»⁵ gesprochen. Zum Zeitpunkt der Machtübergabe an Hitlers Nationalsozialisten Ende Januar 1933 befanden sich auch ungefähr 800 sogenannte «nichtarische» Hochschul-lehrer im Staatsdienst, die mit dem «Gesetz zur Wiederherstellung des Berufsbeamtentums» vom 7. April 1933 ihre Stellungen verloren.⁶ Wer «nicht arischer Abstammung war», wurde laut Paragraph drei aus dem öffentlichen Dienst entlassen, dies galt auch für nichtbeamtete Hochschullehrer:innen der deutschen Universitäten, Hochschulen und Forschungseinrichtungen. Entlassen wurden gemäss dem Paragraphen vier auch jene, die nicht «jederzeit rückhaltlos für den nationalen Staat [eintraten].»⁷

Die deutschen Universitäten «kapitulierten kampflos»⁸ vor der drastischen Beschneidung ihrer Autonomie. Weder durch die Universitäten noch durch die Kolleg:innen wurde gegen die Zwangsentlassungen öffentlich Widerstand laut.⁹ Im Gegenteil, noch im April 1933 brachten der Vorstand der deutschen Hochschulen sowie etwas später die Universitäten ihre Zustimmung zu Adolf Hitler und dem nationalsozialistischen Staat zum Ausdruck.¹⁰ Während die Studierenden bereits vor dem Machtwechsel in grosser Zahl der NSDAP beitraten,¹¹ waren vor 1933 nur verschwindend wenig Hochschullehrer:innen unter den Mitgliedern zu verzeichnen. Dies änderte sich jedoch nach den Wahlen im März 1933 schlagartig. An einigen Universitäten waren im Sommer 1933 bereits an die 25 Prozent aller Hochschullehrer in die Partei eingetreten.¹²

Von den Entlassenen verliessen ungefähr zwei Drittel Deutschland, der grösste Teil der akademischen Zwangsmigrant:innen ging nach Grossbritannien und in die Vereinigten Staaten.¹³ Aber auch Frankreich, Schweden, die Türkei,

4 Helge Pross, *Die geistige Enthauptung Deutschlands. Verluste durch Emigration*, in: *Nationalsozialismus und die deutsche Universität. Universitätstage 1966*, Berlin 1966, S. 143–155.

5 Karl Dietrich Bracher, *Die deutsche Diktatur. Entstehung, Struktur, Folgen des Nationalsozialismus*, Frankfurt a. M. [etc.] 1980 (Ullstein Materialien Nr. 35002), S. 294.

6 Salomon Adler-Rudel, *Jüdische Selbsthilfe unter dem Naziregime 1933–1939 im Spiegel der Berichte der Reichsvertretung der Juden in Deutschland*, Tübingen 1974 (Schriftenreihe wissenschaftlicher Abhandlungen des Leo Baeck Instituts 29), S. 137.

7 Gesetz zur Wiederherstellung des Berufsbeamtentums vom 7.4.1933, in: *Deutsches Reichsgesetzblatt* 34 (1933), S. 175–177, hier S. 175.

8 Michael Grüttner, *Die deutschen Universitäten unter dem Hakenkreuz*, in: John Conelly (Hg.), *Zwischen Autonomie und Anpassung. Universitäten in den Diktaturen des 20. Jahrhunderts*, Paderborn, München, Wien, Zürich 2003, S. 67–100, hier S. 67.

9 Ebd., S. 74.

10 Siehe dazu: Ebd., S. 74–76.

11 Ebd., S. 71.

12 Ebd., S. 73.

13 Siehe dazu u.a. Jean Medawar, David Pyke (Hg.), *Hitler's Gift. The True Story of The Scientists Expelled by the Nazi Regime*, New York 2000; Axel Fair-Schulz, Mario Kessler (Hg.), *German Scholars in Exile. New Studies in Intellectual History*, Plymouth 2011; Marianne Hassler, Armin Hermann, *Der Exodus aus Nazideutschland und die Folgen. Jüdische Wissenschaftler im Exil*, Tübingen 1997 (Attempto Studium Generale).

das britische Mandatsgebiet Palästina und die Schweiz waren Ziel von Wissenschaftler:innen. Es existieren bislang keine abschliessenden Zahlen zur Schweiz, da die Geschichte der akademischen Zwangsmigrant:innen in der Schweiz derzeit in einem Forschungsprojekt unter der Leitung der Autorin an der Universität Bern erstmals systematisch bearbeitet wird.¹⁴

In globaler Perspektive sind zwei sich diametral entgegenstehende Pole im Umgang der Universitäten mit akademischen Zwangsmigrant:innen auszumachen. Auf der einen Seite steht das Interesse der Staaten und Hochschulen am Wissen, an den Kompetenzen, den Netzwerken und dem Prestige, das die geflüchteten Wissenschaftler:innen als Kapital mit sich trugen, auf der anderen Seite findet sich ein (nationalistisch aufgeladener) Protektionismus des universitären Arbeitsmarktes, genährt durch migrationspolitische Diskurse, wie auch Konkurrenz- und Existenzängste unter den bereits ansässigen Akademikern.

Mit Blick auf die Universität Basel gilt es danach zu fragen, wie sich die Institution in den 1930er-Jahren zwischen diesen zwei Polen positionierte, welche Überlegungen und Diskurse in Anstellungssituationen zum Tragen kamen und welche Einflüsse geltend gemacht wurden. Dabei heisst es zu eruieren, ob die Universität akademische Interessen vertrat und sich Versuchen politischer, wirtschaftlicher und gesellschaftlicher Einflussnahme verwehrt oder aber ob sie sich auf Kosten der Wissenschaftsfreiheit die vorherrschenden politischen und gesellschaftlichen Diskurse zu eigen machte. Das Beispiel des Pädiaters Ernst Freudenberg (1884–1967), der 1938 aus Deutschland an die Universität Basel berufen wurde, dient dabei als Brennglas, durch das sich diese Fragen an einem konkreten biografischen Fall im Detail betrachten lassen.

Asylrechtliche Tradition oder «tüchtige Schweizer Dozenten»? Die Universität Basel auf der Suche nach einer Position

Die erste Anfrage eines Professors, der in Deutschland bedroht war, seine Stelle zu verlieren, erreichte den damaligen Rektor Ernst Staehelin unmittelbar nach dem Gesetzeserlass am 7. April 1933. Staehelin nahm dies zum Anlass, den Dekanen brieflich mitzuteilen, wie er sich den Umgang mit solchen Anfragen vorstellt. Es soll, erstens, auf die asylrechtliche Tradition der Schweiz verwiesen werden, die man bewahren wolle, jedoch dürfe man keine Zusagen auf eine Lehrtätigkeit machen. Und zweitens müssten die Entwicklungen in Deutschland abgewartet werden, bis man verbindlichere Richtlinien festsetzen könne.¹⁵

¹⁴ Das Projekt «Wissenschaft transnational. Akademische Zwangsmigrant:innen in der Schweiz, 1933–1950» wird mit einem SNF-PRIMA grant während fünf Jahren vom Schweizerischen Nationalfonds finanziert.

¹⁵ Vgl. StaBS, UA, I 79, Brief Ernst Staehelin an die Dekane, 11.4.1933.

Rektor Staehelin verweist in seinem Schreiben auf die «asylrechtliche Tradition der Schweiz», die es zu gewahren gälte, also auf die Praxis des 19. Jahrhunderts, Einzel- und Gruppenflüchtlingen Asyl zu gewähren.¹⁶ Zeitgleich formierte sich an den Schweizer Universitäten das *Schweizerische Hilfswerk für Gelehrte*, mit dem Ziel, dass die Vertriebenen «nicht verhungern müssen», aber auch, um Hilfe für die Weiteremigration zu leisten.¹⁷ Im Schreiben des Hilfswerkes wird an die wechselseitigen Beziehungen der Schweizer und deutschen Universitätslandschaft erinnert.

Wir fühlen und denken wie unsere Ahnen, die in vergangenen Jahrhunderten Scharen von bedrängten Ausländern aus ganz Europa in ihre freien Städte aufgenommen haben. [...] Ein schöner Teil des geistigen Gutes der heutigen Schweiz hat seine Wurzeln in den kulturellen Schätzen, die jene Flüchtlinge aus ihrer Heimat zu uns mitgebracht haben.¹⁸

Sowohl der Basler Rektor Staehelin wie auch die Initiant:innen des Hilfswerkes verwiesen mit dem Hinweis auf die «Tradition» resp. auf die «vergangenen Jahrhunderte» darauf, dass die Universität Basel im Anschluss an die Karlsbader Beschlüsse von 1819, nach denen liberale Professoren als Demagogen verfolgt wurden, einige der verfolgten Professoren einstellte.¹⁹ Zu Beginn der Debatten um die 1933er-Flüchtlinge wurde von den Befürwortern einer liberalen Einstellungspolitik wiederholt auf die Praxis von 1819 verwiesen und damit versucht, einen Bogen zwischen 1819 und 1933 zu spannen. Die (migrations-)politischen Rahmenbedingungen waren 1933 freilich andere als zu Beginn des 19. Jahrhunderts. Waren die Grenzen in Europa bis zum Ausbruch des Ersten Weltkrieges für Reisende und Migrant:innen relativ durchlässig, brachten die Grenzschliessungen im Zuge des Krieges den bis anhin freien Personenverkehr zum Erliegen. Geschürt durch Propaganda wurde gleichzeitig die Kluft zwischen Aus- und Inländer:innen vergrößert und durch die Überhöhung nationaler Gegensätze der Fremde zur Gefahr des Eigenen hochstilisiert.²⁰ Auch wenn in der Forschung

16 Zur angeblichen Tradition der humanitären Schweiz siehe: Salmoz Khorsand, 'Die humanitäre Schweiz ist eine Erfindung der Nachkriegszeit'. Interview mit Kristina Schulz, in: Republik, 1.8.2018. <https://www.republik.ch/2018/08/01/die-humanitaere-schweiz-ist-eine-erfindung-der-nachkriegszeit> (7.4.2021); Patrik Kury, Die 'humanitäre Tradition': Historische Anmerkungen zu einem schillernden Begriff, in: Geschichte der Gegenwart, 23.2.2016. <https://geschichtedergewenart.ch/humanaere-tradition-der-schweiz> (7.4.2021).

17 StaBS, Erziehung X 48, Schreiben des Schweizerischen Hilfswerkes für Deutsche Gelehrte, Mai 1933 und Emil Brunner, Sollen sie also untergehen?, Zürich 1934.

18 StaBS, Erziehung X 48, Schreiben des Schweizerischen Hilfswerkes für Deutsche Gelehrte.

19 Vgl. dazu David Tréfás, Deutsche Professoren in der Schweiz. Fallbeispiele aus der Geschichte der Universität Basel im 19. und 20. Jahrhundert, in: Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde 109 (2009), S. 103–128, hier S. 111–115.

20 Vgl. Patrick Kury, Kapitel 12. Wendepunkt Erster Weltkrieg: Das Fremde wird zur Bedrohung, in: André Holenstein, Patrick Kury, Kristina Schulz (Hg.), Schweizer Migrationsgeschichte. Von den Anfängen bis zur Gegenwart, Baden 2018, S. 229–246, hier S. 231.

keine Einigkeit herrscht, ob der Weltkrieg für die gesamteuropäische Migration tatsächlich eine fundamentale Kehrtwende bedeutete, für die Schweiz markierte der Krieg die grosse Zäsur.

Durch die Schaffung der Eidgenössischen Fremdenpolizei als Reaktion auf die Oktoberrevolution in Russland, wurde 1917 auf Veranlassung des Bundesrates die Kontrolle über die Einreise und den Aufenthalt von Ausländer:innen erstmals unter der Hoheit des Bundes zentralisiert. Die Fremdenpolizei etablierte sich in kürzester Zeit als eine einflussreiche Behörde und griff als Institution vermehrt in politische Entscheide ein. Sie machte sich den Begriff der «Überfremdung» zu eigen und erklärte die Bekämpfung derselben zu ihrer ersten Pflicht.²¹ Innerhalb nur weniger Jahre wandelte sich die Migrationspolitik der Schweiz von einer Politik der Integration zu einer der Abwehr. Vor dem Hintergrund einer tiefen Verunsicherung ausgelöst durch die politische Neuordnung Europas nach Ende des Krieges ist eine verstärkte Abwehr von Minderheiten und Ausländer:innen zu vermerken. Die (imaginierte) nationale Identität, die sich im Fall der Schweiz auf die Vorstellung einer Willensnation wie auch die Vorstellung einer ethnischen Abstammungsgemeinschaft bezieht,²² galt es gegen Einflüsse von aussen zu verteidigen. Die Konsequenz der fremdenpolizeilichen Überfremdungspolitik war eine restriktive und antisemitische Migrationspolitik,²³ was in der Schweiz zu kontinuierlich sinkenden Ausländerzahlen führte.

Als unmittelbare Reaktion auf die erste Flüchtlingswelle von Juden und Jüdinnen nach der Machtübergabe an Adolf Hitler am 30. Januar 1933, versandte das Eidgenössische Justiz- und Polizeidepartement (EJPD) ein Kreisschreiben mit der Aufforderung, der Zuwanderung von «Israeliten [...] die grösste Aufmerksamkeit zu schenken.»²⁴ Die Kantone wurden angewiesen, «in Bezug auf die Überfremdung [...] der Festsetzung wesensfremder Elemente» entgegenzuwirken. Permanenter Aufenthalt und Arbeitsbewilligung dürften auf keinen Fall erteilt werden.²⁵ Diese Anweisungen wurden im Bundesratsbeschluss vom 7. April 1933 konkretisiert, als die Kompetenz zur Anerkennung politischer Flüchtlinge an die Bundesanwaltschaft übertragen wurde. Juden und Jüdinnen wurden explizit nicht als politische Flüchtlinge anerkannt und auf dieser Grundlage bis gegen Ende des Krieges nicht aufgenommen.

Stahelins «asylrechtliche Tradition» war also eine eigentliche Konstruktion, die mit der Realpolitik nur wenig gemein hatte. Fritz Mangold, Dekan der

21 Vgl. Ebd., 239 f.

22 Regula Argast, Staatsbürgerschaft und Nation. Ausschliessung und Integration in der Schweiz 1848–1933, Göttingen 2007, S. 82.

23 Kury, Kapitel 12. Wendepunkt Erster Weltkrieg: Das Fremde wird zur Bedrohung, S. 244.

24 Kreisschreiben des EJPD an die kantonalen Polizeidirektionen, 31.3.1931, zit. nach: Noëmi Sibold, Bewegte Zeiten. Zur Geschichte der Juden in Basel von den 1930er Jahren bis in die 1950er Jahre, Zürich 2010 (Beiträge zur Geschichte und Kultur der Juden in der Schweiz), S. 248.

25 Ebd.



Grafik 1: Anteil ausländischer Dozierender (Ordinarie, Extraordinarie, Titularprofessuren ohne Privatdozent:innen) an Deutsch-Schweizer Universitäten und der ETH in Prozenten. Die Daten wurden berechnet von Stefanie Salvisberg, basierend auf den Angaben im statistischen Jahrbuch der Schweiz (für die Universitäten Basel, Bern und Zürich) und auf ETHistory (<http://www.ethistory.ethz.ch>; 8. 4. 2021) sowie weiteren Datenerhebungen von Salvisberg.

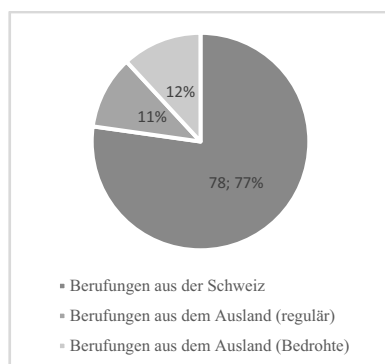
philosophisch-historischen Abteilung der philosophischen Fakultät und Mitunterzeichner des Schweizerischen Hilfswerks für Flüchtlinge, reagierte postwendend auf Staehelins Schreiben.

Ich halte dafür, man sollte nicht erklären, was Sie unter Ziff. 1 ausführen, da wir ja zu einer solchen Erklärung nicht zuständig sind, sondern auf die Bekanntmachung des Bundesrates verweisen [...]. Nun ist es bisher so gehalten worden, dass das Eidgenössische Arbeitsamt, wie auch die kantonalen Arbeitsämter der Universitätskantone bei der Besetzung von Dozentenstellen sich nicht eingemischt und die Interessen des schweizerischen Arbeitsmarktes verfochten haben; doch wird man vielleicht auch heute sich erst fragen müssen, ob nicht ein eben so [sic.] tüchtiger Schweizer Dozent für die Besetzung einer akademischen Lehrstelle in Frage kommen könnte.²⁶

Mangolds Vorschlag, dass man vielleicht eher Schweizer bei der Besetzung von Stellen den Vorrang geben müsse, scheint im Kontext des Jahres 1933 und mit Blick auf die Immigrationspolitik seit dem Ersten Weltkrieg jedoch politisch mehrheitsfähiger als Staehelins liberalere Haltung gewesen zu sein.

Auch wenn man die Entwicklung des Lehrkörpers an den Deutschschweizer Universitäten seit dem Ersten Weltkrieg anschaut, kann man eine deutliche Tendenz der Helvetisierung beobachten (siehe Grafik 1), wobei dies in Basel in

²⁶ StaBS, UA, I 79, Brief F[ritz] Mangold an E[rnst] Staehelin, 12. 4. 1933.



Grafik 2: Einstellungen und Habilitationen an der Universität Basel 1933–1939. Die Zahlen basieren auf Auswertungen der Angaben bei Boner, *Die Universität Basel in den Jahren 1914–1939*.

abgeschwächter Form geschah.²⁷ In diesem Kontext war es für die von deutschen Universitäten Vertriebenen mehrfach schwierig, an der Universität Basel eine Stelle zu finden, zumal die Universität im Zuge der Wirtschaftskrise unter Spar- druck stand.

Dies lässt sich anhand einiger Zahlen illustrieren. Zwischen 1933 und 1939 wurden insgesamt 99 Männer und zwei Frauen an der Universität Basel eingestellt oder habilitiert; davon stammten 23 aus dem Ausland.²⁸ Unter diesen 23 aus dem Ausland in die Schweiz Berufenen befanden sich insgesamt zwölf Dozenten, die in Deutschland aufgrund des *Arierparagraphen* oder weil sie öffentlich gegen das Regime opponierten, ihre Stellen verloren hatten, darunter fünf die auf ein Ordinariat berufen wurden. Es waren dies die Theologen Karl Barth (Ruf im Juni 1935), Karl Ludwig Schmidt (Juli 1935) und Oscar Cullmann (April 1938), der Jurist Hans Lewald (Juli 1935), die Mediziner Hans von Baeyer (März 1935)²⁹ und Ernst Freudenberg (April 1938), sowie der Germanist Friedrich Ranke (Februar 1938).

Insgesamt betrachtet, sind dies keine hohen Zahlen, fünf Ordinariate resp. insgesamt zwölf bedrohte Wissenschaftler fanden in Basel eine Stelle. Vor allem im internationalen Vergleich sind sie tief, so nahmen zum Beispiel nur bis zum

²⁷ Georg Boner, *Die Universität Basel in den Jahren 1914–1939*, Basel 1943.

²⁸ Ich stütze mich dabei auf die Angaben bei ebd.

²⁹ Der deutsche Orthopäde Hans Ritter von Baeyer verlor 1933 aufgrund seiner «nichtarischen» Herkunft seine ordentliche Professur an der Universität Heidelberg. Da ihm keine Ausreisegenehmigung erteilt wurde, konnte von Baeyer 1935 dem Ruf nach Basel nicht folgen. Er starb 1941 an einem Herzinfarkt.

Mai 1934 die London University 67, Cambridge 31 und Oxford 17 entlassene Wissenschaftler:innen auf.³⁰ Grossbritannien, die Vereinigten Staaten und die Türkei sahen in den Massenentlassungen in Deutschland eine Möglichkeit, die renommiertesten und besten Wissenschaftler:innen zu gewinnen.³¹ In der Türkei zum Beispiel war 1933 die grosse Hochschulreform unter Kemal Atatürk im Gange, über hundert, meist jüdische Wissenschaftler:innen übersiedelten im Zuge dieser Reform in die Türkei.³² In den Vereinigten Staaten von Amerika und in England waren schnell professionelle Hilfswerke für Wissenschaftler:innen aufgebaut, die gemeinsam mit den Forschungseinrichtungen und den Hochschulen teilweise ganz explizit auf der Suche nach renommierten Wissenschaftler:innen waren, und diese gezielt anwarben. Frederick Lindemann, ein britisch-deutscher Physiker, der das Clarendon Laboratory in Oxford leitete, führte gar eine, wie er es nannte «shopping list»³³ von Kandidaten, die er für sein Labor gewinnen wollte.

In Basel gab es keine vergleichbaren «Einkaufslisten», auch wenn sich im Frühjahr 1933 Fritz Hauser, Regierungsrat und Vorsteher des Erziehungsdepartements des Kantons Basel, dahingehend äusserte, dass «man jetzt einige vorzügliche deutsche Dozenten gewinnen könnte, die eine Zierde unserer Universität sein würden.»³⁴ Wie die Zahlen und die Akten aber zeigen, hat man aber diese «Möglichkeit», wenn man es so nennen möchte, nicht ausgeschöpft.

Aufgrund der plötzlich über die Universität hereinbrechenden Anfragen von deutschen Dozent:innen und dem sprunghaften Anstieg ausländischer Studierenden – im Sommersemester 1933 immatrikulierten sich über 300 Studierende mehr als im vorangehenden Semester –³⁵ lud der Erziehungsdirektor zu einer eiligst einberufenen Konferenz am 2. Mai 1933 «betreffend Zustrom von ausländischen Dozenten und Studenten an der Universität Basel». In dieser Sitzung der Universitätsleitung, Regierungsvertreter und Vertreter der Kuratel suchte man gemeinsam nach einer Position.

Der Präsident der Konferenz, Regierungsrat Fritz Hauser, Sozialdemokrat und Vorsteher des Erziehungsdepartements von 1919 bis 1941, stellte in seiner einleitenden Rede die Frage, ob und wenn ja, inwieweit man dem Bundesratsbeschluss über die Behandlung der politischen Flüchtlinge vom 7. April 1933 folgen wolle, oder nicht. Der Beschluss besagte, dass alle eingereisten Ausländer,

30 Vgl. Medawar, Pyke, Hitler's gift, S. 58.

31 Ebd.

32 Siehe dazu u. a. I. Izzet Bahar, *Turkey And The Rescue of European Jews*, New York 2015 (Routledge Studies in Modern European History 26); Arnold Reisman, *German Jewish Intellectuals' Diaspora in Turkey: 1933–55*, in: *The Historian* 69/3 (2007), S. 450–478.

33 Medawar, Pyke, Hitler's gift, S. 60.

34 StABS, UA I 79, Konferenz betreffend Zustrom von ausl. Dozenten und Studenten, 2.5.1933.

35 StABS, UA I 79, Rektor an Regierungsrat F. Hauser, 19.5.1933. Siehe dazu auch Noëmi Sibold, *Die Universität Basel und die jüdischen Emigranten und Flüchtlinge in den 1930er Jahren*, in: *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde* 104 (2004), S. 157–182, hier S. 161–165.

die geltend machen wollten, sie seien politische Flüchtlinge, innerhalb von 48 Stunden bei der Polizei ihren Aufenthaltsort anmelden mussten. Über das Aufenthaltsverhältnis, wie auch über eine Einwilligung eines Stellenantrittes oder überhaupt über eine Erwerbstätigkeit hatte die Fremdenpolizei zu entscheiden.³⁶

Inwiefern dieser Beschluss für die Universität relevant war, ist fraglich, da der grösste Teil derjenigen Dozent:innen, die sich aus Deutschland an die Universität wandten, dies noch von Deutschland aus tat. Sowohl Hauser wie auch Staehelin sahen den Beschluss jedoch kritisch und verstanden ihn als Eingriff in die Autonomie der Kantone, über die Personalfragen an den Universitäten entscheiden zu können. Nicht in Frage stellten sie jedoch das Arbeitsverbot für Student:innen.³⁷

Hauser sprach sich in seiner Einleitung dafür aus, dass man im Rahmen des Möglichen, den Vertriebenen entgegenkommen solle, eben auch, weil man jetzt hervorragende Wissenschaftler gewinnen könne. Auch Rektor Staehelin wollte getreu den «Traditionen» den Leuten «gerne entgegenkommen». Und der Dekan der philosophisch-historischen Fakultät meinte, dass man «hinsichtlich der Zulassung von ganz bedeutenden ausländischen Dozenten [...] nicht allzu engherzig sein [soll].»³⁸

Ganz anders tönte es von Ernst-Alfred Thalmann, Grossrat und Ständerat sowie Präsident der Kuratel³⁹, der der Ansicht war, dass man «einen allgemeinen Zustrom an ausländischen Dozenten nicht zulassen, sondern nur ganz bedeutende Persönlichkeiten eventuell berücksichtigen sollte. [...] Der Charakter unserer Universität als Schweizer Universität sollte unbedingt gewahrt werden.»⁴⁰ Thalmann war in dieser Sitzung auch der Einzige, der sich, wie es im Protokoll heisst, zur «Judenfrage» äusserte. Er sei nicht antisemitisch eingestellt und betrachte den Antisemitismus als etwas «Barbarisches», so seine Worte, aber «im Interesse der schweizerischen Judenschaft selber [...] dürfen wir auch die Basler Universität nicht zu einer Judenuniversität werden lassen.»⁴¹ Der Topos der «Judenuniversität» scheint direkt dem NS-Vokabular entnommen zu sein. Thalmann empfahl daher, gleich vorzugehen, wie in Zürich.⁴² Dort habe die Erziehungsdirektion die Weisung erlassen, bei der Zulassung von ausländischen Dozent:innen und Student:innen «möglichste Zurückhaltung zu üben.»⁴³

36 StABS, UA I 79, Konferenz betreffend Zustrom von ausl. Dozenten und Studenten, 2.5.1933.

37 Ebd.

38 Ebd.

39 Bezeichnung für den Hochschulrat im Kanton Basel-Stadt.

40 Ebd.

41 Ebd.

42 Zu Zürich siehe Silvia Bolliger, *Im Zeichen der Nationalisierung. Die Haltung der Universität Zürich gegenüber ausländischen Studierenden in der Zwischenkriegszeit*, Wien, Köln, Weimar 2019 (Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft Band 11).

43 Ebd.

In der Sitzung vom 2. Mai wurde keine Zurückhaltung beschlossen, aber auch keine verbindlichen Massnahmen im Umgang mit den Dozent:innen getroffen, für die Student:innen wurde jedoch festgehalten, dass man die Zulassung, mit Ausnahme der Medizin, nicht einschränken werde.⁴⁴ Die Position der Universität Basel blieb schwammig: Für die ausländischen Studierenden wollte man einstehen und die Autonomie über die Zulassung keinesfalls der Fremdenpolizei überlassen. Bei den Dozenten wollte man sich entgegenkommend zeigen, vor allem wenn es sich um Koryphäen handelte, aber dennoch sollte der Schweizer Nachwuchs nicht benachteiligt werden. Man gefiel sich 1933 in der Rolle einer offenen und liberalen Stimme, liess diesen Beteuerungen jedoch kaum Taten folgen. 1933 wie auch 1934, in der akuten Phase, als Tausende Wissenschaftler:innen in Deutschland ihre Stellen verloren, wurden in Basel keine Entlassenen eingestellt. Dies änderte sich erst 1935.

Nach den Gross- und Regierungsratswahlen vom Frühjahr 1935 kam es zu einer linken Mehrheit sowohl in der Regierung wie auch im Parlament. Neu standen im Regierungsrat vier Vertreter der Sozialdemokraten drei bürgerlichen Vertretern gegenüber. Diese Regierungskonstellation prägte die Politik des Stadtkantons in den darauffolgenden Jahren.⁴⁵

So kam es dann auch ab Frühjahr 1935 zu den ersten Berufungen von entlassenen und bedrohten Wissenschaftlern. Hans von Baeyer wurde im März 1935 berufen, Karl Barth, der 1934 an der Universität Zürich als Vertreter der Professur Brunner im Gespräch war, aber dort selbst für diese befristete Stelle als nicht opportun erschien,⁴⁶ wurde im Juni 1935 nach Basel gewählt. Mit der Berufung von Ernst Freudenberg und Friedrich Ranke, beide 1938, traf der Regierungsrat keine unumstrittenen Wahlen. Bei Freudenberg, einem äusserst renommierten und unter Wissenschaftler:innen international hochgeschätzten Pädiater, stand ein Basler Kandidat, der einiges jünger als Freudenberg war und vom Basler Klinikverband und der Ärztevertretung bevorzugt wurde, zur Verfügung. Der Regierungsrat folgte dann aber dem Vorschlag der Universität und des Erziehungsdirektors und wählte Freudenberg mit einer Mehrheit von vier zu drei Stimmen. Auch die Wahl des Philologen Ranke war nicht unumstritten, obwohl auch in diesem Fall der Regierungsrat dem Vorschlag der universitären Expertenkommission folgte, wenn auch wieder mit einer knappen Mehrheit.

Ein Berufungsverfahren war, wie Hermann Wichers in seinem Beitrag zur Besetzung zweier Lehrstühle für Geschichte an der Universität Basel im Jahr 1935 deutlich machte, «stets auch ein politisch und gesellschaftlich beeinflusster

⁴⁴ Ebd.

⁴⁵ Vgl. Charles Stirnimann, Die ersten Jahre des «Roten Basel» 1935–1938. Zielsetzungen und Handlungsspielräume sozialdemokratischer Regierungspolitik im Spannungsfeld von bürgerlicher Opposition und linker Kritik, Basel 1989 (Quellen und Forschungen zur Basler Geschichte 13).

⁴⁶ Vgl. Peter Stadler (Hg.), Die Universität Zürich, 1933–1983. Festschrift zur 150-Jahr-Feier der Universität Zürich, Zürich 1983, S. 52.

Prozess».⁴⁷ Professuren wurden, anders als heute üblich, nicht ausgeschrieben. In der Regel wurde von Fakultätsangehörigen, manchmal in Rücksprache mit externen Fachleuten, eine ausführliche Liste mit möglichen Kandidaten (Frauen wurden für die Besetzung von Lehrstühlen nicht in Betracht gezogen) zusammengestellt. Beauftragt wurde die Fakultät von einer Expertenkommission, die sich aus Vertretern der Kuratel und der Universität sowie mit Experten aus dem Fachgebiet der zu besetzenden Professur zusammensetzte. Die Expertenkommission wiederum arbeitete im Auftrag der Kuratel, die den Vorschlag der Expertenkommission bestätigen oder ablehnen konnte. Die Wahl erfolgte schliesslich durch den Regierungsrat, also durch eine politische Behörde.⁴⁸

Die Berufung von Ernst Freudenberg

Anhand des Beispiels der Berufung des Pädiaters Freudenberg lassen sich in verdichteter Form Bruchlinien, Konflikte, und Interessensgegensätze aufzeigen und dabei die rechtlichen und politischen Möglichkeiten der Basler Universität herausarbeiten.

Freudenberg studierte zwei Semester Philosophie und Psychologie in Leipzig, bevor er nach München übersiedelte, wo er das Studium der Humanmedizin aufnahm, das er 1910 mit einer Promotion abschloss. Nach einem einjährigen Medizinalpraktikum an der Kinderklinik in Heidelberg wechselte er ans Strassburger Physiologisch-chemische Institut, um dort Erfahrungen in der experimentellen Forschung zu sammeln, bevor er zurück nach Heidelberg ging, wo er wiederum an der Kinderklinik an eine Stelle als Oberarzt gelangte. In Heidelberg begann er zudem seine wissenschaftlichen Tätigkeiten, unter anderem auf dem Gebiet der Säuglingsernährung, die zu seinem hervorragenden Ruf in internationalen Fachkreisen führte. Im Ersten Weltkrieg diente er als Feldarzt an der Westfront, wofür er das Eiserne Kreuz erster Klasse erhielt. Während eines kurzenurlaubes habilitierte er an der Universität Freiburg im Breisgau, wohin er nach Ende des Krieges zurückkehrte. 1922 erhielt er den Ruf nach Marburg, wo er der erste Inhaber des ordentlichen Lehrstuhls für Kinderheilkunde war, und erarbeitete sich ein internationales Renommee.⁴⁹

Zusammen mit seiner Frau Ida, geb. Siegheim (1887–1951), die aus einer strenggläubigen jüdischen Familie stammte und vor der Hochzeit 1910 zum Protestantismus konvertierte, hatte er vier Töchter. Freudenberg widersetzte sich

⁴⁷ Hermann Wichers, *Geschichte im Zeichen der Geistigen Landesverteidigung. Die Besetzung der Basler Historischen Lehrstühle 1935*, in: *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde* 113 (2013), S. 101–145, hier S. 106.

⁴⁸ Vgl. Ebd., S. 105.

⁴⁹ Zur Biografie Freudenbergs siehe: Michael Bernhard, *Der Pädiater Ernst Freudenberg. 1884–1967*, Marburg 2001.

dem Druck, sich von seiner als Nichtarierin geltenden Frau scheiden zu lassen und wurde daher 1937 als «jüdisch versippter» Beamter entlassen. Ausgelöst wurde diese dritte Entlassungswelle⁵⁰ durch den «Flaggenerlass» von 1936, nachdem Beamten mit «nichtarischen» Ehepartnerinnen das Hissen der Reichsflagge verboten wurde. Daraus leitete das Reichsinnenministerium die Konsequenz ab, diese Gruppe von Beamten zwangsweise in den Ruhestand zu versetzen.⁵¹ 1938 erhielt er den Ruf an die Universität Basel, wo er bis zu seiner Emeritierung forschte und lehrte.

Die Berufung Freudenbergers war nicht unumstritten. Während er im April 1938, so schrieb er rückblickend in einem Brief aus den frühen 1950er-Jahren, um die Sicherheit seiner Familie fürchtete,⁵² war man sich in Basel nicht sicher, ob er der richtige Mann für die Stelle war. Die Diskussionen wurden innerhalb der Findungskommission der Fakultät geführt, die sich aus dem Dekan der Medizinischen Fakultät, Fritz Verzár und den Professoren Rudolf Staehelin, John Eugen Staehelin, Alfred Labhardt, Alfred Gigon, Ernst Hagenbach sowie Emil Wieland, der sich der Stimme jedoch enthielt, zusammensetzte, wie auch in der von der Kuratel eingesetzten Berufungskommission, vor allem aber in der breiteren Öffentlichkeit, nachdem Anfang 1938 bekannt wurde, dass ein deutscher Professor nach Basel berufen werden sollte.

Die Fakultätskommission legte ihre Suche breit an: In der ersten Sitzung wurde beschlossen, die Arbeiten von allen in Kinderheilkunde habilitierten Wissenschaftlern in der Schweiz einzufordern, die Meinungen von Professoren an den anderen Schweizer Universitäten zu erbeten und im Ausland Informationen zu möglichen Kandidaten einzuholen.⁵³

Die Kommission sah es als ihre Pflicht an, so der Dekan, zu eruieren, ob ein Schweizer Kandidat, der das 50. Lebensjahr noch nicht erreicht hatte, für die Besetzung des Lehrstuhles in Frage kommt. Im Bericht an den Präsidenten der Expertenkommission wurden die einzelnen Kandidaten im Detail vorgestellt. Im Zentrum des Interesses standen neben den fachlichen Kompetenzen, auch die Eignung zur Lehre, zur Klinikleitung und nicht zuletzt auch «charakterliche Eigenschaften». Nach mehreren Sitzungen konnte sich die Kommission auf eine Viererliste einigen, die auf Platz eins (*primo et aequo loco*) den Marburger Ernst Freudenberg und den Berner Professor Eduard Glanzmann nannten, gefolgt von

50 Grüttner und Kinas machen vier «Etappen nationalsozialistischer Entlassungspolitik» als direkte Konsequenz von Gesetzen und Verordnungen: 1. Gesetz zur Wiederherstellung des Berufsbeamtentums (April 1933); 2. Reichsbürgergesetz (September 1935); 3. Flaggenerlass (April 1937); 4. Reichshabilitationsordnung (Februar 1939). Siehe: Grüttner, Kinas, Die Vertreibung von Wissenschaftlern aus den deutschen Universitäten 1933–1945, S. 133–139.

51 Vgl. Ebd., S. 137.

52 Freudenberg an die Süddeutsche Revisions- und Treuhand-AG, Mannheim, hier nach: Ebd., S. 51.

53 StABS, ED-REG, 1a 1 359, Fritz Verzár an Adolf L. Vischer, Präsident der Expertenkommission zur Besetzung des Lehrstuhles für Kinderheilkunde, 13. 12. 1937.

den beiden Baslern Privatdozenten Adolf Hottinger auf dem zweiten und Theophil Baumann auf dem dritten Platz.⁵⁴ Für Freudenberg sprach, so das Urteil der Fachkommission, seine hohe internationale Anerkennung in Fachkreisen, aber auch sein «taktvolles und freundliches Benehmen.» Dies hob ihn vor allem von Hottinger ab, der im Bericht als wenig diplomatisch und überheblich beschrieben wird.⁵⁵ So war es vor allem Wieland, der Freudenberg als seinen Nachfolger sehen wollte. «Die Berufung eines so bekannten Klinikers und Wissenschaftlers wie Freudenberg [...],» so Wieland, «würde unserer Universität zu Ehren und mir persönlich zu Genugtuung gereichen.»⁵⁶ Gegen eine mögliche Wahl Freudenbergs sprach jedoch seine «Eigenschaft als Reichsdeutscher» sowie sein Alter, wobei dies die Kommission nicht als wirkliches Hindernis ansah. Problematischer war der erste Punkt, so berge die «Wahl eines Reichsdeutschen und sei er noch so einwandfrei, [...] unter den gegenwärtigen politischen Verhältnissen, stets die Gefahr späterer persönlicher Konflikte, oder unliebsamer Einmischung von aussen.»⁵⁷

Diese Befürchtung war im Falle Freudenbergs, der seine Stelle bekanntlich nicht freiwillig aufgab, sondern aufgrund seiner Ehe mit einer «Nichtarierin» verlor, kaum relevant. Die Fakultät war jedoch aus gutem Grund für die Problematik sensibilisiert, sah sie sich doch fast zeitgleich mit dem Fall eines «reichsdeutschen» Professors, Mitglied der NSDAP, konfrontiert, der unter Verdacht stand, als Spion für die deutsche Regierung zu arbeiten und unter anderem deswegen auf disziplinarischem Weg seine Professur in Basel verlor.⁵⁸ Die Spionagevorwürfe konnten bis heute nicht erhärtet werden, eine systematische Auswertung der Akte Gerlach steht jedoch noch aus, es ist aber nicht von der Hand zu weisen, dass die Universität Recht daran tat, «reichsdeutsche» Professoren einer kritischen Prüfung zu unterziehen.

Die «Hauptstelle Wissenschaft» der Auslandsorganisation der NSDAP in Personalunion mit der «Gauozentenführung Ausland» überwachte einerseits alle im Ausland tätigen Wissenschaftler:innen und war gleichzeitig die berufsständige Organisation der ausserhalb des deutschen Reiches lehrenden Dozent:innen.⁵⁹ Die NSDAP in der Schweiz, die aus Angst vor Spannungen mit Deutschland erst eine Woche vor Kriegsende in Europa verboten wurde, baute

54 Ebd.

55 Ebd.

56 Ebd.

57 Ebd.

58 Der Pathologe Werner Gerlach wurde im August 1936 vom Regierungsrat mit sofortiger Wirkung ohne Anspruch auf Entschädigung entlassen. Das Verdikt wurde vom Appellationsgericht im April 1937 widerrufen. Zeitgleich ernannte Heinrich Himmler Gerlach ehrenhalber zum SS-Hauptsturmführer. Der «Fall Gerlach» kam erst zum Abschluss, als das Reichswissenschaftsministerium ihn nach Jena berief. Vgl. dazu Tréfas, *Deutsche Professoren in der Schweiz*.

59 Vgl. Volker Koop, *Hitlers fünfte Kolonne. Die Auslands-Organisation der NSDAP*, Berlin-Brandenburg 2009, S. 20.

nach dem Machtwechsel ein straff organisiertes Netz von Ortsgruppen und Stützpunkten auf, das neben der eigentlichen Partei auch zahlreiche NS-Nebenorganisationen umfasste.⁶⁰ Gerade in Basel war die NSDAP besonders mitglied-erstark und äusserst aktiv.⁶¹ Im Fall Freudenberg drohte in dieser Beziehung jedoch kein weiteres Ungemach für die Universität und die Basler Regierung.

Vielmehr nahm die Kommission die Nachfolge Wieland und die Personale Freudenberg zum Anlass, in aller Deutlichkeit festzuhalten, dass die Universität Basel ihre Professoren immer international gewählt habe und auch wenn unter den herrschenden politischen Umständen jeder einzelne Fall genau untersucht werden müsse, die Fakultät «eine prinzipielle Stellungnahme gegen die Berufung eines Reichsdeutschen [ablehne].»⁶² Während die Fakultät sich in der Frage der Wählbarkeit von «Reichsdeutschen» und in ihrem Wunsch Kandidaten⁶³ einig wurde⁶⁴ und sowohl die Expertenkommission zur Besetzung des Lehrstuhls wie auch die Kuratel dem Vorschlag folgte,⁶⁵ wurde vor allem in der Basler Ärzteschaft⁶⁶, in der Vereinigung der heimgekehrten Auslandschweizer⁶⁷ und in der Presse Widerstand laut.

Berufungsverfahren führten bis zu jenem Zeitpunkt kaum zu grösserem Echo in der Basler Presse. Nachdem aber bereits der Fall Gerlach in der lokalen Presse bis ins kleinste Detail verhandelt wurde – die kommunistischen Blätter hatten sich mit den (rechts-)liberalen Zeitungen einen regelrechten Schlagabtausch geliefert und stark auf die Meinungsbildung in der breiteren Öffentlichkeit eingewirkt – wurde nun auch das Berufungsverfahren in der Kinderheilkunde zu einem allgegenwärtigen Thema in der Basler Presse. Dieses grosse Interesse an der Besetzung des Lehrstuhles beunruhigte Hermann Henrici, Mit-

60 Patrick Von Hahn, «Sauberer» als Bern? Schweizerische und Basler Politik gegenüber den nationalsozialistischen Organisationen in der Schweiz (1931–1946), in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 51/1 (2001), S. 46–58, hier S. 48.

61 Siehe dazu: André Wehrli, Das 'Braune Haus'. Die NSDAP Ortsgruppe Basel. Unpubl. Maturarbeit Gymnasium Liestal (2010); Martin Meier, Die NS-Organisationen in Basel 65–74 (04.11.1989) (Réduit Basel 39–45 Katalog zur Ausstellung des Historischen Museums in Basel in der Stückfärberei, Kleinhünigen, 4. November 1989 bis 28. Januar 1990).

62 StaBS, ED-REG, 1a 1 359, Fritz Verzár an Adolf L. Vischer, Präsident der Expertenkommission zur Besetzung des Lehrstuhles für Kinderheilkunde, 13. 12. 1937.

63 Der mit Freudenberg auf Platz eins genannten Eduard Glanzmann schien nie als tatsächlicher Kandidat auf, die Fakultät ging wohl davon aus, dass er auf der endgültigen Liste nicht aufgeführt würde, da es der Gepflogenheit sich innerhalb der Schweiz keine Ordinarien abzurufen, widersprochen hätte, zudem schien er schlechter Gesundheit zu sein.

64 StaBS, UNI-REG, 5d 2–1(1)85, Protokoll der Kommissionssitzung vom 28. 10. 1937.

65 StaBS, ED-REG, 1a 1 359, Expertenkommission zur Besetzung des Lehrstuhles für Kinderheilkunde. Protokoll der Sitzung vom 11. 1. 1938; Ernst Thalmann, Präsident der Kuratel an Erziehungsdepartement Basel-Stadt, 25. 1. 1938.

66 StaBS, ED-REG, 1a 1 395, Klinikerverband der Universität Basel an den Regierungsrat des Kantons Basel-Stadt, 27. 2. 1938.

67 StaBS, ED-REG, 1a 1 395, Vereinigung der heimgekehrten Auslandschweizer an das Erziehungsdepartement Basel-Stadt, 28. 2. 1938.

glied des Grossen Rates für die Liberale Partei, der in einer Interpellation vom Regierungsrat eine Zusicherung forderte, dass dieser bei Berufungen «die sachlichen Interessen des akademischen Unterrichts in den Vordergrund stellen wird».⁶⁸ Ihm sei von einem berühmten Professor zugetragen worden, dass es jetzt in Deutschland «Occasionen» gäbe, eine «Auswahl an erstklassigen deutschen Professoren.» Auf der anderen Seite vernehme man die Rufe, dass der Schweizer Nachwuchs unbedingt zu bevorzugen sei. Der Interpellant fürchtete, dass diese «Polemiken», vor allem die «gegenwärtig aufgezogene Ausländerhetze» die Arbeit der wählenden Instanzen verwirren könnten. Es solle, so seine Meinung, nur die wissenschaftliche Qualifikation, nicht aber «der Bürgerbrief» entscheiden und die Basler Universität müsse von diesen «ausländischen Occasionen» Gebrauch machen, wenn wissenschaftliche Argumente dafür sprechen.⁶⁹ Regierungsrat Fritz Hauser bedauerte in seiner Antwort, dass sich die Presse derart einmische, zumal mehrere Lehrstühle zu besetzen seien.⁷⁰ Auch er sei der Meinung, dass nur die wissenschaftliche Qualität für die Wahl zur Professur an der Universität Basel in Betracht gezogen werden dürfe und wies darauf hin, dass die Verfahren in Basel sehr sorgfältig und über mehrere Instanzen ablaufen. Es stelle sich nämlich die Frage, ob «die Autarkiebestrebungen auch auf das geistige Gebiet übergreifen [sollen].» Dem widersetzte sich Hauser, indem er deutlich machte, dass das Niveau der Universität nicht sinken dürfe und sie nicht zur «Provinzschule» werde. Im Interesse der Universität sei es, nur die Besten zu berufen – unabhängig davon, ob sie Schweizer seien oder nicht.⁷¹

Die *Nationalzeitung* nahm den von Henrici ins Spiel gebrachten, gut gemeinten aber wohl etwas unglücklich gewählten Begriff der «Occasionen» auf und drehte ihn zum Negativen. In Basel herrsche ein blinder Respekt vor deutschen Berühmtheiten, die man «fabrikneuen» Wissenschaftlern aus der Schweiz vorziehe.⁷² Aber nicht nur die liberal-konservativen *Nationalzeitung* und *Basler Nachrichten* polemisierten gegen die Wahl eines Deutschen, auch die sozialdemokratische *Basler Arbeiter-Zeitung* äusserte Bedenken.

In einem Beitrag vom Februar 1938 verwies sie auf die Erfahrungen in Basel mit Werner Gerlach, die *Basler Arbeiter-Zeitung* führte im Winter 1936/37 zusammen mit dem kommunistischen *Vorwärts* die Pressekampagne gegen Gerlach. Sie warnte davor, «noch weitere Professoren ausgerechnet aus Hitler-Deutschland» zu holen, zumal es sich bei Freudenberg nicht um einen «Emi-

68 Besetzung von Lehrstühlen der Universität, in: *Nationalzeitung*, 3. 3. 1938.

69 Ebd.

70 An der Theologischen Fakultät musste der Lehrstuhl für Neues Testament und alte Kirchengeschichte neu besetzt werden. Auch da wurde in der Presse gegen die Wahl von deutschen Dozenten protestiert. Karl Barth, derzeitiger Dekan, veröffentlichte eine Replik in der *Nationalzeitung* auf einen Artikel mit dem Titel *Neue deutsche Dozenten für die Basler Universität*, der ebenfalls in der *Nationalzeitung* erschienen ist. Karl Barth, Eine Antwort, in: *Nationalzeitung*, 23. 2. 1938.

71 Ebd.

72 Akademische Occasionen, in: *Nationalzeitung*, 7. 3. 1938.

granten» handle, sondern um einen Professor, der bis kurz zuvor einen Lehrstuhl an einer deutschen Universität innehatte und «nur wegen seiner ‘nichtarischen’ Ehe» pensioniert wurde. Daher sei fraglich, ob er als «politisch zuverlässig» einzuschätzen sei, also loyal gegenüber NS-Deutschland, und daher für eine Stelle an der Universität Basel nicht in Betracht gezogen werden dürfe, zumal Gerlach «sich nur mit Leichen befassen musste, der Direktor des Kinderspitals aber mit kranken Baslerkindern». Wissenschaftliche Argumente dürften in diesem Fall nicht gewichtet werden. Mit der Berufung eines Basler Kandidaten, der niemandem ausserhalb der Schweiz «zur Treue verpflichtet [sei]», hätte man eine sichere Wahl treffen können.⁷³

In ihrer Ablehnung des deutschen Pädiaters und zu einem geringeren Mass auch in der Zurückweisung der Berufung von Oscar Cullmann auf den Lehrstuhl an der Theologischen Fakultät, fanden linke wie rechte Zeitungen zu einer seltenen Übereinstimmung, jedoch aus unterschiedlichen Gründen. Während die liberalen Stimmen die Protektion des akademischen Nachwuchses forderten, sah die Linke die erneute Gefahr einer Unterwanderung der Universität durch einen möglichen NSDAP-Spitzel. Die Fakultät und die Regierung blieben jedoch bei ihrer Wahl und setzten alles daran, Freudenberg und seine Familie nach Basel zu holen.

Fast scheiterte die Berufung jedoch an der Ausreisegenehmigung aus Deutschland. Erst nach langwierigen Abklärungen und wohl auch nur aufgrund eines Beamten, der Freudenberg schätzte, wurde ihm und seiner Frau ein gemeinsamer Reisepass ausgestellt und er konnte die Professur antreten.⁷⁴

Die Universität Basel im Schweizer Kontext

Freudenberg wurde nicht berufen, weil man ihn oder seine Frau retten wollte. Auch die britischen und US-amerikanischen Universitäten, vor allem aber auch das *refugee scholar program* der *Rockefeller Foundation*, das zentral für die Platzierung von vertriebenen Wissenschaftler:innen war, machten deutlich, dass sie nicht aus humanitären Gründen handelten, sondern dass die Wissenschaft zu schützen sei und die wichtigsten beziehungsweise zukunftssträchtigen Leute unterstützt werden.⁷⁵ Basel fiel dahingehend nicht aus der Reihe. Im Vergleich mit den drei Deutschschweizer Hochschulen – den Universitäten Zürich und

⁷³ Vorsicht vor neuen Gerlachdiaden, in: Basler Arbeiter-Zeitung, 26.2.1938.

⁷⁴ Vgl. StaBS, ED-REG, 1a 1 395, Korrespondenz zwischen Ernst Freudenberg, Fritz Hauser und Adolf Vischer, März–Juni 1938.

⁷⁵ Siehe dazu: Isabella Löhr, Fluchthilfe zur Rettung der Zunft. Die akademische Zwangsmigration in den 1930er-Jahren, in: Isabella Löhr, Matthias Middell, Hannes Siegrist (Hg.), Kultur und Beruf in Europa, Stuttgart 2012, S. 270–278.

Bern, sowie der Eidgenössisch Technischen Hochschule in Zürich – sind jedoch bei heutigem Kenntnisstand lokale Unterschiede festzumachen.

An der Universität Bern war die Berufungspolitik vergleichbar mit Basel. Bereits in den Jahren 1918 bis 1933 wurde die Professorenschaft «verschweizert». Unter den 97 in diesem Zeitraum neuberufenen oder beförderten Professor:innen waren nur noch 17 ausländischer Herkunft. In den 1930er-Jahren schottete man sich weiter ab. Die Berner Regierung war darauf bedacht, anstossende Berufungen zu vermeiden. Man bemühte sich, weder Nationalsozialisten noch Juden zu berufen, und es kamen fast nur noch Schweizer auf Lehrstühle.⁷⁶ Es kam aber auch zu Ausnahmen. Als der Lehrstuhl für Augenheilkunde neu besetzt werden musste, berief man 1935 den Ausländer und Juden Hans Goldmann. Seine Zugehörigkeit zum Judentum gab Anlass zu Diskussionen, der Berner Erziehungsdirektor wehrte sich aber vehement dagegen, sich «von der Hitlerei imponieren» zu lassen.⁷⁷

Die Angst vor einer Einflussnahme durch nationalsozialistisches Gedankengut war ebenso gross, wie die Angst vor «Überfremdung». So wurde auch bei Schweizer Rückkehrern aus Deutschland Vorsicht geübt und deutschfreundlichen Schweizern gegenüber zeigte man sich ablehnend.

An der Universität Zürich beging man im April 1933 die Jubiläumsfeier zum 100-jährigen Bestehen der Universität. Mit Blick auf die Ereignisse an den deutschen Hochschulen wies Rektor Fritz Fleiner in seiner Festrede auf den historisch gewachsenen Zusammenhang zwischen Universität und Demokratie hin.⁷⁸ Dabei übersah er den Rechtsrutsch in gewissen Kreisen der Zürcher Studentenschaft seit Beginn der 1930er-Jahre. Die Anfänge des Frontismus waren in Zürich eng mit der studentischen Bewegung verknüpft.⁷⁹

Wie auch in Bern und in Basel war man bei Neuberufungen vorsichtig. Was deutsche, der NSDAP angehörige oder nahestehende Dozenten anbelangte, die bereits an der Universität Zürich arbeiteten, war man jedoch weniger konsequent als in Bern, wo man diese mit einer Ausnahme entliess.⁸⁰ Zwar wurde

⁷⁶ Franziska Rogger, Jüdische Lernende und Lehrende an der Berner Hochschule, 1848–1945, in: Jacques Picard, René S. Bloch (Hg.), *Wie über Wolken. Jüdische Lebens- und Denkwelten in Stadt und Region Bern, 1200–2000*, Zürich 2014, S. 295–335, hier S. 317.

⁷⁷ Ebd., S. 319.

⁷⁸ Fritz Fleiner, Festrede des Rektors der Universität Zürich, in: Universität Zürich (Hg.), *Jahrhundertfeier der Universität Zürich am 29./30. April 1933 und Bericht über das akademische Jahr 1932/33*, Zürich 1933, S. 3–13.

⁷⁹ Vgl. Hans Erb, *Geschichte der Studentenschaft an der Universität Zürich. 1833–1936*, Zürich 1937, S. 712 ff.; Bolliger, *Im Zeichen der Nationalisierung*.

⁸⁰ Umgang mit NSDAP-Mitgliedern unter der Berner Professorenschaft, siehe Ulrich Im Hof, *Hohe Schule – Akademie – Universität. 1528–1805–1834–1984*, in: Pietro Scandola (Hg.), *Hochschulgeschichte Berns, 1528–1984. Zur 150-Jahr-Feier der Universität Bern, 1984*, Bern 1984, S. 23–127, hier S. 84–86. Zur Universität Zürich siehe: Peter Stadler, *Die Jahre 1919 bis 1957*, in: ders. (Hg.), *Die Universität Zürich, 1933–1983. Festschrift zur 150-Jahr-Feier der Universität Zürich*, Zürich 1983, S. 25–94, hier S. 79–81. Zu Basel siehe Tréfàs, *Deutsche Professoren in der Schweiz*.

1933 Willy Freitag, der Kreisleiter Nordwestschweiz der Landesgruppe der NSDAP, der in Zürich Philosophie und Geschichte der Pädagogik lehrte, gegen einigen Widerstand entlassen, die grosse Entlassungswelle von der NSDAP nahestehenden Dozenten fand erst nach Ende des Krieges statt.

Eine Berufung aus dem Ausland an die Universität Zürich war im Zeitraum von 1933 bis 1945 fast unmöglich. Dies war einerseits dem Umstand geschuldet, dass die Universität Zürich ab 1934 Sparzwängen unterworfen war – unter anderem mussten Löhne gesenkt werden – andererseits einem tiefen Misstrauen allem Ausländischen gegenüber. Als 1933 die Vakanz in der Philosophie (Entlassung Freitag) wiederbesetzt werden sollte, lehnte der Gesamtregierungsrat den Vorschlag der Universität und des Erziehungsdirektors ab. Vorgeschlagen wurde nach einem gut befundenen Probevortrag, der Berliner Eduard Spanger, ein Kritiker des deutschen Regimes. Da in Zürich bereits ein Lehrstuhl für Philosophie mit einem Deutschen, Eberhard Grisebach, besetzt war, sah man es im Regierungsrat als nicht opportun an, einen zweiten Deutschen zu wählen.⁸¹ Auch dem Theologen Karl Barth, der in Bonn seinen Lehrstuhl verlor, wurde es verwehrt, nach Zürich zu kommen. Er sollte dort den Lehrstuhl von Emil Brunner vertreten, wohlgermerkt auf Brunners Kosten. Auch der Schweizer Karl Barth galt in Zürich als ein aus dem Ausland kommender Dozent. Barth wurde 1935 an die Universität Basel berufen, dort war seine «deutsche Herkunft» kein Problem.

Die Abwehr von deutschen Dozenten betraf an der Universität Zürich ganz besonders auch Juden. Anfragen von jüdischen Dozenten aus Deutschland wurden vom Rektorat konsequent abgelehnt.⁸² Als in einem Fall die Philosophische Fakultät I im Jahr 1933 einen jüdischen Emigranten in Altphilologie habilitieren wollte, schritt die Fremdenpolizei ein, indem sie ihn auswies. Als der Dekan deswegen beim Rektor reklamierte, wies dieser im Senatsausschuss darauf hin, dass keine allgemeine Abmachung zwischen Bund und Kanton existierte, dass der Bund jedoch die Weisung erlassen habe, dass «das jüdische Element» nicht zu stark anwachsen solle.⁸³ Die Universität Zürich schien sich den fremdenpolizeilichen Bestimmungen unterworfen zu haben. Auch in Basel kam es kaum zu Habilitationen von Emigranten, dennoch trat dort die Universitätsleitung, sah sie es als angemessen an, gegen fremdenpolizeiliche Erlasse ein. Es gab aber auch in Zürich Ausnahmen: So wurde der Soziologe René König, der 1937 aus Deutschland in die Schweiz floh, 1938 an der Universität Zürich habilitiert und als Bibliotheksassistent am Juristischen Seminar eingestellt.

Auch an der Eidgenössischen Technischen Hochschule ist für die hier im Blick stehende Zeit eine deutliche Helvetisierung des Lehrkörpers festzustellen. Diese Tendenz ist seit den 1870er-Jahren zu verzeichnen und hielt bis in die

81 Stadler, Die Universität Zürich, 1933–1983, S. 52.

82 Ebd., S. 53.

83 Ebd.

1960er-Jahre an. Schulrat und Bundesrat waren sich einig, dass Schweizer Kandidaten bei der Wahl, wenn immer möglich, zu bevorzugen sind. In den 1930er-Jahren wurde dieser Entscheid durch fremdenfeindliche und teilweise auch durch antisemitische Diskurse genährt. Mit Verweis darauf, dass eine grössere Anzahl von Juden im Lehrkörper Antisemitismus schüren könnte, wurde darauf verzichtet, jüdische Wissenschaftler:innen zu berufen.⁸⁴

Während der Umgang mit ausländischen Studierenden an den einzelnen Universitäten variierte – in Basel und an der ETH zeigte man sich ihnen gegenüber offen, teilweise gar hilfsbereit, in Bern und Zürich hingegen eher vorsichtig bis ablehnend – lehnten sämtliche Hochschulen die Einstellung von entlassenen Wissenschaftler:innen ab.

Der Basler Rektor Mangold mokierte sich zwar 1938 am *Dies Academicus* über die Fremdenpolizei und ihrem Kampf gegen die Überfremdung. «[...] Unsre Ansichten, die wir mit Vergleichen und Zahlen zu arbeiten gewöhnt sind, [gehen] mit jenen der Fremdenpolizei auseinander, und wir sagen: unsre Universität darf schliesslich nicht zu einer lokalen Universität herabsinken.»⁸⁵ In dieser Aussage spiegelt sich das genuine Interesse des Vorstehers einer Universität wider, seine Institution nicht abzuschotten, denn Wissenschaft lebt nur im Austausch von Wissensträger:innen und Denker:innen. Dieser an sich programmatischen Ansage folgten jedoch kaum Taten.

Auch im Berufungsverfahren Freudenberg wurde auf den «Inländervorrang» verwiesen, so von der Ärztevereinigung Basels, dabei spielte oft latenter oder ganz offener Antisemitismus mit und schliesslich stellten sich auch arbeitsrechtliche Probleme ein. Der Bundesrat hatte im April 1933 ein absolutes Arbeitsverbot für Flüchtlinge verfügt; nun war Freudenberg kein Flüchtling, dennoch musste man für ihn eine Arbeitsbewilligung erwirken, die jährlich bei der Fremdenpolizei erneuert werden musste. Der Regierungsrat des Kantons Basel-Stadt stellte im August 1943 den Antrag, die fünf Ordinarien⁸⁶ ohne Schweizer Bürgerrecht aus der fremdenpolizeilichen Kontrolle zu entlassen, damit die Aufenthalts- und Arbeitsbewilligung kantonal geregelt werden könne.⁸⁷ Die eidgenössische Fremdenpolizei lehnte das Gesuch ab, nicht ohne darauf hinzuweisen, dass die geltende Regelung bereits sehr grosszügig sei, vor allem was die staatenlosen Professoren Salin und Karl Ludwig Schmidt anbelange, da

⁸⁴ Zur ETH siehe David Gugerli, Daniel Speich, Patrick Kupper, *Transforming the Future. ETH Zurich and the Construction of Modern Switzerland 1855–2005*, Zürich 2010.

⁸⁵ Fritz Mangold, *Die Bevölkerung und die Bevölkerungspolitik Basels seit dem 15. Jahrhundert*. Rektoratsrede, gehalten am 18. November 1938, Basel 1939, S. 23.

⁸⁶ Es handelte sich um die deutschen Reichsangehörigen Hans Lewald, Friedrich Ranke-Stein und Ernst Freudenberg, sowie die staatenlosen (weil «nicht-arischen») Karl Ludwig Schmidt und Edgar Salin.

⁸⁷ StaBS PD-REG, 1a 1949–449, Chef der kantonalen Fremdenpolizei an den Chef der Eidgenössischen Fremdenpolizei, 4. 8. 1943.

diese mit den grosszügig ausgestellten Toleranzbewilligungen eine Arbeitsbewilligung besässen.⁸⁸

Im Fall Freudenberg zeigt sich exemplarisch in verdichteter Form, welche Faktoren bei der Berufung eines Ausländers mitspielten und welche Interessen aufeinanderprallten. Die Universität Basel war kein Hort der Zuflucht für vertriebene Wissenschaftler:innen aus Deutschland, aber sie war eine der liberaleren Stimmen in der Schweiz. Anders als die übrigen Deutschschweizer Hochschulen ging sie vehement gegen NS-Sympathisanten und Propaganda vor und stellte ein paar wenige Vertriebe ein. Diese wenigen waren aber dennoch mehr als an den anderen Hochschulen. Der Fall Basel zeigt, wie stark die politische Mehrheit der Regierung nach 1935 richtungsgebend für die Universität war. Aber auch die Leitung der Universität verstand sich als Teil des Abwehrkampfes gegen die Einflussnahme durch Deutschland, sie stellte sich in den Dienst der geistigen Landesverteidigung.

Fritz Hauser, der die Bildungspolitik Basels bis zu seinem Tod prägte, brachte sein Verständnis von akademischer Freiheit in Basel anlässlich der Einweihung des neuen Kollegienhauses im Jahr 1939 mit zeitgenössischem Pathos zum Ausdruck.

Seit in gewissen Ländern das freie Wort der Forschung unterdrückt ist, seitdem es so ist, dass nur noch gesagt und geschrieben werden darf, was einer bestimmten Lebensauffassung entspricht [...] bleibt es für eine schweizerische Universität eine heilige Aufgabe, noch ein klein wenig an seinem Orte Hort zu sein jener durch keine äusseren Schranken auferlegten Freiheit des Wortes.⁸⁹

Die Universität Basel sollte ein Ort des freien Denkens sein und bleiben, sie wurde jedoch nicht zu einem Hort der Rettung. Punktuell stellte man Entlassene ein, aber in der Regel förderte man den eigenen Nachwuchs und verzichtete darauf, wie die USA oder England sich die «Besten zu holen.»

Stefanie Mahrer, Universität Bern, Historisches Institut, Länggassstrasse 49, 3012 Bern, stefanie.mahrer@unibe.ch

⁸⁸ StaBS, PD-REG, 1a 1949–449, Paul Baechthold an die Kantonale Fremdenpolizei Basel, 5. 10. 1943.

⁸⁹ Festakt im Münster. Regierungsrat Fritz Hauser, 10. 6. 1939. Tonaufnahmen, in: Unigeschichte seit 1460. <https://unigeschichte.unibas.ch/die-universitaet-jubiliert/die-eroeffnung-des-kollegienhauses-1939> (6. 4. 2021).

Medikamentenversuche in der Deutschschweizer Psychiatrie 1950–1990: Zum aktuellen Stand der Forschung

Urs Germann

Drug Trials in Swiss-German Psychiatry 1950–1990: On the Current State of Research

Between 1950 and 1980 at least 10'000–20'000 patients of Swiss psychiatric institutions were involved in clinical trials of non-certified neuroleptics and antidepressants. Most of them were not informed about their medication and could not give their consent. The article summarizes the results of recent studies for the German-speaking part of Switzerland. It is argued that problematic clinical trials must be seen in the context of the «therapeutic revolution» in psychiatry and general medicine in the post-war era rather than in the context of repressive welfare policies. In fact, available data suggest that particularly vulnerable people (children in residential homes, administrative detainees etc.) were not systematically included. Analysis of patients' files also show that in clinical trials experimental and therapeutic rationales of treatment often overlapped. Nevertheless, it will be important for future research to consider the implications of psychiatric hospitalizations and interventions on welfare practices more systematically.

Medikamentenversuche in der Psychiatrie beschäftigen die schweizerische Öffentlichkeit und die historische Forschung seit einigen Jahren.¹ 2012 machten Medienberichte publik, dass der Psychiater Roland Kuhn in den 1960er Jahren an der Psychiatrischen Klinik Münsterlingen (TG) nicht zugelassene Medikamente an Heimkindern getestet hatte – ohne Information und Zustimmung der Betroffenen und ihrer Erziehungsberechtigten.² Die «Experimente von Münsterlingen» schlugen in der Öffentlichkeit nicht zuletzt deshalb hohe Wellen, weil Kuhn als Pionier der modernen Psychopharmakologie galt. Er hatte 1957 die stimmungsaufhellende Eigenschaft von Imipramin beschrieben. Wenig später brachte das Basler Pharmaunternehmen Geigy den Wirkstoff unter dem Namen Tofranil als eines der ersten Antidepressiva auf den Markt. Obwohl zeitlebens eine umstrittene Figur, zählte Kuhn, Oberarzt und Klinikdirektor von Münsterlingen sowie Titularprofessor an der Universität Zürich, zu den Lichtgestalten seiner Disziplin.³ Die Vorwürfe unethischen Handelns trafen deshalb nicht nur

1 Ich danke den anonymen Reviewer*innen sowie Hubert Steinke und Magaly Tornay für die hilfreichen Hinweise.

2 Tages-Anzeiger, 20. 11. 2012, 18. 1. 2013; Der Beobachter, 3/2014; SRF DOK «Auf der Seeseite. Die Medikamentenversuche von Münsterlingen» (2018, Liz Horowitz).

3 Vgl. Daniel Hell, Nachruf auf Roland Kuhn, in: Universität Zürich (Hg.), Nekrologe der Universität Zürich 2005, Zürich 2006, S. 29 f.

seine Person; einige Exponent*innen des Fachs sahen darin auch eine grundsätzliche Kritik an der modernen Psychiatrie.⁴

Die Forschung zur Geschichte der modernen Psychopharmaka steckte in der Schweiz beim Erscheinen der Medienberichte über Kuhn erst in den Anfängen.⁵ Die öffentliche Debatte entwickelte sich in der Folge rasch zu einem Seitenstrang der historischen Aufarbeitung von fürsorgerischen Zwangsmassnahmen und Fremdplatzierungen.⁶ Der Kanton Thurgau gab 2015 eine Untersuchung in Auftrag. Die 2019 publizierte Studie von Marietta Meier, Mario König und Magaly Tornay konnte den gut dokumentierten Nachlass Roland Kuhns im Staatsarchiv Thurgau sowie die Archive der Klinik Münsterlingen und verschiedener Pharmaunternehmen auswerten.⁷ Parallel dazu veranlassten weitere Kantone Abklärungen, an denen der Verfasser dieses Beitrags teilweise beteiligt war. Inzwischen liegen Untersuchungen zu einer Reihe von Kliniken vor, die meist auf den Zeitraum zwischen 1950 und 1980 fokussieren: Königsfelden (AG), Herisau (AR), Bern-Waldau (BE), Basel-Friedmatt (BS), Liestal (BL), Beverin und Waldhaus (GR), St. Urban (LU), Zürich-Burghölzli (ZH).⁸ Für weitere Kli-

4 Der Direktor der Psychiatrischen Universitätsklinik Zürich, Erich Seifritz, erklärte zum Beispiel im Tages-Anzeiger vom 31.1.2020: «Auch bei der Diskussion um Therapieversuche in den 1950er-Jahren stürzt sich alles auf die Psychiatrie. Eine vergleichbare Aufarbeitung in der somatischen Medizin muss man suchen.»

5 Vgl. Magaly Tornay, Zugriffe auf das Ich. Psychoaktive Stoffe und Personenkonzepte in der Schweiz, 1945 bis 1980, Tübingen 2016; Katharina Brandenberger, Psychiatrie und Psychopharmaka. Therapien und klinische Forschung mit Psychopharmaka in zwei psychiatrischen Kliniken der Schweiz, 1950–1980, Dissertation, Zürich 2012.

6 Béatrice Ziegler, Gisela Hauss, Martin Lengwiler (Hg.), Zwischen Erinnerung und Aufarbeitung. Fürsorgerische Zwangsmassnahmen an Minderjährigen in der Schweiz im 20. Jahrhundert, Zürich 2018. Das Bundesgesetz über die Aufarbeitung fürsorgerischer Zwangsmassnahmen und Fremdplatzierungen vor 1981 vom 30.9.2016 nennt als eine mögliche Opfereigenschaft auch die Betroffenheit durch Zwangs- oder Versuchsmedikationen.

7 Marietta Meier, Mario König, Magaly Tornay, Testfall Münsterlingen. Klinische Versuche in der Psychiatrie, 1940–1980, Zürich 2019.

8 AG: Urs Germann, Medikamentenversuche an der Psychiatrischen Klinik Königsfelden 1950–1980. Pilotstudie mit Empfehlungen im Auftrag des Regierungsrats des Kantons Aargau, Bern 2020; AR: Kantonskanzlei Appenzell Ausserrhoden, Notiz Medikamentenversuche 1957 in der Appenzell Ausserrhodischen Heil- und Pflegeanstalt, 5.11.2018; BE: Julia Manser-Egli, Klinische Prüfung nicht zugelassener Präparate an der Psychiatrischen Universitätsklinik Waldau zwischen 1950 und 1970, Dissertation, Bern 2018; BL: Marina Lienhard, Flurin Condrau, Psychopharmakologische Versuche in der Psychiatrie Baselland zwischen 1950 und 1980. Bericht zuhanden der Psychiatrie Baselland, Liestal 2019; BS: Urs Germann, Medikamentenprüfungen an der Psychiatrischen Universitätsklinik Basel. Pilotstudie mit Vorschlägen für das weitere Vorgehen. Bericht zuhanden der Universitären Psychiatrischen Kliniken Basel, Bern 2017; GR: Silas Gusset, Loretta Seglias, Martin Lengwiler, Versorgen, behandeln, pflegen. Geschichte der Psychiatrie in Graubünden, Chur 2021, S. 190–196; LU: Paul Richli, Bericht über den Umgang mit Arzneimittelversuchen in der Luzerner Psychiatrie in den Jahren 1950–1980 aus rechtlicher Sicht, Luzern 2019; ZH: Tanja Rietmann, Urs Germann, Flurin Condrau, «Wenn ihr Medikament eine Nummer statt eines Markennamens trägt». Medikamentenversuche in der Zürcher Psychiatrie 1950–1980, in: Beat Gnädinger, Verena Rothenbühler (Hg.), Menschen korrigieren. Fürsorgerische Zwangsmassnahmen und Fremdplatzierungen im Kanton

niken gibt es Hinweise, dass dort ebenfalls Medikamente getestet wurden.⁹ Eine Untersuchung zu den Kliniken Cery (VD), Marsens (FR), Pr efargier (NE) und Perreux (NE) in der Romandie steht vor der Publikation.¹⁰ Im Gegensatz zur Arbeit über Münsterlingen haben diese Untersuchungen den Charakter von Pilotstudien, die auf einer beschränkten Quellenbasis beruhen und in kürzerer Zeit erarbeitet wurden. Sie stützen sich meist auf zeitgenössische Publikationen und Stichproben in Krankenakten.

Trotz ihrer unterschiedlichen Tiefe ist es inzwischen möglich, die Erkenntnisse der Untersuchungen zur deutschsprachigen Schweiz in ein Gesamtbild einzuordnen und Bezüge zum internationalen Forschungsstand herzustellen. Versuche mit Medikamenten an Menschen wurden bislang vor allem am Beispiel von Strafanstalten in den USA, Kinderheimen in Deutschland und Österreich, von Arzneimittelstudien westlicher Pharmaunternehmen in der DDR und im kolonialen Kontext untersucht.¹¹ Die Schweizer Forschung hat demgegenüber bislang stark auf die (stationäre) Erwachsenenpsychiatrie fokussiert. Ein Forschungsüberblick bietet ausserdem die Möglichkeit, die Thematik von der Person Kuhns und vom erinnerungspolitischen Kontext der Debatte über die staatliche Zwangsf rsorge loszulösen und den Blick auf die «Normalität» klinischer Medikamentenversuche in der Nachkriegspsychiatrie zu lenken. Der nachfolgende Überblick fokussiert dabei auf einige zentrale Fragestellungen: Welches Ausmass hatten Medikamentenversuche in der Deutschschweizer Psychiatrie zwischen 1950 und 1980? In welchem Kontext fanden klinische Versuche statt und welche

Zürich bis 1981, Zürich 2018, S. 201–254. Die Ergebnisse eines weiteren Projekts des Kantons St. Gallen dürfen 2022 vorliegen.

⁹ Vgl. Meier, König, Tornay, Testfall, S. 273, Anm. 16.

¹⁰ Izel Demirbas, Alexia Cochand, Vincent Barras, La question du consentement dans les essais psychopharmacologiques en Suisse romande (1950–1980), im Erscheinen.

¹¹ Vgl. Beyer Christof et al., Wissenschaftliche Untersuchung der Praxis der Medikamentenversuche in schleswig-holsteinischen Einrichtungen der Behindertenhilfe sowie in den Erwachsenen-, Kinder- und Jugendpsychiatrien in den Jahren 1949 bis 1975, Lübeck 2021; Uwe Kaminsky, Katharina Klöcker, Medikamente und Heimerziehung am Beispiel des Franz Sales Hauses, Münster 2020; Niklas Lenhard-Schramm, Dietz Rating, Maike Rotzoll, Göttliche Krankheit, kirchliche Anstalt, weltliche Mittel. Arzneimittelprüfungen an Minderjährigen im Langzeitbereich der Stiftung Bethel in den Jahren 1949 bis 1975, Bielefeld 2022; Frank Sparing, Medikamentenvergabe und Medikamentenerprobung an Kindern und Jugendlichen. Eine Untersuchung zu kinder- und jugendpsychiatrischen Einrichtungen des Landschaftsverbandes Rheinland 1953 bis 1975, Berlin 2020; Sylvia Wagner, Arzneimittelversuche an Heimkindern zwischen 1949 und 1975, Frankfurt am Main 2020; Sarah Ehlers, Europa und die Schlafkrankheit. Koloniale Seuchenbekämpfung, europäische Identitäten und moderne Medizin 1890–1950, Göttingen 2019; Sylvelyn H hner-Rombach, Christine Hartig, Medikamentenversuche an Kindern und Jugendlichen im Rahmen der Heimerziehung in Niedersachsen zwischen 1945 und 1978, o. O. 2019; Hemma Mayrhofer et al., Kinder und Jugendliche in der Wiener Psychiatrie von 1945 bis 1989, Wien 2017; Volker Hess, Laura Hottenrott, Peter Steinkamp, Testen im Osten. DDR-Arzneimittelstudien im Auftrag westlicher Pharmaindustrie 1964–1990, Berlin 2016; Allen M. Hornblum et al., Against their Will. The Secret History of Medical Experimentation on Children in Cold War America, New York 2013.

Interessen waren dabei massgebend? Wie erfolgte die Auswahl der Versuchspersonen? Wie sind die Bedingungen, unter denen die Versuche stattfanden, mit Blick auf die damalige Regulierung der klinischen Forschung einzuschätzen?

Keine Ausnahme: Medikamentenversuche in der Deutschschweizer Psychiatrie

Der Begriff «Medikamentenversuch» ist weniger eindeutig, als es die aktuelle Debatte vermuten lässt. Bezeichnungen wie «Versuch», «Test», «Prüfung» oder «Studie» tauchen bereits in den Quellen auf. Ihre Bedeutung hängt jedoch vom jeweiligen Kontext ab. In der aktuellen Diskussion werden unter Medikamentenversuchen meist experimentelle Praktiken mit Präparaten verstanden, die (noch) nicht für den Handel zugelassen waren und mit einer Industrienummer (zum Beispiel G 22355 für Imipramin) bezeichnet wurden. Auch die historische Forschung geht von dieser Definition aus. Gleichzeitig weist sie aber auf die Notwendigkeit von Differenzierungen hin: Besonders in der Anfangsphase setzte die routinemässige Anwendung eines Präparats vielfach bereits vor der Registrierung durch die Arzneimittelbehörden ein; zudem wurden auch Präparate, die bereits zugelassen waren, bei Wirkungsbeobachtungen oder ausserhalb anerkannter Indikationen eingesetzt; schliesslich lassen sich experimentelle und therapeutische Zielsetzungen im Klinikalltag nicht immer trennscharf unterscheiden. Ebenso hat sich gezeigt, dass auch die klinische Forschung einer Situierung bedarf. Tatsächlich gab es vor 1980 kein einheitliches Verständnis der klinisch-psychiatrischen Forschung; Praktiken der Wissensgenerierung unterschieden sich vielmehr je nach Kontext.¹²

Erschwert wird die historische Aufarbeitung dadurch, dass die Identifikation von Medikamententests aufgrund des Quellenmaterials nicht einfach ist. Forschungsunterlagen oder Listen von Patient*innen, die in Versuche involviert waren, sind in den Klinikarchiven nur ausnahmsweise überliefert. Privatarchive, die mit demjenigen von Kuhn vergleichbar wären, sind bisher keine bekannt. Und nur ein Teil der Versuchsreihen schlug sich in Fachpublikationen nieder. Unter diesen Umständen bleibt die Analyse eines Samples der überlieferten Krankenakten oft der einzige Weg, um Versuchsbehandlungen zu identifizieren. Ablagesysteme, die sich nach den praktischen Bedürfnissen der Kliniken (und nicht der historischen Forschung) richten, erschweren Stichprobenziehungen zusätzlich.

Die bisherigen Erkenntnisse legen den Schluss nahe, dass es kaum eine psychiatrische Klinik in der Deutschschweiz gab, an der zwischen 1950 und 1980 *keine* Medikamentenversuche durchgeführt wurden. Die Verschreibung von

¹² Zur Begrifflichkeit Wagner, Arzneimittelversuche, S. 52; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 24; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 203; Brandenberger, Psychiatrie, S. 53f.

nicht zugelassenen Präparaten stellte bis in die 1970er Jahre hinein eine verbreitete, gleichsam «normale» Praxis dar. Auffallend ist, dass neue Präparate nicht nur an den Psychiatrischen Universitätskliniken (PUK), sondern auch an kleineren Kliniken getestet wurden. Selbst Privatkliniken waren beteiligt. Vielfach waren Ärzt*innen mehrerer Kliniken in die Prüfung eines Präparats involviert.

Bezüglich des Ausmasses und der Zeitdauer gibt es deutliche, zugleich aber schwer zu quantifizierende Unterschiede zwischen den Kliniken. Vor allem in den 1950er Jahren, als erst wenige Standardpräparate auf dem Markt waren, dürfte der Anteil der mit nicht zugelassenen Präparaten behandelten Patient*innen hoch gewesen sein. In Münsterlingen waren zwischen 1954 und 1957 mehr als ein Viertel aller stationären Patienten betroffen, auch in Königsfelden wurden in dieser Zeit viele Versuchspräparate verabreicht.¹³ Nach 1970 dürfte die Zahl der Medikamentenversuche dann generell abgenommen haben. Vorsichtige Schätzungen aufgrund der vorliegenden Erhebungen gehen davon aus, dass im Zeitraum von der Einführung der erste Neuroleptika (1953) bis Ende der 1970er Jahre der Anteil der Psychiatriepatient*innen, die in Medikamentenversuche involviert waren, im mittleren einstelligen Prozentbereich lag.¹⁴ Bezogen auf die Gesamtzahl der Patient*innen, die in dieser Zeit in psychiatrischen Kliniken behandelt wurden, würde dies heissen, dass mindestens 10'000 bis 20'000 Personen betroffen gewesen waren. Berücksichtigt man auch ambulante Patient*innen, dürfte die Zahl noch höher sein.¹⁵

Ebenso schwierig ist es, eine Übersicht über die getesteten Präparate zu geben. Von einigen ist nur die Industrienummer bekannt; viele gelangten vermutlich nie zur Marktreife. Bei anderen handelt es sich um Präparate wie Thioridazin (Markenname: Melleril), Maprotilin (Ludimil) oder Clozapin (Lepone), die nach der Zulassung standardmässig verwendet wurden. Insgesamt dürften (Depot-)Neuroleptika und Antidepressiva den Grossteil der Versuchspräparate ausgemacht haben. Auch Versuchsreihen mit Tranquilizer sind nachgewiesen. Noch wenig bekannt ist, in welchem Ausmass Psycho-Stimulanzien, Antiepileptika oder Antidementiva getestet wurden. In den 1950er und 1960er Jahren dominierten Präparate von Schweizer Pharmaunternehmen wie Geigy, Ciba, Cilag, Sandoz, Hoffmann-La Roche oder Wander. Einige Kliniken und Prüfärzt*innen scheinen sich auf einzelne Stoffgruppen oder Hersteller konzentriert zu haben. In Münsterlingen, wo Kuhn als «Geigy-Mann» galt, und an der

13 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 82; Germann, Königsfelden, S. 35.

14 Germann, Königsfelden, S. 35; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 20; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 212; Germann, Basel, S. 46.

15 Die Psychiatriekliniken der Schweiz verzeichneten in diesem Zeitraum jährlich etwa 35'000 Aufnahmen (vgl. Bundesamt für Statistik, Tabelle, T 14.2.2.1.1). Geht man von durchschnittlich drei Aufnahmen pro Person aus, dürften zwischen 1953 und 1980 rund 315'000 Personen stationär behandelt worden sein. Drei bis sechs Prozent davon ergeben eine Spannweite von 9'500 bis 19'000 Personen.

PUK Basel wurden bevorzugt (potenzielle) Antidepressiva getestet, an der PUK Zürich lag der Schwerpunkt eher auf Neuroleptika.

«Antibiotika der Psychiatrie»: Klinische Versuche als Teil der pharmakologischen Wende

Die Forschung ist sich einig, dass Medikamentenversuche im Kontext der «psychopharmakologischen Wende» verortet werden müssen, wie die Einführung der ersten Neuroleptika und Antidepressiva in den 1950er Jahren in der Psychiatriegeschichte oft bezeichnet wird.¹⁶ Wirkstoffe wie Chlorpromazin (Markennamen Largactil) oder Reserpin (Serpasil) weckten damals bei Ärzt*innen und Gesundheitsbehörden, aber auch bei Angehörigen und Patient*innen grosse Erwartungen. Die Psychiatrie schien kurz davor, mit den Fortschritten der somatischen Medizin gleichzuziehen und die Ära der therapeutischen Machtlosigkeit und der überfüllten Verwahranstalten zu überwinden. «Was Sulfonamide und Antibiotika für den Körperarzt bedeuten, das sind für uns heute Largactil, Serpasil und wie sie alle heissen», hiess es 1960 in der Hauszeitung einer Klinik.¹⁷ Obwohl die «Wundermittel» teils starke Nebenwirkungen hatten und nur kurzzeitig wirkten, setzten sie sich in der Klinik und später in der ambulanten Praxis rasch durch. Mit den sedierend und antipsychotisch wirkenden Medikamenten konnten unruhige Kranke «sozialisiert», der Betrieb auf den Krankenabteilungen normalisiert und mittelfristig auf invasive Insulin- und Elektroschockkuren sowie psychochirurgische Eingriffe verzichtet werden. Später trugen die (Depot-)Präparate und Veränderungen im Versorgungssystem dazu bei, dass mehr Patient*innen in ambulanten oder teilstationären Settings behandelt werden konnten. Ab den 1960er Jahren stieg allerdings auch das Problembewusstsein. Das Suchtpotenzial einzelner Stoffklassen und die Faszination, die Psychedelika auf die Counter Culture ausübten, weckten neue Regulierungsbedürfnisse. Die Anti-Psychiatrie-Bewegung, die im Nachgang zu 1968 aufkam, kritisierte dagegen das repressive Potenzial stark sedierender Neuroleptika («chemischer Knebel»). Die gesellschaftskritische Stossrichtung wurde später seitens der Sozialpsychiatrie aufgegriffen.

16 Vgl. Nicolas Henckes, *Magic Bullet in the Head? Psychiatric Revolutions and their Aftermath*, in: Jeremy Greene, Flurin Condrau, Siegel Watkins (Hg.), *Therapeutic Revolutions. Pharmaceuticals and Social Change in the Twentieth Century*, Chicago 2016, S. 65–96; Sabine Braunschweig, *Zwischen Aufsicht und Betreuung. Berufsbildung und Arbeitsalltag der Psychiatriepflege am Beispiel der Basler Heil- und Pflegeanstalt Friedmatt, 1886–1960*, Zürich 2013; Viola Balz, *Zwischen Wirkung und Erfahrung – eine Geschichte der Psychopharmaka. Neuroleptika in der Bundesrepublik Deutschland, 1950–1980*, Bielefeld 2010; David Healy, *The Creation of Psychopharmacology*, Cambridge (MA) 2002.

17 Herbstgruss aus Königsfelden, 35 (1960), S. 15 f.

Selbst in psychiatriekritischen Diskussionen blieb oft ausgeblendet, dass Versuche am Menschen Begleiteffekte und Treiber dieser Entwicklung waren. Die psychoaktiven Wirkungen der neuen Präparate wurden, ganz nach dem Serendipity-Prinzip, oft über Umwege oder per Zufall entdeckt. Plausible Theorien über die Wirkungsmechanismen wie die Neurotransmitterhypothese entstanden vielfach erst im Nachhinein. Chlorpromazin war zum Beispiel für die Anästhesie entwickelt worden, bevor das Präparat in Frankreich an Psychiatriepatient*innen getestet wurde und Anfang 1953 über die Universitätsklinik Basel in die Deutschschweiz gelangte.¹⁸ Auch Kuhn suchte nach dämpfenden Effekten, bevor ihm die stimmungsaufhellende Wirkung von Imipramin auffiel.¹⁹ Zwar waren bereits die risikoreichen Schlaf- und Schockkuren der Zwischenkriegszeit aus einer Kultur des Experimentierens hervorgegangen; auch hatte die Psychiatrie bereits früher Schlafmittel, Sexualhormone oder LSD an Patient*innen getestet.²⁰ Erst die positiven Erfahrungen mit Largactil setzten aber eine Dynamik in Gang, in deren Folge eine Vielzahl von Präparaten von der Industrie in die Kliniken gelangten, wo sie an Patient*innen auf ihre Wirkungen geprüft wurden. Allein Geigy liess zwischen 1955 und 1962 mindestens 27 psychoaktive Stoffe klinisch prüfen.²¹

Neuere Forschungsansätze plädieren dafür, die Entwicklung und Markteinführung von psychoaktiven Stoffen als Ergebnis von Aushandlungsprozessen zu untersuchen, in deren Verlauf klinische Beobachtungen und Klassifikationsverfahren mit industriellen Vermarktungsstrategien zusammengebracht und zu neuen Narrativen verschmolzen wurden. Beteiligt an diesem *making sense of drugs* waren neben Ärzt*innen, Pflegepersonal und Patient*innen auch Pharmaunternehmen und staatliche Regulationsbehörden.²² Dabei gelang es der Industrie, medikationsaffine Krankheitsbilder wie «larvierte Depressionen» oder ADHS massgeblich mitzuprägen.²³ Tatsächlich hatte die Psychiatrie für die Pharmaunternehmen lange keine grosse Bedeutung als Absatzmarkt gehabt. Ab den 1950er Jahren entwickelten sich psychiatrische Kliniken – und bald auch Fach- und Hausarztpraxen – dann zu wichtigen Vertriebskanälen. Netzwerke

18 Tornay, Zugriffe, S. 130.

19 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 62–77.

20 Anna Kathryn Schoefert, *The View from the Psychiatric Laboratory. The Research of Ernst Grünthal and his Mid-Twentieth-Century Peers*, Dissertation, University of Cambridge, Cambridge 2015; Marietta Meier, *Spannungsherde. Psychochirurgie nach dem Zweiten Weltkrieg*, Göttingen 2015; Hans-Walter Schmuhl, Volker Roelcke (Hg.), «Heroische Therapien». *Die deutsche Psychiatrie im internationalen Vergleich, 1918–1945*, Göttingen 2013.

21 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 81 f.

22 Tornay, Zugriffe, S. 13; Benoît Majerus, *Making Sense of the «Chemical Revolution»*. Patients' Voices on the Introduction of Neuroleptics in the 1950s, in: *Medical History* 60 (2016), S. 54–66.

23 Lucie Gerber, Jean-Paul Gaudillière, *Marketing Masked Depression: Physicians, Pharmaceutical Firms, and the Redefinition of Mood Disorders in the 1960s and 1970s*, in: *Bulletin of the History of Medicine* 90 (2016), S. 455–490; Matthew Smith, *Hyperactive. The Controversial History of ADHD*, London 2012; David Healy, *The Antidepressant Era*, Cambridge (MA) 1997.

aus interessierten Klinikärzt*innen gaben den Unternehmen Zugang zu Versuchspatient*innen, an denen die Wirkungen von Präparaten vor der Markteinführung beobachtet werden konnten.

Die Untersuchungen zu Münsterlingen und zur PUK Zürich zeigen, dass die Motive der Ärzt*innen, die in Medikamententests involviert waren, durchaus vielschichtig waren. Im Endeffekt dürfte eine Verschränkung therapeutischer, wissenschaftlicher und finanzieller Interessen massgebend gewesen sein. Vor allem für die Frühphase, als erst wenige Standardpräparate zur Verfügung standen, ist ein breit zu verstehender *therapeutischer Impetus* nicht zu unterschätzen. Die Zusammenarbeit mit der Industrie eröffnete den Kliniken Zugang zu neuen Präparaten, deren Wirkungen vielversprechend erschienen. Zudem signalisierte sie gegen aussen therapeutische Aufgeschlossenheit. Ein Zielkonflikt bestand insofern, als die Kliniken zugleich an Präparaten mit möglichst berechenbaren Wirkungsprofilen interessiert waren. Die unübersichtliche Stoffvielfalt und aggressive Vermarktungspraktiken konnten aus dieser Sicht also auch kontraproduktiv sein.²⁴

Die pharmakologischen Fortschritte beflügelten zugleich *wissenschaftliche Interessen* und eröffneten ehrgeizigen Ärzt*innen neue Profilierungsmöglichkeiten. Allerdings lassen sich die Haltungen, die einzelne Psychiater*innen gegenüber der Industrie einnahmen, nicht auf einfache Muster herunterbrechen. Zwischen den Möglichkeiten, die Industriekooperationen boten, und der Behauptung der ärztlichen Autonomie bestand vielfach eine Gratwanderung.²⁵ Kuhn fällt innerhalb dieses Spektrums zweifellos durch eine industrie- und experimentierfreundliche Haltung auf. Er war nicht nur bereit, über Jahre hinweg Präparaten an vielen Patient*innen zu testen, teilweise sogar ohne vorherige Toxizitäts- und Verträglichkeitsprüfung; er schlug auch selbst Stoffverbindungen und Testreihen vor oder kombinierte auf eigene Faust verschiedene Präparate.²⁶ Manfred Bleuler, Direktor der PUK Zürich, zeigte sich im Vergleich zurückhaltender; nachweislich lehnte er Anfragen der Industrie ab, wenn ihm die Risiken zu gross schienen. Dennoch veröffentlichten die Ärzt*innen der PUK Zürich unter seiner Leitung zahlreiche klinische Studien; tatsächlich war die Kooperation mit der renommierten Klinik für die Industrie ein wichtiger Marketingfaktor.²⁷

Publikationen und Forschungsunterlagen geben den Eindruck einer zunächst wenig einheitlichen und stark auf kasuistischen Beschreibungen basierenden Forschungspraxis. In den 1960er Jahren setzte sich dann eine Gruppe von Universitätspsychiatern um Jules Angst (Zürich), Hans Heimann (Bern/

²⁴ Tornay, Zugriffe, S. 175.

²⁵ Vgl. Nicolas Rasmussen, The Drug Industry and Clinical Research in Interwar America: Three Types of Physician Collaborator, in: Bulletin of the History of Medicine 79 (2005), S. 50–80.

²⁶ Meier, König, Tornay, Testfall, S. 277 f.

²⁷ Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 218, 224, 239 f.

Lausanne), Paul Kielholz (Basel) und Walter Pöldinger (Basel/Wil) zusammen mit der Industrie für eine Systematisierung der Medikamentenpalette und eine Standardisierung der Forschung ein. Kontrollierte Studien, die auf randomisierten Auswahlverfahren mit deutlich kleineren Probandengruppen und EDV-kompatiblen Datenerfassungen beruhten, setzten neue Standards. Hintergrund der Entwicklung war der Rückgang der industriellen Innovationszyklen bei gleichzeitig steigenden regulatorischen Vorgaben und Entwicklungskosten. Unter diesen Umständen begannen die Pharmaunternehmen, die Versuchsreihen stärker zu kontrollieren. Um 1970 richteten die PUK Basel und Zürich eigene Forschungsabteilungen ein, die mit der Industrie zusammenarbeiteten, zugleich aber die Autonomie der Kliniken stärkten. Auch in Königsfelden entstand 1972 eine kleine Abteilung, die sich auf die Schlaufforschung spezialisierte.²⁸ Einiges deutet darauf hin, dass Kliniken ohne Universitätsanbindung diesen Wandel nur bedingt nachvollzogen. Kuhn entwickelte sich in den 1970er Jahren zu einem «anachronistischen Prüfer» (Meier, König, Tornay), der standardisierte Prüfmethode ablehnte. In Königsfelden wurden in dieser Zeit nur noch sporadische Tests an Klinikpatient*innen durchgeführt. Für Liestal und St. Urban sind ab Mitte der 1970er Jahre keine Medikamententests mehr dokumentiert.²⁹

Schliesslich waren sowohl seitens der Kliniken als auch der Prüfarzt*innen *finanzielle Interessen* im Spiel; allerdings wäre es falsch, darin die alleinige Motivation zu sehen. Die Industrie stellte den Kliniken grosse Mengen an Versuchs- und Standardmedikamenten gratis zur Verfügung, teilweise auch weit über die Testphasen hinaus. Für die psychiatrischen Kliniken, die traditionell als Stiefkinder der Gesundheitsversorgung galten und unter Spardruck standen, ergaben sich willkommene Entlastungseffekte; zugleich liessen sich die Versuche gegenüber den vorgesetzten Behörden einfacher rechtfertigen. Anders sah es in Kliniken wie Liestal oder Königsfelden aus, wo Psychopharmaka den Patient*innen lange separat in Rechnung gestellt wurden. Hier dürften Gratispräparate eher die Handlungsspielräume der Ärzt*innen erweitert haben.³⁰ Die Untersuchungen zu Münsterlingen und Zürich zeigen, dass auch Prüfarzt*innen finanziell entschädigt wurden. Ebenfalls leisteten Pharmaunternehmen Beiträge an Kongresse, Forschungsaufenthalte, medizinische Geräte oder finanzierten einzelne Stellen. Von Kuhn ist bekannt, dass er privat Honorare und Umsatzbeteiligungen in Millionenhöhe bezog. An der PUK Zürich flossen solche Einnahmen – in deutlich geringerer Höhe – dagegen in einen Forschungsfonds.³¹

28 Germann, Königsfelden, S. 19–23; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 215–217; Tornay, Zugriffe, S. 171–215; Brandenberger, Psychiatrie, S. 106–174.

29 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 269; Germann, Königsfelden, S. 35; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 19; Richli, Umgang.

30 Germann, Königsfelden, S. 18f.; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 25.

31 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 177–187; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 242f.

Ein breites Spektrum an Versuchspersonen

Wer war von Medikamentenversuchen betroffen? Die Forschung hat sich bislang vor allem mit stationären Settings der Psychiatrie beschäftigt. Nicht zugelassene Medikamente wurden aber auch in Polikliniken und sogar in Fach- oder Hausarztpraxen abgegeben. Sedierende und triebdämpfende Psychopharmaka wurden ab den 1960er Jahren zudem vermehrt in Strafanstalten, Pflege- oder Erziehungsheimen zur Aufrechterhaltung eines reibungslosen Betriebs eingesetzt.³² Für Deutschland und Österreich ist bekannt, dass auch in Kinderheimen nicht zugelassene Präparate getestet wurden.³³ Wieweit in der Schweiz psychoaktive Stoffe ebenfalls ausserhalb der Psychiatrie getestet wurden, ist erst ansatzweise untersucht worden. Immerhin gibt es einige Hinweise: in Aargauer Straf- und Versorgungsanstalten wurde zum Beispiel 1967 ein Hormonpräparat zur Verringerung des Sexualtriebs geprüft. Ebenfalls testete der Psychiater Stefan Herzka Ende der 1960er Jahre im Schulheim Schürmatt (AG) Neuroleptika an mehrfachbehinderten Kindern (sowie später an Patient*innen der Zürcher Kinder- und Jugendpsychiatrie).³⁴

Was die Psychiatrie anbelangt, zeigen die Untersuchungen, dass ein breites Spektrum von Patient*innen betroffen war. Ein eindeutiges Profil aufgrund von Alter, Geschlecht, sozialer Herkunft, Gesundheits- oder Aufnahmezustand ergibt sich nicht. Nicht registrierte Präparate sowie Medikamente, die für Erwachsene zugelassen waren, wurden auch bei Kindern und Jugendlichen eingesetzt, etwa zur Behandlung von Einnässen oder Bewegungsunruhe, aber auch zur Ruhigstellung bei prekären Betreuungsverhältnissen oder zur Vermeidung von Verlegungen in die Erwachsenenpsychiatrie.³⁵ In einigen Kliniken waren Frauen häufiger in klinische Versuche involviert als Männer. Ob die höhere Prävalenz mit dem Patientenprofil der Kliniken oder der bekannten Beobachtung zusammenhängt, dass hospitalisierte Frauen tendenziell aktiver therapiert wurden, ist schwer zu sagen.³⁶ In einigen Kliniken gehörten Langzeitpatient*innen zu den bevorzugten Versuchspersonen. Kuhn griff zum Beispiel auf solche Patient*innen zurück, um die Verträglichkeit und Wirkungskomponenten einer Substanz zu prüfen. Für vertiefte Tests bevorzugte er dagegen Patient*innen oder

32 Loretta Seglias et al., *Alltag unter Zwang. Zwischen Anstaltsinternierung und Entlassung*, Zürich 2019, S. 467–474.

33 Vgl. Beyer et al., *Untersuchungen; Wagner, Arzneimittelversuche; Mayrhofer et al., Kinder*.

34 Germann, *Königsfelden*, S. 52–55; Heinz Stefan Herzka, *Unterwegs im Zwischen. Emigrantenkind, Kinderpsychiater, Schalmiensucher, Frauenfeld 2007*, S. 63 f.; Barbara Strebel-Schlegel, *Schlafstörungen im Kindesalter – erste Behandlungsergebnisse mit Clozapin*, Dissertation, Zürich 1975.

35 Germann, *Königsfelden*, S. 38, 50 f.; Meier, König, Tornay, *Testfall*, S. 105 f., 132, 141; vgl. Ursina Klausner, *Depressive Kinder? Deuten und Behandeln in einem psychiatrischen Ambulatorium um 1960*, in: *Virus 17* (2018), S. 285–293.

36 Gusset, Seglias, Lengwiler, Graubünden, S. 194; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 213; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 21; Manser-Egli, Waldau, S. 20; Germann, Basel, S. 46.

Pfleger*innen, die zuverlässig über die erfahrenen Wirkungen Auskunft geben konnten.³⁷

Insbesondere in der Anfangszeit, als die Wirkungsprofile der Präparate noch unsicher waren, deckten Versuchsreihen oft ein breites Spektrum von Krankheitsbildern ab. Zunächst standen Schizophrenien im Fokus, später kamen – als bedeutsame «Zivilisationskrankheiten» der Nachkriegszeit – affektive Störungen, insbesondere Depressionen, hinzu. Neue Präparate wurden aber auch an anderen Patient*innen geprüft, etwa an Menschen mit kognitiven Behinderungen oder neurologischen Erkrankungen. Die Krankenakten erwecken den Eindruck einer wenig systematischen und nur schwer zu rekonstruierenden Mediationspraxis. Eindeutige Muster bei der Auswahl von Versuchspatient*innen sind kaum festzustellen.³⁸ Mit der Zeit erfolgte zwar eine gewisse Systematisierung der Prüfpläne. An der PUK Zürich existierten in den 1970er Jahren präzise Studiendesigns; aber selbst hier wurden Prüfpräparate weiterhin auch bei Patient*innen eingesetzt, die nicht dem definierten Profil entsprachen. Auch wurden bei bestimmten Versuchsreihen deutlich mehr Patient*innen mit bestimmten Präparaten behandelt, als in den Publikationen ausgewiesen wurde.³⁹

Auch bezüglich der sozialen Herkunft repräsentierten Versuchspatient*innen ein breites Spektrum. Der in der öffentlichen Debatte vermittelte Eindruck, dass Psychiater*innen bei klinischen Versuchen gezielt auf Angehörige der Unterschichten oder besonders vulnerable Personengruppen – wie Heimkinder oder Betroffene fürsorgerischer Zwangsmassnahmen – zurückgegriffen hätten, hat sich nicht erhärtet.⁴⁰ Dabei ist allerdings zu berücksichtigen, dass noch in den 1970er Jahren ein Grossteil der Eintritte in psychiatrische Kliniken aufgrund ärztlicher Zeugnisse oder behördlicher Anordnungen erfolgte.⁴¹ Dies hiesst, dass sich viele Patient*innen, die in Medikamentenversuche involviert waren, auch wenn sie nicht von Zwangseinweisungen im engen Sinn betroffen waren, nicht (ganz) freiwillig in den damals noch überwiegend geschlossenen Kliniken befanden.

Anhand der Krankenakten lassen sich therapeutische und experimentelle Zielsetzungen oft nicht trennscharf auseinanderhalten. Auch aus diesem Grund ist auch die heute in der Medizinethik gängige Unterscheidung zwischen Heilbehandlung, therapeutischer Forschung und Humanexperiment für die historische Analyse nur bedingt hilfreich. Vielfach bleiben die Erwägungen, die zur Ver-

37 Meier, König, Tornay, Testfall, S. 90 f., 104 f.; vgl. Germann, Königsfelden, S. 39; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 21 f.; Manser-Egli, Waldau, S. 21.

38 Z. B. Germann, Königsfelden, S. 37 f.; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 283; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 22 f.; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 236 f.

39 Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 214, 224, 228.

40 Z. B. Germann, Königsfelden, S. 37; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 103 f.; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 22; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 236.

41 Gusset, Seglias, Lengwiler, Graubünden, S. 151; Marietta Meier et al., Zwangsmassnahmen in der Zürcher Psychiatrie 1870–1970, Zürich 2002, S. 75.

schreibung eines Präparats oder zum Wechsel der Medikation führten, anhand der überlieferten Unterlagen unklar. In vielen Fällen kann man aufgrund von kursorischen Hinweisen zwar annehmen, dass sich Ärzt*innen eine positive Wirkung auf das Befinden und Verhalten der Patient*innen erhofften. Dies etwa dann, wenn ein Versuchspräparat abgegeben wurde, nachdem ein anderes Medikament keine Wirkung gezeigt hatte. Es gab aber auch Patient*innen, die über Jahre hinweg und teils ohne schlüssige Gründe mit (mehreren) Versuchspräparaten behandelt wurden.⁴²

Behandlungen mit Standard- und Versuchspräparaten unterschieden sich in der Durchführung nur graduell. Zwar waren Nutzen-Risiko-Abwägungen bei Versuchsbehandlungen unsicherer. Jedoch waren situative Dosisanpassungen, Präparatswechsel oder Wirkstoffkombinationen auch bei Therapien mit zugelassenen Medikamenten verbreitet. Nebenwirkungen wie Bewegungsstörungen, Gewichtszunahme oder Mundtrockenheit wurden auch bei Standardtherapien bis zu einem gewissen Grad in Kauf genommen, oder sogar als notwendiger Teil der Behandlung angesehen (und vielfach mit anderen Medikamenten bekämpft). Bei unerwarteten und schweren Nebenwirkungen, etwa beim Auftreten einer Gelbsucht oder von Sehstörungen, brachen Ärzt*innen Versuchsbehandlungen ab; vereinzelt gab es sogar Nachuntersuchungen.⁴³ In mehreren Kliniken kam es während oder nach der Behandlung mit Prüfpräparaten zu Todesfällen oder Suiziden. Betroffen waren vielfach Patient*innen in einem schlechten Allgemeinzustand, die über lange Zeit mit Psychopharmaka behandelt worden waren. Direkte Zusammenhänge zu den Behandlungsversuchen lassen sich aufgrund der Akten nicht (mehr) feststellen; deutlich erkennbar ist aber auch, dass Ärzt*innen wenig Interesse zeigten, solche Verbindungen überhaupt in Betracht zu ziehen.⁴⁴

Stärker als ein Zugang über Forschungsunterlagen vermittelt die serielle Auswertung von Krankenakten den Eindruck einer Versuchspraxis, die stark in die pharmakologische Behandlungsroutine der damaligen Psychiatrie eingebettet war. Reine Verträglichkeitstests und indikationsfremde Anwendungen ohne erwarteten Patientennutzen stellten dabei Grenzfälle dar. Überwiegend waren jedoch Patient*innen betroffen, die nach den Massstäben der damaligen Ärzt*innen als behandlungsbedürftig galten. Dabei ist allerdings zu berücksichtigen, dass in der Psychiatrie bis in die 1970er Jahre hinein ein stark normalisierendes und wenig risikosensibles Behandlungsverständnis vorherrschend war, das zum Beispiel die Sedierung störender Patient*innen zur Stabilisierung der Anstaltsordnung einschloss. Diese Grundhaltung färbte auch auf die Erprobung neuer Präparate ab. Dennoch sind Vergleiche mit Humanexperimenten an gesunden

42 Z. B. Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 226–230.

43 Z. B. Germann, Königsfelden, S. 48; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 148, 224.

44 Germann, Königsfelden, S. 49 (2 Fälle); Meier, König, Tornay, Testfall, S. 230 f. (36 Fälle); Kantonskanzlei Appenzell Ausserrhoden, Notiz, S. 2 f. (1 Fall).

Proband*innen, wie sie in deutschen Konzentrationslagern oder in US-amerikanischen Gefängnissen durchgeführt wurden, für das historische Verständnis nur bedingt hilfreich. Ebenso ist es verkürzend, Kliniken, an denen Medikamententests durchgeführt wurden, als «Versuchsstationen» (Meier, König, Tornay) zu apostrophieren.⁴⁵ Solche Bezeichnungen widerspiegeln zwar die Bedeutung der Kliniken für die beteiligten Pharmaunternehmen, tragen aber der Tatsache zu wenig Rechnung, dass psychiatrische Einrichtungen Teil der öffentlichen Gesundheitsversorgung und experimentelle Praktiken nahtlos in den klinischen Normalbetrieb integriert waren.

Nachhinkende Regulierungen: Medikamentenversuche und Patientenrechte

Bei der politischen Aufarbeitung spielt die Frage nach der Aufklärung und Einwilligung der Versuchspatient*innen eine zentrale Rolle. Der Grundsatz der informierten Einwilligung gehört seit dem Nürnberger Kodex (1947) und der Deklaration des Weltärztebundes von Helsinki (1964) zu den Grundprinzipien der Forschungsethik. In der Schweiz wurde das Prinzip erstmals 1970 in den Richtlinien für Forschungsuntersuchungen am Menschen der Schweizerischen Akademie der Medizinischen Wissenschaften (SAMW) ausdrücklich genannt.

Die bisherigen Erkenntnisse lassen sich knapp zusammenfassen: Schriftliche Belege, dass Patient*innen über klinische Versuche aufgeklärt wurden und ihre Einwilligung geben konnten, sind, wenn überhaupt, erst aus dem Zeitraum nach 1980 überliefert. Kuhn verzichtete, gemäss eigener Aussage von 1989, sogar bewusst darauf, Patient*innen um ihre Einwilligung zu fragen. Andere Ärzt*innen erklären heute in Zeitzeugeninterviews, dass Patient*innen mündlich aufgeklärt worden seien oder dass man bei freiwillig eingetretenen Personen stillschweigend von einer Zustimmung ausgegangen sei. Wieweit und ab wann Patient*innen mündlich informiert wurden, lässt sich im Einzelfall meist nicht nachprüfen. Klagen über einen Mangel an Versuchspatient*innen, die in den 1970er Jahren aufkommen, deuten immerhin darauf hin, dass in dieser Zeit der Patientenwille stärker berücksichtigt wurde. Offenkundig ist dagegen, dass die Dokumentation des Patientenwillens für das Klinikpersonal lange keine grosse Relevanz hatte.⁴⁶

Verstreute Hinweise in Krankenakten zeigen, dass der Wissensstand der Patient*innen bezüglich ihrer Medikation und die Möglichkeit, auf die Behandlung Einfluss zu nehmen, unterschiedlich waren. Die Bedingungen, unter denen

⁴⁵ Meier, König, Tornay, Testfall, S. 276.

⁴⁶ Germann, Königsfelden S. 28, 42; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 112, 279f.; Manser-Egli, Waldau, S. 38; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 24; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 216, 230f.; Germann, Basel, S. 54.

Versuchspräparate verabreicht wurden, reichten von der Anwendung von physischem Zwang und offener Täuschung über vage Erklärungen und Überredungsversuche bis hin zu subtilen Aushandlungsprozessen zwischen Ärzt*innen und Patient*innen. In ambulanten Settings hatten Patient*innen tendenziell grössere Handlungsspielräume. Bezeichnenderweise wurde die mangelhafte Compliance von ambulanten Patient*innen von den Ärzt*innen deutlich früher problematisiert. Aber auch im stationären Bereich gab es Patient*innen, die sich erfolgreich gegen die Medikation wehren konnten. In den allermeisten Fällen setzten die behandelnden Ärzt*innen aber ihre Vorstellungen durch; Formulierungen wie «es wird beschlossen» oder «es ist vorgesehen» sind in den Krankenakten häufig anzutreffen.⁴⁷ Auch diesbezüglich unterschieden sich Versuchs- und Standardbehandlungen kaum. In beiden Fällen erfolgte die Abgabe von Medikamenten in einem komplexen System von Hierarchien, Zwängen und Formen der Anpassung und Kooperation, wie es für geschlossene Einrichtungen charakteristisch ist. Die «pharmakologische Wende» stellte in dieser Beziehung keine Zäsur dar, vielmehr schloss die Abgabe von Psychopharmaka an eingespielte Praktiken zur chemischen Sedierung und physischen Disziplinierung an.

Bemerkenswert ist, dass die Kliniken seit den 1940er Jahren vor Elektro- und Insulinschockkuren oder psychochirurgischen Eingriffen durchaus die schriftliche Einwilligung der Angehörigen oder des Vormunds einholten. Königsfelden ist, soweit bekannt, die einzige Klinik, die diese Praxis ansatzweise auch bei «Kuren» mit Psychopharmaka fortführte, und zwar unabhängig davon, ob es sich um Standard- oder Versuchspräparate handelte. Ab 1962 verliert sich die Praxis jedoch in den Akten.⁴⁸ Das differenzierte Vorgehen zeigt, dass Ärzt*innen in gewissen Situationen sehr wohl das Bedürfnis hatten, sich abzusichern. Gleichzeitig wird deutlich, dass der wenig sensible Umgang mit der Aufklärungspflicht und dem Patientenwillen bei Pharmakotherapien sowie der Verzicht auf aufwändige Dokumentationsverfahren auch eine Folge des stark routinierten und vergleichsweise risikoarmen Charakters der «Pillen-Psychiatrie» war.

Der Grundsatz, dass medizinische Eingriffe, von Notlagen abgesehen, der Einwilligung der betroffenen Person oder des gesetzlichen Vertreters bedürfen, war in der schweizerischen Rechtsordnung auch in der Nachkriegszeit anerkannt, ebenso die ärztliche Aufklärungspflicht.⁴⁹ Interpretationen, die darauf

⁴⁷ Meier, König, Tornay, Testfall, S. 113–116; Lienhard, Condrau, Baselland, S. 25 f.; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 230–233; Manser-Egli, Waldau, S. 40–47; Richli, St. Urban, S. 20–32; Germann, Basel, S. 48–54.

⁴⁸ Germann, Königsfelden, S. 43; vgl. Meier, König, Tornay, Testfall, S. 280 f.; Rietmann, Germann, Condrau, Zürich, S. 232; Manser-Egli, Waldau, S. 39; Meier, Spannungsherde, S. 196.

⁴⁹ Vgl. Hans Hinderling, Die ärztliche Aufklärungspflicht, Basel 1963. Das Bundesgericht anerkannte erst 1973, dass ein ärztlicher Eingriff den Tatbestand der Körperverletzung erfüllen kann. Nicht ausgeschlossen ist jedoch, dass Gerichte Medikationen ohne informierte Einwilligung als Nötigung oder Persönlichkeitsverletzung beurteilt hätten. Ebenfalls auf den straf- und zivilrechtlichen

hinauslaufen, die damalige Praxis mit dem Hinweis auf eine lückenhafte Spezialgesetzgebung zu entproblematisieren, greifen deshalb zu kurz.⁵⁰ Medikamentenversuche waren auch kein Geheimnis. Die Kliniken wiesen in Jahresberichten und Forschungspublikationen darauf hin, dass sie neue Präparate testeten. Jedoch stellten weder die politisch Verantwortlichen noch die Aufsichtsbehörden die Handlungsautonomie der Klinikdirektoren infrage. Das gezielte Wegschauen war auch eine Folge davon, dass in der Medizin bis in die 1970er Jahre ein paternalistisches Handlungsverständnis vorherrschend war und ethische Fragen, wenn überhaupt, vor allem unter dem Aspekt der ärztlichen Fürsorgepflicht verhandelt wurden.

Die Registrierung neuer Arzneimittel fiel seit 1942 in die Zuständigkeit der Interkantonalen Kontrollstelle für Heilmittel, die im Auftrag der Kantone tätig war. Wie andere Zulassungsbehörden reagierte sie 1963 mit verschärften Registrierungsanforderungen auf den «Contergan-Skandal» in Deutschland. Die steigende Bedeutung von Sicherheits- und Wirksamkeitsnachweisen hatte allerdings zunächst vor allem zur Folge, dass der Bedarf nach klinischen Studien – und damit nach Versuchspatient*innen – noch weiter zunahm. Demgegenüber hinkte der Rechtsschutz der Patient*innen lange – und nicht nur in der Schweiz – deutlich hinterher. Die Richtlinien der SAMW von 1970, welche keinen Gesetzescharakter hatten, wurden in der klinischen Praxis erst nach und nach zur Kenntnis genommen. In der Psychiatrie war dies umso problematischer, als hier viele Patient*innen zwangsuntergebracht waren und ihnen die Einsichts- und Entscheidungsfähigkeit abgesprochen wurde. Erst ab den 1970er Jahren setzte sich unter dem Einfluss von Patientenrechtsbewegungen und internationaler Standards ein autonomiezentriertes Patientenrechtsverständnis langsam durch. Zunächst verbesserten einzelne Kliniken die Patientenaufklärung und setzten Ethikkommissionen zur Beurteilung klinischer Studien ein. Kantonale Spital- und Psychiatriegesetze bauten den Rechtsschutz von Patient*innen dann weiter aus und unterstellten zum Beispiel klinische Versuche der Bewilligungspflicht. In den 1990er Jahren folgten Regelungen zur Zwangsmedikation. Eine umfassende Normierung der klinischen Forschung auf Bundesebene erfolgte jedoch erst mit dem Heilmittelgesetz von 2000.⁵¹

Rahmen verweist mit Blick auf Deutschland Beyer et al., *Medikamentenversuche*, S. 60f. Zur Frage der Staatshaftung: Liliane Minder, *Die Unverjährbarkeit von Ansprüchen aus Grundrechts- und Kerngehaltsverletzungen*, Zürich 2020.

⁵⁰ Richli, St. Urban, S. 44.

⁵¹ Mit weiteren Verweisen Germann, Königsfelden, S. 25–30; Meier, König, Tornay, Testfall, S. 196–202.

Fazit und weiterführende Fragestellungen

Medikamentenversuche in der Schweizer Psychiatrie fanden bis in die 1970er Jahre hinein in einem Spannungsfeld zwischen therapeutisch-wissenschaftlichem Aufbruch, kommerziellen Interessen und dem Beharrungsvermögen autoritärer, stark normalisierender und wenig grundrechtssensibler Strukturen und Praktiken statt. Versuchspatient*innen hatten kaum Einfluss auf ihre Behandlung und waren in den Kliniken, trotz punktueller Verbesserungen, vielfach belastenden Lebenssituationen ausgesetzt. Experimentelle Praktiken waren dabei eng mit der Behandlungsroutine verflochten. Medikamentenversuche hatten vielfach – wenn auch nicht immer – eine therapeutische Komponente, was eindeutige Abgrenzungen und Beurteilungen aus heutiger Sicht nicht einfach macht. Ihre beträchtliche Verbreitung deutet darauf hin, dass Medikamentenversuche als systemimmanente Begleiteffekte und Treiber der pharmakobasierten Modernisierung der Psychiatrie seit den 1950er Jahren angesehen werden müssen. Ein Stück weit zu relativieren ist deshalb der Konnex, der in der öffentlichen Debatte gemeinhin zwischen Medikamentenversuchen und fürsorgerischen Zwangsmassnahmen hergestellt wird. Vielmehr zeigt sich die Notwendigkeit, die Problematik psychiatrischer Unterbringungen und Interventionen stärker und differenzierter in die Diskussion über die staatliche Zwangsfürsorge einzubeziehen.

Die vorliegende Übersicht hat versucht, aufgrund des Forschungsstands ein Gesamtbild zu skizzieren. Angesichts der disparaten Quellenlage und des Umstands, dass weitere Auswertungen von Krankenakten kaum mehr substanzielle Erkenntnisgewinne versprechen, wird es zielführend sein, weitere Forschungsarbeiten in einem grösseren Verbund und aus einer gesamtschweizerischen oder eher noch transnationalen Perspektive anzugehen.⁵² Dabei wäre der Fokus auch auf Aspekte zu legen, die bisher unterbelichtet geblieben sind. Drei Punkte seien in diesem Zusammenhang besonders hervorgehoben: *Erstens* stellt sich die Frage, inwiefern und unter welchen Umständen psychoaktive Stoffe auch in sozialen Einrichtungen ausserhalb der Psychiatrie verabreicht und getestet wurden. Hierzu liegen erst punktuelle Erkenntnisse vor. *Zweitens* ist, was angesichts des Ausgangspunkts der Debatte um Kuhn erstaunt, bislang für die Schweiz noch kaum untersucht worden, inwieweit auch Kinder und Jugendliche in klinische Versuche involviert waren. Nicht davon zu trennen ist die Frage, welche Bedeutung Psychopharmaka generell in der Kinder- und Jugendpsychiatrie hatten. *Drittens* wären die Befunde noch stärker in den Kontext der therapeutischen Innovationsschübe der Nachkriegsmedizin und der damit verbundenen Experimentalpraktiken zu stellen. Wie bereits ein kurzer Blick in einschlägige Fachjournale zeigt, waren klinische Tests auch in der somatischen

52 Vgl. das Postulat Suter Gabriele 21.3328 «Medikamentenversuche an Menschen in der Schweiz umfassend aufarbeiten» vom 18.3.2021.

Medizin weit verbreitet. Zu fragen wäre, ob die Versuchsbedingungen – etwa bezüglich der Zusammenarbeit mit Pharmaunternehmen oder der Respektierung der Patientenrechte – mit denjenigen in der Psychiatrie vergleichbar waren. Eingehender zu untersuchen wären auch die Rolle der staatlichen Arzneimittelbehörde und die Entwicklung der Standards für die Zulassung neuer Medikamente. Damit diese und weitere Fragestellungen weiterverfolgt werden können, ist es allerdings nötig, dass noch bestehende administrative und praktische Hürden zu bekannten Archivbeständen, insbesondere zu den Archiven von Industrieunternehmen und der Arzneimittelbehörde Swissmedic, abgebaut und weitere Quellenbestände wie zum Beispiel allenfalls noch vorhandene Privatnachsätze gesichert und der Forschung zugänglich gemacht werden.

Urs Germann, Universität Bern, Institut für Medizingeschichte, Bühlstrasse 26,
3012 Bern, urs.germann@img.unibe.ch

The «Swiss Alpine Conservation Movement» (1980–2005): Possibilities and Limitations of a Two-Mode Network

Romed Aschwanden, Maria Buck, Kira J. Schmidt

Abstract

This paper makes the case for using two-mode networks, and participation networks in particular, as a valuable tool for historical network analysis (HNA). In two-mode networks, the historical source material is presented in adequate detail while allowing for a more accurate handling of the empirical complexity. The projection into one-mode networks enhances the use of HNA as a heuristic tool. In this paper, the possibilities and limitations of two-mode networks and their relative projection are illustrated by a case study of the Swiss Alpine conservation movement. The Swiss Alpine conservation movement was a social movement that arose in Switzerland in the 1980s. The movement successfully opposed the increasing transit traffic of the European Community and the negative impact of this traffic on the Swiss population and the natural Alpine environment.

Historical network analysis (HNA) has become an essential method in Digital History and Digital Humanities.¹ HNA borrows concepts, methods, and basic premises from the social sciences.² The interest of historical and social network analysis (SNA) is quite similar: They focus on the relationship between individuals and their surrounding structure, with social relationships viewed as building blocks of the social world.³ SNA explores the relationships between social actors through the empirical collection of information and the application of mathematical computations. In addition, these findings can be visualized using network graphs consisting of «nodes» (i.e. actors, or more general, entities) connected by «edges» (i.e. relations), commonly depicted as circles and lines. These models of social relations, nowadays created by computer software, are the result of statistical calculations and algorithms.

Social interactions, relationships, and research questions about them tend to be quite complex. In SNA, researchers use models of different levels of complexity to map these social relations. The basic type of network is a one-mode

1 The research for this article was funded as a Lead Agency Project by the research funds of Austria (Leading House; FWF-Nr. I 3697-G28), Germany (DFG-Nr. 392198021), and Switzerland (SNF-Nr. 100019E_176479). The authors thank Henrike Rudolph, Cindarella Petz, and Sytze Van Herck for their detailed comments on an earlier version of this paper.

2 On Digital Humanities and the productive use of networks, see: Fotis Jannidis, Hubertus Kohle, Malte Rehbein (eds.), *Digital Humanities. Eine Einführung*, Stuttgart 2017, esp. pp. 147–161.

3 Martin Düring, Linda von Keyserlingk, *Netzwerkanalyse in den Geschichtswissenschaften. Historische Netzwerkanalyse als Methode für die Erforschung von historischen Prozessen*, in: Rainer Schützeichel, Stefan Jordan (eds.), *Prozesse. Formen, Dynamiken, Erklärungen*, Wiesbaden 2015, pp. 337–350, here: p. 338.



Figure 1: Network types: one-mode network (left), two-mode network (right); grey: person, light grey: event/social club.

network displaying one type of node and one type of edge. For example, the network in *Figure 1, left*, shows a relationship – friendship, kinship, or correspondence – between person A and person B. For more complex social situations, multi-mode networks, amongst them, two-mode networks – which will be discussed in this paper – can be used. As the name suggests, two-mode networks consist of two types of nodes. Edges only connect nodes of different types.⁴ Two-mode networks are also referred to as bipartite, bimodal, or affiliation networks. For example, the network in *Figure 1, right*, shows person A and person B attending the same event or them being part of the same social club (symbolized by the light grey node). Thus, person A and person B are indirectly connected.

Two-mode networks have a long tradition in social network analysis and have become quite common in historical studies.⁵ The basic assumption is that being in the same places or sharing common frameworks of interaction, enables the formation of social ties.⁶ Studies in social sciences usually focus on the affiliation of actors to associations, extracting relational data from affiliation or participation lists, or on actor-event relationships such as co-authorship and citation networks. One prevalent use of two-mode networks in historical network analysis similarly relates persons to texts, as in Aline Deicke's study of polemical pamphlets during the Reformation.⁷ Studies of connections between persons and places are also common,⁸ for example Kaiser et al.'s investigation of artist migra-

⁴ For an introduction to two-mode networks, see: Albert-László Barabási, *Network Science*, Cambridge 2016, section 2.7 «Bipartite Networks» networksciencebook.com/chapter/2#bipartite-networks.

⁵ Allison Davis, Burleigh B. Gardner, Mary R. Gardner, *Deep South. A Social Anthropological Study of Caste and Class*, Chicago 1941 is commonly cited as a pioneering study. However, Dickison, Magnani, and Rossi, argue that the idea of different types of nodes is anticipated in a 1934 study by Jacob Levy Moreno. Mark E. Dickison, Matteo Magnani, Luca Rossi, *Multilayer Social Networks*, Cambridge 2016, p. 24.

⁶ Alexander Rausch, *Bimodale Netzwerke*, in: Christian Stegbauer, Roger Häußling (eds.), *Handbuch Netzwerkforschung*, Wiesbaden 2010, pp. 421–432, here: p. 421.

⁷ Aline J. E. Deicke, *Networks of Conflict: Analyzing the 'Culture of Controversy' in Polemical Pamphlets of Intra-Protestant Disputes (1548–1580)*, in: *Journal of Historical Network Research* 1 (2017), pp. 71–105.

⁸ In archaeology, two-mode networks are used to connect objects to the place they are found. For an overview of archaeological network analysis, see: Anna Collar, Fiona Coward, Tom Brughmans, Barbara Mills, *Networks in Archaeology. Phenomena, Abstraction, Representation*, in: *Journal of Archaeological Method and Theory* 22/1 (2015), pp. 1–32.

tion in Austria.⁹ The affiliation of persons to organizations presents another valuable use for two-mode network analysis, as in Henrike Rudolph's exploration of female activists' biographies in twentieth-century China or Ceserani et al.'s study of British architects in eighteenth-century Italy.¹⁰ Similarly, this paper focuses on people's participation in events or the relation of persons to events. Multi-mode networks have also found their way into historical network research, as in Ingeborg van Vugt's analysis of books in the Republic of Letters, which maps senders, receivers, letters, cited books, authors, subjects, and languages.¹¹

While two-mode networks offer numerous possibilities for historical research, they also come with limitations. The calculation of the standard network metrics (statistical computations to measure social interaction) was developed for one-mode networks and cannot simply be adopted. Social network research is currently dealing with problems arising from two-mode networks, but network analysis software used by historians does not yet include the newest calculation methods. There is, however, a commonly used workaround: network projection. Thereby, a two-mode network is converted – «projected» – into (two) one-mode networks. While two-mode networks represent an indirect connection between nodes of the same type, one-mode networks draw models of direct connection. In our example: Instead of person A and person B being participants in the same event (two-mode network), they are now modeled as actually meeting at the event (one-mode network).

Although this projection is easy to accomplish with the help of adequate software, the interpretation of its outcome is complex. Can we presume direct contact between different people at an event? How do we interpret this uncertainty as historians? While two-mode networks are complex models of historical sources, projections of these networks represent a more simplified picture – but offer the whole range of network metrics. So is coding data for a two-mode network worthwhile when it needs to be projected for statistical analysis? Is there more to learn from the process of network projection? Why choose a two-mode

9 Maximilian Kaiser, Matthias Schlögl, Katalin Lejtovicz, Peter Alexander Rumpolt, Artist Migration through the Biographer's Lens. A Case Study Based on Biographical Data Retrieved from the Austrian Biographical Dictionary, in: *Journal of Historical Network Research* 2 (2018), pp. 76–108.

10 Henrike Rudolph, Structures of Empowerment. A Network Exploration of Women Activists' Collective Biographies in Twentieth-Century China, in: Cécile Armand, Christian Henriot, Huei-min Sun (eds.), *Knowledge, Power, and Networks. Elites in Transition in Modern China*, Leiden 2022 [forthcoming]; Giovanna Ceserani, Giorgio Caviglia, Nicole Coleman, Thea de Armond, Sara Murray, Molly Taylor-Polesky, *British Travelers in Eighteenth-Century Italy. The Grand Tour and the Profession of Architecture*, in: *American Historical Forum* 122/2 (2017), pp. 425–450.

11 Ingeborg van Vugt, *The Structure and Dynamics of Scholarly Networks between the Dutch Republic and the Grand Duchy of Tuscany in the 17th Century*, PhD thesis, University of Amsterdam 2019.

network for analysis? To put it simply: What are the possibilities and limitations of two-mode networks?

This paper discusses the comparison of both modes of networks as a heuristic tool for historians. We advocate that HNA benefits from the combined analysis of two-mode networks and their corresponding one-mode projections. Historians interested in both qualitative and quantitative methods must determine how these different modes of networks best complement each other with respect to their specific research interests. Our aim here is to share the insights we have gained during the research project «Issues with Europe: A Network Analysis of the German-Speaking Alpine Conservation Movement (1975–2005)». In the course of the project, we applied HNA not as an end to itself, but as a useful expansion of the historiographical methodological framework.¹² Our reflections may be useful to other researchers dealing with similar primary sources, namely participation records.

The structure of the article is as follows: The following part gives the historical context of the research object, the Swiss Alpine conservation movement. Drawing from an empirical analysis of this topic, the article discusses in the next section the possibilities and limitations of two-mode networks for historical network research. In the conclusion, the results are summarized and implications for further research are discussed.

Case Study: The Swiss Alpine Conservation Movement

The source material for our case study was based on archival material from the Swiss Alpine conservation movement, a social movement formed in the 1980s against traffic development in the Alps. The Alps represent a geographical boundary, but not an insurmountable border within the European continent.¹³ Since the early modern period, warlords, travelers, and traders successfully conquered the natural mountain barrier.¹⁴ At the end of the nineteenth-century efforts to ease transit across the Alps were accelerated, supported by technological progress, notably railways. The first important railway tunnel across

¹² The project analyzes the disputes over European Alpine transit policy from the 1970s to the 2000s, with a comparative focus on Austria and Switzerland and a detailed analysis of the European level. For more information visit the project's website: <https://www.uibk.ac.at/projects/issues-with-europe/index.html.en>; For the Swiss case study, which provided the empirical base for this paper, see: Romed Aschwanden, *Politisierung der Alpen. Umweltbewegungen in der Ära der Europäischen Integration (1970–2000)*, Köln 2021.

¹³ Jean-François Bergier, *Des Alpes traversées aux Alpes vécues*, in: *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen 1* (1996), pp. 11–21.

¹⁴ Reto Furter, *Transitverkehr in den Alpen. Einige Mengenangaben*, in: *Wege und Geschichte 2* (2007), pp. 18–23; Jon Mathieu, *The Alps. An Environmental History*, Medford 2019.

the Alps, the *Mont-Cenis* or *Fréjus Tunnel*, opened in 1871.¹⁵ Other large-scale Alpine transit infrastructures, such as the *Gotthard Tunnel* (1882) or the *Lötschberg Bergstrecke* (1913), soon followed and trans-Alpine traffic, spurred by trade and tourism, continued to increase ever since.

In the second half of the twentieth-century, traffic additionally increased through the construction of automobile infrastructure, namely Alpine highways and their corresponding tunnels. After more than twenty years of economic growth since World War II, Switzerland completed its new highway route through the Alps. The *Gotthard Road Tunnel* between Göschenen and Airolo was opened in 1980. The new tunnel and highway were heralded as being of great European importance.¹⁶ A similar development took place in Austria, where the *Brenner Highway* from Innsbruck (Austria) to Brixen (Italy) was finished in 1972. At the time it was presented as an infrastructure to overcome state borders, to expedite the integration of Europe, and to guarantee a peaceful and prosperous future.¹⁷ Both highways transversing the Alps were of central importance to the European transport network and thus for the European economy.¹⁸ The European Communities likewise embraced the new infrastructures, which eased the vital traffic and trade between the northern and southern parts of the continent.¹⁹

While these projects received international praise, the local population began to suffer from the effects of the highway system. Constant noise, air pollution, and the destruction of the pristine Alpine landscape were among the chief complaints. In Austria, Italy, and Switzerland citizen initiatives and coalitions for action were formed along the transit routes in opposition to the growing traffic and in order to protect public health and conserve Alpine nature.²⁰ These groups – among them the *ARGE Lebensraum Tirol* (1985), the *Dachverband für Natur- und Umweltschutz in Südtirol* (1982), and the *Alpen-Initiative in Switzerland* (1989) – strove for political participation, organized protest campaigns, attract-

15 Asciano Schneider, *Gebirgsbahnen Europas*, Zürich 1967.

16 Anon., *Gotthard-Strassentunnel eröffnet*. Würdigung eines Kommunikationsereignisses, in: *Neue Zürcher Zeitung*, 7. September 1980.

17 Magdalena Pernold, *Die Brennerautobahn als Infrastruktur für Verkehr und Transit*. Zur Entgrenzung geografischer Verkehrsräume im Zeitraum ihrer Realisierung, in: *Geschichte und Region* 25/2 (2016), pp. 64–81, here: p. 67.

18 Frank Schipper, Johan W. Schot, *Infrastructural Europeanism, or the Project of Building Europe on Infrastructures*. An Introduction, in: *History and Technology* 27/3 (2011), pp. 245–264; Per Högselius, Arne Kaijser, Erik van der Vleuten, *Europe's Infrastructure Transition*. Economy, War, Nature, Basingstoke 2015.

19 Christoph Stadel, *The Brenner Freeway (Austria–Italy): Mountain Highway of Controversy*, in: *Mountain Research and Development* 13/1 (1993), pp. 1–17, here: p. 2 f.

20 For the impact of transit and social resistance on Alpine conservation, see: Romed Aschwanen, Maria Buck, Patrick Kupper, Kira J. Schmidt, *Moving Mountains*. The Protection of the Alps, in: Anna-Katharina Wöbse, Patrick Kupper (eds.), *Greening Europe*. Environmental Protection in the Long Twentieth Century – A Handbook, Berlin, Boston 2021, pp. 217–242.

ed media attention, and collaborated transnationally.²¹ The emergence of such movements in the Alps corresponded with the global rise of the environmental movement and debates about limited planetary resources since the 1970s.²²

Focusing on the Swiss case, our research applied a bottom-up perspective to explore the citizen initiatives of what we call the Swiss Alpine conservation movement. Following Dieter Rucht's definition of social movements, we define the Swiss Alpine conservation movement as a network of individuals, groups, and organizations that, based on a collective identity, tried to bring about fundamental social change in the Alps through public protest.²³ The movement coalesces only after 1989. Before 1989 different local Alpine conservation movements are discernible, but with hardly any connections and exchanges between them.²⁴

Historical network analysis has proven a promising method to analyze social movements in general.²⁵ In our study, we used HNA to examine the complex interplay between societal and political actors and to trace social and organizational ties across group boundaries and decision-making levels. As part of a mixed-methods approach that goes beyond traditional qualitative historical research, quantitative HNA was used as a tool to develop further research questions for qualitative historical analysis.²⁶ We started by developing a relational database based on extensive archival research.²⁷ The archives of the *Alpen-Initia-*

21 The scope and forms of resistance varied for each group, region, and political system.

22 John McCormick, *Reclaiming Paradise. The Global Environmental Movement*, Bloomington 1989.

23 Dieter Rucht, *Modernisierung und neue soziale Bewegungen. Deutschland, Frankreich und USA im Vergleich*, Frankfurt a. M., New York 1994, p. 76.

24 Romed Aschwanden, «Für eine Opposition in den Alpen». *Transnationale Dimensionen des Widerstands gegen den Transitverkehr durch die Alpen in den 1990er Jahren*, in: *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen* 23 (2018), pp. 259–273, here: p. 260 f.

25 Jens Aderhold, *Soziale Bewegungen und die Bedeutung sozialer Netzwerke*, in: Christian Stegbauer, Roger Häussling (eds.), *Handbuch Netzwerkforschung*, Wiesbaden 2010, pp. 739–753, here: p. 739. For a similar approach, see: Rachel Stevenson, Nick Crossley, *Change in Covert Social Movement Networks. The 'Inner Circle' of the Provisional Irish Republican Army*, in: *Social Movement Studies* 13/1 (2014), pp. 70–91.

26 Marten Düring, *Verdeckte soziale Netzwerke im Nationalsozialismus. Die Entstehung und Arbeitsweise von Berliner Hilfsnetzwerken für verfolgte Juden*, Berlin 2015, pp. 66–73. Ulrich Eumann points out the different viewpoint that HNA offers on the primary sources and the confusion («*Wahrnehmungssirritation*») that is sometimes caused by the visualized network: Ulrich Eumann, *Heuristik. Hypothesenentwicklung und Hypothesentest*, in: Marten Düring, Ulrich Eumann, Martin Stark, Linda von Keyserlingk (eds.), *Handbuch Historische Netzwerkforschung. Grundlagen und Anwendungen*, Münster 2016, pp. 123–138, here: p. 129.

27 Various database and visualization software was tested during this research project. Eventually, the tool Nodegoat was chosen for managing the database and Gephi for visualizations and network metrics. On Nodegoat, see: Pim van Bree, Geert Kessels, *nodegoat. a web-based data management, network analysis & visualisation environment*, <http://nodegoat.net> from LAB1100 <http://lab1100.com>, 2013 (07.09.2021); on Gephi, see: Mathieu Bastian, Sebastian Heymann, Mathieu Jacomy, *Gephi. An*

tive, *Initiative Transport Europe, Mountain Wilderness Switzerland*, and the *Oberwalliser Gruppe Umwelt und Verkehr* all hold vast records of meetings over a time span of about twenty years.²⁸ These serial sources lend themselves well to network analysis as they provide high consistency of data over a long period and thus allow for quantitative analysis.²⁹ For the qualitative part of the analysis, the research corpus was supplemented by additional sources, for example from the Swiss federal government.³⁰

The basis of the relational database (on which the HNA is built) was an entity-relationship model (ERM). This first conceptual step of data modeling specifies how the (historical) facts and processes are to be encoded: it defines entities, the relations between the entities, and possible entity attributes.³¹ In our ERM, the defined entities were persons and events. Constructing the network, persons and events became nodes, and the edges *ipso facto* represented the participation of persons in these events. As edges exist only between different types of nodes, no direct relations between persons were established. A broad definition of «event» encompassed regular meetings, small gatherings, or one-off conferences. Following the project's research interests, all event-nodes were provided with the following attributes: date (start, end), location (street/place), and social field (field).³² The social field («social movement», «science», «politics») was assigned based on the field in which the organizers worked. For example, conferences organized by the CIPRA were categorized as expert events, meetings of the *Alpen-Initiative* as social-movement events (*Figure 2*).³³ Person-nodes were not

Open Source Software for Exploring and Manipulating Networks, in: International AAAI Conference on Weblogs and Social Media, 2009.

²⁸ These five organizations were selected as representative examples of Alpine conservation in Switzerland.

²⁹ André Mach, Thomas David, Stéphanie Ginalski, Felix Bühlmann (übers. Adrian Zimmermann), *Schweizer Wirtschaftseliten 1910–2010*, Baden 2017. On the difficulties of historical network research and all quantitative methods in history, see: Claire Lemercier, Claire Zalc, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris 2008, pp. 19–47.

³⁰ It was necessary to expand from a realist definition of the network to a nominalist one. For «nominalist» and «realist» definitions of networks, see: Mario Diani, *Green Networks. A Structural Analysis of the Italian Environmental Movement*, Edinburgh 1995, p. 7.

³¹ Fotis Jannidis, *Grundlagen der Datenmodellierung*, in: Jannidis, Kohle, Rehbein, *Digital Humanities*, pp. 99–108, here: p. 103.

³² Date stamping also makes it possible to construct a temporal network and explore development over time.

³³ The *Commission Internationale pour la Protection des Régions Alpines* (CIPRA) was founded in 1952 in St. Gallen (Switzerland) by members of the International Union for the Protection of Nature (IUPN, today IUCN). The CIPRA started as a transnational expert organization mainly concerned with traditional conservation issues such as the protection of iconic landscapes. During the 1980s, it underwent a transition into a highly recognized organization on a European level, calling for a more encompassing view of the Alpine environment that included economic activity and the specific cultural heritage of the region. See: CIPRA International (eds.), *50 Jahre CIPRA*, in: CIPRA info 64 (2002). The *Alpen-Initiative* was a Swiss group of left and green activists from the Alpine regions

Name	Start	End	Street_Place	Field
CIPRA Jahresfachtagung	1991	1991	Château-d'Oex (CH)	ExpertInnen
"Schwimmen gegen Europas Strom"	1991	1991	Maloja (CH)	Bewegung
3. Informationssitzung AG Alpenkonvention CH	23-11-1990	23-11-1990	Bern (CH)	Politik
2. Tagung Arbeitsgruppe Hoher Beamter für die Alpenkonvention	05-09-1990	05-09-1990	Vienna (AT)	Politik
2. Informationssitzung AG Alpenkonvention CH	10-08-1990	10-08-1990	Bern (CH)	Politik
OGUV Vorstand	11-06-1990	11-06-1990	Brig (CH)	Bewegung
1. Tagung Arbeitsgruppe Hoher Beamter für die Alpenkonvention	31-05-1990	31-05-1990	Vienna (AT)	Politik

Figure 2: Screenshot taken from the nodegoat database showing the «event» nodes.

provided with any attributes, as the sources provided only little personal information about the participants.

Based on this dataset, we constructed an undirected, unweighted, two-mode network.³⁴ The network of the Swiss Alpine conservation movement from 1980 to 2005 consists of 2'360 nodes (2'035 persons and 325 events) and 5'104 edges (Figure 3).

Two-Mode Networks: Possibilities and Limitations in Historical Research

In general, «events» offer extensive opportunities for historical network research. Most events produce primary sources which may find their way into archives.³⁵ Even correspondence about invitations and cancellations or media

Grison, Uri, and Valais formed in 1989. It launched a popular initiative to protect the Swiss Alpine regions from the growing trans-Alpine transport of goods, which – against all predictions – was passed by Swiss voters in February 1994. See: Aschwanden, «Opposition».

³⁴ We deliberately chose «constructed» instead of the commonly used «reconstructed». The network(s) generated from data collection cannot claim to reconstruct a past reality. Due to the level of abstraction, the incompleteness of the data, and presuppositions made e.g. about the boundaries of the network, the network works more like a model – a tool for the historian. For the use of networks as models, see: Fotis Jannidis, *Netzwerke*, in: Jannidis, Kohle, Rehbein, *Digital Humanities*, pp. 147–161, here: p. 160. For how historical theory deals with (re-)constructing the past, see: Chris Lorenz, *Konstruktion der Vergangenheit. Eine Einführung in die Geschichtstheorie*, Köln 1997; Horst Walter Blanke, *Historik*, in: Stefan Jordan (eds.), *Grundbegriffe der Geschichtswissenschaft*, Stuttgart 2001, pp. 148–151.

³⁵ On the difference between HNA and SNA and the role of the archive, see: Claire Lemerrier, *Formale Methoden der Netzwerkanalyse in den Geschichtswissenschaften. Warum und Wie?*, in: *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 23/1 (2012), pp. 16–41; Daniel Reupke, *Claudia Volk, Von der Akte zum Netzwerk. Erfahrungsbericht aus der Werkstatt des Historikers*, in: Michael Schönhuth et al. (eds.), *Visuelle Netzwerkforschung. Qualitative, quantitative und partizipative Zugänge*, Bielefeld 2013, pp. 297–316.



Figure 3: The Swiss Alpine conservation movement, 1980–2005. Visualization made with Gephi (version 0.9.2); grey: person, light grey: event; algorithm: ForceAtlas 2.

reporting can provide insights. In our case study, the analyzed events such as board meetings and academic conferences were recorded on attendance sheets or meeting minutes. In discussing the possibilities and limitations of two-mode networks in historical research, we will refer to our research on the Swiss Alpine conservation movement. Our observations on the application of two-mode networks can be divided into three main points.

Firstly, the two-mode network approach made it possible for us to include an adequate amount of historical information during the coding process.³⁶ Compared to one-mode networks more details get preserved: We can track each person's participation in the events. The primary source, in our case the attendance list, is virtually reproduced in the database. This makes data coding easier, i. e. less abstract and more comprehensible. Due to the nature of our sources – the two-column attendance list lends itself well to a two-mode network (Figure 4) – we did not opt for a more complex multi-mode network. Consistency of data increases when the amount of information to code decreases. The two-mode

³⁶ A prerequisite was of course the availability of suitable source material.

**JAHRESFACHKONFERENZ - Schwangau
1992****Teilnehmer/Participants/Participant**

Aebi, Christian
Sigmaphan AG
Zähringerstr. 61
CH-3012 Bern

Achmüller, Landesrat Dr., Erich
Südtiroler Landesregierung
I- 39000 Bozen

Albrecht, K.-F.
Forschungszentrum Jülich
Josefstr. 117
D- 52428 Jülich

Ambros, Dr., Werner
Bundesministerium für Ernährung,
Landwirtschaft und Forsten
Rochusstr. 1
D-53123 Bonn

Arbter
Bundeskanzleramt
Sektion IV, Abt. 4- Raumplanung u. Regionalpolitik
Renngasse 5
A- 1010 Wien

CIPRA Jahresfachtagung (01-10-1992)

(ngBG3D98kBQN1BQusBJ3mMmtiBN)

ID_c 2566

start 01-10-1992

end 03-10-1992

source/archive CIPRA Publikationen Jahresfachtagung

type Event

field ExpertInnen

level europäisch

Sub-Objects: Overview [location] [participants]

25 1 - 25 of 187 < 1 2

Teilnehmer

Achmüller Erich

Aebi Christian

Agostini Antonella

Albrecht K.-F.

Ambros Werner

Figure 4: CIPRA annual conference in 1992: original attendance record (left) – database entry (right).

network is as simplified as useful and as complex as necessary for our purposes: It aims at balancing between the advantages of keeping the analysis simple but still appropriate for understanding complex phenomena.

The origin of a connection is visually traceable in the two-mode network: In a one-mode network, this information is lost. Establishing clear coding guidelines also makes it possible to share the task of data coding. Of course, this is not meant to suggest that the usual problems of historical network analysis, or rather historical research in general, are diminished. On the contrary, the abstraction of source material through coding brought essential source criticism concerns to the foreground. In our case study, we encountered illegible handwriting, poor-quality copies, missing pages, people with the same or similar name, inconsistent spelling of names, etc. Participants could have left a meeting earlier, joined later, forgotten to, or intentionally not signed their names on the attendance list. All in all, no definitive statement can be made on who actually attended an «event» – a challenge that also applies to historiography in general.

As a by-product of network analysis, insights into the membership of an organization are given. None of the organizations investigated in our case study had a membership record which would have given conclusions about their structure. This aspect could only be uncovered with the help of the foundational work

for the network analysis. HNA was thus helpful for establishing a quantitative picture of the Alpine conservation movement in Switzerland from 1980 to 2000. Thanks to the two-mode approach, the generation of this membership list can be reproduced: Each member can be tied to the events they attended. This also offers the possibility of re-using the collected data for future research.

Secondly, the indirect connection established by two-mode networks is often considered a limitation, but we argue that this does not prevent the analysis of two-mode networks from being useful. On the contrary, this can be regarded as an advantage: The indirect connection is more accurate to the source material and cautions against simplified interpretation. For the analysis of the Swiss Alpine conservation movement, the two-mode network only maps joint participation. Attendance at the same «event» does not automatically imply interaction, exchange of information, or future reciprocal support. The extent to which any kind of relation – from friendly to hostile – between the participants can be established also depends on several factors, among them the size of the «event». Then again, repeated attendance of the same people at several events makes an interaction between them more likely.

Thus, the network graph does not depict the actual interaction of participants, but rather their potential to interact.³⁷ In our opinion, the fact that the network does not assume any direct relations can be seen as an advantage. Graphical visualizations of networks tend to claim an objective ontological state, which means one runs the risk of seeing them as a reconstruction of (past) reality.³⁸ This applies to one-, two-, and multi-mode networks alike. When conducting research, it is essential to remember that a network graph and its underlying dataset represent nothing more than a model of social relations. In our case, the two-mode network perhaps makes this model character more explicit than a one- or multi-mode network, as the origins of the network connection are visible and the reduction to only two factors makes the simplification of «historical reality» obvious.

Thirdly, although the calculation of the standard metrics is more difficult for two-mode networks than for one-mode networks, this limitation can be overcome and offers the possibility of engaging more closely with the underlying dataset.³⁹ In the following, we will discuss the meaning of network metrics, show

³⁷ Rausch, *Bimodale Netzwerke*, p. 421. For the differentiation between interaction and relationship, see: Emily Erikson, *Formalist and Relationalist Theory in Social Network Analysis*, in: *Sociological Theory* 31/3 (2013), pp. 219–242, here: p. 227.

³⁸ Markus Gamper, Michael Schönhuth, *Ansätze und Verfahren der visuellen Netzwerkforschung*, in: Katharina Lobinger (eds.), *Handbuch visuelle Kommunikationsforschung*, Wiesbaden 2016, pp. 1–27.

³⁹ Networks can be explored visually or using statistical analysis; on the latter, see: Marten Düring, Florian Kerschbaumer, *Quantifizierung und Visualisierung. Anknüpfungspunkte in den Geschichtswissenschaften*, in: Düring et al. (eds.), *Handbuch Historische Netzwerkforschung*, Münster 2016, pp. 31–43, here: p. 40.

the deviation in the calculation results, and present the implications for our interpretation of the network.

One of the most important metrics for examining a network's internal structure is centrality. Centrality is a node attribute and gives information on the position of a node within the network.⁴⁰ Calculating centrality values helps to identify central or, in other words, important nodes. This invites us as historians to study the historical actors represented by these nodes more closely. In our analysis, we focused on degree centrality and betweenness centrality.

As mentioned in the introduction, network metrics can be calculated for two-mode by converting the network into a one-mode network – the type of network for which these computations were developed. Therefore, network researchers suggest a combined method of analysis. One should analyze the two-mode network as well as the one-mode projections and subsequently compare both networks.⁴¹ According to Aline Deicke, «contextualizing» the different types of networks assists with interpretation, for example by indicating whether certain nodes are overrepresented in the one-mode network.⁴² As the projection is easily made using the software, we suggest collecting and coding the data for a two-mode network, and then converting it into one-mode networks.⁴³

In the case of the Swiss Alpine conservation movement, the one-mode networks depicted in *Figure 5* resulted from the projection. In the following, we will focus on the person-to-person network, as it is the people involved that we are interested in.⁴⁴

Calculating certain centrality measures for the one-mode network reveals a source of error in gathering this information from the two-mode network: The two-mode network was unweighted, but the one-mode network has weighted

⁴⁰ On centrality measures, see: Linton C. Freeman, *The Development of Social Network Analysis with an Emphasis on Recent Events*, in: John Scott, Peter J. Carrington (eds.), *The Sage Handbook of Social Network Analysis*, London, Thousand Oaks 2011, pp. 26–39; Martin Stark, *Netzwerk-berechnungen. Anmerkungen zur Verwendung formaler Methoden*, in: Düring et al. (eds.), *Handbuch Historische Netzwerkforschung*, Münster 2016, pp. 155–171.

⁴¹ Working with projections is still common in SNA, but some research has also been done on the problems arising from projection and dealing with bipartite networks on their own. See: Michele Coscia, Luca Rossi, *The Impact of Projection and Backboning on Network Topologies*, in: *Proceedings of the 2019 IEEE/ACM International Conference on Advances in Social Networks Analysis and Mining (ASONAM)*, New York 2019, pp. 286–293; Filip Agneessens, Martin G. Everett, *Introduction to the Special Issue on Advances in Two-Mode Social Networks*, in: *Social Networks* 35 (2013), pp. 145–147; Matthieu Latapy, Clémence Magnien, Nathalie Del Vecchio, *Basic Notions for the Analysis of Large Two-Mode Networks*, in: *Social Networks* 30/1 (2008), pp. 31–48, here: p. 35.

⁴² Deicke, *Networks of Conflict*, p. 79.

⁴³ For this projection the multimode networks transformation plugin in gephi was used, which uses a matrix multiplication approach. See: <https://github.com/jaroslav-kuchar/Multimode-Networks> (07.09.2021).

⁴⁴ Two one-mode networks result from the projection as there were two types of nodes in the two-mode network. One could also analyze the event-to-event network to find the events with the most participants in common or track the potential flow of information between events.

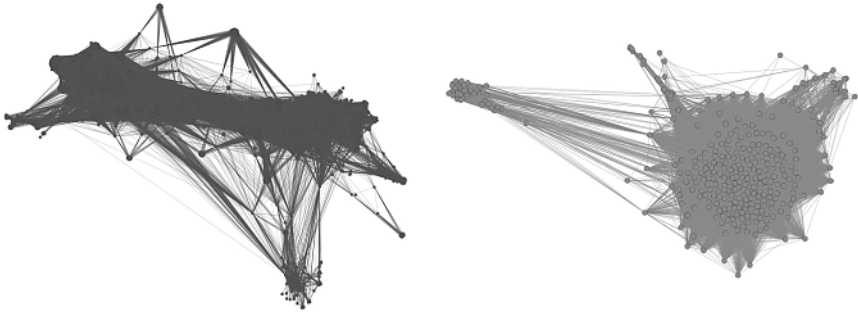


Figure 5: The (two) one-mode networks resulting from the projection: left: person-to-person network (2,035 nodes, 13,3723 edges); and right: event-to-event network (325 nodes, 2,8776 edges). Visualization made with Gephi (version 0.9.2); algorithm: ForceAtlas 2.

edges. Edge weight is a means for adding value («weight»), respectively meaning, to the otherwise unweighted connection between the nodes. In our case, the weight these edges carry is directly proportional to the number of events the people attended together. The more events people attended together, the higher the weight of the edge between them – the closer the connection between these nodes, respectively people.

The influence of a weighted network becomes apparent when looking at degree centrality, that is the centrality based on the number of edges to other nodes (Figure 6). Degree centrality measures the number of relationships of a node by adding its edges. Following degree centrality, a node is important, when it has a high number of connections to other nodes. In our case study that means: A person is important if they have many connections to other people, meaning they attended many events with other people.

person-event network	label	degree
→ type: person		
	Weissen, Andreas	209
	Arnold, Alf	207
	Pedrina, Fabio	126
	Hämmerle, Andera	122
	Roulin, Denys	98
	Huwiler, Rita	86
	Eyer, German	76
	Perrett-Gentil, Willy	68
	Zauner, Renate	63
	Mutter, Christa	58

person-person network	label	weighted degree
	Weissen, Andreas	2631.0
	Arnold, Alf	2337.0
	Broggi, Mario F.	1475.0
	Pedrina, Fabio	1465.0
	Danz, Walter	1340.0
	Kahler, Otto	1312.0
	Perrett-Gentil, Willy	1261.0
	Huwiler, Rita	1232.0
	Mutter, Christa	1097.0
	Hämmerle, Andrea	1080.0

Figure 6: Nodes with the highest degree centrality: two-mode network and one-mode network in comparison.

Edge weight also influences betweenness centrality (Figure 7).⁴⁵ Betweenness centrality is defined as «the fraction of the number of geodesics [shortest paths, author's *note*] passing through this node over the number of geodesics between all pairs of nodes in the network».⁴⁶ That is to say: Betweenness centrality measures how many edge paths (that is, indirect relationships across several nodes) run across a particular node. A node's betweenness centrality increases if it lies on many shortest paths between nodes. In visualizations, nodes with high betweenness centrality connect different parts of the network which would otherwise be unconnected. This network metric thus identifies nodes connecting «cutpoints» between different parts of the network.⁴⁷ Central nodes – by this definition – are related in interpretations to brokering and exerting control within the network.⁴⁸

⁴⁵ Gephi uses Ulrik Brandes' algorithm to calculate betweenness centrality: Ulrik Brandes, A Faster Algorithm for Betweenness Centrality, in: *Journal of Mathematical Sociology* 25/2 (2001), pp. 163–177.

⁴⁶ Glossary in Collar et al., *Networks in Archaeology*, p. 17.

⁴⁷ Peter Mutschke, Zentralitäts- und Prestigemaße, in: Christian Stegbauer, Roger Häußling (eds.), *Handbuch Netzwerkforschung*, Wiesbaden 2010, pp. 365–378, here: p. 370.

⁴⁸ For the significance of intermediary positions and «weak ties» in networks, see the canonical paper by Mark S. Granovetter, The Strength of Weak Ties, in: *American Journal of Sociology* 78/6 (1973), pp. 1360–1380.

person-event network → type: person	label	betweenness centrality (normalized)
	Weissen, Andreas	0.236722
	Arnold, Alf	0.165181
	Speer, Franz	0.035789
	Moroder, Helmut	0.031174
	Ehringhaus, Barbara	0.031130
	Broggi, Mario F.	0.028528
	Gürke, Jan	0.027483
	Antonietti, Aldo	0.023495
	Schraffl, Kuno	0.021462
	Danz, Walter	0.018454

person-person network	label	betweenness centrality (normalized)
	Weissen, Andreas	0.170215
	Arnold, Alf	0.112608
	Speer, Franz	0.039258
	Moroder, Helmut	0.033150
	Broggi, Mario F.	0.026486
	Antonietti, Aldo	0.023433
	Ehringhaus, Barbara	0.023189
	Schraffl, Kuno	0.019394
	Danz, Walter	0.018637
	Gürke, Jan	0.018363

Figure 7: Nodes with the highest betweenness centrality: two-mode network and one-mode network in comparison.

Looking at degree centrality and betweenness centrality in both types of networks, the results are fairly similar and the same two people come out on top: Andreas Weissen, followed by Alf Arnold. Andreas Weissen, a Swiss environmentalist from Brig (Valais), was elected as CIPRA president in 1995. He was the first non-professional (i.e. not a trained natural scientist) to hold this position. Alf Arnold co-founded the *Alpen-Initiative* and served as its executive director from 1995 to 2014. Both have a high degree centrality in both types of networks. Weissen and Arnold were present at a considerable number of events. Their high betweenness centrality in the one-mode network indicates that they may have held a position of brokerage. This finding is backed by a qualitative analysis. In the case of Andreas Weissen, the qualitative analysis shows that he was consistently an actor of importance on the local and international levels for

more than twenty years, bringing together Swiss and European groups as well as activists and experts on Alpine conservation. Alf Arnold was a key actor in national activism and an influential spokesperson, but his activities focused more on the national level.⁴⁹

The person with the third-highest weighted degree centrality in the person-to-person network, Mario F. Broggi (president of CIPRA from 1983 to 1992), does not appear in the top 5 of the two-mode network (there he has a degree of 12). His low degree in the two-mode network, combined with a higher weighted degree in the one-mode network, suggests that he was present mainly at widely attended events. Traditional source analysis reveals that Mario F. Broggi was a productive and effective publicist and an important figure in the transformation of the CIPRA into a much-respected expert organization and thus an actor of great influence. Broggi was a prominent reformer of CIPRA and trenchant spokesman of international Alpine conservation experts during the 1980s. As the publisher of *CIPRA Info*, he criticized politicians as well as society as a whole and called for humans to treat Alpine nature with care and restraint. Quantitative analysis, by contrast, doesn't put him among the highest ranks (see also his betweenness rank). Taking these findings duly into account, the qualitative argument must be modified to reflect that Broggi was an important voice but less present in a physical way compared to Weissen and Arnold.

Overall, there is quite a significant drop after the two highest-ranking nodes for degree and betweenness centrality in the one-mode network (the betweenness values aren't high: 0.17 and 0.11). Thereafter, the values lie very closely together, only differing in the third decimal place (averaging 0.03). For the persons below the fourth position in the tables, the numbers are too close together to allow for significant statements. But the comparison between the two-mode network and its one-mode projection sheds light on Franz Speer and Helmuth Moroder, who do not change their position. Moroder, a prominent CIPRA member from South Tyrol, often appears in the sources and attracts the attention of the qualitatively working historian. But the position of Speer, speaker for nature and environmental conservation of the *Deutscher Alpenverein*, surprises, as he is rarely mentioned in other sources. Thus, the comparison between the different types of networks suggests that it is worthwhile to take a second look at Speer.

These findings illustrate once more that network metrics are not the final result of historical network analysis but need further interpretation. Network statistics are tools to help interpret the underlying historical sources.⁵⁰ By using numerical results in this way, it is not only the absolute values that are relevant

⁴⁹ For more insights into the Swiss Alpine conservation movement gained using HNA, see: Aschwanden, Politisierung, pp. 56–67.

⁵⁰ «Sie [Netzwerkberechnungen] sind kein Ergebnis, sondern Werkzeuge, die bei der Interpretation historischer Begebenheiten helfen.» Stark, Netzwerkberechnungen, p. 171.

but also their relations to one another. Often missing links and surprising or even inconclusive results offer insights into the biases of one's own research, here for example the emphasis on physical presence. Coming back to Franz Speer this methodology suggests that it would be worthwhile to take a closer look at the role of the *Deutscher Alpenverein* in the context of Alpine conservation. HNA once more shows itself to be a sophisticated tool to expand the historian's toolbox and to question established viewpoints.⁵¹

Conclusion

The two-mode network offers several possibilities for historical network analysis. Coding historical sources into data suitable for network analysis inevitably entails a loss of information and accuracy. However, in the two-mode approach, more information from the historical source material can be preserved compared to the one-mode approach, and the establishment of the node-edge relations is highly visible, while still retaining clarity in the visualization. The two-mode network also more accurately represents the source material (attendance records) in our participation network, as no direct relations are assumed. The projection into one-mode networks expands the heuristic potential: The projected networks can be explored visually, but they also allow for the use of network metrics. The extra step of coding sources in a two-mode network is justified by the possibility of afterward creating a one-mode projection.⁵²

In the particular case examined here, HNA helped to reveal the structural conditions of the Swiss Alpine conservation movement. We used the two-mode network to investigate connections between local environmental activists and members of social-democratic parties acting transnationally. This enabled us to understand the patterns of exchange between these different levels of political activities, which would otherwise be difficult to capture. The results of HNA delivered important insights to understand and explain the success of Alpine conservationists in the early 1990s. The Swiss Alpine conservation movement succeeded in anchoring the protection of the Alps on a national (adoption of the Swiss citizens' initiative in 1994) as well as on an international level (adoption of the Alpine Convention in 1991). Today, Switzerland's «green» transport infrastructure – for example the opening of the Gotthard Base Tunnel in 2016 as part of the NEAT (short for *Neue Alpentransversale*, German for the *New Railway Link through the Alps*) project – is a testimony to the work done by the movement. HNA opened up a new perspective for understanding the social networks of the activists, experts, and politicians behind this political success.

51 Eumann, *Heuristik*, p. 127.

52 The dataset will be published in an open-access data repository.

At the same time, the process of HNA enhanced our understanding of the primary sources and sensitized us to the underlying assumptions in the construction of our model of «reality». Therefore, we recommend coding the information for a two-mode network (if possible) as part of a complementary and iterative research process that alternates between quantitative network analysis and qualitative empirical research. Digital tools and «traditional» research should not be seen as mutually exclusive but as reciprocal complements. When working with digital tools, methodological reflections become even more important than they already are: while exploring visualizations, «thinking»⁵³ with the projections of two-mode networks into one-mode networks, applying different algorithms, or analyzing metrics. In this process, the need for new, digital source criticism as part of new digital hermeneutics becomes obvious.⁵⁴

Romed Aschwanden (corresponding author), Urner Institut «Kulturen der Alpen», Universität Luzern, Dätwylerstrasse 25, 6460 Altdorf UR, Schweiz, romed.aschwanden@kulturen-der-alpen.ch

Maria Buck, Institut für Geschichtswissenschaften und Europäische Ethnologie, Universität Innsbruck, Innrain 52d, 6020 Innsbruck, Österreich, maria.buck@uibk.ac.at

Kira J. Schmidt, Rachel Carson Center for Environment and Society (RCC), Ludwig-Maximilians-Universität, Leopoldstrasse 11a, 80802 München, Deutschland, kira.schmidt@rcc.lmu.de

⁵³ «Thinking» is a combination of «thinking» and «tinkering». In digital history research, it has been used by the Centre for Contemporary and Digital History at the University of Luxemburg to describe the «playful experimentation with technological and digital tools» that characterizes their approach to history; see: <https://www.c2dh.uni.lu/thinking> (07.09.2021).

⁵⁴ On digital hermeneutics, see: Andreas Fickers, Update für die klassische Hermeneutik. Geschichtswissenschaft auf dem Weg zur digitalen Forensik?, in: *Zeithistorische Forschungen/Studies in Contemporary History* 17/1 (2020), pp. 157–168.

«Während meines Besuchs konnte ich mir ein eindeutiges Bild machen.» Praxis und Bedeutung von Hausbesuchen im Kinderschutz, 1960–1980

Rahel Bühler, Martina Koch, Markus Steffen

«During my visit, I was able to get a clear picture.» The Practice and Meaning of Home Visits in Child Protection, 1960–1980

This article focuses on the practice and the significance of home visits in the field of child protection from 1960 to 1980. For this purpose, case records (personnel files) from guardianship authorities in the cantons of Basel-Stadt and Basel-Land are examined. The home visit was not the only key moment for the processing and construction of cases. However, compared to other sources of information, the actors at the time attributed particular evidential value to home visits due to their function as a tool of multi-sensorial inspection («Augenschein»). The often meticulous documentation of the private sphere had a claim to objectivity and was intended to provide an authentic view of the circumstances of the families visited. The visitors collected a range of information and sensory impressions. They described aspects such as the furnishings, the clothing or the alleged character traits of those present. The visitors' judgements were guided by middle-class ideas of good living and good motherhood. In the descriptions, deprecating and stigmatizing terms were common. The home visit had considerable influence, not least because the decision-makers often had no direct insight into the circumstances. They relied on reports by the official guardians and social workers and reproduced elements from them in subsequent decisions, rulings and statements. Therefore, home visit reports could guide action and legitimize measures. They also had a long-lasting effect, could shape the official image of a person or family for years and helped to construct the case.

Hausbesuche haben im Fürsorge- und Vormundschaftswesen eine über hundertjährige Tradition und sind noch heute insbesondere im Kinderschutz ein wichtiges Instrument.¹ In der Vergangenheit stand zum einen die diagnostisch-abklärende Funktion im Vordergrund. Ging über eine Person oder eine Familie eine Anzeige (heute: Gefährdungsmeldung) ein, überprüfte die Behörde deren Lebensverhältnisse unter anderem mittels Hausbesuche. Zum anderen waren Hausbesuche fester Bestandteil der Mandatsführung: Sie waren ein Kontrollinstrument, mit dem die Mündel «im Auge behalten»² wurden. Der Hausbesuch konnte Entscheide zur Folge haben, wie den Entzug der elterlichen Gewalt (heute: Sorgerecht) oder die Wegnahme eines Kindes, mittels der stark in die auto-

1 Martina Koch, Markus Steffen, Rahel Bühler, Hausbesuche im Kindes- und Erwachsenenschutz in der Schweiz – eine qualitative Studie, in: Soziale Passagen 12 (2020), S. 441–445. Der Beitrag basiert auf dem Projekt *The home as a site of state intervention*, das im NFP 76 «Fürsorge und Zwang» durchgeführt wird, gefördert durch den SNF (Projekt-Nr. 177393).

2 KJD BS, Akte Illi, Bericht Vormundschaftsbehörde BS an Zivilgericht 11.12.1967. Für die Namen Betroffener verwenden wir Pseudonyme.

nome Lebensführung der Betroffenen eingriffen wurde. Die dem Kinderschutz inhärente Friktion zwischen Staat und Privatsphäre äusserte sich beim Hausbesuch besonders stark, da die BehördenvertreterInnen dabei die in westlichen Gesellschaften höchst bedeutsame «symbolische Barriere der Türschwelle»³ überschritten.

Trotz der Bedeutung, die der Hausbesuch hatte und noch immer hat, existiert nur wenig Forschung dazu. Im vorliegenden Artikel stellen wir dar, wie Hausbesuche im Kinderschutz zwischen 1960 und 1980 durchgeführt wurden und welche Rolle sie in der Fallkonstruktion und im Fallverlauf spielten. Welche Perspektiven nahmen vormundschaftliche AkteurInnen beim Hausbesuch ein und was dokumentierten sie? Wie beeinflusste der Hausbesuch die Entscheidungsfindung der Behörden und wie wurden Elemente aus Hausbesuchsberichten weiterverwendet?

Wir untersuchen Hausbesuchsprotokolle und die zugehörigen Fallakten der Vormundschaftsbehörden in den Kantonen Basel-Stadt und -Land von 1960 bis 1980.⁴ Dieses Quellenkorpus ermöglicht den Vergleich zwischen ländlichen und urbanen Regionen sowie unterschiedlich professionalisierten Behörden.

Nach einem Überblick über die Behördenstruktur und die Dokumentationspraktiken zeigen wir zweitens auf, dass dem Hausbesuch gegenüber anderen Informationsquellen besondere Bedeutung zugemessen wurde, da er Augenscheinfunktion hatte und mit ihm ein erhöhter Objektivitätsanspruch verbunden wurde. Im dritten Teil stehen die Perspektiven beim Hausbesuch im Zentrum. Viertens fokussieren wir das performative Potential der Hausbesuchsberichte. Aus einer sozialkonstruktivistischen Perspektive bildeten die Berichte behördliches Handeln nicht nur ab, sondern konnten dieses anleiten und Massnahmen legitimieren.

3 Pierre Bourdieu, *Praktische Vernunft*. Zur Theorie des Handelns, Frankfurt a. M. 2009⁷, S. 127.

4 Die untersuchten Akten der Amtsvormundschaft Basel-Stadt (AV-Akten) finden sich bei der heutigen KESB, diejenigen des Jugendamtes beim Kinder- und Jugenddienst (KJD) Basel. Die Akten bis 1972 wurden im Rahmen eines Archivierungsprozesses ausgedünnt; ab 1973 sind sie vollständig erhalten und umfassen mehrere hundert Laufmeter. In Basel-Land analysierten wir den Bestand der kantonalen Fürsorgerin (im Staatsarchiv Liestal, StaBL), die ab 1955 für die Vormundschaftsbehörden im ganzen Kanton Abklärungen und Mandate im Kinderschutz übernahm. Weiter konsultierten wir Akten der Amtsvormundschaft des Bezirks Liestal (ebenfalls StaBL). Die baselländischen Akten umfassen insgesamt über 200 Laufmeter. Im Rahmen eines reflexiven Samplings wählten wir in Basel-Land 100, in Basel-Stadt 200 Dossiers zur detaillierten Analyse aus. Zu dieser Samplingmethode vgl. Martin Lengwiler, *Praxisbuch Geschichte*, Zürich 2001, S. 72.

Behördenstruktur und Dokumentationspraxis

Das Vormundtschaftswesen war in der Schweiz bis 2013 dezentral strukturiert. Es war den Gemeinden und privaten AkteurInnen überlassen und regional unterschiedlich organisiert. Behördenstruktur, Dokumentationspraxis und Archivsituation sind eng verknüpft: Je professionalisierter eine Behörde war, desto ausführlicher dokumentierte sie in der Regel und desto vollständiger sind die überlieferten Akten.

Wie vielerorts in der Schweiz war die Vormundschaftsbehörde im Kanton Basel-Land der örtliche Gemeinderat, die Amtsvormundschaften waren bezirksweise organisiert. Der Amtsvormund des von uns untersuchten Bezirks Liestal verfügte über keine Mitarbeiterin, weshalb er Hausbesuche zumeist an die jeweilige Gemeindefürsorgerin oder an die kantonale Fürsorgerin delegierte. Letztere übernahm im ganzen Kantonsgebiet Abklärungen und Mandate im Kinderschutz. Im Unterschied zu den nur punktuell professionalisierten Behörden im ländlich geprägten Kanton Basel-Land bestand in Basel-Stadt eine professionalisierte Vormundschaftsbehörde mit ausgebildeten Fachleuten und stark standardisierten Verfahren. Bei der Abteilung für Amtsvormundschaft arbeiteten ab den 1960er-Jahren acht Amtsvormunde, in der Regel vollamtlich tätige Juristen, unterstützt durch Fürsorgerinnen. Beim Jugendamt waren 1970 16, Ende der 1970er-Jahre über 20 SozialarbeiterInnen tätig, die Abklärungen machten und Mandate im Kinderschutz führten.

Hausbesuchsberichte finden sich in fast allen Dossiers, sie variierten aber in Länge und Form je nach Anlass oder Behörde. So blieb die Aktenführung weniger professionalisierter Behörden oft auf das Nötigste beschränkt. In Basel-Land dokumentierten die Gemeindefürsorgerinnen die Besuche bis Mitte der 1970er-Jahre in eigens hierfür erstellten Formularen zumeist stichwortartig, später in ausführlicheren Laufertexten. Die MitarbeiterInnen der Stadtbasler Amtsvormundschaft und des Jugendamts erstellten detaillierte, mit der Maschine geschriebene und frei formulierte Protokolle, die wenige Zeilen bis mehrere Seiten umfassten.

«Wir werden uns selber an Ort und Stelle ein Bild der Verhältnisse machen»⁵: Der Hausbesuch als Augenschein

Die von uns analysierten Hausbesuche zeugen von einem Bestreben der vormundtschaftlichen AkteurInnen, ein Authentizität beanspruchendes Bild der Lebensverhältnisse der Familien zu zeichnen. Dies zeigt sich zum einen an den detaillierten Beobachtungen, die bei Hausbesuchen gesammelt wurden und auf die wir später genauer eingehen, zum anderen an den Schilderungen von All-

⁵ KESB BS, Akte Erni, Hausbesuchs (HB)-Bericht 28.6.1977.

tagssituationen. Bereits beim Betreten der Wohnung wurde darauf geachtet, wer sich wo in der Wohnung bei welcher Tätigkeit befand. «Bei meinem Kommen sind die drei Kinder in der Stube beschäftigt. Regina und Claudia sind angezogen mit Jupe und Pullover, Silvia trägt noch das Nachthemd und Stiefel, sitzt am Tisch und macht eine Zeichnung.»⁶ Dieser Hausbesuchsbericht suggerierte, dass die Sozialarbeiterin in eine nicht-gestellte Situation eintrat und damit unverfälschten Blick in das familiäre Innenleben erhielt. Solche «szenischen» Anfänge sowie Beschreibungen der Atmosphäre waren verbreitet. In einem Bericht wurde etwa notiert, dass die Mutter «in der dunklen Stube vor dem Fernsehapparat [sitzt], während Irene und Peter in der Küche ‘Klöpfer’ bräteln und Omeletten backen für das Nachtessen. Yvonne kommt auch noch dazu. Es geht laut und vergnügt zu.»⁷ Ein anderer Bericht begann folgendermassen: «Es ist 17.15. GM [Grossmutter] Piccand bereitet das Abendessen vor. Die Kinder sind sauber und nett gekleidet und spielen in der Küche. [...] Als Herr P. gegen 17.30 nach Hause zurückkehrt, leuchten die Augen der Kinder und sie springen ihrem Vater entgegen.»⁸ Diese kurzen Ausschnitte sollten über das Geschehen informieren und eine bestimmte familiäre Stimmung vermitteln. In beiden Fällen machte die Sozialarbeiterin ihre eigene Position nicht transparent, sondern erweckte den Anschein einer unsichtbaren Beobachterin, die die familiäre Situation objektiv beschreibt.

Die vormundschaftlichen AkteurInnen gingen davon aus, dass sich Aspekte der Persönlichkeit und kinderschutzrelevante Defizite im Wohnraum spiegelten. Dahinter stand die Vorstellung, dass die Betroffenen in einer Weise auftreten, die eine positive Beurteilung ihrer Autonomiefähigkeiten verspricht. Beim Hausbesuch, so die Annahme, liessen sich Personen in den eigenen vier Wänden ein Stück weit unabhängig von diesem «facework»⁹ beobachten. Explizit hielt dies eine Mitarbeiterin der Amtsvormundschaft Basel fest. Bei einem unangemeldetem Hausbesuch konnte sie sich «davon überzeugen, dass Frau Stalder ein recht gutes Mittagessen vorbereitet hat und kocht. Die Szene ist also nicht gestellt!»¹⁰ Auf eine ähnliche Logik verweisen Studien zum Vormundschaftswesen in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts. Schon damals existierte die Auffassung, dass sich die Leute in der häuslichen Umgebung und nicht in der Amtsstube zeigten, wie sie wirklich seien – ein Narrativ, das auch heute noch anzutreffen ist.¹¹

6 KJD BS, Akte Suter, HB-Bericht 8. 4. 1968.

7 KJD BS, Akte Wyss, HB-Bericht 21. 1. 1971.

8 KJD BS, Akte Piccand, HB-Bericht 26. 8. 1964.

9 Erving Goffman, *Wir alle spielen Theater. Die Selbstdarstellung im Alltag*, München 2019¹⁸.

10 KESB BS, Akte Stalder, HB-Bericht 21. 9. 1978.

11 Steffen, Koch, Bühler, *Hausbesuche im Kindes- und Erwachsenenschutz*. Markus Steffen, Martina Koch, Rahel Bühler, *Sachverhaltserforschung als high discretion work. Abklärungslogiken im Kontext von Hausbesuchen im Kindes- und Erwachsenenschutz (Arbeitstitel)*, in Arbeit.

In den von uns untersuchten Akten galt der Hausbesuch dann als besonders aufschlussreich, wenn das «facework» mit der vermeintlich objektiven Dokumentation der Verhältnisse vor Ort abgeglichen werden konnte. Der Besuch bei Familie Hügi entlarvte aus Sicht eines Mitarbeiters des Jugendamtes die Selbstdarstellung des Vaters. Der Hausbesuch sei «ausserordentlich illustrativ» gewesen und habe verdeutlicht, dass die «geschmeidigen Formen und das elegante Auftreten und wichtige Gerede des Herrn Hügi vom jämmerlichen Zustand seiner Wohnung auseinanderfallen.»¹² Das Beispiel zeigt, dass die vormundschaftlichen AkteurInnen damit rechneten, dass Szenen «gestellt» waren. Sie waren bestrebt, die Verhältnisse einer Familie umfassend sichtbar zu machen und sich einen vermeintlich objektiven Eindruck zu verschaffen. Vor allem aufgrund seines Raumbezugs und seiner Augenscheinfunktion kam dem Hausbesuch gegenüber anderen Informationsquellen oder Gesprächen auf dem Amt deshalb besondere Bedeutung zu.

«Augenschein» ist ein juristisch etablierter Begriff mit einer langen Rechts-tradition, der im aktuellen Verfahrensrecht als eine Beweisabnahme auf Basis einer umfassenden sinnlichen Wahrnehmung (Seh-, Gehör-, Geruchs-, Geschmacks- und Tastsinn) definiert wird, der über die blossе Anhörung von Personen hinausgeht.¹³ Jemand in einer hoheitlichen Funktion geht vor Ort und verschafft sich einen eigenen Eindruck, um eine mehrdeutige Situation zu klären.

In unseren Akten taucht «Augenschein» wörtlich oder sinngemäss als Quellenbegriff auf. Dem Hausbesuch als «Augenschein» konnte in der Begründung von Entscheiden und Massnahmen sodann besondere Beweiskraft zukommen. Dies verdeutlicht der Fall der Familie Blaser. Der Regierungsrat Basel-Land beschloss 1962, dem Ehepaar die elterliche Gewalt zu entziehen und die Kinder vorsorglich wegzunehmen. Ein Hausbesuch durch einen Vertreter der Erziehungsdirektion und den Liestaler Amtsvormund habe die Verwahrlosung der Kinder und die Erziehungsunfähigkeit der Eltern offenbart. Die Eltern führten gegen den Entscheid Beschwerde und argumentierten, er stütze sich auf das Urteil inkompetenter Personen. Hierauf beauftragte die Erziehungsdirektion die kantonale Fürsorgerin, die Verhältnisse vor Ort zu inspizieren. Gestützt auf deren Hausbesuchsbericht lehnte der Regierungsrat die Beschwerde ab. Er bezog sich dabei auf konkrete, beim Besuch gewonnene Eindrücke der Fürsorgerin. «Es mahnt doch zum Aufsehen, dass wenn die kantonale Fürsorgerin nach 20.00 Uhr in die Wohnung kommt, ein Kind völlig in die schmutzige Tageskleidung gesteckt in einem kaum als Bett ansprechbaren Lager ruht, zwei Mädchen im Alter von 7 und 8 Jahren in einer ungeheizten Küche alle am Tische sitzen

¹² KJD BS, Akte Hügi, HB-Bericht 5.12.1958.

¹³ Regina Kiener, Bernhard Rüttsche, Mathias Kuhn, Öffentliches Verfahrensrecht, Zürich, St. Gallen 2015, S. 182.

und ihr Abendbrot, bestehend aus einem Yoghurt und einem Stück Brot, essen und die 33-jährige Mutter mit einem jungen Italiener in einem Nebenzimmer sitzt»¹⁴. In moralisierendem Unterton hatte die Fürsorgerin die bei Hausbesuchen zentralen Kriterien wie Schlafsituation, Ernährung, Sauberkeit und Kleidung bewertet und zudem die Prioritätensetzung von Frau Blaser kritisiert. Der Regierungsrat wiederum erachtete diese Beobachtungen als Beleg «für eine zunehmende Verwahrlosung der Kinder». Dass die Kinder schmutzige Kleidung trugen, ohne Pyjama in einem schlechten Bett schliefen und zu später Stunde als ungenügend erachtete Mahlzeiten in einer ungeheizten Küche einnahmen, konnte nur vor Ort festgestellt werden. Die Begründung des Regierungsrats basierte darauf, dass die Fürsorgerin dies mit eigenen Augen gesehen hatte, sie hatte direkten und – so die implizite Annahme – unverfälschten Einblick in die Verhältnisse. Der Hausbesuch fungierte im Entscheid deshalb als Beweis für die Gefährdung des Kindeswohls und als Legitimation für die Kindswegnahme.

Später ergriffen die Eltern Blaser mit Hilfe eines Anwalts auch gegen die definitive Wegnahme der Kinder Beschwerde. In seiner Stellungnahme dagegen argumentierte auch der Liestaler Amtsvormund mit der Augenscheinfunktion. Der Anwalt Blasers kenne die Verhältnisse nicht «aus eigener Anschauung»¹⁵, er habe eingestanden, die Familie nie besucht zu haben. Er selbst hingegen habe bei mehreren Besuchen die «seelische Kälte und Härte» von Frau Blaser und ihre fehlende «Mütterlichkeit den Kindern gegenüber» erfahren. Er schrieb den beim Besuch gemachten Beobachtungen Beweiskraft zu und legitimierte mit ihnen die Wegnahme der Kinder. So verwies er darauf, dass die «Füsschen des kleinen Ernstli» schon «lange keinen Waschlappen» und auch die Wohnung «schon lange keinen Staublappen mehr» gesehen hätten, «dazu herrschte eine erschreckende Unordnung»¹⁶. Schmutz und schlechte Ordnung waren für den Amtsvormund Beleg für die schlechte Haushaltsführung der Mutter und er brachte dies mit ihrer angeblichen Erziehungsunfähigkeit in Verbindung: Die Mutter habe «nichts Besonderes»¹⁷ daran gefunden, dass die Erstklässlerin Anneli verspätet von der Schule heimkam.

Die Beispiele veranschaulichen, dass der Stellenwert des Hausbesuchs auch darin bestand, dass sich die Behörde damit selbst – allenfalls über eine mandatierte Vertrauensperson – ein Bild machen konnte: «Während meines Besuches konnte ich mir dann ein eindeutiges Bild über die Verhältnisse in der Familie machen», notierte die kantonale Fürsorgerin in einem anderen Fall.¹⁸ Wiederholt wurde in den Akten erwähnt, dass der Hausbesuch empirische Evidenz lieferte. Gut deutlich wird dies in Fällen, in denen die beim Besuch gesammelten

14 StABL, VR 3425, Akte Blaser, Auszug Protokoll Regierungsrat BL 2.11.1962.

15 StABL, VR 3425, Akte Blaser, Stellungnahme Amtsvormund Liestal 22.4.1963.

16 Ebd.

17 Ebd.

18 StABL, VR 3510, Akte Steger, Kant. Fürsorgerin an Justizdirektion BL 3.10.1958.

Eindrücke anderen Informationsquellen widersprachen. Über die ledige Olga Marti, deren Sohn unter Beistandschaft stand, gingen wiederholt Klagen ein. Der Hausarzt erachtete sie als «debil» und empfahl, ihr das Kind wegzunehmen. Auch die neue Frau von Olga Martis Vater hatte sich bei der Amtsvormundschaft negativ über ihre Stieftochter geäußert, worauf die Gemeindefürsorgerin einen unangemeldeten Besuch machte. Sie sah die Vorwürfe widerlegt. Die Kindsmutter habe «vernünftige Ansichten betr. Pflege, Betreuung und Erziehung eines Kleinkindes» und sie könne «nirgends Anzeichen sog. 'Debilität' finden, wie Dr. Merz vermutet hat.»¹⁹ Die Verhältnisse vor Ort machten einen guten Eindruck und Olga Marti strahle «eine sympathische Warmherzigkeit und Mütterlichkeit aus.»²⁰ Der Liestaler Amtsvormund beauftragte deshalb die Aufhebung der Beistandschaft, da sich «im Verlaufe mehrerer Besuche» die Überzeugung durchgesetzt habe, «dass Fräulein Olga Marti eine gute Mutter ist»²¹. Was die dem Amtsvormund vertraute Fürsorgerin mit eigenen Augen gesehen hatte, schien glaubwürdiger als Informationen externer Auskunftspersonen, die auch missgünstig sein konnten.

Bürgerliche Beobachtungsraster: Haushaltsführung, Kinder und Frauen im Fokus

Worauf bei einem Hausbesuch geachtet wurde, hing zunächst von den jeweiligen Rechtsbegriffen und -grundlagen ab. Die Vormundschaftsbehörde musste allfällige Massnahmen derart rechtfertigen, dass sie mit den gesetzlichen Vorgaben vereinbar waren.²² Drohte in Basel-Stadt zum Beispiel die Heimversorgung einer minderjährigen Person, schrieb das Gesetz über die Vormundschaftsbehörde und den behördlichen Jugendschutz Erhebungen zum «Verhalten des Gewalthabers und des Unmündigen» und über deren «Lebensverhältnisse und den körperlichen und geistigen Zustand»²³ vor. Wurde wegen «pflichtwidrigem Verhalten» der Eltern über ein Kind eine vormundschaftliche Massnahme errichtet, hatte das Jugendamt beim Besuch ebenfalls über dessen «Entwicklung», «seine Unterbringung (Verhältnisse in der elterlichen Familie [...]), seinen Gesundheitszustand, seine Erziehung und sein Verhalten, seine Tätigkeit

19 StABL, VR 3425, Akte Marti, HB-Berichte 28. 12. 1977, 3. 8. 1978.

20 Ebd.

21 StABL, VR 3425, Akte Marti, Beistandschaftsbericht, 1977–1979.

22 Susanne Businger, Nadja Ramsauer, «Sie ist verschwenderisch und kann nicht sparen» – Begründungen und Wissensproduktion in Vormundschaftsbehörden im Kanton Zürich in den 1950er und 1960er Jahren, in: Heinz Messmer (Hg.), Fallwissen. Wissensgebrauch in Praxiskontexten der Sozialen Arbeit, Opladen 2017, S. 23–48, S. 43.

23 Gesetz über die Vormundschaftsbehörde und den behördlichen Jugendschutz vom 13. 4. 1944, § 28.

[...] und die Verwendung seiner Freizeit»²⁴ zu berichten. Auch in Basel-Land sollten die mandatsführenden Instanzen bei Unmündigen ein «wachsames Auge auf den Gesundheitszustand, eine richtige Erziehung» haben.²⁵ Das Pflichtenheft der FürsorgerInnen schrieb vor, dass sie bei Hausbesuchen neben der geistig-körperlichen Entwicklung, «die Ernährung, die Schlafgelegenheit und die Kleidung des Kindes» und «die Reinlichkeit und Ordnung im Pflegehaus»²⁶ kontrollierten. Dieser Auftrag bildete sich wiederum in den Formularen ab, die in Basel-Land für Hausbesuche verwendet wurden. Sie enthielten die im Pflichtenheft genannten Kriterien.²⁷ Die Kontrolle der körperlichen Entwicklung und der Schlafsituation der Kinder, der Ordnung und Sauberkeit im Haus und Fragen zu Freizeit und Schule standen in einer langen Tradition. Der Baselländische Armenerziehungsverein verwendete bei Hausbesuchen bereits 1873 Formulare mit identischen Kriterien.²⁸

Weiter lenkte der Auftrag die Perspektiven. Ging bei der Vormundschaftsbehörde zum Beispiel eine Anzeige ein, galt es, deren spezifischen Inhalte zu überprüfen. Dies verdeutlicht die Meldung eines Lehrers beim Basler Jugendamt, dass eine Mutter ihr Kind auf der Strasse blutig geschlagen habe. Ein Sozialarbeiter machte noch am selben Tag einen Besuch bei Familie Farkas. Er besprach mit der Mutter den Vorfall und Erziehungsfragen. Besonders achtete er beim 3.5-jährigen Knaben auf Anzeichen körperlicher Misshandlung: «An Bela sind keinerlei Spuren der Schläge feststellbar (am Kopf). Das Kind ist spielerisch lebhaft, gutentwickelt. Blickt Fremde von der Seite an aus grossen dunklen Augen. Einfach aber sauber gekleidet.»²⁹

Die BesucherInnen beschränkten sich nicht auf die Klärung des Sachverhaltes, sondern untersuchten die Verhältnisse umfassend, wobei potenziell alles in den Blick kam. Der Hausbesuch war sodann ein «sinnliches Unterfangen»³⁰, das viele Informationen lieferte. So suchte der Sozialarbeiter beim Besuch bei Farkas nicht nur nach Anzeichen körperlicher Züchtigung, sondern machte sich Notizen zum Verhalten und zur Kleidung Belas sowie zu dessen Spielsachen, zur Raumordnung und zur Einrichtung.³¹

24 KJD BS, Formulare zur Berichterstattung über Aufsicht, in verschiedenen Fallakten.

25 StABL, VR 3425, Wegleitung nach dem Einführungsgesetz zum ZGB vom 30.5.1911, dem Gesetz betreffend die Amtsvormundschaft vom 30.8.1928 sowie dem Handbuch für die Vormundschaftsbehörden der Gemeinden vom 24. 12. 1924 für Vormünder, Beistände und Beiräte, S. 3.

26 StABL, VR 3204, Pflichtenheft für die Fürsorgerinnen der basellandschaftlichen Amtsvormundschaft vom 28. 3. 1929.

27 Das Formular für Pflegefamilien wurde auch für Besuche bei Ursprungsfamilien verwendet.

28 Ernst Guggisberg, Pflegekinder. Die Deutschschweizer Armenerziehungsvereine 1848–1965, Zürich 2016, S. 377.

29 KJD BS, Akte Farkas, Notiz zu HB 28. 11. 1966.

30 Vgl. Sonja Matter, Der Armut auf den Leib rücken. Die Professionalisierung der Sozialen Arbeit in der Schweiz (1900–1960), Zürich 2011, S. 144.

31 KJD BS, Akte Farkas, HB-Bericht 28. 11. 1966.

Platzverhältnisse und Raumaufteilung wurden insbesondere bei erstmaligen Hausbesuchen inspiziert.³² Die BesucherInnen beschrieben auch die Einrichtung und Ausstattung und beurteilten die Wohnungen als «gemütlich»³³, «nett eingerichtet»³⁴ oder als «überladen und trostlos»³⁵. Sie orientierten sich dabei an bürgerlichen Vorstellungen von «richtigem» und «gesundem» Wohnen, wie sie seit Beginn des 20. Jahrhunderts verbreitet waren: Die Räume sollten nach funktionalen Kriterien genutzt werden, die Kinder brauchten ein separates Zimmer mit eigenen Betten und es sollte sauber und ordentlich sein.³⁶

Die bürgerlichen Massstäbe beinhalteten auch klar definierte Geschlechterrollen. Das Ideal der für das Private und den häuslichen Bereich zuständigen Frau wurde in der Nachkriegszeit mit zunehmendem Wohlstand für breite Schichten lebbar. Während die Männer die materielle Existenz sicherten, sollten sich die Frauen vollauf ihrer Rolle als Hausfrau und Mutter und damit der Reproduktionsarbeit widmen.³⁷ In den uns vorliegenden Hausbesuchsberichten wurden denn auch primär Frauen beschrieben. Als positiv galt, wenn diese für Haushalt und Kinder «liebvoll»³⁸ sorgten und ein geborgenes Heim schufen.³⁹ Die Männer traten in den Berichten weniger in Erscheinung. Viele Besuche fanden bei alleinstehenden Frauen statt oder während die Männer auswärts arbeiteten. Bei alleinerziehenden Frauen wurde oft auf das fehlende männliche Erziehungselement verwiesen.⁴⁰ Waren die Väter anwesend, so finden sich in den Berichten aber auch männliche Stereotypen: Als Ernährer der Familie sollten sie arbeitsam und in der Erziehung konsequent sein.

32 Z. B. KJD BS, Akte Fisch, HB-Bericht 30.9.1965.

33 KJD BS, Akte Gyr, HB-Bericht 23.6.1969.

34 KESB BS, Akte Krämer, HB-Bericht 8.1.1971.

35 StABL, VR 3510, Akte Kern, HB-Bericht 29.6.1969.

36 Vgl. Barbara Koller, «Gesundes Wohnen». Ein Konstrukt zur Vermittlung bürgerlicher Werte und Verhaltensnormen und seine praktische Umsetzung in der Deutschschweiz 1880–1940, Zürich 1995, S. 321. Das Kinderzimmer wurde für breite Schichten erst Mitte des 20. Jahrhunderts Realität. Jutta Büchner-Fuhs, Das Kinderzimmer. Historische und aktuelle Annäherungen an kindliches Wohnen, in: Peter Büchner, Manuela du Bois-Reymond, Jutta Ecarius, Burkhard Fuhs, Heinz-Hermann Krüger (Hg.), Teenie-Welten. Aufwachsen in drei europäischen Regionen, Opladen 1998, S. 147–178, S. 153 f.

37 Vgl. z. B. Gaby Sutter, Berufstätige Mütter. Subtiler Wandel der Geschlechterordnung in der Schweiz (1945–1970), Zürich 2005. François Höpflinger, Gesellschaft im Umbau, in: Walter Leimgruber, Werner Fischer (Hg.), Goldene Jahre, Zur Geschichte der Schweiz seit 1945, Zürich 1999, S. 133–150, S. 137. Vgl. auch Susanne Businger, Nadja Ramsauer, «Genügend goldene Freiheit gehabt». Heimplatzierungen von Kindern und Jugendlichen im Kanton Zürich, 1950–1990, Zürich 2019, S. 21.

38 KJD BS, Akte Willimann, HB-Bericht 4.10.1962.

39 Vgl. Matter, Professionalisierung, S. 144.

40 Vgl. ausführlich: Rahel Bühler, Markus Steffen, Martina Koch, Auf Hausbesuch bei ledigen Müttern und ihren Kindern. Widerstand, Selbstermächtigung und vormundschaflicher Praxiswandel, 1960–1980, in: *Traverse* 2 (2021).

Zentral war bei Hausbesuchen die Kontrolle von Ordnung und Sauberkeit. Nahezu immer wurde notiert, ob die Zimmer aufgeräumt, die Betten gemacht und Bettwäsche, Geschirr und die Wohnung insgesamt sauber waren.⁴¹ Wenn, wie bei einem Besuch des Jugendamtes Basel bei Familie Künzler im Jahr 1972, «eine unbeschreibliche Unordnung» herrschte, wurde dies im Detail dokumentiert: «In einer Pfanne in der Küche waren noch Esswaren vorhanden, im Abwaschtrog lag bis oben auf Geschirr, auf dem Küchenkasten war Wäsche aufgeschichtet [...]. Im Bettchen von Caroline lag eine Matratze, die grosse Ringe aufwies, das Bett von David war nicht gemacht, die Leintücher waren mausgrau. Die Waschmaschine [...] hatte obenauf eine Schicht von vertrocknetem Waschmittel. Es ist anzunehmen, dass Frau K. wenig auf Ordnung und Sauberkeit hält. Auf dem Wohnzimmertisch standen Gläser und Flaschen mit alkoholischen Getränken.»⁴²

Die Dominanz von Ordnung und Sauberkeit lässt sich damit erklären, dass es sich um unmittelbar wahrnehmbare und beschreibbare Faktoren handelte. Zudem kam der Körper- und Wohnhygiene seit Beginn des 20. Jahrhunderts im Kampf gegen ansteckende Krankheiten und die Kindersterblichkeit zentrale Bedeutung zu. «Gesundes Wohnen» galt auch bei der Lösung der sozialen Frage als elementar.⁴³ Die Hygienenormen blieben in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts bestehen und wurden derart verinnerlicht, dass Sauberkeit in der Schweiz zu einem «nationalen Wert»⁴⁴ wurde. Die meist unterprivilegierten Familien und alleinstehenden Mütter, die ausser Haus arbeiten mussten, konnten diesen Normvorstellungen häufig nicht genügen und wurden dementsprechend negativ bewertet. Dennoch wägen die BesucherInnen auch verschiedene Beobachtungen gegeneinander ab. Bei einem Besuch bei Martin Fiechter gewichtete die Sozialarbeiterin die herzliche Beziehung zu seiner Grossmutter zum Beispiel höher als die Haushaltsführung. Der Bericht schloss mit der Feststellung, dass Martin «an seinem jetzigen Platze belassen werden» soll, auch wenn «betreffend Hygiene nicht alles zum besten [sic] bestellt ist.»⁴⁵

Auch im genannten Fall Künzler wurde nicht die Ordnung allein beanstandet, sondern die Inspektion des Wohnzimmers verwies auf ein mögliches Alkoholproblem der Eltern. So konnten zufällig gemachte Beobachtungen, wie etwa eine Zahlungsaufforderung auf dem Tisch, einen Verdacht bestätigen oder eine neue Problemwahrnehmung auslösen.⁴⁶ Die FürsorgerInnen gingen auch deshalb mit wachem Blick durch die Wohnungen und hielten eine breite Palette an

41 Vgl. z. B. KJD BS, Akte Christ, HB-Bericht Nov. 1968.

42 KJD BS, Akte Künzler, HB-Bericht 29. 5. 1972.

43 Koller, *Gesundes Wohnen*, S. 124, S. 320.

44 Martin Illi, Geneviève Heller, *Hygiene*, in: *Historisches Lexikon der Schweiz*, Version vom 17. 12. 2014. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/de/articles/016310/2014-12-17/> (12. 12. 2021).

45 KJD BS, Akte Fiechter, HB-Bericht 3. 12. 1969.

46 Vgl. KJD BS, Akte Wey, HB-Bericht 18. 9. 1957.

Informationen und Sinneseindrücken fest. Sie registrierten auch Gerüche⁴⁷ oder welche Nahrungsmittel vorhanden waren: «Man sieht Brot, Bananen, Milch, Tomaten herumliegen.»⁴⁸

Eine weite Perspektive zeigt sich auch hinsichtlich der im Kinderschutz zentralen körperlichen und geistigen Entwicklung der Kinder. Es wurde nicht nur vermerkt, ob jemand gesund, «altersgemäss entwickelt»⁴⁹, sauber und zweckmässig gekleidet war, sondern auch dass eine Person «mit ihren halblangen, fettigen Haaren und der starken Akne am Kinn sehr unsauber»⁵⁰ wirkte, oder es wurde die Farbe der Kleidung notiert: «Sie trug einen grün-weissen, schmutzigen Pulli zu violetten Manchesterhosen»⁵¹. Auch Frisuren wurden kommentiert: «Das eher rothaarige Büblein trägt seine Haare gelockt (wie ein Puttenengel)».⁵² Die Aufmerksamkeit richtete sich dabei nicht nur auf Aussehen und Gesundheitszustand der Kinder, sondern aller Anwesenden.

Im Fokus standen schliesslich die Erziehung der Kinder und die Beziehung der Familienmitglieder untereinander. Als positiv galt, wenn ein Kind «deutlich der Mutter anhänglich»⁵³ und die Beziehung «herzlich»⁵⁴ war. Die Mutter sollte jedoch auch «erzieherische und autoritative Fähigkeiten»⁵⁵ aufweisen. Idealerweise reagierte sie «vernünftig, ohne zu dramatisieren», sollte aber auch «auf einem Verbot bestehen»⁵⁶. Ungünstig beurteilt wurde, wenn eine Mutter überfordert erschien und die Kinder zum Beispiel anschrie.⁵⁷ Es wurden deshalb auch Verhaltensweisen und Interaktionen genau beobachtet und notiert, ob jemand «lebhaft»⁵⁸ war und sich frei bewegte⁵⁹ oder «erschöpft, deprimiert»⁶⁰ erschien. Eng damit verbunden war die Beschreibung der angeblichen Charaktereigenschaften der Anwesenden, die oftmals abwertende und stigmatisierende Begriffe enthielt. Die Frauen wurden als «oberflächlich[]»⁶¹, «Typ einer biedereren Hausmutter»⁶² als «weniger babelig und [...] kindisch wie früher»⁶³ oder als «äus-

47 StABL, VR 3510, Akte Hug, Kant. Fürsorgerin an Bezirksgericht Liestal 13. 10. 1961.

48 KJD BS, Akte Suter, HB-Bericht 9. 10. 1961.

49 KESB BS, Akte Mäder, HB-Bericht Jan. 1967.

50 KJD BS, Akte Brun, HB-Bericht 7. 10. 1968.

51 Ebd.

52 KJD BS, Akte Müller, HB-Bericht 6. 5. 1969.

53 KJD BS, Akte Ramseier, HB-Bericht 1. 6. 1977.

54 KJD BS, Akte Fiechter, HB-Bericht 3. 12. 1969.

55 StABL, VR 3510, Akte Bienz, HB-Bericht 18. 12. 1963.

56 KJD BS, Akte Leitner, HB-Bericht 20. 9. 1972.

57 KJD BS, Akte Christ, HB-Bericht 11. 02. 1969.

58 KJD BS, Akte Bründler, HB-Bericht 19. 3. 1954.

59 KJD BS, Akte Gyr, HB-Bericht 23. 6. 1969.

60 KJD BS, Akte Welti, HB-Bericht 28. 1. 1963.

61 KJD BS, Akte Piccand, HB-Bericht 14. 9. 1970.

62 KJD BS, Akte Gyr, HB-Bericht 2. 10. 1974.

63 KJD BS, Akte Ott, HB-Bericht 13. 3. 1964.

erst problematische Persönlichkeit»⁶⁴ charakterisiert, und es wurde festgehalten, dass jemand einen «gutmütigen bis naiven»⁶⁵ oder «nicht sehr intelligenten»⁶⁶ Eindruck machte.

Die Protokollierenden liessen ihr persönliches Urteil auch mit Interpunktionen wie Ausrufezeichen einfließen, kommentierten die Aussagen der Betroffenen und vermerkten, wenn die «Beteuerungen» der Mutter «nicht glaubhaft»⁶⁷ erschienen. In einem Bericht wurde die besuchte Frau zwar zitiert, ihren Aussagen aber sogleich die Glaubwürdigkeit entzogen: «Weil wir immer Programm für die Nachmittage haben [...] und spazieren gehen, ist meine Haushaltung gegenwärtig nicht aufgeräumt (und sehr vernachlässigt! [...]). Ich trinke nicht mehr (klingt nicht ganz überzeugend).»⁶⁸ Solche Lesehilfen galten nicht zuletzt den Amtsvormunden, die oft keinen direkten Einblick in die Verhältnisse hatten und beim Lesen der Berichte die Einschätzung der Fürsorgerin genau verstehen sollten.⁶⁹

Bei einem Besuch bei einer Familie, die das Jugendamt wegen Erziehungsschwierigkeiten betreute, beschrieb die Mitarbeiterin ausführlich die ihres Erachtens geschmacklose Einrichtung. Über dem Fernseher war «eine Mickimausdame zu sehen, übergross, mit schwarzen Spindelbeinen und übergrossen rosaroten Schuhen. [...] Auf Buffet: Wetterhäuschen und Schneemann aus Kunstmasse. Kurzum die Stube hat einen etwas kitschigen Anstrich.» Diese Darstellung ging über in die detaillierte Beschreibung von Mutter und Tochter: «Beide tragen kurze Aermel an ihren Miniröcken. Beide sind etwas fest – der Sexyrock (zu tief ausgeschnitten) an der üppigen Frau Huber wirkt eher etwas abstossend, zudem ihre Arme überaus fest sind.»⁷⁰ Einrichtung und Kleidung korrespondierten aus ihrer Sicht mit dem Charakter der Frau. Sie fiel auf «durch ihr ausdrucksloses Gesicht, das zwar noch sehr jung wirkt, aber keine ausgeprägten Charakterzüge darin zeigt. Nur mühsam kann ich dieser geschwätzigen Frau zuhören»⁷¹. Schliesslich zweifelte die Sozialarbeiterin auch die Erziehung der Tochter an, indem sie kritisierte, dass diese die Hausaufgaben zu «überlauter Schlagermusik»⁷² machte. Die Sozialarbeiterin beschrieb Einrichtung, Aussehen, Charakter und Verhalten der Personen als stimmiges Gesamtbild, das den negativen Eindruck der Familie untermauerte. Dennoch erachtete sie die Hilfe des

64 KJD BS, Akte Kummer, HB-Bericht 11.3.1975.

65 KJD BS, Akte Becker, HB-Bericht 22.4.1974.

66 StABL, VR 3510, Akte Maar, HB-Bericht 14.10.1965.

67 StABL, VR 3510, Akte Maar, HB-Bericht 14.10.1965, vgl. VR 3425, Akte Eugster, HB-Bericht 8.8.1979.

68 KJD BS, Akte Hügi, HB-Bericht 8.8.1958.

69 Vgl. Nadja Ramsauer, «Verwahrlost». Kindswegnahmen und die Entstehung der Jugendfürsorge im schweizerischen Sozialstaat, 1900–1945, Zürich 2000, S. 134.

70 KJD BS, Akte Huber, HB-Bericht 18.1.1971.

71 Ebd.

72 Ebd.

Jugendamtes als nicht mehr «dringend nötig»⁷³. Möglicherweise spielten in der abwertenden Beschreibung auch Distinktionsmechanismen mit, mit denen sich die Sozialarbeiterin selbst positionierte und Geschmack als Ausdruck einer Milieu- und Klassenzugehörigkeit inszenierte.⁷⁴

Während in diesem Fall der schlechte Eindruck keine direkten Konsequenzen hatte, wurde bei einem Besuch des Jugendamtes bei Frau Welti vom Zustand der Wohnung auf deren psychische Verfassung geschlossen, was schliesslich die Einweisung in eine psychiatrische Klinik zur Folge hatte: «Überall liegt Wäsche herum. Das Geschirr ist nicht gewaschen, die Betten nicht gemacht. Da Frau Welti laut früheren Akteneinträgen eine sehr ordentliche, tadellose Hausfrau ist, muss auch diese Unordnung als Ausdruck der schlechten psychischen Verfassung der Mutter gewertet werden.»⁷⁵ Der Zustand der Wohnung wurde hier nicht moralisiert, sondern mit einer behandlungsbedürftigen Krankheit assoziiert. Die Gegenüberstellung mit dem früher ordentlichen Haushalt war handlungsleitend.

Die Fälle Huber und Welti zeigen, dass das Vorgehen bei Hausbesuchen nicht standardisiert war und es oft unvorhersehbar blieb, welche Beobachtungen wie bewertet wurden und zu einer Intervention führten. Der Hausbesuch war demnach nur ein potenzielles Schlüsselmoment und weitere Informationsquellen waren je nach Fall mindestens so relevant. Zugleich wird deutlich, dass beim Hausbesuch die normative Beurteilung der häuslichen Reproduktionsarbeit Priorität hatte. Für diesen Bereich gesellschaftlicher Arbeit wurden die Frauen verantwortlich gemacht; dementsprechend standen diese im Fokus.

«So richtig ins Bild versetzt»: Performativität der Aktenführung

Nicht immer ist auf Anhieb ersichtlich, zu welchem Zweck Wohnräume und Personen so genau beschrieben wurden. Wir erklären dies mit zwei Eigenschaften von Hausbesuchen: Erstens fungierten sie als Grundlage für spätere Berichte und Entscheide. Die detaillierten Schilderungen hatten für die Behörde insofern Legitimationsfunktion.⁷⁶ Eine private Situation wurde dokumentiert, sichtbar gemacht und somit eine allfällige Intervention legitimiert. Zweitens wies der Hausbesuch als multi-sensorielles Unterfangen ein kontingentes Moment auf. Nicht immer war zu Beginn klar, was später von Bedeutung sein würde. Deshalb

⁷³ Ebd.

⁷⁴ Vgl. Pierre Bourdieu, Die feinen Unterschiede. Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft, Frankfurt a. M. 1982.

⁷⁵ KJD BS, Akte Welti, HB-Bericht 28.1.1963.

⁷⁶ Rahel Bühler, Sara Galle, Flavia Grossmann, Matthieu Lavoyer, Michael Mülli, Emmanuel Neuhaus, Nadja Ramsauer, Ordnung, Moral und Zwang. Administrative Versorgungen und Behördenpraxis, Zürich 2019, S. 356, zeigen dies für Akten allgemein.

notierte man vorerst grosszügig. Diese Aktenführungstechnik entsprach auch damaligen Empfehlungen. Der publizistisch tätige Vormundschaftssekretär Max Hess-Haerberli riet zu einer umfassenden, «plastischen» und lebendigen Dokumentation, so dass man später «aus dem Reichtum der Handakten [...] dasjenige Material [schöpfen kann], das der übergeordneten [...] Behörde zugänglich gemacht werden soll»⁷⁷. Durch eine gut redigierte Akte werde man «so richtig ins Bild versetzt»⁷⁸, auch wenn man den Betroffenen nie begegnet sei. Zusammen mit anderen Akten stellten die Hausbesuchsberichte somit eine Art Steinbruch dar, aus dem je nach Bedarf Stücke entnommen werden konnten. Sie sollten Beweise für spätere, zum Zeitpunkt des Besuchs nicht immer bekannte Massnahmen liefern. Die Dokumentation erfolgte also auch strategisch, mit dem Zweck, einen künftigen Entscheid auf Basis der rechtlichen Grundlagen zu ermöglichen.⁷⁹

Die Empfehlungen Hess-Haerberlis zielten auch auf die Tatsache ab, dass die Entscheidungsträger selbst oft keinen Einblick in die Verhältnisse hatten. Sie waren auf die Berichte der Amtsvormunde und ihrer MitarbeiterInnen angewiesen und übernahmen in der Praxis zumeist deren Anträge, ohne selbst vor Ort gewesen zu sein. Sie zitierten aus ihren Berichten und übernahmen Stellen in andere Schriftstücke. Beim sogenannten «Schrifthandeln» blieb schriftliche Information nicht «toter Buchstabe, wurde nicht nur aufbewahrt, sondern auch aufbereitet, weiterverwendet und ausgetauscht»⁸⁰. Obwohl der Amtsvormund in der Regel nur ein Antragsrecht hatte, verfügte er somit über grossen Einfluss auf die vormundschaftliche Praxis. Auch der Einfluss der FürsorgerInnen und SozialarbeiterInnen ist nicht zu unterschätzen: Die meist überlasteten Amtsvormunde kannten ihre Mündel häufig nur aus dem Büro, während ihre MitarbeiterInnen Besuche machten und sie über die häuslichen Verhältnisse informierten.

Beispielhaft zeigt sich dies an einem Besuch bei Paula Luchs. Nach der Scheidung wurde über die bei der Mutter lebenden Töchter eine Beistandschaft errichtet, die vom Liestaler Amtsvormund geführt wurde. Den routinemässigen Hausbesuch machte jeweils die kantonale Fürsorgerin. 1961 hielt sie fest: «Beide Mädchen haben blühendes Aussehen. Leider müssen beide grossen Mädchen im gleichen Bett schlafen, neben der Mutter. Einwandfreie Ordnung. Die Kleider der Mädchen sind in Ordnung. Die KM [Kindsmutter] äussert sich befriedigt

⁷⁷ Max Hess-Haerberli, Die Aktenführung in der Sozialen Einzelhilfe. Zum praktischen Vorgehen beim Stellen von psycho-sozialen Diagnosen, Bern 1969, S. 81 f., S. 41, S. 6. Vgl. auch Max Hess-Haerberli, Die Führung von Fürsorgeakten unter besonderer Berücksichtigung der gesetzlichen Fürsorge, Zürich 1953, S. 8.

⁷⁸ Hess-Haerberli, Die Führung von Fürsorgeakten, S. 8.

⁷⁹ Tanja Rietmann, «Liederlich» und «arbeitscheu». Die administrative Versorgung im Kanton Bern (1884–1981), Zürich 2013, S. 27, S. 37, zeigt dies für Akten allgemein.

⁸⁰ Sara Galle, Thomas Meier, Von Menschen und Akten. Die Aktion «Kinder der Landstrasse» der Stiftung Pro Juventute, Zürich 2009, S. 128.

über ihre Töchter. [...] Sie werden recht gehalten und liebevoll betreut.»⁸¹ Der Amtsvormund verfasste daraus fast wortwörtlich den Rechenschaftsbericht an die Vormundschaftsbehörde: «Sowohl B. als auch E. haben ein blühendes Aussehen. Leider müssen aber die beiden grossen Mädchen im gleichen Bett neben ihrer Mutter schlafen. Die Kleider der Mädchen sind in Ordnung. Die Ordnung bei Frau L. ist einwandfrei. Diese äussert sich befriedigt über ihre Töchter. [...] Sie sind bei ihrer Mutter recht gehalten und werden liebevoll betreut.»⁸² Der Bericht des Amtsvormundes erweckt den Eindruck, als ob er die Schlafsituation oder die Ordnung im Haus mit eigenen Augen gesehen hätte. In diesem Fall legte er seine Informationsquelle nicht offen, bisweilen verwiesen die Amtsvormunde aber auch explizit auf die Berichte der Fürsorgerinnen.⁸³

Was einmal Eingang in die Akte gefunden hatte, konnte noch Jahre später wiederverwendet werden. Als zum Beispiel der Jugendrat Basel 1960 die Wegnahme der Kinder des Ehepaars Wey bestätigte, verwies er im Beschluss auf den «bedenklichen Zustand»⁸⁴ der Wohnung zwei Jahre zuvor. Der Hausbesuchsbericht hatte somit nicht unerheblichen Einfluss auf Fallkonstruktion und -verlauf. Er konnte das behördliche Bild einer Person über verschiedene Amtsstufen und Jahre hinweg prägen, das Handeln der Behörden anleiten und Massnahmen legitimieren. Durch die Wiederverwendung von Elementen aus dem Besuchsbericht konnte dem Hausbesuch zu einem späteren Zeitpunkt eine Bedeutung zukommen, die bei seiner Durchführung noch nicht evident war, allenfalls auch in einem Zusammenhang, der mit dem ursprünglichen Besuch nichts zu tun hatte.⁸⁵ Diese Praxis war für Betroffene schwer zu kontrollieren und auch deshalb problematisch, weil Bewertungen und stigmatisierende Formulierungen aus Hausbesuchsberichten häufig unverändert in andere Akten übernommen wurden. Die Definitions- und Entscheidungsmacht war dabei asymmetrisch. Die behördlichen AkteurInnen bestimmten, was in die Akte gelangte und entscheidungsrelevant war.

Dennoch werden in den Akten bisweilen auch Momente des Widerstands sichtbar. Es finden sich Hinweise auf das Bestreben der betroffenen Personen, ihre Autonomie zu erhöhen, sich gegen die Behördenpraktiken zu wehren oder der amtlichen Perspektive eigene Sichtweisen entgegenzusetzen. Widerstand wurde aber häufig negativ interpretiert und konnte sogar eine verstärkte Kontrolle oder Sanktionen zur Folge haben.⁸⁶

⁸¹ StABL, VR 3425, Akte Luchs, HB-Bericht 18.4.1961.

⁸² StABL, VR 3425, Akte Luchs, Rechenschaftsbericht 2.5.1961.

⁸³ StABL, VR 3425, Akte Delb, Vormundschaftsbericht 1965–1966.

⁸⁴ KJD BS, Akte Wey, Beschluss Jugendrat Kanton BS 2.3.1960.

⁸⁵ Galle, Meier, Von Menschen und Akten, S. 128, S. 135, zeigen dies für Akten des Hilfswerks «Kinder der Landstrasse».

⁸⁶ Zu Widerstand und Selbstermächtigung der von Hausbesuchen Betroffenen ausführlich: Bühler, Steffen, Koch, Auf Hausbesuch bei ledigen Müttern und ihren Kindern.

Insgesamt veränderten sich die Hausbesuchsberichte im Untersuchungszeitraum nur wenig. Sie widerspiegeln traditionelle Haltungen und zeugen kaum von der Umsetzung neuer Prinzipien der Sozialen Arbeit, wie sie ab den 1950er-Jahren in die Lehrpläne der Schulen für Soziale Arbeit aufgenommen wurden. Am ehesten zeigt sich ein Perspektivenwechsel in den Akten des Basler Jugendamtes, das vorwiegend junge, ausgebildete SozialarbeiterInnen beschäftigte. Ende der 1960er-Jahre fokussierte dieses zunehmend neue Arbeitsmethoden, wie etwa Beratungsgespräche. Hier zeigen die Hausbesuchsprotokolle der 1970er-Jahre vereinzelte Versuche, mit den besuchten Personen in einen Dialog zu treten, ihre Perspektive einzunehmen und beratend zu wirken.⁸⁷ Wie obige Ausführungen zeigen, überdauerten jedoch auch hier stigmatisierende sprachliche Elemente und unangemeldete Hausbesuche.

Fazit

Der Hausbesuch war im ganzen Untersuchungszeitraum ein unumstrittenes Instrument im Kinderschutz, während die dazugehörigen Berichte wie gezeigt Authentizität in Bezug auf die inspizierten Wohn- und Erziehungsverhältnisse beanspruchten. Darüber hinaus konnten die Berichte behördliches Handeln anleiten und vormundschaftliche Entscheide legitimieren. Abschliessend lohnt sich deshalb nochmals ein Blick auf ihre Textualität.

Die Berichte wurden in einem konkreten organisationalen Gefüge mit einem spezifischen Auftrag und für ein bestimmtes Lesepublikum verfasst. Dies äussert sich in verschiedenen narrativen Mustern, wie der Dramatisierung durch detaillierte Beschreibungen, der Neutralisierung durch die Verschleierung der eigenen Position sowie der Suggestion von Objektivität durch szenische Darstellungen.

Die Berichte entstanden weiter in einem selektiven Konstruktionsprozess: Sie konstituierten ein Bild der Familien, das in der Intention der damaligen AkteurInnen eine Art dokumentarische Objektivität ausstrahlen und ein Stück weit unabhängig von der jeweiligen VerfasserIn als glaubwürdiges Bild fungieren sollte. Die Wirkmacht dieser Bilder zeigt sich daran, dass Amtsvormunde und Entscheidungsträger Elemente aus Hausbesuchsprotokollen oft unhinterfragt übernahmen und reproduzierten.

Schliesslich waren die Hausbesuchsberichte aus einer bestimmten Perspektive verfasst und von bürgerlichen Vorstellungen von Geschlechterordnungen

⁸⁷ Tätigkeitsbericht Vormundschaftsbehörde Basel-Stadt 1970, S. 3–6 und 1973, S. 7. Von 1968 bis 1978 reduzierten sich die vormundschaftlichen Aufsichten beim Jugendamt um 73 %, die freiwilligen Beratungen vervierfachten sich (Tätigkeitsbericht Vormundschaftsbehörde Basel-Stadt 1978, S. 5). Vgl. hierzu auch Bühler, Steffen, Koch, Auf Hausbesuch bei ledigen Müttern und ihren Kindern.

geprägt, die sich auch als Raumordnungen niederschlugen. Ein schichtspezifischer Geschmack lenkte zudem die Wahrnehmung und Beschreibung der Wohnungen und Personen.

Für diese normativen Bewertungen, die eigene gesellschaftliche Standortgebundenheit sowie die narrativen Konstruktionen scheint im untersuchten Zeitraum und im geographischen Raum wenig reflexives Bewusstsein existiert zu haben. In Anschluss an Jürgen Link kann man von einer protonormalistischen Strategie sprechen, da die Beschreibung der familialen Situationen von einem relativ engen, an bürgerlich-mittelständischen Werten angelehnten Normalitätsspektrum geleitet war.⁸⁸ Diese Erkenntnisse legen nahe, auch heutige Hausbesuche auf rhetorische Strategien und das komplexe Verhältnis von Fürsorge und Zwang zu analysieren. So fragen wir uns in unserem noch laufenden Teilprojekt zur Gegenwart unter anderem, welche blinden Flecken die heutige Hausbesuchspraxis aufweist und welche Zwangsmomente und asymmetrischen Machtbeziehungen ihr inhärent sind.⁸⁹

Rahel Bühler, Martina Koch, Markus Steffen, Institut Professionsforschung und -entwicklung, Hochschule für Soziale Arbeit, Fachhochschule Nordwestschweiz FHNW, Riggbachstrasse 16, 4600 Olten, buel@zhaw.ch, martina.koch@fhnw.ch, markus.steffen@fhnw.ch

⁸⁸ Jürgen Link, Versuch über den Normalismus. Wie Normalität produziert wird, Bonn 2006, S. 57f.

⁸⁹ Koch, Steffen, Bühler, Hausbesuche im Kindes- und Erwachsenenschutz in der Schweiz. Steffen, Koch, Bühler, Sachverhaltserforschung als high discretion work.

Aargau ist überall – Bullingers (fast) vergessene Schriften zu Habsburg und Sempach

Beat Hodler

Im Mai 2020 landeten nach einer Wohnungsäumung in Bern zahlreiche Dokumente unterschiedlichster Art am Strassenrand (vgl. Abb. 1). Rasch zeigte sich, dass es sich um den Nachlass des Dichters Johannes Jegerlehner handelte (1871–1937), dessen Sagensammlungen und Bergromane in den ersten Jahrzehnten des 20. Jahrhunderts im deutschsprachigen Raum grosse Bekanntheit hatten.¹

Mitten in dieser ungeordneten Ansammlung von Dokumenten befand sich ein altes Buch, das einige Rätsel aufgab, zumal das Titelblatt und die ersten Seiten fehlten (vgl. Abb. 2).

Bei der ersten Durchsicht dieses Buchs entstand der Eindruck, es könnte sich um eine Zusammenstellung diverser chronikalischer Texte handeln, verfertigt um etwa 1600. Aus den erhaltenen Zwischentiteln liessen sich einige besonders häufige Begriffe ermitteln (zum Beispiel «Edle Grafen von Habsburg», «Königsfelden», «Sempach», «Krieg», «Päpste»...). Diese Spur führte rasch zum Reformator Heinrich Bullinger (1504–1575). Bullinger hatte 1570 zwei historische Abhandlungen über die Geschichte der Habsburger und über die Schlacht von Sempach verfasst; im darauffolgenden Jahr hatte er diese Bücher noch mit einer Geschichte der Alemannen ergänzt.² Eine genauere Überprüfung bestätigte, dass es sich beim gefundenen Dokument um eine Abschrift der zwei ersten genannten historischen Werke handelte. Bei der stichprobenartigen Durchsicht von weiteren Kopien dieser Abhandlungen in Frauenfeld, Schwyz, Aarau, Bern und Zofingen zeigte sich, dass insgesamt nur wenig inhaltliche Abweichungen vorliegen, wenn auch jedes Exemplar bestimmte Eigenheiten und eine eigene Titelgestaltung aufweist.³ Zutreffend ist die Inhaltsangabe im sperrigen Titel der Abschrift in Frauenfeld: «Von denn edlen graven zů Habsburg hertzogen zů Österich und Schwaben und der stiftung deß fürstlichen closters

1 Der umfangreiche Nachlass enthält auch einige Dokumente zu Angehörigen von Johannes Jegerlehner, insbesondere zum Leben und Wirken des Malers Hans Jegerlehner (1906–1974). Nach der Abklärung der rechtlichen Situation und der Erstellung eines Verzeichnisses konnte der gesamte Nachlass anfangs Oktober 2021 dem Schweizerischen Literaturarchiv in Bern übergeben werden. Zur Fundgeschichte vgl.: Beat Hodler. «Mal d'archive» – ein konkretes Fallbeispiel, in: *Passim* 27 (2021), S.8–9. Vgl. auch den Artikel von Alexander Sury: Ein Berner Dichter landet auf der Strasse (Der Bund, 22.5.21).

2 Vgl. dazu: Christian Moser. *Die Dignität des Ereignisses. Studien zu Heinrich Bullingers Reformationsgeschichtsschreibung*, Band 1, Leiden 2012, S. 44f.

3 Teilweise sind nur Ausschnitte vorhanden, zuweilen gibt es originelle Randbemerkungen, oft haben mehrere Schreiber mitgewirkt und noch weitere Texte kopiert, so dass interessante Kompilationen vorliegen. Besonders anregend sind manche Kommentare der Schreiber, die Einblicke in ihre Gedankenwelt gewähren. Ein Beispiel ist das Exemplar in der Stadtbibliothek Zofingen, das bemerkenswerte Regeln zur Lektüre historischer Texte enthält (Stadtbibliothek Zofingen, Sig. Pa 46).



Abb. 1: Fundstelle des Jegerlehner-Nachlasses: Schosshaldenquartier in Bern, 24.5.20 (Foto Beat Hodler).

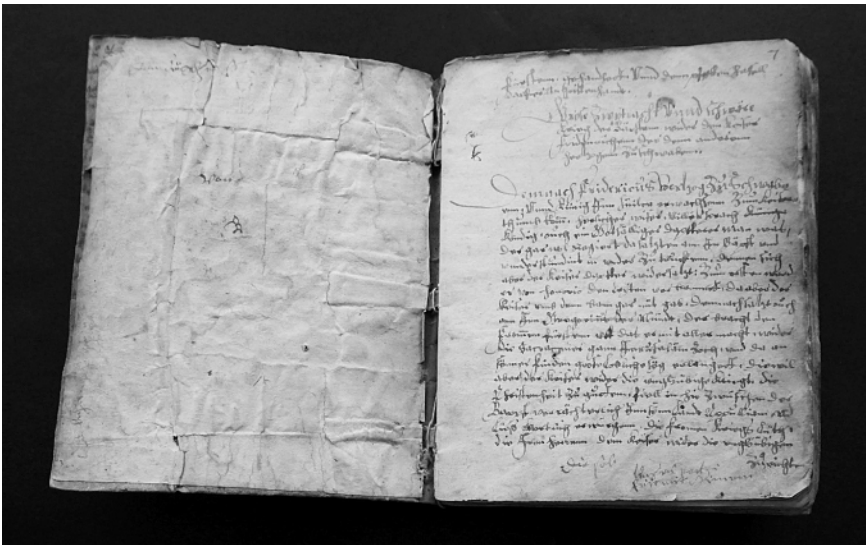


Abb. 2: Handschrift im Nachlass Jegerlehner. Erhalten ist der Text ab Seite 7. Im Schweizerischen Literaturarchiv hat der Text die Signatur Nachlass Jegerlehner, D-7-11 erhalten.

Kungsfelden im Ergäuw auch etliches von dem Sempacher krieg in welchem herzog Lepoldt von Österich durch die Eytgnossen erschlagen ward zwey bücher». ⁴ Verstreut im ganzen deutschsprachigen Raum finden sich neben den angesprochenen noch zahlreiche weitere Abschriften (in denen der soeben genannte Teil über die Alemannen übrigens meistens fehlt). ⁵ Diese Werke sind in der Forschung seit langem bekannt, sie sind allerdings lange Zeit als «Sammelwerke» und als «kleiner Abhandlungen», mit anderen Worten – als zweitrangig eingestuft worden. Diese Einschätzung ist nachvollziehbar, denn die Argumentation wirkt auf den ersten Blick sprunghaft, die Lektüre ist wegen den vielen Abschweifungen ermüdend. Tatsächlich bleibt Bullinger in den drei genannten Abhandlungen keineswegs bei den umständlich angekündigten Themen. Er berichtet nicht nur über die Habsburger, Sempach und die Alemannen, sondern ebenso über den Investiturstreit, die Zähringer, die Konflikte zwischen dem Stauferkaiser Friedrich II. und dem Papst in Süditalien, die Entstehung des Klosters Muri und vieles mehr. In einzelnen Abschnitten, etwa jenem über «die alte stadt Windisch», greift er überdies in die Römerzeit zurück, so dass keine durchgängige chronologische Abfolge erkennbar ist. ⁶

Bei genauerem Hinsehen zeigt sich jedoch, dass das Bild einer zusammenhanglosen, «zufälligen» Aneinanderreihung falsch ist. Bullinger bringt mehrfach Querverweise zwischen den einzelnen der genannten Schriften an: Die Stauer und die Zähringer werden ins Spiel gebracht, weil sie in Schwaben vor der Habsburgerzeit eine wichtige Rolle gespielt haben. Windisch und Brugg sind ihm wegen der Geschichte der Habsburger wichtig. Die Römer werden erwähnt, weil sie im Aargau so viele Überreste hinterlassen haben und weil die frühe Geschichte von Windisch ohne sie nicht erzählbar ist. Die Schlacht von Sempach wird geschildert, weil das prominenteste Opfer danach in Königsfelden beerdigt wurde. ⁷ Die Geschichte der Alemannen wird erzählt, weil die Vorgeschichte des Herzogtums Schwaben ohne ihre Präsenz im schweizerischen Mittelland und im süddeutschen Raum nicht befriedigend erklärt werden kann. Nach mehrfacher Lektüre wird deutlich: Die genannten drei kleinen «Bücher»

4 Zitiert nach dem Verzeichnis der Kantonsbibliothek Thurgau, Frauenfeld, Signatur KBTG Y 31.

5 Das Autograph findet sich in der Zentralbibliothek Zürich, Sig. Ms. A 142. Eine solche Überlieferungslage ist für Bullinger typisch. Vgl. dazu: Christian Moser. Die Dignität des Ereignisses. Studien zu Heinrich Bullingers Reformationsgeschichtsschreibung, Band 1, Leiden 2012, S. 44. Mehrere wertvolle Hinweise, welche die Einordnung erleichterten, verdanke ich Dr. Reinhard Bodenmann, Brugg.

6 Diese Passagen weisen Ähnlichkeiten auf mit dem Abschnitt über Windisch in der bekannten Chronik von Johann Rudolph Stumpf. Gemeiner loblicher Eydgnoschaft Stetten, Landen und Völkern Chronic [...], Zürich 1586.

7 Bezeichnend für das historische Interesse im Umfeld von Bullinger ist eine Passage im Briefwechsel zwischen Myconius und Bullinger vom 25. Juli 1547, in dem Myconius Grabstätten erwähnt, die in Königsfelden gefunden worden seien (Heinrich Bullinger Briefwechsel, Band 20, Zürich 2021, S. 346).

über die Habsburger, über die Schlacht von Sempach und über die Alemannen, folgen zwar nicht einem linearen Erzählstrang. Sie orientieren sich aber alle am gleichen argumentativen Zentrum. Es geht um Königsfelden, dessen komplexe Geschichte und dessen aargauische Umgebung von unterschiedlichen Seiten her unter die Lupe genommen werden. Der Begriff «Ergäuw», der im oben zitierten, wortreichen Titel ein wenig untergeht, erweist sich beim zweiten Lesen als Schlüsselbegriff.

Heinrich Bullinger war bekanntlich nicht nur ein bedeutender Theologe und Kirchenpolitiker, sondern auch ein leidenschaftlicher, humanistisch gebildeter Geschichtsschreiber,⁸ der eng mit Chronisten wie Johannes Stumpf zusammenarbeitete.⁹ In der Widmung zum vorliegenden Werk erklärt er, wie er in seiner Arbeit als Historiker vorgeht:¹⁰ Er stellt nicht nur Quellen zusammen, sondern versucht auch, die Erinnerungen von Zeitzeugen zu sammeln und auszuwerten. Ein Blick in seine historischen Untersuchungen bestätigt, dass er seine schriftlichen Quellen sorgsam kennzeichnet, Deutungen reflektiert und sich bemüht, blosser Gerüchte von nachweisbaren Fakten zu unterscheiden. Wir dürfen davon ausgehen, dass er sich nicht auf das simple Kompilieren bereits vorhandener Texte beschränkt.¹¹ Angesichts der Tatsache, dass der in Bremgarten geborene Reformator zeitlebens die Verbindung zu seiner Herkunftsregion pflegte,¹² ist es wenig überraschend, dass der «Ergäuw» im Zentrum der vorliegenden Texte steht. Lässt sich Bullinger vielleicht gar als Vorläufer der modernen Kantongeschichten des 19. Jahrhunderts bezeichnen?¹³

⁸ Hans Ulrich Bächtold. Heinrich Bullinger als Historiker der Schweizer Geschichte, in: Heinrich Bullinger und seine Zeit. Eine Vorlesungsreihe, Emidio Campi (Hg.), Zürich 2004 [Zwingliana 31], S. 251–273. Vgl. auch: Christian Moser. Die Dignität des Ereignisses. Studien zu Heinrich Bullingers Reformationsgeschichtsschreibung, Band 1, Leiden 2012; siehe ausserdem Fritz Büsser. Heinrich Bullinger. Leben, Werk und Wirkung, Band 1, Zürich 2004, S. 55.

⁹ Vgl. dazu bereits: Gustav Müller. Die Quellen zur Beschreibung des Zürich- und Aargaus in Johannes Stumpfs Schweizerchronik, Zürich 1916, S. 26.

¹⁰ Vgl. dazu: Christian Moser. Die Dignität des Ereignisses. Studien zu Heinrich Bullingers Reformationsgeschichtsschreibung, Band 1, Leiden 2012, S. 272.

¹¹ Zum Schreibstil Bullingers in dessen historisch ausgerichteten Texten finden sich erhellende Hinweise bei: Bernhard Stettler. Bullingers Familiengeschichte. Edition und Kommentar, in: Zwingliana 42 (2015), S. 1–82, besonders: S. 8–10.

¹² Judith Steiniger. Die Bedeutung von Bullingers Briefwechsel für die Geschichtsschreibung des Aargaus. Einige Beispiele, in: Argovia 127 (2015), S. 46–51.

¹³ Vgl. dazu: Simon Kalberer. Der Weg zur eigenen Geschichte. Kantonale Geschichtsschreibung in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts am Beispiel des Kantons Aargau (1803–1853), in: Argovia 131 (2019), S. 8–60.

Bullingers historische Auseinandersetzung mit der Geschichte des «Ergäuws»

Ein Eintrag im «Diarium» von Heinrich Bullinger für das Jahr 1571 klärt einige Hintergründe: «Ich verbessern die 2 bücher, so ich hievor geschriben zu gefallen herr Samuelen Tylman, hoffmeister zu Königsfälden, von herzogen zu Schwaben und Osterrich und den graffen von Hapsburg, ouch von der stiftung Königsfälden und von dem Sempacher krieg; macht's us im September».¹⁴ Der Verweis auf Königsfelden ist erhellend: An diesem Ort war die spannungsvolle Geschichte der Habsburger im Aargau förmlich mit Händen zu greifen.¹⁵

Eine nähere Beschäftigung mit dem Text zeigt, dass die auf den ersten Blick so bunt zusammengewürfelten Texte eine gewisse Kohärenz aufweisen. Salopp liesse sich sagen, dass Bullingers Anliegen darin besteht, dem befreundeten Hofmeister Samuel Tillmann zu erklären, was es mit Königsfelden und den von dort aus verwalteten aargauischen Gebieten auf sich hat. Es fällt auf, wie sehr sich Bullinger um Kontextualisierung bemüht. Tatsächlich kommt er immer wieder auf Königsfelden zurück, wo der 1308 ermordete König Albrecht und der 1386 in der Schlacht von Sempach umgekommene Herzog Leopold begraben wurden. Dazwischen holt Bullinger weit aus, aber seine Argumentation bleibt nachvollziehbar. Um den Aufstieg der Habsburger einordnen zu können, fragt er nach ihren Vorgängern als Herzoge von Schwaben; von dort aus gelangt er zu den Staufern und deren Kämpfen in Italien. Hier wird die bekannte anti-päpstliche Parteilichkeit des Reformators Bullinger deutlich, die fast obsessive Züge annimmt. Etwas versöhnlicher werden die Habsburger dargestellt, die Römer und ihre Leistungen werden eher skeptisch beurteilt. Als Bilanz lässt sich festhalten: Bullinger arbeitet sich mit Verve an der katholischen,¹⁶ römischen,¹⁷ und habsburgischen Vergangenheit¹⁸ des Aargaus ab. Diese Anlage führt zu einer spannungsvollen Geschichtsschreibung, die sich angenehm von einfacher zu lesenden, rein affirmativen Städtchroniken aus Spätmittelalter und Frühneuzeit abhebt. Anders gesagt: Bullinger schreibt hier nicht eine unkritische, apologeti-

14 Emil Egli (Hg.). Heinrich Bullinger, *Diarium (Annales vitae) der Jahre 1504–1574*, Zürich 1985 [Unveränderter Nachdruck Zürich 1985], S. 104.

15 Vgl.: Jeannette Rauschert. Landvogteitsitz und Erinnerungsort. Königsfelden vom 16. bis zum 18. Jahrhundert, in: Simon Teuscher und Claudia Middelmog (Hgg.): *Königsfelden. Königsmord, Kloster, Klinik*, Baden 2012, S. 171–215. Zur Widmung an Tillmann: Ebd., S. 208. Vgl. neuerdings auch «Koenigsfelden Online»: <https://www.koenigsfelden.uzh.ch>.

16 Das betrifft nicht nur Königsfelden, sondern auch das Kloster Muri, dem ebenfalls eine Passage gewidmet wird.

17 Neben dem Kapitel über die Geschichte von Vindonissa ist hier ein ausführlicher Text zum antiken Baden zu erwähnen.

18 Hier ist neben Königsfelden und der Schlacht von Sempach auch die lange Erzählung der Anfänge der habsburgischen Präsenz im Aargau zu nennen. Die Eroberung des habsburgischen Aargaus durch die Eidgenossen im Jahr 1415 wird hingegen nur kurz erwähnt.

sche Erfolgsgeschichte einer Stadt, die mit Gottes Hilfe ihre Macht immer mehr ausbaut. Sein Bezugspunkt in den genannten Schriften ist der Aargau, der allerdings nicht deckungsgleich mit dem modernen Kanton ist. Bullingers Aargau ist zunächst einmal eine historische Landschaft, die sich auf das «Pagum Verbigenum» der Römerzeit zurückführen lasse. Diese Landschaft umfasste laut Bullinger einen grossen Teil des schweizerischen Mittellandes:

Aus dem Land Unterwalden für [bis] Lucern herab / der Reuss nach für [bis] Bremgarten nider bis gen Windisch / da doch Ober-Baden das alte Castel darzu gerechnet ward. Und was damit von Windisch hinauff an der Aren ligt / zwischen dem Bötzberg Hawenstein und Alpebirg¹⁹ / namlich beyder seyts zwischen Wietlisbach und Solothurn. Dannethin was allein an der rechten seyten ligt / für Burgdorff auff bis gehn Münsingen / das alles begreiff das Aergöuw [...].

Bullinger geht weiter auf einzelne besonders wichtige Schauplätze im Aargau ein, etwa das Kloster Muri. Besonders hebt er die Bedeutung von antiken Städten wie Baden und Vindonissa hervor. Seit dem Frühmittelalter sei Windisch das wichtigste Machtzentrum des Aargaus und auch Sitz eines Bischofs gewesen. Nachdem im Hochmittelalter die Habsburger in der Region von Brugg ihren Machtbereich ausbauen konnten, war es naheliegend, dass sie die Grablege für den bei Windisch ermordeten Albrecht hier errichteten. Diese Konzeption des Aargaus ist emotional aufgeladen. Zustimmung gibt Bullinger ein langes Gedicht wieder, das 1415 verfasst worden sei, als die Aargauer kritisiert worden seien, dass sie sich den Eidgenossen ergeben hätten.²⁰ Dieses Gedicht beginnt mit einem Bekenntnis zum «Ergöuw» und dem Appell, dieses «Landt myn» nicht zu schelten; die Aargauer hätten sich im Verlauf ihrer langen Geschichte stets durch Loyalität ausgezeichnet und die Habsburger in ihren zahlreichen Auseinandersetzungen getreu unterstützt, etwa in den Kämpfen in Böhmen, aber auch in der schwierigen Zeit nach dem Königsmord von 1308.²¹ Bullingers Aargau ist eine Region, deren Geschichte durch lang anhaltende Spannungen, Konflikte, Siege und auch Niederlagen geprägt worden ist. Das Gesamtbild wirkt überraschend modern. Es passt gut zu Bruno Meiers Befund aus dem Jahr 2008, dass die Schweiz eine «habsburgisch-österreichische Vergangenheit» habe,²² dass es daher sinnvoll wäre, das gängige «Geschichtsbild, das die Entstehung der Schweiz aus dem eidgenössischen Kern der Innerschweiz beschreibt und wenig

19 Die Verwechslung der Alpen mit dem Jura wurde in allen bisher durchgesehenen Abschriften übernommen.

20 Zur Einordnung vgl.: Bernhard Stettler. In minem Sinne es übel hilt, daz jeman die von Ergoew schilt, in: *Argovia* 102 (1990), S. 1–25.

21 Dieses Aargauer Lied findet 1814/15 einen Nachhall in einer Hymne, die diese Motive aufnimmt. Vgl. dazu: Veronika Kühnis und Bruno Meier. Gedichte und Lieder aus dem revolutionären Aargau, in: *Argovia* 110 (1998), S. 191–215, hier: S. 204 f.

22 Bruno Meier. Ein Königshaus aus der Schweiz. Die Habsburger, der Aargau und die Eidgenossenschaft im Mittelalter, Baden 2008, S. 216.

Platz für habsburgische, burgundische oder savoyische Geschichte gelassen hat», durch die Beschreibung der Vorgänge im Mittelland zu ergänzen²³ und die Entstehung der Eidgenossenschaft als komplexen Prozess zu beschreiben, «in dem Kaiser und Könige, Savoyer und Tiroler, Berner und Zürcher, Innerschweizer und Aargauer in wechselnden Rollen Akteure sind».²⁴ Genau das zeigt der Blick auf Bullingers Darstellung zur Vorgeschichte von Königsfelden: Die Habsburger, die bei ihm als «edle Grafen» titulierte werden, sind nicht auf die Rolle der «Erbfeinde» zu reduzieren, sie gehören zur Schweizer Geschichte.²⁵

Diese Feststellung führt zur Frage, warum Bullingers Aargauer Chronik trotz ihrer Qualitäten nahezu in Vergessenheit geraten konnte. Der Grund dafür ist nicht etwa, dass dieser Schrift der Sprung ins Druckzeitalter nicht gelungen wäre.²⁶ Im Verlauf der späten Frühneuzeit und dann nochmals im 19. Jahrhundert wurden zumindest einzelne Teile davon durchaus gedruckt. Offenbar haben diese Texte vom Übergang von der Handschrift zum gedruckten Buch aber nicht profitiert. Im Folgenden wird genauer überprüft, was bei der medialen «Transformation» in diesem Fall schiefgelaufen ist.

Medialer Übergang mit Kollateralschäden

Bullinger ist bekannt für seine polemischen Ausfälle.²⁷ Auch im vorliegenden Text finden sich zahlreiche Attacken auf die Päpste, die besonders in den Passagen zu den Konflikten im hochmittelalterlichen Italien als hemmungslose Intriganten und Kriegstreiber, ja als Hauptverantwortliche für Treubrüche und Blutbäder bezeichnet werden. Bemerkenswert ist in diesem Zusammenhang, dass trotz solcher Militanz einige handschriftliche Kopien in den katholischen Teil der Eidgenossenschaft gelangten. Die aus katholischer Sicht anstößigen Textstellen wurden allerdings herausgerissen, teilweise kritisch kommentiert,²⁸ teilweise durchgestrichen, wie ein Ausschnitt aus der in Frauenfeld aufbewahrten Handschrift zeigt (vgl. Abb. 3).

Hier zeigt sich: Trotz der konfessionellen Spaltung erlangten Bullingers historische Texte auch in katholischen Regionen der Eidgenossenschaft eine

23 Ebd. S. 216.

24 Ebd. S. 217.

25 Ebd. S. 217.

26 Für andere der Bullinger-Schriften mag dieses Argument zutreffen. Vgl. dazu: Christian Moser. Heinrich Bullinger's Efforts to Document the Zurich Reformation: History as Legacy, in: Bruce Gordon und Emidio Campi (Hgg.): *Architect of Reformation. An Introduction to Heinrich Bullinger, 1504–1575*, Grand Rapids 2004, S. 201–214, hier: S. 203.

27 Regula Schmid. Historiker sind manchmal parteiisch: Heinrich Bullinger blieb Theologe, auch wenn er Geschichte schrieb (NZZ vom 2. 12. 2018).

28 So in der Abschrift im Staatsarchiv Schwyz, Sig. HAN.III.2644.

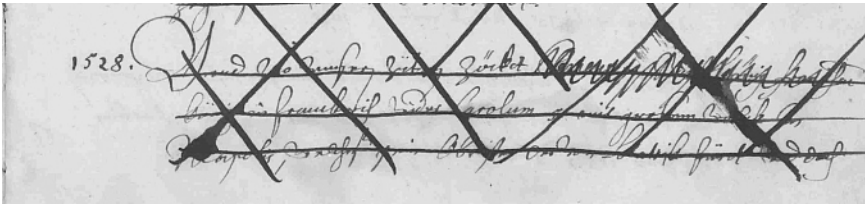


Abb. 3: Durchgestrichene Abschrift einer Passage aus der Schrift über die Habsburger, in der Bullinger festhält, 1528 sei Papst Clemens VII. (Name unkenntlich gemacht) zusammen mit König Franz von Frankreich gegen Karl V., begleitet von grossem Kriegsvolk, nach Neapel gezogen (Kantonsbibliothek Thurgau, Sig. Y31, fol. 6ar).

erstaunliche Verbreitung, dies trotz der drohenden Zensur.²⁹ Im Bereich der Handschriften gab es eine gewisse Elastizität im Umgang mit kontroversen Aussagen.

Der erste Druck erfolgte erst nach mehreren Jahrzehnten:³⁰ 1619 wurde der Teil zur Sempacher Schlacht unter dem Titel «Beschreibung des tödtlichen Kriegs / und blutigen Streits zu Sempach» veröffentlicht.³¹ Interessant ist, dass Bullinger in dieser Publikation nicht als Autor genannt wird, sondern dass ein Notar namens Jacob Langhans beansprucht, die wiedergegebenen Geschichten «Aus alten glaubwürdigen Historiis, und Jahrzeit Büchern / mit fleiss zusammen gezogen» zu haben. Es handelt sich offensichtlich um ein Plagiat. Gut zwanzig Jahre später doppelte derselbe Jacob Langhans nach: 1642 veröffentlichte er, wieder unter seinem eigenen Namen, auch noch den leicht ergänzten ersten Teil von Bullingers Aargauer Chronik, diesmal unter dem Titel «Von Auff- und Abgang / Der Hertzogen zu Zäringen. Auch von Auff- und Abgang / Der uralten Hertzogen zu Östereich».³²

Zu Jacob Langhans wird im Historisch-Biographischen Lexikon der Schweiz vermerkt, er habe «geschichtliche Kompilationen» verfasst.³³ Offenbar

²⁹ Vgl. dazu den kenntnisreichen Aufsatz von: Christian Scheidegger. Die Bücherzensur in der Schweiz von der Reformation bis 1600, in: Zwingliana 45 (2018), S. 365–435. Andererseits gab es in Zürich handfeste Interessen, eine unnötige Provokation altgläubiger Obrigkeiten zu vermeiden. Vgl. dazu beispielsweise: Heinrich Bullinger Briefwechsel, Band 16, Zürich 2014, S. 44. Mit anderen Worten: Brisante Schriften wie die von Bullinger konnten «unter der Hand» innerhalb der Eidgenossenschaft zirkulieren, von einem Druck wurde wohl ganz bewusst abgesehen, um Skandale und schwer kontrollierbare Konflikte zu vermeiden.

³⁰ Zur Zensur in Zeiten des Buchdrucks vgl.: Andreas Würzler. Medien in der Frühen Neuzeit, München 2013, S. 122f.

³¹ Vgl. https://www.e-rara.ch/bau_1/content/titleinfo/18750696/. Hier stellt sich Jacob Langhans als Notar und Schreiber der Herrschaft Wattenwil im Landgericht Seftigen vor.

³² Vgl. https://www.e-rara.ch/bes_1/content/zoom/2976896.

³³ Vgl. Artikel «Langhans» in: Historisch-Biographisches Lexikon der Schweiz, Band 4, Neuchâtel 1927, S. 603. Dort finden sich folgende Informationen: Dieser «Kompilator» hatte zwei Brüder namens Hans (1596 Bürger zu Bern) bzw. Georg (Pfarrer am Münster in Bern 1622, gestorben

versuchte er mehrmals, mit Hilfe von Publikationen, die er einflussreichen und bildungsbeflissenen Persönlichkeiten widmete, sein Einkommen aufzubessern. Ein anschauliches Beispiel findet sich in Basel: Dort werden mehrere Bittbriefe von Jacob Langhans an den Theologieprofessor Theodor Zwinger aus den 1640er Jahren aufbewahrt. Darin erinnert Langhans seinen Adressaten in zunehmender Dringlichkeit daran, er habe der Basler Universität eine schöne, lateinische Aufstellung der Herzoge von Zähringen und eine Liste der Berner Schultheissen verehrt, leider ohne bisher das erhoffte «munusculum oder praemium», also die verdiente Gabe, zu erhalten.³⁴ Dasselbe Muster findet sich auch im vorliegenden Fall: Das erste seiner beiden Bullinger-Plagiate widmete Jacob Langhans vorab zwei katholischen Würdenträgern, nämlich dem Abt des Klosters St. Urban sowie dem Probst des Stifts «Münster im Argöw» (Beromünster), was angesichts der reformatorischen Positionen des eigentlichen Autors bemerkenswert dreist ist.³⁵ Im zweiten Fall verehrte Langhans den kopierten Text «meinem insonderen Grossgünstigen / Hochehrenden Junckeren» Albrecht Manuel, «der zeit Schultheissen zu Burgdorff», nicht ohne diesen daran zu erinnern, sein Grossvater und Namensvetter habe sich bereits in früheren Zeiten als Wohltäter und Pate des Jacob Langhans³⁶ verdient gemacht und es wäre schön, wenn diese Tradition fortgesetzt würde.³⁷ Auch gemessen an frühneuzeitlichen Zitierstandards war das geschilderte Vorgehen unverfroren.³⁸ 1758 beklagt sich übrigens der Gelehrte Gottlieb Emanuel von Haller darüber, das Ausfindigmachen von Plagiatoren, zu denen er Jacob Langhans ausdrücklich zählt, sei überaus mühsam.³⁹

1652). Der Vater dieser drei Brüder hiess Jakob Langhans und war Pfarrer in Aarau. Zu ihm finden sich weitere Informationen in: Willy Pfister. Die reformierten Pfarrer im Aargau seit der Reformation 1528–1985, Aarau 1985 [Argovia 97 (1985)], S. 81: Jakob Langhans (also der Vater des «Kompilators») war Prädikant in Aarau von 1588 bis 1611, danach zog er nach Thierachern.

³⁴ UB Basel, Fünf Briefe von Jacob Langhans an Theodor Zwinger. Signatur Mscr.Fr.Gr.I.10 (143–147). Der zitierte Brief ist auf Michaelis (29. September) 1646 datiert.

³⁵ Die beiden katholischen Geistlichen galten allerdings als hervorragende Gelehrte. Zu Ludwig Bircher, dem Propst von Beromünster, vgl.: Karl Alois Kopp. Ludwig Bircher, Stiftspropst zu Beromünster, 1583–1640, Stans 1915, sowie den Eintrag zu Ludwig Bircher auf www.hls.ch. Vor diesem Hintergrund ist die Widmung nicht abwegig.

³⁶ Vermutlich ist der gleichnamige Vater des Schreibenden gemeint.

³⁷ In beiden Fällen schliesst sich eine mit historischen Reminiscenzen gespickte Rede an, die darauf hinausläuft, dass Mächtige immer darauf achten sollten, die Geschichtsschreiber zu respektieren und zu unterstützen.

³⁸ Gewiss ist zu bedenken, dass die Sensibilität im Umgang mit Fremdwissen sich im Verlauf der Frühneuzeit stark verändert hat. Vgl. dazu: Elisabeth Décultot und Helmut Zedelmaier (Hg.). Exzerpt, Plagiat, Archiv. Untersuchungen zur neuzeitlichen Schriftkultur, Halle 2017. Vgl. auch: Elisabeth Décultot (Hg.). Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIIIe siècle, Paris 2003.

³⁹ Schreiben von Gottlieb Emanuel Haller an Beat Fidel Zurlauben vom 30. November 1758, verzeichnet in: Zurlaubiana Acta Helvetica, 172/88, S. 12.

Bei der Herrichtung der Bullingerschriften für den Druck verschwand nicht nur der Name des Autors. Der Text selbst verlor im Zuge der medialen Transformation viele seiner ursprünglichen Besonderheiten: Die angesprochenen anti-päpstlichen Spitzen, aber auch manche Literaturangaben und die genannten Querverweise zwischen den drei Büchern wurden weggelassen.⁴⁰ In der Folge wurden die oben angedeuteten, vielfältigen Zusammenhänge verwischt. Der deutsche Gelehrte von Senckenberg veröffentlichte zwar 1738 grosse Teile von Bullingers Schriften, diesmal im ursprünglichen Zusammenhang. Senckenberg stufte diese Texte als anonym ein, lobte sie aber dafür, dass sie einiges enthielten, was in andern Chroniken, etwa jener von Aegidius Tschudi, nicht enthalten sei.⁴¹ Senckenbergs Editionsleistung wurde einige Jahrzehnte später wiederum vom oben zitierten Gottlieb Emanuel von Haller kritisch beurteilt: In seiner «Bibliothek der Schweizer-Geschichte» erinnerte dieser zunächst einmal an die Autorschaft: «Von Senckenberg kennt den Verfasser nicht, welches ohnstreitig Heinrich Bullinger ist». Danach kommentierte er die Inhalte der edierten Texte:

Die Schrift ist in zwey Bücher abgetheilt, wovon das letztere von S. 92 bis 160 sich erstreckt, und lediglich den Sempacher-Krieg beschreibt. Bullinger führet auch noch Nebensachen an, als vom alten Vindonissa, vom Kloster Muri. Auch sind verschiedene Lieder eingerückt, als von der Einnahme des Ergäus 1415. Halbsutters von Lucern zwey Lieder auf die Sempacher-Schlacht, das Verzeichniss der zu Sempach erschlagenen Lucerner, Urner und Unterwaldner, so 109 Personen ausmacht, das Verzeichniss der erschlagenen Feinde, so sehr stark ist [...].⁴²

Hier deutet sich eine Tendenz an, die sich in der weiteren Rezeption verstärkt fortsetzte: Dass «Königsfelden» mehr bedeutete als die Grablege von Leopold, war in Vergessenheit geraten; das Interesse der Historiker konzentrierte sich zunehmend auf die Schlacht von Sempach. Im Verlauf der epischen Auseinandersetzungen um die Authentizität der berühmten Winkelried-Geschichte verstärkte sich diese Tendenz: In einem erneuten Druck von 1865 wurde nur noch der Teil zur Sempacher Schlacht berücksichtigt.⁴³ Gewiss blieb der Zusammenhang zu Königsfelden (als Grablege des 1386 getöteten Habsburger Her-

⁴⁰ Ein Beispiel: Im Teil zur Geschichte von Windisch hatte Bullinger einen Verweis auf sein Büchlein zu den Alemannen gemacht; im Druck von 1642, der Bullingers Text fast wörtlich wiedergibt, fehlt dieser Verweis.

⁴¹ *Selecta Iuris et Historiarum*, Henrico Christiano Senckenberg, Band 4, Frankfurt a. M. 1738. Konsultiert wurde das Exemplar in der Universitätsbibliothek Basel, Signatur UB Basel N.c.X.4.

⁴² Gottlieb Emanuel von Hallers *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, 2. Band, Bern 1785 [Neudruck Vaduz 1981], S. 465.

⁴³ G. Geilfus (Hg.), *H. Bullingers Erzählung des Sempacher Krieges*, aus der sogenannten *Origo Ducum Austriae* zum ersten Male vollständig herausgegeben, in: *Neujahrs-Blatt von der Bürgerbibliothek in Winterthur* 1865. Zur Geschichte der Winkelried-Figur vgl.: Beat Suter, *Arnold Winkelried. Der Heros von Sempach. Die Ruhmesgeschichte eines Nationalhelden*, Stans 1977. Darin wird unter anderem auch die Rolle von Jacob Langhans als Plagiator Bullingers angesprochen (Ebd., S. 62).

zogs) bekannt;⁴⁴ der aargauische Kontext von Königsfelden, mit dem sich Bullinger so ausführlich beschäftigt hatte, wurde kaum mehr wahrgenommen.

Fazit – Erkenntnisse zur Mediengeschichte

Die Beschäftigung mit den vorliegenden Bullingertexten und ihrer Rezeption führt zu Erkenntnissen über mediale Transformationen. Bekannt ist, dass die «Ablösung der Handschrift [...] durch das gedruckte Buch» ein sehr langer Prozess war,⁴⁵ dass daher in den ersten Jahrzehnten nach Gutenbergs Erfindung «handgeschriebene und gedruckte Bücher weiter nebeneinander standen».⁴⁶ Das hier analysierte Beispiel zeigt, dass auch noch viel später, nämlich rund 150 Jahre nach Gutenberg, ganze Bücher eifrig von Hand abgeschrieben wurden. Bemerkenswert ist ausserdem, dass selbst die Druckausgaben durch Langhans und später von Senckenberg heute nur noch in wenigen Exemplaren in den schweizerischen Bibliotheken nachgewiesen sind. In diesem Fall hat das ältere Medium (hier: die Handschrift) eine verblüffende Resistenz an den Tag gelegt: Von Bullingers Königsfelder Chroniken scheinen heute, rund 450 Jahre nach ihrer Entstehung, mindestens so viele Handschriften wie Drucke überlebt zu haben!

Aber auch zur qualitativen Seite des Medienübergangs lässt sich einiges festhalten: Der Umgang mit Bullingers Schriften erweist sich als Musterbeispiel dafür, dass «Transformation», verstanden als Übergang von einem Medium (Handschrift) zu einem andern (Druck), einen hohen Preis haben kann: Der Text Bullingers ist durch eine Reihe von Drucken so lang zurechtgestutzt und instrumentalisiert worden, dass er sozusagen das Profil, das ihn wertvoll machte, verloren hat.⁴⁷ Nur durch das Abgleichen mit einzelnen der erhaltenen Handschriften kann die Argumentation Bullingers wieder einigermaßen kenntlich gemacht werden. Zumindest im hier beschriebenen Einzelfall ist die Bilanz des medialen Übergangs also ernüchternd. Ist es vielleicht so, dass Bullingers Schreibduktus sich nur schlecht mit den durch den Buchdruck geschaffenen Normen vereinbaren liess? In diesem Fall bestünde Anlass zu Optimismus: Die

44 Vgl. die bibliographischen Angaben in: Theodor von Liebenau. Die Schlacht bei Sempach: Gedenkbuch zur fünften Säcularfeier, Luzern 1886, S. 271–286. In neuerer Zeit hat Guy P. Marchal auf die Zusammenhänge zwischen Sempach und Königsfelden hingewiesen und in diesem Zusammenhang auch die Bullinger-Texte erwähnt: Guy P. Marchal. Schweizer Gebrauchsgeschichte. Geschichtsbilder, Mythenbildung und nationale Identität, Basel 2006, S. 313.

45 Wolfgang Augustyn. Zur Gleichzeitigkeit von Handschrift und Buchdruck in Deutschland – Versuch einer Skizze aus kunsthistorischer Sicht, in: Gerd Dicke und Klaus Grubmüller (Hgg.): Die Gleichzeitigkeit von Handschrift und Buchdruck, Wiesbaden 2003, S. 5–47, hier: S. 6.

46 Frank Bösch. Mediengeschichte, Frankfurt 2011, S. 35.

47 In diesem Zusammenhang «verschwanden» unter anderem auch viele, oft originelle Randbemerkungen, die jeder handschriftlichen Kopie der Bullinger-Texte zusätzliche Originalität verliehen. Zum Thema der Randbemerkungen, vgl.: Heather Joanna Jackson. Marginalia. Readers writing in books, New Haven 2001.

aktuelle Medienrevolution bringt möglicherweise neue Darstellungsformen und Lesegewohnheiten hervor, die die Qualitäten des Historikers Bullingers besser zur Geltung bringen können, als dies in der «Ära Gutenberg» der Fall war.⁴⁸

Beat Hodler, Böcklinstrasse 11, 3006 Bern, b_hodler@bluewin.ch

48 Zu denken ist an die Abkehr von «linearen Texten» und entsprechender Lektüre; an die neue Normalität von «wuchernden» Texten im Sinne des «Ryzoms»; an das Aufkommen von kollaborativer, interaktiver Arbeit an Texten.

Rezensionen / Recensions / Recensioni

Hans F. Haefele, Ernst Tremp (Hg.), *Ekkehart IV. St. Galler Klostergeschichten (Casus sancti Galli)*, Wiesbaden: Harrassowitz, 2020 (MGH – Scriptorum rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi 82), 688 Seiten.

Dass ein Editionsprojekt 65 Jahre nach der Erteilung des Auftrags erfolgreich abgeschlossen wird, ist wohl nur im Rahmen einer so traditionsreichen Institution wie der MGH denkbar. Nachdem sich zunächst der Historiker Hanno Helbling (1930–2005) mit der Neuausgabe der um die Mitte des 11. Jahrhunderts entstandenen St. Galler Klostergeschichten Ekkeharts IV. – der von 884 bis 972 reichenden Fortsetzung von Ratberts «Casus sancti Galli» – betraut worden war, widmete sich in weiterer Folge der Altphilologe Hans Frieder Haefele (1925–1997) dieser Aufgabe. Nach dessen Tod übernahm der St. Galler Stiftsbibliothekar Ernst Tremp das zwar weit fortgeschrittene aber noch nicht beendete Projekt und brachte es unter massgeblicher Mitarbeit der Philologin Franziska Schnoor zum Druck. Es verdient grosse Anerkennung, dass auf diese Weise das Lebenswerk eines anderen mit viel Feingefühl vollendet wurde.

Lang ist auch die Rezeptionsgeschichte des Textes, der als eines der berühmtesten Geschichtswerke seiner Zeit gilt. Eine erste Edition besorgte Melchior Goldast (1578–1635) bereits 1606, eine zweite (MGH, Scriptorum 2) steuerte 1829 der St. Galler Archivar und Stiftsbibliothekar Ildefons von Arx (1755–1833) bei, eine dritte im Jahr 1877 der Zürcher Historiker Gerold Meyer von Knonau (1843–1931). Als Zwischenbilanz seiner Arbeiten veröffentlichte Hans Haefele 1980 in der «Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe» eine deutsche Übersetzung mit parallelem, jedoch nicht kommentiertem lateinischem Text. Aus von Arx' Monumenta-Ausgabe schöpfte der badische Schriftsteller Joseph Victor Scheffel (1826–1886) den Stoff für seinen historischen Roman «Ekkehard. Eine Geschichte aus dem zehnten Jahrhundert» (1855). Gustav Freytag (1816–1895) sorgte in den «Bildern aus der deutschen Vergangenheit» für weitere Verbreitung.

Während Meyer von Knonau als zeittypisch strikter Quellenkritiker auf die zahlreichen historischen Ungenauigkeiten in Ekkeharts Klostergeschichten hinwies, stehen heute ihre literarische Qualität, «die Meisterschaft der Sprache, die Lebendigkeit und Farbigkeit der Erzählung» (S. VII) sowie ihre Bedeutung für die Kultur- und die Mentalitätsgeschichte im Vordergrund. Darüber hinaus sei der Text «als ‹paradigmatisch erzählender Kommentar zur Benediktinerregel›» (S. IX) zu deuten.

Dem herkömmlichen Aufbau einer MGH-Ausgabe folgend, widmet sich Ernst Tremp zunächst Ekkeharts Biographie: Vielleicht schon um 980 geboren, dürfte er früh als Klosterschüler nach St. Gallen gekommen sein, wo Notker der Deutsche sein Lehrer wurde. Bald selbst Lehrer und Dichter, folgte um 1022 die Berufung an die Domschule in Mainz, von wo er wohl 1031 zurückkehrte. In seiner letzten Lebensphase wirkte er als «gelehrter Schulmeister, Glossator, Dichter und Überarbeiter seiner früheren Dichterwerke und nicht zuletzt als Geschichtsschreiber seines Klosters» (S. 7), in dem er an einem 21. Oktober frühestens des Jahres 1057 starb. Es folgen ausführliche Angaben zu Titel und Aufbau des Werks, zu dessen Entstehungszeit, zu Quellen und Vorlagen, zur literarischen Stellung und der Verortung im Gesamtwerk des Autors bzw. im St. Galler Ambiente, zu Ekkeharts Sprache und zu seinem erzählerischen Geschick, sowie zum Wert als Geschichtsquelle, der für Tremp aus moderner Sicht unbestritten ist.

Da sich ein Autograph Ekkeharts nicht erhalten hat, steht Cod. Sang. 615 der Stiftsbibliothek, eine um 1200 entstandene Handschrift, die die Texte Ratberts, Ekkeharts IV.

und dreier anonymer Fortsetzer enthält an der Spitze der zur Gänze in St. Gallen konzentrierten handschriftlichen Überlieferung.¹ Der Codex bildete bereits die Grundlage für die von Ildefons von Arx und Gerold Meyer von Knonau besorgten Ausgaben, gleichermaßen für die nun vorliegende Neubearbeitung, die ihr «hinsichtlich Orthographie, Interpunktion und Textorganisation» (S. 91) weitestgehend folgt. Beibehalten wurde die von Meyer von Knonau eingeführte Einteilung in 147 Kapitel. Im wissenschaftlichen Apparat finden sich, sofern sinnvoll, abweichende Lesarten der weiteren Abschriften, Marginalen der frühneuzeitlichen Kommentatoren sowie Textabweichungen der älteren Editionen, Hinweise auf Quellenzitate und literarische Anklänge, eine enorme Zahl an Sachanmerkungen, darunter auch Erklärungen zu sprachlich schwierigen Stellen und Hinweise auf neue Forschungserkenntnisse. Die parallellaufende deutsche Übersetzung beruht auf der von Haefele 1980 veröffentlichten, sie wurde, «wo nötig, behutsam verbessert und sanft modernisiert» (S. 92).

Im umfangreichen Anhang finden sich insbesondere ein Verzeichnis der Zitate und literarischen Anklänge, des Weiteren Register der Namen sowie aller von Ekkehart verwendeten lateinischen Wörter (4500 Lemmata) und der freilich nur zwölf volkssprachlichen.

Das Resümee fällt leicht: Mit der Neuauflage der St. Galler Klostergeschichten Ekkeharts IV. besitzt die Mittelalterforschung auf sehr lange Sicht eine mit aller Sorgfalt erstellte, höchsten Ansprüchen genügende Grundlage. Dass der Text noch heute – annähernd tausend Jahre nach seiner Entstehung – eine dank der deutschen Übersetzung auch für den Laien gleichermaßen interessante, wie unterhaltsame Lektüre böte, sei nur am Rande bemerkt.

Alois Niederstätter, Dornbirn

Peter Erhart und Jakob Kurat Hübli (Hg.), **Nach Rom gehen. Monastische Reisekultur von der Spätantike bis in die Neuzeit**, Böhlau, Wien / Köln / Weimar 2021 (Itinera Monastica, Bd. 3), 350 S.

Der hier anzuzeigende Sammelband vereint dreizehn Beiträge zweier Tagungen, die 2014 im Stiftsbezirk St. Gallen und 2016 am Istituto Svizzero di Roma stattfanden. Der Epochenschwerpunkt liegt auf dem Mittelalter, nur zwei Aufsätze sind frühneuzeitlichen Themen gewidmet. Breit gefächert sind hingegen die inhaltlichen Schwerpunkte und methodischen Ansätze. So finden sich eher überblicksartige Darstellungen (etwa von Alfons Zettler und Peter Erhart), daneben Aufsätze, die auf knappen Raum die Ergebnisse umfassenderer Untersuchungen zusammenfassen (zum Beispiel von Milena Svec Goetschi und Beat Immenhauser), sodann die Darstellung von Reisen einzelner Geistlicher (von Philipp Lang und Andreas Rehberg) bzw. einer Reliquientranslation von Elena Gritti. Schliesslich werden zwei bisher unedierte Texte aus den Klöstern Einsiedeln und Michaelbeuern erstmals abgedruckt, ins Deutsche übersetzt und kommentiert.

Auf diese Weise bietet der Band natürlich kein homogenes, aber dafür buntes und zum Weiterdenken anregendes Bild der Mobilität von Geistlichen in der Vormoderne. Höchst plastisch schildert etwa Christian Rohr die Mühen und Gefahren des Reisens. Das Problem der kaum zu kontrollierenden und disziplinierenden, vagabundierenden Mönche nimmt Matthew Bryan Gillis in den Blick und Eleonora Destefanis entwickelt in ihrem Beitrag grundsätzliche Überlegungen zum Spannungsverhältnis zwischen dem Ideal der

1 Digital einsehbar: <https://www.e-codices.unifr.ch/de/list/one/csg/0615> (4.8.2021).

stabilitas loci monastischen Lebens einerseits sowie der Notwendigkeit des Reisens andererseits – sei aus praktischen Gründen, sei es als Pilgerfahrt mit durchaus religiöser Motivation. Im letzten Beitrag des Bandes fragt schliesslich Dieter Richter nach den Spezifika geistlicher Reiseberichte.

Doch nicht nur im Hinblick auf Theorie und Praxis des Reisens von Geistlichen hat der Band viel zu bieten, auch der Romforscher kommt bei der Lektüre der Aufsätze immer wieder auf seine Kosten. So wenn er erfährt, dass nordalpine Vorbehalte gegenüber der Ewigen Stadt sich bis ins Frühmittelalter zurückverfolgen lassen, heisst es doch schon in einem St. Galler Gedicht aus dem 9. Jahrhundert: «Nach Rom gehen: Viel Mühe, wenig Nutzen!» (S. 103). Von drehbuchtauglicher Anschaulichkeit sind dann die Passagen, in welchen der Abt von Einsiedeln Adam Heer seine Bemühungen schildert, gelegentlich seiner Romreise 1574/75 die Privilegien seines Klosters von der Kurie bestätigt zu bekommen. Papst Gregor XIII. zeigt sich geradezu verzückt von der Heiligkeit dieses Ortes, verweist den Abt aber an die Kardinäle Pellevé und Alciati, und diese ihn wiederum an den Kardinal und Bischof von Konstanz Mark Sittich von Hohenems (in dessen Bistum Einsiedeln ja liegt), der den armen Adam Heer ebenfalls mit freundlichen Worten abspießt: «Er wyste wol was Einsydlen für ein heylig orth were, und so ein herlich alt gotzhuss es billich für andere solt mer gwalt haben», in der Sache aber durch den Hinweis auf die formalen Bestimmungen des Trienter Konzils auf Zeit spielte: «diewyl aber das dem concilio Trydentino zu wyder, welte er es bepstlicher Heyligkeyt heymsetzen», was zur Folge hatte, dass der Abt schliesslich unverrichteter Dinge (jedenfalls in diesem Punkt) die Heimreise antreten musste und dies zähneknirschend kommentierte: «wie es dan warlich war, dan wir dess vil mer costen dan nutz zytlicher wyss hettend» (S. 283).

Abkürzungsverzeichnis, Quellen- und Literaturverzeichnis sowie Personenregister und Ortsregister schließen den material- und perspektivreichen Band ab.

Arne Karsten, Wuppertal

Rechtsquellenstiftung des Schweizerischen Juristenvereins (Hg.), **Die Rechtsquellen des Kantons St. Gallen, dritter Teil: Die Landschaften und Landstädte, vierter Band. Die Rechtsquellen der Region Werdenberg: Grafschaft Werdenberg und Herrschaft Wartau, Freiherrschaft Sax-Forstegg und Herrschaft Hohensax-Gams, zwei Teilbände**, bearbeitet von Sibylle Malamud, Basel: Schwabe, 2020 (Sammlung Schweizerischer Rechtsquellen, 14. Abt.), 1070 Seiten.

Nach sechsjähriger Arbeit sind im November 2020 die beiden Teilbände der Rechtsquellen der Region Werdenberg erschienen. Die 1070 Buchseiten umfassende Edition ist ein wesentlicher Teil der umfangreichen St. Galler Beiträge zur Sammlung Schweizerischer Rechtsquellen und schliesst die Lücke zwischen dem Sarganserland und dem Rheintal, zu denen die jeweiligen Quelleneditionen 2013 und 2018 erschienen sind. Die Werdenberger Ausgabe bezieht sich auf die Grafschaft Werdenberg, die Herrschaft Wartau (Burg Wartau und Etter Gretschins), die Freiherrschaft Sax-Forstegg und die Herrschaft Hohensax-Gams. Das Editionsgebiet umfasst somit nebst einem kleinen Teilgebiet der heutigen politischen Gemeinde Wartau – der grössere Teil davon ist in den Bänden zum Sarganserland enthalten – die politischen Gemeinden Sevelen, Buchs, Grabs, Gams und Sennwald. Die Edition behandelt Dokumente der Jahre 1050 bis 1798 und bildet somit die Fortsetzung und Ergänzung des Urkundenbuchs der südlichen Teile des Kantons St. Gallen, des Liechtensteinischen und des Bündner Urkundenbuchs, die ihrerseits bis in die

Quellen des Frühmittelalters zurückgehen. Mit der Werdenberger Edition ist nun das ganze zur Alten Eidgenossenschaft gehörende Gebiet des Alpenrheintals rechtsquellenmässig erschlossen.

Der erste Teilband (329 Seiten) beinhaltet die Einleitung mit aufschlussreichen Ausführungen zur Edition, einen fundierten geschichtlichen Überblick über die behandelten Herrschaften sowie die Verzeichnisse zu den Quellen. Gegen 200 Seiten umfassen die hilfreichen Register der Personen, Familien und Organisationen, das Ortsregister, das Sachregister und das Glossar.

Der zweite Teilband (741 Seiten) enthält den Editionsteil mit den 259 behandelten Schriftstücken. Sie werden jeweils erschlossen mit einem Regest, einer Stückbeschreibung, allenfalls weiteren Überlieferungen, einem Kommentar und dem vollständigen Editionstext.

Die Werdenberger Edition erscheint in 200 gedruckten Exemplaren, die den Zweck einer Referenzpublikation zu erfüllen haben. Tatsächlich nämlich handelt es sich um die erste Editionseinheit, die vollumfänglich digital erarbeitet wurde und im seit 2018 angeschalteten Portal der Rechtsquellenstiftung (SSRQ-online) für alle Interessierten frei zugänglich ist, inklusive Faksimiles der meisten der behandelten Stücke. Mit der überzeugend konzipierten digitalen Edition wurde beispielhaft umgesetzt, was im Projektbeschrieb von 2010 so formuliert worden war: «Ziel ist es, mit Hilfe von modernen computerlinguistischen Methoden die Suchmöglichkeiten und Darstellungsvarianten zu verfeinern. Diese verbesserten Zugriffsfunktionen kommen künftig nicht nur Historikern, Juristen und Volkskundlern, sondern auch allen Sprachforschenden zugute. Die digitale Edition bietet zudem den Vorteil, dass ortsunabhängig und zu jeder Zeit die Quellen sowie die Kommentare eines oder mehrerer Bände auf die verschiedensten Fragestellungen hin untersucht werden können.»

Die edierten Quellen umfassen einen Zeitraum von über 700 Jahren. Sie geben Einblicke in die politischen, gesellschaftlichen und rechtlichen Verhältnisse vom Hochmittelalter bis in die Neuzeit, vom Entstehen der feudalen Herrschaften über deren Ablösung durch die Herrschaft der eidgenössischen Orte bis zum Zusammenbruch der alten Eidgenossenschaft und der Auflösung der Untertanengebiete. Die älteste Urkunde (12. Juli 1050) betrifft die Verleihung eines Forstes mit kaiserlichem Bann zwischen Wartau und Grabs durch Kaiser Heinrich III. ans Bistum Chur. Sie steht, wie die Bearbeiterin Sibylle Malamud vermerkt, als Beispiel früher Erwähnungen von Orts- und Flurnamen. Es folgen Urkunden des 13. Jahrhunderts, die das Auftreten der Freiherren von Sax und der Grafen von Werdenberg belegen: eine Stiftung vom 15. März 1210, mit der ersten urkundlichen Erwähnung der Burg Hohensax, und eine Urkunde vom 2. Mai 1259, in der sich erstmals ein Montforter, Graf Hartmann I., «von Werdenberg» nennt. Die weiteren Dokumente zeugen von der historischen Mannigfaltigkeit der Region und den sich wandelnden Herrschaftstraditionen. Berührt werden vielfältigste Rechtsgebiete, zum Beispiel Eigentums- und Herrschaftsrechte, Gerichtsbarkeiten, Privilegien und Regalien, Verwaltungsorganisationen, Handel und Zoll, Reformen, Verhältnisse zu den eidgenössischen Ständen, Ehe- und Erbrecht, Sittenmandate, Gesundheitswesen, Polizeiordnungen, Strafrecht oder auch Regelungen zur Raubtierjagd und deren Entschädigung. Eingang gefunden hat auch eine Notiz aus dem späten 18. Jahrhundert über «Abwehrzauber gegen Hexen, böse Menschen und Geister». Abgeschlossen wird die Edition mit Dokumenten von 1798 zur Entlassung der Glarner Landvogtei Werdenberg und der Herrschaft Hohensax-Gams in die Freiheit.

Für die Finanzierung des Werks waren gemäss Finanzierungsplan (ohne die Publikationskosten) gut 530'000 Franken erforderlich. Daran leisteten der Kanton St. Gallen 200'000 Franken und die Werdenberger Gemeinden 100'000 Franken. Weitere Beiträge kamen aus den Lotteriefonds der Kantone Glarus, Zürich und Schwyz – der Nachfolger der einstigen Landesherren – sowie von Stiftungen und Historischen Vereinen.

Der finanzielle Aufwand und das enorme Engagement der Bearbeiterin und der Projektleitung haben ein anspruchsvolles Projekt Wirklichkeit werden lassen, das sich in einem hochwertigen Quellenwerk manifestiert und der rechtshistorischen und regionalgeschichtlichen Forschung – auch dank des pionierhaften Einbezugs zeitgemässer digitaler Möglichkeiten – auf lange Sicht wertvolle Dienste und fruchtbare Anregungen leisten wird.

Hans Jakob Reich, Salez

Clive H. Church, Randolph C. Head, **Paradox Schweiz. Eine Aussensicht auf ihre Geschichte**, Zürich: Chronos 2021, 309 Seiten, 36 schwarz-weiss Abbildungen.

Eine weitere Schweizer Geschichte! Das wirft die Frage auf, was sie Neues zu bieten hat. In ihrer ursprünglichen Version hatte sie tatsächlich sehr Wichtiges zu bieten: eine kenntnisreiche Schweizer Geschichte für ein englischsprachiges Publikum. Nun liegt sie, von Peter Jäger besorgt, in deutscher Übersetzung vor. Ihre beiden Autoren, der eine im englischen Kent, der andere im kalifornischen Riverside domiziliert, sind mit der Schweiz und ihrer Geschichte seit längerem bestens vertraute Fachleute und habe auch eigene Forschungsbeiträge zur Schweizer Geschichte publiziert. Das ohne explizite Zuordnung der jeweiligen Autorenschaft auskommende Werk bildet eine Einheit. Die Kapitel zu den früheren Perioden dürften eher von Head aufgesetzt, die Kapitel zur jüngeren Zeit eher von Church entworfen worden sein. In der Schweiz kann die deutschsprachige Ausgabe manchen Lesern und Leserinnen nicht nur das vielleicht Bekannte aus der älteren Geschichte, sondern auch das bereits wieder Vergessene der letzten drei Jahrzehnte gewinnbringend in Erinnerung rufen. Diese Geschichte der Schweiz führt uns bis an die eidgenössischen Wahlen von 2019.

Was allenfalls neu sein soll, wird im Untertitel des Buches angekündigt: Es handelt sich um eine «Aussensicht». Und worin die zentrale Eigenheit der Schweiz gesehen wird, vermittelt der Haupttitel mit der Bezeichnung «paradox». Was aber erscheint widersprüchlich an diesem Land, an seiner Geschichte? Explizit wird das nirgends festgehalten, aber gemeint sein könnte damit etwa, was als Oszillieren zwischen Engagement und Rückzug, zwischen Erneuerung und ausgeprägtem Konservativismus bezeichnet wird (zum Beispiel S. 278). Die Aussensicht sorgt dafür, dass häufiger als in helvetischen Selbstbeschreibungen auch der europäische Kontext mindestens angedeutet wird. Ein Interesse gilt der Frage, wie aus archaischen Strukturen «letztlich» eine moderne Schweiz hervorging. Man erhält dazu eine dichte Erzählung, aber keine konzise Antwort auf diese schöne Frage, und eine solche kann es wohl auch schwerlich geben.

Die Darstellung kommt ohne ausformulierte Leitidee aus, ihr ist aber die wiederkehrende Feststellung wichtig, dass die gemeinsame Geschichte oder ein gemeinsames Geschichtsbild ein tragendes Element der nationalen Identität ist. Die mit «Making the Swiss» immer noch nicht nur sprachlich, sondern in diesem Fall auch mental angelsächsisch daherkommende Einleitung hält fest: Ihre «Geschichte (womit sowohl die gemeinsamen Narrative als auch die lange durch Fakten verbürgte politische Vergangenheit gemeint ist) war stets Garant dafür, dass eine Schweiz mit erkennbarer Eigenart alle euro-

päischen Katastrophen überdauerte und in gewandelter Form erhalten blieb» (S. 10). Ein zivilgesellschaftlicher Nationalismus habe trotz oder wegen des Fehlens sprachlicher und konfessioneller Gemeinsamkeiten seinen Fokus auf die historischen Wurzeln und die lange Tradition mit gemeinsamen konstitutionellen Regeln und Verfahren einen nationalen Zusammenhalt geschaffen (S. 180).

Stark beachtet werden die konfessionellen Differenzen, von denen es heisst, dass sie beinahe zum Auseinanderbrechen der Eidgenossenschaft geführt hätten. Dass dies nicht eintrat, wird mit dem Desinteresse der umgebenden Mächte sowie damit erklärt, dass die kollektiven Eigeninteressen der Eliten die religiösen Gräben überbrückten (S. 106). Konkret zeigte sich das in den so genannten Bauernkriegen, in denen sowohl Aufständische auf der einen Seite als auch die infrage gestellten Obrigkeiten auf der anderen Seite je überkonfessionell kooperierten (S. 95). Die Durchmischung in kleinem Raum und die damit verbundene sehr unmittelbare Erfahrung im Umgang mit Andersgläubigen könnten zudem eine praktische Koexistenz eher möglich gemacht haben (S. 92). Selbstverständlich wird auch die Legende der Kappeler Milchsuppe in die Erzählung eingebaut (S. 86).

Das Buch folgt der üblichen Epocheneinteilung, ohne diese zu diskutieren. Es nimmt darum in seinen Ausführungen zur Helvetik (S. 132) auch nicht den von André Holenstein im neuen Handbuch zur Schweizer Geschichte (2014) unterbreiteten Vorschlag auf, die Helvetik eher zur vorangegangenen Epoche des Ancien Régime und nicht zur neuen Zeit des 19. Jahrhunderts zu zählen. Die in der Schilderung der frühen Entwicklungen zunächst nur wenig berücksichtigten wirtschaftlichen Gegebenheiten werden für die Jahre 1500–1700 in einem separaten Kapitel unter dem Titel «materielle Welt» treffend dargelegt. In den weiteren Ausführungen erfährt diese Welt dann auch innerhalb der Schilderungen der weiteren Entwicklungen eine immer stärkere Beachtung, was die Frage aufwirft, ob denn «Wirtschaft» mit der Zeit stets wichtiger wird. Gegen Ende des 19. Jahrhunderts wird die Schweiz sogar zur «Industriation» (S. 177). Offen bleibt allerdings, wie sehr wirtschaftliche Prosperität oder Rückbildung bloss Folge politischer Gegebenheiten sind oder diese umgekehrt in hohem Mass bestimmende Voraussetzungen für das Politische sind. Es fällt auf, und das ist nicht Kritik, sondern eine Beobachtung, die zu weiteren Überlegungen führen könnte, dass in der Frühzeit – wohl aus Mangel an sprechenden Quellen – nicht die gesamte Fülle des gesellschaftlichen Lebens dieses Landes in Erscheinung tritt und sich die Erzählung zunächst auf oberflächliche Vorgänge beschränkt, und der grosse Rest der Gesellschaft erst mit dem Gang durch die Jahrhunderte immer präsenter wird. In der Präsentation der Vorgänge bis ins 16. Jahrhundert dominieren die Ausführungen zur territorialen Entwicklung. Der Binnenentwicklung des politischen Systems wird nicht in gleicher Weise Beachtung geschenkt, immerhin wird aufgezeigt, dass die Schaffung der Tagsatzung von eminenter Bedeutung war (S. 51 f.).

Die Autoren absolvieren das ganze und den einheimischen Lesern und Leserinnen weitgehend vertraute Programm – bis hin zu Einzelheiten, etwa (S. 68) dem angedeuteten Verrat von Novara von 1500. Die detailreiche Schilderung dessen, was alles geschehen und demzufolge zu berichten ist, lässt keinen Raum für explizite Überlegungen zu übergeordneten Fragen. Zu den Vorbedingungen der Bundesstaatsgründung von 1848 heisst es, dass die «angespannte wirtschaftliche Lage» zwar eine wichtige Rolle gespielt habe, die «konfessionellen Angelegenheiten» jedoch die treibende Kraft in der politischen Auseinandersetzung gewesen seien (S. 154). Die wirtschaftlichen Voraussetzungen, die in den

1860er Jahren zur Demokratischen Bewegung geführt haben, sind jedoch deutlich unterbelichtet (S. 165).

Ausdrücklich gewürdigt sei, auch wenn dies gönnerhaft wirken mag, dass dieser faktenreichen «Aussensicht» keine Fehler unterlaufen. Krud ausgedrückt: Die nichtschweizerischen Autoren wissen enorm viel mehr über dieses Land als die allermeisten seiner Bürger und Bürgerinnen (Historiker und Historikerinnen eingeschlossen). Eine Korrektur muss hingegen angebracht werden: Nach der an sich bereits problematischen, weil zwei separate Politikbereiche vermengenden Feststellung, die Flüchtlingspolitik der 1930er Jahre habe die Neutralität kompromittiert, vermittelt die Darstellung in der nicht unwichtigen Frage, wer 1938 für die Einführung des J-Stempels verantwortlich ist, ein widersprüchliches Bild: In der Chronologie heisst es zutreffend, dass dies «auf Wunsch» der Schweiz geschehen sei (S. 288), im Lauftext steht hingegen, Heinrich Rothmund sei «auf den Vorschlag» des NS-Regimes eingegangen (S. 204). Diese Personalie ist insofern von Bedeutung, als dass die 1997 gemachte «Entdeckung», dass Rothmund (im Gegensatz zu seinen Mitarbeitern) kein Befürworter des J-Stempels war, von einer nationalistischen Publizistik genutzt wurde, jegliche Mitverantwortung seitens der Schweiz zu bestreiten (203f.).

Es ist der Aufmerksamkeit gegenüber der Kraft mythischer Bilder und wohl auch der Aussensicht eigenen Perspektive zuzuschreiben, dass Wilhelm Tell einen prominenten Platz in dieser Darstellung erhält. Allein in der Einleitung ist fünf Mal von ihm die Rede. Immerhin hat der Verfasser dieser Rezension dank dieser starken Ausrichtung auf Tell auch erfahren, was er vorher nicht wusste, dass der Geschichtsschreiber Johannes von Müller nach 1805 in seiner Schweizer Geschichte Tell nachträglich mehr Platz eingeräumt haben soll, nachdem diese Figur durch Schillers Drama populärer geworden war (S. 140). Das Narrativ greift recht oft und schnell nach der Kategorie der kulturellen und politischen, manchmal auch der gefühlten Identität des Landes, wie dies eine landesinterne kritische Geschichtsschreibung weniger als gegeben annimmt.

Die Darstellung verzichtet auf weiterführende Hinweise, und die Bibliografie beschränkt sich, was in einer deutschsprachigen Ausgabe etwas sonderbar wirkt, auf die nur in sehr beschränktem Mass vorhandene angelsächsische Literatur. Manches von dem, was referiert wird, muss aus in dieser Publikation nicht aufgeführter Literatur stammen. Die 36 schwarz-weiss-Abbildungen sind eine echte Bereicherung und werden mit substanziellen Kommentaren erläutert.

Georg Kreis, Basel

Dominik Sauerländer, **Die Reformation in den Freien Ämtern. Beispiel einer gescheiterten Landreformation**, Zürich: Chronos, 2021 (Murensia, Bd. 9), 64 Seiten, 18 Farbabbildungen, 1 Karte.

Seit 2008 die Reformationsdekade ausgerufen wurde, sind auf verschiedenen gesellschaftlichen und wissenschaftlichen Feldern wertvolle Beiträge dazu entstanden. Aus Schweizer Sicht und bezogen auf die Geschichtswissenschaften erwähnenswert ist das Handbuch *Die schweizerische Reformation*, 2017 herausgegeben von Amy Nelson Burnett und Emidio Campi im Auftrag des Schweizerischen Evangelischen Kirchenbundes. Der neuste Forschungsstand darin stellte eine deutliche Absage an ein kohärentes Reformationsnarrativ dar, was einer Vielzahl von Geschichten schweizerischer Reformationen den Weg ebnete. Zu diesem vielstimmigen Bündel zählt auch das schmale Bändchen von

Dominik Sauerländer in der seit 2015 erscheinenden, ambitionierten Reihe *Murensia* aus dem Umfeld der Stiftung Geschichte Kloster Muri.

Die Publikation behandelt die Entwicklung in den Freien Ämtern entlang von Reuss und Bünz, hauptsächlich die heutigen Aargauer Bezirke Muri und Bremgarten, vom späten Mittelalter bis nach dem Zweiten Kappelerkrieg 1531. Es sind Gebiete, die nach der Eroberung des Aargaus durch die Eidgenossenschaft 1415 als Gemeine Herrschaften gemeinschaftlich regiert und von Landvögten im zweijährlichen Turnus verwaltet wurden. Zur Darstellung der Ereignisse und ihrer Hintergründe bedient sich der Aarauer Historiker Sauerländer älterer Arbeiten, die er im Lichte neuester Forschungsparadigmen in einen grösseren Zusammenhang stellt. Verdienstvoll ist quellenseitig der Beizug der *Annales Monasterii Murensis* von Anselm Weissenbach und der unveröffentlichten Selbstbiografie des Berner Münsterpfarrers Johannes Wäber. Die Untersuchung bedient sich des Konzepts des Kommunalismus von Peter Blickle und folgt den Erkenntnissen, die Peter Kamber 2010 in seiner Dissertation *Reformation als bäuerliche Revolution. Bildersturm, Klosterbesetzungen und Kampf gegen die Leibeigenschaft in Zürich zur Zeit der Reformation* dargelegt hatte.

Der erste Teil fokussiert auf die spätmittelalterlichen Voraussetzungen. Es wird gezeigt, wie die eidgenössische Herrschaft in den Freien Ämtern auf der Basis lokaler Selbstverwaltung funktionierte. Die eidgenössische Herrschaftsorganisation blieb rudimentär. Der Landvogt hielt nur dreimal jährlich Gericht, wurde überdies beim Einziehen der Steuern bemerkbar. Einen Landschreiber, mit Sitz beim Kloster Muri, später in der Stadt Bremgarten, gab es vor 1562 nicht. Umso bedeutender waren funktionierende, genossenschaftlich organisierte Bauern- und Kirchgemeinden.

Damit beginnt der zweite Teil, der sich den religiösen und konfessionellen Begebenheiten zuwendet. Schon im 15. Jahrhundert entstand auch in den Dörfern des Untersuchungsgebiets ein Bedürfnis nach mehr Seelsorge und mehr Mitsprache in kirchlichen Angelegenheiten. Dahinter steckt eine Entwicklung zur Kommunalisierung der Kirchen. Die Bauernfamilien verlangten nach einer eigenen Kirche im Dorf. Tatsächlich setzte in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts ein sakraler Bauboom ein. Vielerorts entstanden Kirchen und Kapellen, oft mit prächtigen Bilderzyklen in Form von Freskenmalereien und mit volkstümlichen Kirchenpatronen, wozu zuweilen der Wechsel des Patroziniums (zum Beispiel in Wohlen vom Erzmärtyrer Stephanus zum Viehheiligen Leonhard) gehörte. Die Veränderungen im benachbarten Zürichbiet, die nach 1519 zur Reformation führten, boten den erstarkenden Landgemeinden in den Freien Ämtern die Möglichkeit, ihre Pläne von einer kommunal-territorialen Selbstverwaltung gegenüber feudal-dynastischen Herrschaftsvorstellungen durchzusetzen. Probates Mittel dazu war die Verweigerung von Zehntabgaben. Im Zuge dieser Entwicklung entschieden sich Teile der Oberfreiamts für den neuen Glauben (teils mit geteilten Pfarreien), das Unterfreiamt mehrheitlich, ebenso die Brückenstädte Mellingen und Bremgarten an der Reuss. Aus letzterer stammte Heinrich Bullinger, der in Zürich Nachfolger von Zwingli wurde. Ein weniger bekannter Freiamter Theologe, der zur Reformation beitrug, war der Berner Münsterpfarrer Johannes Wäber aus Merenschwand. Beide verliessen ihre Heimat nach der dort erfolglosen Reformation.

Diesem Scheitern gehört der dritte und letzte Teil. Gegen die Neuerungen wehrten sich die Innerschweizer Orte zuerst vergeblich. Sogar die in Bern und Zürich verfolgten Täuferfamilien fanden in der Gegend um Hägglingen und Dottikon eine zwischenzeitliche Zuflucht. Die von Zürich befeuerte Reformation bewegte sich bis zum Ersten Kappel-

ler Landfrieden 1529 in einem rechtsfreien Raum. In Wohlen, Villmergen, Niederwil, Hägglingen, Wohlenschwil, Göslikon und Bünzen kam es sogar zum Ikonoklasmus, ein Sakrileg in den Augen der altgläubigen Orte. Das Kloster Hermetschwil erlebte einen Klostersturm. Die zweite Schlacht bei Kappel und jene am Gubel im Herbst 1531 wendeten allerdings das Blatt auf dem gesamteidgenössischen Parkett. Zürich und Bern mussten kleinbegeben. Die Friedensregelung machte den Weg frei für die Rekatholisierung der Dörfer in den Freien Ämtern und auch der Städte Mellingen und Bremgarten, die am längsten bei der neuen Lehre geblieben waren.

Besonders verdienstvoll macht die Publikation von Dominik Sauerländer die konzise Schilderung der konfessionellen Entwicklung in der chaotischen Phase vor und zwischen dem Ersten und dem Zweiten Kappelerkrieg vor dem Hintergrund der politischen, sozialen und wirtschaftlichen Ereignisse jener Jahrzehnte. Aus bereits bestehenden lokalen und regionalen Veröffentlichungen analysiert der gute Kenner der Freiämter Historiographie mit neueren Forschungsansätzen, wie die Innerschweizer Orte sich durchsetzten und weshalb so die Freiämter Reformation scheiterte. Passende Bildquellen unterstreichen die Aussage des Bändchens.

Patrick Zehnder, Birnenstorf AG

Fabrice Flückiger, *Dire le vrai. Une histoire de la dispute religieuse au début du XVI^e siècle. Ancienne Confédération helvétique, 1523–1536*, Neuchâtel: Alphil, 2018, 506 Seiten, 12 Abbildungen.

Es handelt sich hier um die Veröffentlichung in Buchform einer 2016 an der Universität Neuchâtel angenommenen Dissertation zu den religiösen Disputationen in der Frühen Neuzeit. Fabrice Flückiger bietet «une histoire sociale de la vérité religieuse produite dans les disputes» (S. 34). Dieses sozialgeschichtliche Projekt beruht auf der Annahme, dass die religiöse Disputation weniger als epistemischer Raum der Wahrheitsfindung, sondern vielmehr als performatives Mittel zur Wahrheitsproduktion zu verstehen sei. Nach einem Vorwort des Doktorvaters Olivier Christin grenzt Flückiger in der Einleitung sein Forschungsfeld ein und gibt Rechenschaft über Methode und Quellen. Er legt den Fokus auf die Hauptdisputationen, die zu Beginn der Reformation auf dem Gebiet der Alten Eidgenossenschaft stattgefunden haben. Diese werden in der wissenschaftlichen, politischen und kulturellen Praxis ihrer Entstehung und Durchführung kontextualisiert. Dazu werden vor allem offizielle Veröffentlichungen und institutionelle Quellen benutzt.

Die Auseinandersetzung mit der bisherigen Forschungsliteratur im ersten Kapitel mündet in folgende Definition der Disputation: «Il s'agit d'une réunion de l'assemblée chrétienne incarnant l'Église invisible du Christ, autorisée à décider de la vérité grâce à l'écoute de la Parole de Dieu révélée dans les seules Écritures, et transformant la décision religieuse en affaire de la cité sous l'égide du magistrat, lui-même liée par la Parole divine garantissant la validité des décisions prises, qui auront valeur de loi pour toute la cité.» (S. 58). Von Zürich (1523) bis Bern (1528) über Baden (1526) werden dann die Genese und der Verlauf dieser Disputationen beschrieben. Die zwei nächsten Kapitel behandeln die Rolle der Obrigkeit. Flückiger zeigt auf, wie sich die Gemeinde als leibliche Einheit, ja als *res publica christiana* verstand. Sie beanspruchte eine Kontrolle über den örtlichen Klerus, damit dieser seiner seelsorgerlichen Pflicht nachkam. Die Kritik an der kirchlichen Einmischung in weltlichen Dingen insbesondere in der Gerichtsbarkeit der «cité» nahm im Spätmittelalter zu. Unter anderem Ulrich Zwingli hat diese obrigkeitliche Auf-

sicht für eine nun reformiert deklinierte Einheit der Gemeinde durch die Disputation gefördert. Mittels der Disputation inszenierte sich die Obrigkeit als oberste Gerichtsinstanz über die weltlichen wie auch über die geistlichen Angelegenheiten. Das vierte Kapitel fragt nach dem Raum, in dem die Disputationen stattgefunden haben. Untersucht werden die Wahl der gastgebenden «*cité*» sowie des Gebäudes. Auch die Einrichtung des ausgewählten Ortes und die Rolle der Räumlichkeit im Gesprächsdiskurs werden betrachtet. Die Raumthematik wird in den Quellen aber kaum diskutiert. Die Lücken in den zeitgenössischen Quellen versucht Flückiger mit Darstellungen aus dem 17. Jahrhundert zu füllen.

Das fünfte Kapitel beleuchtet das professionelle Profil der Disputationsprotagonisten. Anhand von Zwinglis Werdegang typisiert Flückiger ihre soziale und intellektuelle Verfassung. Die Reformatoren verstanden sich als Kleriker, die ihre Pflicht vor Gott gegenüber der Amtskirche und der Gemeinde nachkamen. Mit ihrer akademischen und humanistischen Bildung waren sie rhetorisch wie auch philologisch bestens ausgerüstet, ihre Ansichten beim Disputieren durchzusetzen. In der Disputation legitierten sie sich selbst als «*clercs nouveaux*». Die Rolle des Präsidenten und des Notars wird auch besprochen. Zuletzt kommen die Kleriker zur Sprache, die aus demselben Pflichtbewusstsein gegen die Reformatoren antraten. Im sechsten Kapitel fragt der Autor, wie die Wahrheit definiert und durchgesetzt wurde. Das Ziel der Disputation bestand nicht darin, einen Konsens zu finden, sondern die eine christliche Wahrheit wiederherzustellen. Die Disputationen sollen dabei erstmals theologische Klarheit im reformierten Lager durch Thesenformulierung gebracht haben. Das römische Lager stand jetzt unter Rechtfertigungsdruck. Flückiger zeigt weiter auf, wie die Disputation von der akademischen *disputatio* abwich und sich im Geiste des humanistischen Dialogs neu erfinden musste. Dabei spielten in den Disputationen die *sola scriptura* und die Frage um die Deutungshoheit der Heiligen Schriften eine entscheidende Rolle. Zuletzt wird auf den Zusammenhang zwischen der mündlich gehaltenen Disputation und dem polemischen Nachspiel mittels Schriften hingewiesen. Das letzte Kapitel setzt sich mit dem Religionsentscheid im Anschluss an die Disputation auseinander. Der Autor greift erstens ihre pneumatologische Begründung in der Anrufung des Heiligen Geistes auf. Das Selbstverständnis der Disputationsversammlung als «christliche Versammlung» setzt Flückiger in Kontrast zu der konziliaren und der synodalen Praxis, die von den Reformatoren abgelehnt wurden. Zuletzt stellt Flückiger die These auf, es habe eine «*voie suisse*» der religiösen Disputation dank den politischen Strukturen der Alten Eidgenossenschaft gegeben.

Der Autor kommt wenig überraschend, ja fast tautologisch, auf der letzten Seite der Konklusion zum Schluss: «*La vérité religieuse était au fond un produit social*» (S. 443). Nicht zuletzt grenzt sich diese sozialgeschichtliche Studie von einer konfessionellen Lesart der Disputationen ab. Der Autor leistet ein unverzichtbares Korrektiv zur bisherigen Forschung, die den Fokus zu einseitig auf das theologische Profil einzelner Disputanten gelegt habe, die dafür in Flückigers Studie in den Hintergrund rücken. Wird Flückigers Studie jedoch nicht als Ergänzung einer theologiegeschichtlichen Perspektive verstanden, setzt sie sich selbst der Gefahr einer einseitigen Darstellung aus, bei der die theologische Denkleistung einzelner Protagonisten unzureichend zur Geltung kommt.

Pierrick Hildebrand, Zürich

Philip Benedict, *Season of Conspiracy. Calvin, the French Reformed Churches, and Protestant Plotting in the Reign of Francis II (1559–60)*, Philadelphia: American Philosophical Society Press (Transactions Bd. 108/5), 2020, 224 Seiten.

In seiner neuesten Studie gelingt es Philip Benedict mithilfe des bisher in der Forschung kaum beachteten Berichtes von Gilles Triou (als annotierte Transkription im Anhang der Studie, S. 197–212) neues Licht auf die protestantischen Verschwörungen gegen die französische Krone und die einflussreiche Adelsfamilie Guise im Vorfeld der Hugenottenkriege (1462–1598) zu werfen.

Dafür rollt Benedict in einem ersten, sehr ausführlichen Abschnitt die Geschichtsschreibung zur Verschwörung von Amboise erneut auf und diskutiert sowohl die Quellen als auch deren Behandlung in der bisherigen Forschungsgeschichte. Besonders bemerkenswert und lobend hervorzuheben ist dabei die prägnante Reflexion der bisherigen Quellenrezeption in der Forschung (S. 77–81). Dabei weist Benedict nach, wie sich eine bestimmte Nacherzählung der Ereignisse als politisch-religiöser Adelskomplott durchgesetzt hat, welche auf die Arbeiten von Louis Régnier de La Planche und anderen Historikern des späten 16. Jahrhunderts zurückgeht. Dieses Narrativ hat die darauffolgende Geschichtsschreibung so stark dominiert, dass Alphones de Rubles Entdeckung des Berichtes von Gilles Triou² und die wichtigen, daran anschliessenden Arbeiten von Henri Naef und Alain Dufour oftmals ausser Acht gelassen wurden. Im anschliessenden Kapitel holt der Autor dieses Versäumnis nach und untersucht das Zeugnis von Gilles Triou, der im Anschluss an den vorzeitig gescheiterten Aufstand in Lyon im September 1560 verhaftet worden war und anhand einer Waffenliste in seiner Handschrift des Komplottversuchs überführt werden konnte. Benedict fokussiert sich bei seiner Quellenanalyse auf die sorgfältige Identifizierung und Kontextualisierung der zahlreichen Namen und Ereignisse, welche Triou beim Verhör zusammen mit seiner Beteiligung an der «Affäre Maligny» – wie der versuchte und dann vorzeitig abgebrochene Aufstand in Lyon genannt wurde – verraten hat. Daran anschliessend rekonstruiert Benedict in zwei weiteren, kurzen Kapiteln die Zusammenhänge zwischen der Verschwörung von Amboise und Lyon (S. 107–130) und zwischen Lyon und Orléans (S. 131–145), wo die Hauptanführer der Hugenotten rund um Antoine de Navarre und Louis Condé verhaftet, verurteilt und teilweise auch hingerichtet wurden. Dadurch nahmen die Verschwörungen ihr vorläufiges Ende. Im sechsten und vorletzten Kapitel hebt der Autor schliesslich den Bezug zu Genf und den im Titel der Monografie prominent hervorgehobenen Johannes Calvin deutlich hervor. Gestützt auf das «Livre des habitants», das «Livre de bourgeoisie» und die Briefkorrespondenz Calvins lässt sich dabei nachweisen, dass dieser trotz der öffentlichen Distanzierung von den Ereignissen (beispielsweise gegenüber dem Zürcher Reformator Heinrich Bullinger) sowohl als Geldgeber als auch als Vermittler von Informationen und Männern bei den Verschwörungen mitgewirkt hat.

Im letzten Abschnitt zieht Benedict konsequent die Schlussfolgerungen aus den Ausführungen der vorhergehenden Kapitel und plädiert für ein Neu-Denken der Natur und der Bedeutung der Verschwörungen von 1560 hinsichtlich dreier Punkte: Erstens sind die Verschwörungen nicht nur als Komplote des Adels zu erzählen, da nachweislich auch Pfarrpersonen und Laien Schlüsselrollen eingenommen haben. Zweitens ist von der Fokussierung auf die Verschwörung von Amboise weg zu kommen, da dadurch andere – teilweise gar damit zusammenhängende – Komplote (wie beispielsweise der versuchte

2 Zitiert und verwendet in: Alphones de Ruble, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, Paris 1882, Bd. 2, S. 143, 343–348.

Aufstand in Lyon) sträflich vernachlässigt werden. Drittens sind die Verschwörungen auch nicht mehr als rein innenpolitische Angelegenheiten zu verstehen, da nachweislich insbesondere Genf unter Beteiligung von Theodor Beza und Johannes Calvin und vermutlich auch die englische Krone die Aufstände ideell und finanziell unterstützt haben.

Abschliessend lässt sich festhalten, dass es Philip Benedict mit der vorliegenden Monografie eindrücklich gelungen ist, ein erstes Teilstück seines «ultimate goal» einer «in-depth narrative history» (Vorwort S. IX) der kritischen Jahre der französischen Reformation von circa 1552 bis 1563 zu schreiben, welche weder bloss Altbekanntes neu aufwärmt noch der Versuchung erliegt, die komplexen Zusammenhänge zu simplifizieren oder voreilig aufzulösen.

Ariane Albisser, Zürich

Olivier Bauer, **500 ans de Suisse romande protestante**, Neuchâtel: Alphil, 2020, 157 pages, 6 illustrations.

Professeur de théologie à Lausanne, Olivier Bauer réalise une synthèse de l'histoire du protestantisme de la région francophone de la Suisse. Issu d'un cours, disponible en ligne, l'ouvrage se mesure à des lieux communs du protestantisme, dont celui de son rôle dans la construction du monde moderne. L'auteur enquête sur les origines de sa confession, pour déconstruire un objet historiographique malaisé à définir.

En introduction, l'auteur pointe les précautions nécessaires à toute analyse du protestantisme romand. Notre regard est celui des héritiers d'une histoire traitant d'une Suisse, de cantons francophones ou d'une confession qui n'existaient alors pas en tant que réalités telles que nous les percevons. La majeure partie des 500 ans dont le portrait est dressé est donc celui d'un processus: la constitution indécise d'identités qui se recourent imparfaitement, non sans contradictions. Cette prudence conceptuelle est à saluer. Elle engage à congédier les simplifications pour privilégier l'étude critique d'un objet fini.

Suivant l'ambition de cette collection, c'est à l'exercice difficile d'un abrégé d'un demi-millénaire en 157 pages que l'auteur s'adonne avec un remarquable esprit de synthèse. Cela le conduit à donner à chacun des siècles de son plan une caractéristique principale: diffusion de la Réforme au XVI^e siècle, orthodoxie au XVII^e siècle, ouverture au XVIII^e siècle, diversification au XIX^e siècle, renouvellement aux XX^e et XXI^e siècles.

Le premier chapitre s'arrête sur une Réforme de l'Église qui, dans l'ancienne Confédération largement germanophone et protéiforme, est portée par Zurich et Berne. C'est de ce dernier canton que sont posés les jalons de la diffusion de la Réforme réformée dans des territoires sujets et alliés de langue française. L'auteur retrace ainsi cette chronologie initiée dès la conversion du mandement d'Aigle. Or, si l'homogénéité confessionnelle est recherchée, la coexistence peut parfois s'installer au gré des circonstances. Cela découle des aléas de la mise en place d'un principe de vote majoritaire quant au maintien ou la suppression de la messe, dont les limites et enjeux sont pointés par l'auteur.

Ce dernier adjoint à sa chronologie des tableaux et encarts qui renforcent la pédagogie et l'accessibilité de l'ouvrage. En outre, plutôt que d'évoquer les éléments doctrinaux qui mènent certaines parties de l'Europe à rompre avec Rome – Bauer réussit le tour de force de résumer les principes protestants en deux paragraphes dans l'introduction – il souligne plutôt les raisons empiriques qui poussent certains à adopter la Réforme, d'autres à la refuser, les derniers à la nuancer. C'est de cette triple réception que s'établissent les églises nouvelles.

Après la transition vers de nouvelles formes de piété, il faut éduquer et discipliner, ce à quoi s'attèle un XVII^e siècle que Bauer place sous le signe de l'orthodoxie. Le deuxième chapitre retrace cette organisation et les débats dogmatiques réglés par la *Formula Consensus*. Cette confession de foi stricte cristallise la tension entre relativisation du dogme et respect de la tradition. Discipline, contrôle des mœurs, rivalité avec l'autorité civile, orientation libérale de certains pasteurs parcourent une confession tiraillée entre accueil des coreligionnaires chassés d'autres pays et controverses entre orthodoxie «stricte» et «raisonnée».

À l'orée du siècle des Lumières, ces orientations divergentes sont incarnées par trois pôles géographiques qui scandent un troisième chapitre: Neuchâtel est placée à mi-chemin entre le conservatisme de Berne et l'ouverture des pasteurs genevois. Dans les faits, ce n'est pas sans peine que les évolutions s'imposent. Certes, Genève fait office de pionnière lorsqu'elle renonce à exiger des ministres la signature d'une confession de foi. Ces tendances rationalistes n'empêchent cependant pas la condamnation des idées circulant en France, dont celles de Rousseau. C'est ainsi de l'extérieur que proviennent les impulsions, notamment l'établissement de la liberté de conscience et de culte, à la suite de la Révolution.

Le quatrième chapitre évoque la Suisse moderne émergeant lentement au XIX^e siècle, où les évolutions séculaires se combinent étroitement avec des considérations religieuses qui constituent un accélérateur de la mobilisation politique. L'État fédéral moderne et radical, dont la Constitution reconnaît la liberté de croyance et de conscience, est le produit de la dissolution d'une alliance qui a aussi un aspect religieux. La brève guerre civile ne met pourtant pas un terme aux débats sur la relation de l'Église à l'autorité civile. Malgré la victoire apparente des cantons protestants et libéraux sur les catholiques, les protestants se divisent. En Romandie comme ailleurs, ces divergences vont croissant: entre les Églises nationalisées soumises à l'État et des Églises indépendantes prônant l'orthodoxie et s'adonnant librement à leur rôle social dans un moment d'industrialisation et de paupérisation, les discours se durcissent. Il en ressort l'image d'un protestantisme romand hétérogène, nonobstant une ambition commune d'endiguer l'impiété *via* des campagnes contre l'isolement social et l'espoir de convertir des catholiques.

Ces tendances persistent au XX^e siècle. Cantonales, les Églises réformées cultivent leur spécificité tout en s'ouvrant à la collaboration, à la radiodiffusion, à la féminisation, à l'œcuménisme. Ces initiatives côtoient la diminution du nombre de fidèles, à laquelle tentent de parer les fusions entre Églises libres et nationales. Face à cette érosion et à l'épuisement des ressources financières, les controverses du siècle passé s'estompent. Le XXI^e siècle étant jeune, l'auteur profite du chapitre y afférent pour dresser un bilan contrasté, articulé autour des commémorations du jubilé de Calvin et de la Réforme. Ces moments de célébration voilent une situation précaire: après le temps de l'établissement, de la fixation puis de la libéralisation, celui du déclin serait venu, incarné par la fermeture de certaines facultés de théologie. Concurrencées par les Églises évangéliques, les Églises réformées de Suisse romande se trouvent à la croisée des chemins, face à un avenir incertain.

Clair, sobre, riche, conforme à une critique protestante ne s'interdisant pas la confrontation au passé, l'ouvrage est loin de l'hagiographie. Il offre une porte d'entrée remarquable pour mesurer les facettes du protestantisme en Suisse romande, malgré certaines incohérences de dates dues à la nécessité de concision. Ces rares erreurs sont compensées par la qualité de la démonstration et la réussite de ce pari consistant à dégager l'évolution

d'un protestantisme romand en constant renouvellement. Un ouvrage utile aux spécialistes autant qu'au grand public.

Marc Aberle, Neuchâtel

Sandrine Girardier, *L'entreprise Jaquet-Droz. Entre merveilles de spectacle, mécaniques luxueuses et machines utiles (1758–1811)*, Neuchâtel: Alphil, 2020, 609 pages, 27 illustrations.

Qui ne connaît la célèbre et célébrée triade androïde Jaquet-Droz exposée au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, racontant à des visiteurs émerveillés l'histoire devenue classique du génie horloger suisse? Poser cette question d'entrée de jeu, c'est faire un retour sur l'aura mythique qui s'est cristallisée autour des trois artisans horlogers chauds-fonniers Pierre Jaquet-Droz, son fils Henry-Louis et leur associé Jean-Frédéric Leschet. Un mythe consolidé au travers d'un discours patrimonial, voire patriotique, sur l'industrie horlogère des Montagnes neuchâteloises, longtemps perpétué par une abondante littérature apologétique et que Sandrine Girardier, auteure déjà de plusieurs ouvrages sur les liens entre horlogerie, automates et luxe, entend justement déconstruire.

Exhibés en spectacle, en machines de divertissement, occupant une grande place dans la production des Jaquet-Droz, leurs automates sont partis en tournée à travers l'Europe, de la cour de Madrid, où Pierre entreprend des premières démarches commerciales en 1758, puis à Paris, capitale de la mode et du luxe, à Londres enfin, nœud névralgique des circulations marchandes intercontinentales, entre les Amériques et l'Asie – l'Asie surtout après la perte des colonies américaines. Vers la fin du XVIII^e siècle, Londres, siège de la Compagnie anglaise des Indes orientales, est en effet devenue une pièce maîtresse dans le développement du commerce européen «à la Chine», notamment d'objets d'horlogerie et de mécaniques de luxe. Comprenant dans quelle direction souffle le vent, Henry-Louis y installe un atelier et c'est ici qu'il rencontre James Cox qui s'est acquis une réputation internationale avec son *Museum*, expositions d'artefacts mécaniques. Mais surtout, intermédiaire efficace, bien introduit dans le milieu des fonctionnaires cantonnais, passage obligé des importations d'Europe, Cox ouvre le marché chinois aux Jaquet-Droz. Et ce sera leur principal débouché durant le dernier quart du siècle. À l'instar de quelques autres artisans-horlogers de l'Arc jurassien, que j'ai appelés ailleurs «faiseurs de globalisation», l'entreprise Jaquet-Droz fonctionne sur un modèle d'affaires assez classique pour l'époque, de par sa configuration triangulaire entre la Suisse (deux ateliers de fabrication à La Chaux-de-Fonds et à Genève), l'Angleterre (le commissionnaire londonien Cox) et l'outre-mer (les factoreries anglaises établies par Cox à Canton).

Avec cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, Sandrine Girardier nous plonge dans le laboratoire horloger des Jaquet-Droz, dans la matérialité d'une histoire des objets, de leur construction et de leur réparation, tout en prêtant une attention soutenue à l'évolution de la demande. Elle nous fait entrer dans la circulation de ces objets, des marchands et des techniques dans un contexte qui se globalise et documente la transformation de celles-ci à la lumière de données culturelles. Cette étude très fouillée, exigeante, s'inscrit dans plusieurs registres – histoire des savoirs, histoire économique et sociale, histoire de la culture matérielle – et se divise en cinq axes de recherche.

La première partie (*D'une hagiographie technique au renouvellement historiographique*) présente une histoire de l'histoire du trio d'artisans mécaniciens, ces «génies de la nation suisse», et s'attache à déconstruire le «mythe Jaquet-Droz» en analysant les nombreux textes qui ont contribué à une héroïsation de ces trois figures et à la perpétuation

d'un discours glorificateur valorisant le savoir-faire technique et le patrimoine horloger de toute une région. La deuxième partie (*Automates – Automythes: technique, spectacle et gloire*) nous introduit dans l'histoire des automates (avant les Jaquet-Droz) et de la culture technique du XVIII^e siècle, étudie la relation entre arts et science, entre mécanique et automates, ces ancêtres de la programmation, annonciateurs du remplacement de l'homme par la machine (p. 31). L'auteure montre aussi comment, par des spectacles itinérants, les androïdes Jaquet-Droz sont devenus un outil de promotion commerciale et le faire-valoir de la société neuchâteloise. Produire pour vendre: ce sont les thématiques des troisième et quatrième parties de l'ouvrage, qui ne concernent plus seulement les automates, mais également une ample gamme, vaste et diversifiée, d'ouvrages mécaniques dans le segment du luxe (*Produire le luxe horloger: la fabrique éclatée au service de l'adaptation / Vendre le luxe horloger: la complexité du commerce international comme marché de niche*). Pratiques d'atelier, réseaux de sous-traitants et de fournisseurs, compétences entrepreneuriales, innovations, transferts de technologie: la complexité des processus de fabrication et de l'organisation du travail est parfaitement démontrée, de même qu'est documentée de manière détaillée dans la quatrième partie l'adaptation aux demandes de contrées éloignées tant sur le plan géographique que culturel, l'organisation du transport de marchandises précieuses, les risques et l'instabilité des marchés, notamment au tournant du XVIII^e siècle, forçant alors la fermeture de l'entreprise (1811). Des automates de spectacle aux prothèses anatomiques articulées: le cinquième axe de l'ouvrage (*La mécanique utile*), une partie fort nouvelle et originale, fait comprendre l'envergure technique et sociale de l'entreprise, décline sa participation aux projets d'utilité publique de la Société des Arts de Genève et expose l'intérêt des Jaquet-Droz pour le bien commun.

On l'aura compris, cette magistrale étude se situe à l'interface de plusieurs mondes, ceux de l'artisanat horloger, du divertissement, des circulations internationales, des savants, de la médecine et de la philanthropie. Et ce, dans un monde en pleine mutation industrielle et technique. Voici donc une histoire, fort réussie, d'une entreprise neuchâteloise, microcosme ancré dans un contexte large, international au-delà du local, pour éclairer une histoire globale de l'horlogerie au XVIII^e siècle. Mais pourquoi, dans l'introduction (p. 37–39), cette référence à la *business history*, une discipline des sciences sociales née dans les années 1960 qui a ses propres théories, ses typologies et ses méthodologies (notamment comparatives), alors que l'auteure n'évoque aucun de ses exposants? D'autant plus que cette digression reprend des éléments déjà énoncés et qui seront abondamment développés par la suite. Dans ce volumineux ouvrage, quelques répétitions inutiles (en note 150, une liste complète des archives de la Sociétés des Arts, alors qu'elle figure au complet dans la partie «Fonds d'archives», page 498) et autres redites auraient pu être évitées. Mais cela n'enlève rien à la qualité de cette minutieuse recherche, fondée par ailleurs sur une maîtrise impressionnante de plusieurs corpus d'archives publiques et privées de provenances diverses (Suisse, Angleterre et France).

Béatrice Veyrassat, Rolle

Stephan Schwarz, *Im Spannungsfeld zwischen Wiederherstellung und Wandel. Die politische Elite der Schweiz während der Restauration von 1814 bis 1830*, Basel: Schwabe, 2021, 634 Seiten.

Auf das Ancien Régime folgt in der Schweiz bekanntlich die Helvetik, dann die Mediation, dann die Restauration, dann die Regeneration. So hat man's gelernt – und im Kopf. Die vorliegende Arbeit überprüft und relativiert diese Einteilung und kommt, dies

sei vorweg festgehalten, zum gut nachvollziehbaren Schluss, dass der Übergang von der Mediation, die man auch als die kleine Restauration bezeichnen kann, fließend war und dass die Periode 1814–1830 keine Einheit bildete und nach 1825 zunehmend unterschiedliche Tendenzen aufkamen. Der Befund dieser Arbeit beruht auf der systematischen Analyse von 24 Lebensläufen von Angehörigen der politischen Führungselite und folgt dem von Lawrence Stone in den 1970er Jahren lancierten Konzept der Prosopographie. Wie kam dieses *Sample* zusammen? Die Kollektivbiografie dieser Abklärung umfasst Fallbeispiele aus 14 Städtkantonen, zwei Landsgemeindekantonen und acht «neuen» Kantonen. Es wäre von Interesse gewesen, etwas mehr über die sich bei der Auswahl der rekonstruierten Biografien stellenden Probleme zu erfahren. Die Personen mussten Amtsinhaber sein, ihre Karriere musste in der Helvetik angefangen haben, die Männer mussten «bedeutende» und «massgebende» Persönlichkeiten der Restaurationsepoche gewesen sein und wohl auch gut dokumentiert sein. Die biografische Erfassung beschränkt sich, was bei der Breite der Abklärungen verständlich und notwendig ist, weitgehend auf Sekundärquellen.

Der prosopographische Hauptteil der Arbeit (S. 205–540) zeigt, inwiefern die verschiedenen Lebensläufe übereinstimmen oder voneinander abweichen und die politischen Führungspersonen ihren Ausgangshaltungen «treu» geblieben sind oder sich im Laufe der Zeit der Entwicklung angepasst haben. Die Regimewechsel von 1798, 1803 und 1814 waren nicht von rigiden Abrechnungen gekennzeichnet, die Kontinuität wäre teilweise noch stärker gewesen, wenn in den vorangegangenen Regimen engagierte Kräfte vermehrt bereit gewesen wären, sich in den folgenden Regimen zur Verfügung zu stellen. Die Kontinuitätsphänomene weiterhin im Auge behaltend, könnte in einer weiteren Studie noch vermehrt darauf geachtet werden, inwiefern die vorübergehend ins politische Abseits geratenen Helvetiker im Laufe der Restauration wieder zum Zug kamen und in Teilen der Schweiz den Übergang zu Regenerationsregimen mitbetrieben.

Die allgemeine Entwicklung wird als gegeben angenommen und einfach als Messgrösse für die Haltung der untersuchten Personen angenommen. Mithin wird nicht umgekehrt danach gefragt, wie die erfassten Akteure den Gang der Geschichte allenfalls mitbestimmt haben. Darum gibt es auch keine Überlegungen zur Frage, welche Faktoren den als «fortschrittlich» bezeichneten Prozess der Jahre 1814–1830 vorangetrieben haben. Weiter abzuklären bleibt darum die alte Frage, inwiefern die von den konservativen Kräften mitgetragene oder sogar selber vorangetriebene wirtschaftliche Modernisierung zu einer Erosion ihres eigenen sozio-politischen Fundaments führte. Erfasst werden die Haltungen zum Wahlrecht, zur Besteuerung (Zensus), zur Gleichstellung von Stadt und Land und zum Verhältnis Bund und Kantone, aber nicht etwa zu Wirtschaftsfragen (Zunftregime und Binnenzöllen bzw. den sich in dieser Zeit häufenden interkantonalen Konkordaten). Auch die Haltung zur Volksschule bildet kein Abklärungskriterium. Hingegen wird gezeigt, dass das angehobene Bildungsniveau der Eliten (und damit der zunehmende Anteil der Funktionselite) eine wichtige Voraussetzung für die Entfaltung des «Reformgeists der Zeit» war. Schwarz stellt fest, dass es in der «neuen Politikergeneration», welche die Konservativen und die Altliberalen um 1830 ablöste, viele frisch ausgebildete Juristen gab, die an deutschen Universitäten mit dem Geist des Vormärz in Berührung gekommen waren.

Einen wesentlichen Grund dafür, dass dem restaurativen Trend Grenzen gesetzt waren, sieht der Verfasser in der föderalistischen Struktur der politischen Schweiz. Das Nebeneinander unterschiedlicher Rechtsräume wirkte sich zu Gunsten der Verbreitung

der liberalen Demokratievorstellungen aus. Zudem waren die neuen, 1803 geschaffenen Kantone tendenziell liberaler eingestellt als die alten und wirkten so im Gesamtgebilde der Schweiz als Fortschrittsfaktor. Selbst in den konservativen Kantonen seien die Verhältnisse nach 1814 heterogener gewesen als vor 1798 im Ancien Régime. Schwarz sieht bestätigt, was Volker Reinhardt, der Pate seiner Habilitationsschrift, bereits 2010/11 dazu festgehalten hat, nämlich dass die traditionelle Führungsschicht der Restaurationsjahre ihr altes Monopol und ihre alte Autorität nicht hätten zurückgewinnen können, ihre Reputation sei wegen des «ruhmlosen Abtritts» 1798 zu stark beschädigt gewesen (S. 585 f.).

Georg Kreis, Basel

Joseph Jung, **Das Laboratorium des Fortschritts. Die Schweiz im 19. Jahrhundert**, Zürich: NZZ Libro, 2020, 678 Seiten, 133 Abbildungen.

In fünf Hauptteilen, die alle auch als Bücher für sich hätten publiziert werden können, behandelt der Wirtschafts- und Kulturhistoriker Joseph Jung in diesem reichhaltigen Werk die vielfältige Tourismus-, Verkehrs-, Wirtschafts-, und Migrationsgeschichte der Schweiz im langen 19. Jahrhundert. Bereits im Vorwort wird klar, dass der Autor die vorliegende Studie als Kulminationspunkt seines akademischen Arbeitens betrachtet. Er vergleicht sich mit einem «Reisenden, der auf dem letzten Hügel vor der Stadt innehält und zurückblickt, um sein Land noch einmal als Ganzes ins Auge zu fassen.» (S. 4).

Jung will mit diesem «mehrdimensionalen Panorama» ein «Lebensgefühl» dieser im Wandel begriffenen Epoche vermitteln (ebd.). Das tut der Autor insbesondere mit der Zuhilfenahme von visuellen Quellen. 133 kommentierte Abbildungen und Gemälde laden zwischen den sorgfältig aneinander gereihten Textblöcken zum Verweilen und Staunen ein. Landschaftsmaler wie Giovanni Segantini, Gabriel Lory und Johann Jakob Meier machen den Anfang, gefolgt von Albert Anker, Edouard Kaiser und Adolph Menzel. Entsprechend dient die hiesige Bergwelt, die im 19. Jahrhundert entdeckt, bestiegen, vermessen, besungen und künstlerisch verklärt wurde, als Einstieg in dieses Opus magnum. Die Alpen galten nicht länger als gefährlich und furchteinflössend, sondern wurden alsbald als majestätischer und natürlicher Gegenpol zur «dekadenten» Stadt wahrgenommen. Folglich entstand der Tourismus in enger Abhängigkeit zu dieser Alpenentdeckung. Touristen, Naturforscher, Abenteurer, Lustreisende, Alpinisten und Reiseführer trugen zum Florieren der ersten Kur- und Wanderdörfer am Fuss der Berge bei. So entstanden (sub-)alpine Hotels, Gasthäuser und Herbergen, die die Berge zum Identitätsmarker und nationalen Symbol werden liessen. Damit einher gingen auch die wissenschaftliche Vermessung, Kartierung und Erforschung der Alpen. Gelehrte Explorationen und touristische Entdeckungs- und Erholungsreisen führten spätestens in der Belle Époque zu einer «im Ausland um sich greifenden Alpenbegeisterung» (S. 31). Eine Auswertung der Gäste und Touristen und ihrer Herkunftsländer beschliesst den ersten Teil, den Jung unter dem Obertitel «Attraktionen – die Entdeckung der Berge» (S. 7–190) abhandelt.

Im darauffolgenden Kapitel schreitet Jung weiter und widmet sich der Auswanderung. «Aufbrüche – im Sog der Welt» (S. 191–265) beschreibt die vielfältigen Formen der schweizerischen Emigration im 19. Jahrhundert. Hier finden sich die weltbekannten Bündner Zuckerbäcker, die «Schwabengänger», die Nachfahren früherer Söldner, die Siedlungs- und Berufsauswanderer in die Neue Welt sowie viele emigrierte Geistliche. Jung richtet seinen Schweinwerfer auf schillernde Exponenten wie den Solothurner Bundesratssohn und Afrikaforscher Werner Munzinger oder etwa den Thurgauer Alfred Ilg, der in Äthiopien zum «Modernisierer» des Landes wurde.

Dass diese Emigration überhaupt möglich wurde, war dem technischen Fortschritt geschuldet, der sich im immer schnelleren Transport- und Reisewesen niederschlug. Jungs drittes Kapitel «Lebensadern – die Verknüpfung der Systeme» (S. 267–359) beleuchtet just jene Technik- und Verkehrsgeschichte. Ostensiv vom Fortschrittsglauben geprägt, setzte nach der Bundesstaatsgründung ein wirtschaftsliberaler Modernisierungsschub ein, der zur Grundlage der wohlhabenden und vernetzten Schweiz werden sollte. (Eisen-)Bahnen, Schiffe und (Alpen-)Strassen ermöglichten den Massentourismus und legten so die Grundlagen für den materiellen Reichtum.

Auf die personellen Schöpfer dieses Reichtums geht Jung im Kapitel «Entgrenzung – waghalsige Fortschritte» (S. 361–531) ein. Hier führt der Autor die Wirtschaftspioniere und -kapitäne aus den unterschiedlichsten Branchen ein, die farbige Schlaglichter auf die schweizerische Industrie- und Wirtschaftsgeschichte liefern. Unternehmer, Wissenschaftler, Visionäre und Industrielle betrachtet Jung als Charakteristika der experimentier- und exportfreudigen Schweizer Bevölkerung.

Im abschliessenden Fazit «Schlagzeilen – vom Entwicklungsland zum Laboratorium des Fortschritts» werden die Hauptthesen des Autors präsentiert: Die nach Jung zu Beginn des 19. Jahrhunderts noch stark ländlich und agrarisch geprägte Schweiz habe in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts den Anschluss an andere «moderne» Staaten verloren. Grosse langfristige Infrastrukturprojekte hätten es wegen der politischen Struktur der Schweiz schwierig gehabt. Das mag zwar für die Eisenbahn stimmen, jedoch nicht für den Strassenbau. Erst mit 1848 habe sich die von Jung postulierte Blockade lösen können und eine fundamentale Wende weg vom rückständigen und instabilen Armenhaus Kontinentaleuropas hin zur mustergültigen demokratischen Alpenrepublik ermöglicht. Die (ausen-)politische Stabilität in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts hätte diesen Aufstieg und Aufschwung beschleunigt. Dieses klassisch liberale Narrativ des Escher-Biographen ist nicht unbestritten. Dass erst der Bundesstaat von 1848 das vormalige Entwicklungsland aufblühen liess, scheint etwas konstruiert. Eher dürfte es umgekehrt gewesen sein: Das sich entwickelnde Land gab sich mit dem Bundesstaat die geeignete Form. Für diese These würde auch die verhältnismässig starke Industrialisierung der Schweiz in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts sprechen. Der kantonale Strassenbau, die Dampfschiffahrt, die Gründung kantonalen Universitäten, das Schulwesen und die weltweit exportierende Textil- und Uhrenindustrie sind alle nicht einfach 1848 vom Himmel gefallen.

Jung lässt keinen Zweifel daran, dass er das «Transport- und Kommunikationswesen» als den «wichtigsten Treiber» im eidgenössischen Transformationsprozess versteht (S. 541, 554–556). Ein engmaschiges und privatwirtschaftliches Bahnnetzwerk, ab 1852 aufgebaut, ermöglichte den Aufbau einer Bildungslandschaft, touristischer Hotellerie sowie die internationale Durchdringung. Mit pünktlichen Zugverbindungen vom Norden in den Süden und vom Westen in den Osten wuchs die Schweiz zusammen. Sie verband weit entfernte Regionen und diverse Kultur- und Sprachräume.

Auch wenn die Eidgenossenschaft gemeinhin als rohstoffarmes Land bezeichnet wird, weist Jung zurecht auf die riesigen Wasser- und Steinvorkommnisse hin. Die Wasserläufe erleichterten nicht nur den Transport, sondern waren auch die Grundlage für das Gedeihen der Textilindustrie, die schon in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts florierete. Und im 19. Jahrhundert wurden die Hochalpen vom Standortnachteil zur materiellen wie immateriellen Ressource. Es sind diese und viele weitere Einsichten, die Jungs originelle Gesamtschau basierend auf jahrzehntelanger Forschung ausmachen. Der Autor versteht das schweizerische Werden im 19. Jahrhundert nicht als geradlinige Transformationszeit.

Vielmehr betont er verschiedenste thematischen Laboratorien, die er zu einem Panorama der jungen Republik verwebt. Diese wunderbar illustrierte Synthese dürfte noch lange ihresgleichen suchen.

Marcel Berni, Bern

Laurence Marti, *L'émergence du monde ouvrier en Suisse au XIX^e siècle*, Neuchâtel: Alphil, 2019 (coll: Focus, vol. 30), 142 pages, 12 illustrations.

En accord avec les visées de la collection Focus, Laurence Marti livre une synthèse exhaustive de l'histoire suisse du mouvement ouvrier au XIX^e siècle. Pour ce faire, l'auteure adopte différents angles d'approche: le contexte socio-économique, les représentations du monde du travail ou encore les évolutions concrètes de l'exercice professionnel. Elle brosse ainsi un tableau tout en nuances de l'identité ouvrière en devenir.

Comme le souligne Laurence Marti, l'intérêt du propos tient notamment à sa résonance actuelle. Saisir les origines de la «question» ouvrière, c'est esquisser des pistes de compréhension de la situation contemporaine. L'une des ambitions initiales de l'ouvrage consiste à déconstruire certains mythes rattachés au mouvement ouvrier, qu'il s'agisse de son prétendu misérabilisme ou de son supposé militantisme. L'auteure s'attache, par exemple, à démontrer que la «fabrique», longtemps pensée dans l'imaginaire collectif comme toute puissante tant par sa stature que par sa présence dans le paysage suisse, était alors encore un lieu de travail marginal et de taille réduite.

L'ouvrage s'appuie sur une série d'études fouillées qui rendent compte de l'apparition du monde ouvrier en Suisse. Des données chiffrées étayent les allégations et des exemples précis de la vie d'alors illustrent le propos. Quelques images et photographies d'époque viennent aussi enrichir l'historique. De plus, loin de se borner à évoquer les grandes tendances de la période, Laurence Marti intègre des problématiques sous-jacentes souvent écartées des travaux synthétiques. Il en va ainsi de la thématique des femmes et des enfants. On y découvre une population lourdement mise à contribution dans le développement industriel qui ne récolte ni reconnaissance sociale, ni égards économiques pour les efforts fournis, sans compter une marge d'expression particulièrement ténue. Les secteurs du tourisme et des transports, parents pauvres des grandes recensions, trouvent ici une place de choix aux côtés de la métallurgie ou du textile, quant à eux fréquemment traités.

Le principal enseignement de l'étude est que le mouvement ouvrier a connu une affirmation progressive dans le courant d'un XIX^e siècle balayé par de nombreuses crises. L'industrialisation fait son chemin à côté d'un secteur agricole toujours prédominant et de l'artisanat en atelier. L'évocation d'une révolution industrielle n'a pas cours en Suisse: il s'agit bien plutôt d'une «évolution graduelle». Ceci tient en grande partie à un développement inégal selon les dispositions cantonales et les secteurs d'activité. L'histoire du mouvement ouvrier n'étant pas homogène, l'identité de ce dernier ne peut être que disparate, du moins dans la première moitié du siècle. Laurence Marti illustre bien cette ambivalence entre, d'une part, une grande hétérogénéité dans le monde ouvrier et, d'autre part, l'ébauche d'une cohésion identitaire. La première configuration tient à la diversification qui se retrouve à de nombreux niveaux: métiers, lieux de travail, systèmes salariaux, législations locales, origines nationales, statuts sociaux, etc. La seconde configuration est redevable de plusieurs éléments fédérateurs du mouvement ouvrier qui affirmeront ses contours tout au long du XIX^e siècle: mécanisation et fragmentation des tâches à l'origine de la transformation des métiers, conditions de travail, regroupement autour de la fabri-

que, activités de sociabilité, associations professionnelles, premiers soulèvements collectifs, etc.

Finalmente, ce sont divers facteurs comme le mode de vie, les horaires, l'organisation familiale et la défense syndicale qui vont peu à peu forger un monde ouvrier distinct des autres catégories sociales de la population. La loi sur les fabriques, datant de 1877, offre aussi à la catégorie ouvrière une existence et un statut officiel en même temps qu'une visibilité. C'est donc graduellement que l'entité ouvrière trouve sa spécificité dans des faits concrets et dans les représentations sociétales.

S'adossant à des sources de seconde main, le livre constitue avant tout un recueil de faits objectifs, auquel il pourrait manquer une réflexion d'ensemble. L'étude se veut neutre et éloignée d'un courant d'analyse particulier au point d'occulter des notions connexes, si ce n'est essentielles à la thématique ouvrière du XIX^e siècle, comme le prolétariat ou la classe sociale. Faute de sources primaires et de témoignages, Laurence Marti n'explique pas suffisamment la façon dont la catégorie concernée se pense et se caractérise de l'intérieur. Cependant, elle contourne en partie cet écueil en rendant bien compte de la manière dont celle-ci est définie par les *têtes pensantes* du mouvement ouvrier et par le « regard des autres » groupes – philanthropes, intellectuels, politiciens ou ecclésiastiques.

L'auteure affiche une volonté de peindre une fresque principalement descriptive et factuelle. Cette option laisse au lecteur une marge d'interprétation et d'analyse des éléments livrés. Laurence Marti nous offre une photographie d'ensemble d'une catégorie sociale en pleine affirmation. Il s'en dégage une histoire équivoque, entremêlée de conditions de vie extrêmement rudes et de progrès sociaux comme techniques impressionnants.

Anne-Vaïa Fouradoulas, Fribourg

Laurent Tissot, Patrick Vincent, Jacques Ramseyer (a cura di), **Dévoiler l'ailleurs. Correspondances, carnets et journaux intimes de voyages**, Neuchâtel: Alphil, 2020 (Histoire des transports, du tourisme et du voyage), 264 pagine.

Come e dove si viaggiava nel passato? Come era vissuta, descritta e illustrata l'esperienza del viaggio? Può un resoconto di viaggio essere uno specchio del sé e nel contempo una porta aperta sull'altro e l'altrove? Quali sono i legami tra letteratura di viaggio e scrittura ordinaria?

Il volume collettaneo curato da Laurent Tissot, professore emerito, Patrick Vincent, professore all'Università di Neuchâtel, e Jacques Ramseyer, conservatore degli *Archives de la vie ordinaire* di Neuchâtel, esplora questi e altri temi in un'ottica interdisciplinare attraverso l'analisi monografica di egoscritture redatte da scienziati, missionari, turisti, artisti e adolescenti che hanno visitato e percepito con gli occhi del loro tempo e del loro stato sociale Europa, Americhe, Africa e India.

I curatori hanno saputo riunire autori e autrici di diverse discipline (storia, storia dell'arte e della letteratura) e ambiti professionali (archivi, biblioteche, musei, teatro e cinema) i cui articoli ci conducono in un viaggio non solo intorno al globo, ma anche nel tempo. Il volume abbraccia infatti uno arco cronologico che spazia dal XVIII sino al XXI.

Viaggiare è un'esperienza totale e le impressioni lasciateci dai diari e dai taccuini presentati lo testimoniano: vedere, sentire, toccare, incontrare. Scoprire soprattutto e entrare in contatto con l'alterità per poi restituirla ad un futuro lettore. Nei testi analizzati il viaggio si delinea poi sia come un'esperienza personale sia come un'esperienza collettiva (durante e dopo); un'avventura da vivere sul momento, da imbrigliare nei ricordi e da riattivare, tramite la lettura, una volta rientrati a casa.

Ed è proprio il complesso e non lineare legame tra autore e lettore a fare da *trait d'union* tra gli articoli. Per chi si scrive? A che scopo? Lo stesso si può affermare a proposito del vocabolario condiviso: quello della scoperta, dello stupore, della meraviglia e delle emozioni (anche negative) che spingono ad impugnare la penna o a catturare un'immagine (disegno, fotografia). L'illustrazione è infatti un aspetto importante nell'economia del volume.

I curatori hanno strutturato il percorso di lettura in quattro capitoli e una conclusione che tale di fatto non è: *Sous l'oeil du savant; Du coeur du voyage au coeur du récit; Par le texte et par l'image; Souvenirs de vacances; En guise de conclusion*. Lo scopo è quello di tematizzare diverse esperienze di viaggio e mostrarne l'evoluzione nel tempo (si pensi soltanto al progresso dei mezzi di trasporto, alla velocità e al suo impatto sul viaggiatore e sul paesaggio). La struttura del libro è dunque tematica e non cronologica, una scelta pertinente e stimolante, che aiuta a riflettere sul tipo di informazione (percezione di sé, dell'altro e dello spazio) veicolata dai diari e resoconti di viaggio.

I tre articoli che formano il primo capitolo sono un invito a viaggiare insieme a illustri naturalisti e scienziati. Nathalie Vuillemin ci porta in Perù con il medico e naturalista Joseph de Jussieu. Di un soggiorno durato oltre trent'anni (1736–1771) non rimane però quasi alcuna traccia. I documenti inviati in Europa sono poveri di descrizioni. E sono proprio i silenzi a interessare Vuillemin che indaga, tra pubblico e privato, i meccanismi della comunicazione famigliare e scientifica nel XVIII secolo.

Dalle Ande alle Alpi. L'articolo di Thierry Malvesy si sofferma sull'esperienza di viaggio del geologo francese Charles Louis Contejean (1824–1907) autore di numerosi resoconti di cui solo una parte è stata data alle stampe. Inedito è il diario del viaggio in Svizzera e Italia del 1860 sui cui si sofferma Malvesy presentandone generosi estratti (testo e disegni). Emerge come la scrittura di Contejean sia influenzata dalla formazione scientifica: osservare, comprendere, illustrare e dare spiegazioni logiche, anche alle relazioni umane.

Marcel S. Jacquat ci conduce poi nell'Angola del XX secolo attraverso lo studio del voluminoso diario (1200 pagine) di Marcel Borle redatto tra il 1928 e il 1929 nell'ambito del lavoro di cineasta svolto in seno alla Missione scientifica svizzera. I lunghi estratti riprodotti illustrano le diverse attitudini degli europei nei confronti della popolazione locale. Studente in musicologia a Parigi, nelle sue annotazioni Borle dà ampio spazio alla musica. I suoni si intrecciano alle parole e alle immagini.

Il turismo è al centro della seconda sezione del libro che si apre con il classico *Grand Tour*: esperienza di viaggio imprescindibile per numerosi giovani delle classi agiate del Settecento e dell'Ottocento. Patrick Vincent racconta il *Grand Tour* – e in particolare il soggiorno in Svizzera – con gli occhi di una giovane ragazza inglese di 19 anni, Augusta Harvey (1798–1880). Paragonando il testo con altri 6 diari scritti da giovani adulti britannici tra il 1791 e il 1854, Vincent si interroga sulle modalità e gli scopi della scrittura: piacere o ingiunzione?

La Svizzera è ancora una volta protagonista nell'articolo di Fiona Fleischner. La storica riflette sulle interferenze tra letteratura di viaggio, guide e scrittura privata analizzando numerosi testi manoscritti del XVIII e XIX secolo conservati negli archivi romandi.

Con il *Souvenir* di Fritz de Perregaux (1857), membro dell'élite neocastellana, Nicolas Liénert ci fa scoprire la Sicilia. Il *Souvenir* è una revisione delle note e delle lettere inviate ai suoi cari. Il testo è redatto per un lettore intimo, legato alla sfera famigliare e illustra i luoghi, le condizioni materiali e i divertimenti di un membro dell'aristocrazia. Lo

sguardo del giovane Fritz, sia nel testo che nei numerosi schizzi da lui elaborati, è orientato dalle guide di viaggio e dalla letteratura romantica del periodo.

Jean-Blaise Junod e Philippe Vuilleumier aprono la terza sezione del libro narrando la loro esperienza: un viaggio particolare che inizia con il ritrovamento di sette diari non firmati e riccamente illustrati nell'archivio della famiglia Vuilleumier (1864–1865), continua con indagini meticolose per scoprire da dove vengano tali documenti e si conclude con un documentario realizzato da Junod, tra Roma e Luxor, sulle tracce dei misteriosi autori e illustratori.

Dagli schizzi alle foto. Dalle piramidi alle cime dell'Himalaya. Jöel Jornod esplora attraverso lo studio di un eccezionale fondo documentario il legame immagine-testo nei diari della spedizione sul K2 fatta nel 1902 dallo svizzero Jules Jacot-Guillarmod. Diarista meticoloso e fotografo compulsivo, come lo definisce l'autore, nel suo scrivere sovrappone due bisogni: conservare la memoria di un'impresa personale fuori dagli schemi e preparare il materiale per trarre da questa esperienza fama e profitto economico: articoli di giornale, conferenze, proiezioni, libri.

Il paesaggio nordico è al centro della ricerca di Sarah Besson-Coppotelli attorno al pittore jurassiano Édouard Jeanmaire, che nel 1912 si reca in Norvegia e nello Spitzberg, territori che solo allora cominciarono ad aprirsi al turismo di massa. Un racconto in immagini, a cavallo tra modernismo e tradizione, in un periodo di transizione durante il quale la fotografia era oramai diventata un'acerrima concorrente dell'illustrazione.

E di corsa verso il mediterraneo e verso l'ultima sezione del libro, con l'automobile e la spensieratezza di una vacanza tra amici che nel 1936 scoprono la Riviera e la Costa azzurra. Di questa vacanza il giovane Pierre Bickel terrà un diario in cui ampio spazio è dato ai gusti e ai profumi del Sud che vanno ad accompagnare la scoperta di un paesaggio sublime e il piacere di un'esperienza di gioventù ludica e liberatrice.

E poi fino a New York a bordo del lussuoso paquebot *Normadie*: Jacques Ramseyer ci presenta Marie-Caroline Bourquin Jaccard e il suo taccuino di un viaggio sull'Oceano in compagnia del marito, vissuto tra meraviglia e svaghi di lusso in un'atmosfera particolare. Siamo infatti nell'estate del 1939. A partire dal 1° settembre 1939 il mondo non sarà più lo stesso.

Sempre gli Stati Uniti, ma dopo la Guerra. Questo è lo scenario dell'esperienza fatta nel 1961 da Jeanne e Aldo Martignoni-Donzé, commercianti neocastellani. Durante il loro soggiorno di tre mesi negli USA scoprono uno stile di vita diverso e un'altra gestione del settore agroalimentare. Sylvie Béguelin et Gérard Donzé analizzano le numerose lettere inviate da Jeanne ai figli che tematizzano l'incontro con la modernità e il nascere della società dei consumi. Un benessere materiale che certo aiuta nel quotidiano (la lavatrice e il forno programmabile!) però, si interroga Jeanne, non rende per forza più felici le donne americane.

La conclusione è scritta da Benôit Vivien, un artista di strada che tra il 2013 e il 2014 attraversa l'America del Sud con la moglie e la figlia di 5 anni per incontrare e portare gioia ai bambini tramite la sua arte. In una serie di lettere all'attenzione dei sostenitori del progetto umanitario Vivien narra la sua esperienza. Il suo contributo critica il «pullulare» su internet dei blog di viaggio che vanno a svilire l'arte del racconto e l'avventura.

Il libro, di per sé un invito a viaggiare grazie alle numerose immagini e ai lunghi estratti di fonti, si rivolge ad un largo pubblico e si legge con piacere. Ha il merito di mostrare alle istituzioni, e purtroppo è ancora necessario, l'importanza degli archivi pri-

vati e delle egoscritture: un patrimonio inestimabile che va conservato e reso fruibile ai ricercatori e alle ricercatrici.

Miriam Nicoli, Berna / Washington

Alain Clavien, *La presse romande*, Lausanne: Antipodes & SHSR, 2017 (Histoire.ch), 203 pages.

Spécialiste reconnu de l'histoire de la presse et tout spécialement de la presse romande sur laquelle il a publié différents ouvrages et de nombreux articles, Alain Clavien nous livre une synthèse d'environ 200 pages sur ce domaine d'étude et nous propose une analyse entre les cantons et les régions qui composent la Suisse romande, en suivant les caractéristiques du territoire (différences religieuses, zones urbaines et rurales, etc.).

De la feuille d'avis jusqu'à la naissance des grands groupes médiatiques, la mutation de la presse est étudiée tant dans ses pratiques éditoriales, journalistiques et techniques, que dans sa matérialité et ses contenus, en passant par l'étude des sensibilités des lecteurs et (bien plus tard) des lectrices. Cette large perspective qui couvre la période allant de l'Ancien Régime à nos jours nous permet de saisir les imbrications politiques et économiques sous-jacentes à l'évolution de ce média et leurs enjeux.

Les huit chapitres de l'ouvrage marquent la périodisation choisie à la croisée des aspects techniques et culturels et des phénomènes sociopolitiques, en commençant par l'Ancien Régime qui voit d'importantes difficultés juridiques pour la création d'un journal qui souhaiterait dépasser la feuille composée de petites annonces. Cependant, les nouveaux journaux permettent l'émergence d'un public et de pratiques de lecture qui se consolideront pendant la République helvétique, «moment fondateur» pour la presse suisse, entre épisodes de liberté et de censure plus rigoureuse, selon les cantons. La Restauration de 1815 fait apparaître un phénomène par la suite régulier sur le sol helvétique, celui des publications des exilés, dont la présence influencera toute la presse, qui va à son tour se développer véritablement entre 1830 et 1870, tant par le nombre considérable de nouveaux titres (le tableau en annexe, à la p. 200, donne une belle vision d'ensemble), que par la «métamorphose de l'objet»; de plus en plus, la forme s'éloigne de celle d'un livre, et les quotidiens commencent à apparaître. Surtout, le journal devient un moyen d'action, une arme politique.

Si ces trois premiers volets esquissent la naissance de la presse, c'est à partir du quatrième chapitre que toute la richesse et la complexité du média journal se révèle. Deux âges de succès s'enchaînent, avec une augmentation nette des lecteurs. La période entre 1870 et 1910 voit «les prémices de la culture médiatique qui est la nôtre aujourd'hui» (p. 96), avec l'émergence de la presse commerciale, des spécialisations thématiques et l'invention du métier de journaliste. Les cartes aux pages 66 et 67 montrent la diffusion et la démultiplication des journaux en Suisse romande (de 60 à 110 en quarante ans), qui se structurent et se hiérarchisent par rapport au territoire. Pendant la parenthèse de la Grande Guerre, les journaux helvétiques, toujours en expansion, sont confrontés aux différentes stratégies des pays belligérants qui essayent d'en exploiter le potentiel de propagande.

Par la suite, jusqu'aux années 60, la stabilité structurelle et économique, ainsi qu'un renouvellement réduit entre 1920 et 1950, caractérise le monde de la presse, tandis que le paysage médiatique est enrichi par l'arrivée de la radio et des hebdomadaires.

Crises (1960–1980), reconfigurations (1980–2000) et grandes mutations (2000–2015) investissent les derniers chapitres qui nous plongent dans les changements qui vont redessiner le champ médiatique en Suisse romande, avec notamment un basculement de

tendance: si entre 1830 et 1940, le jour était à l'expansion des titres de journaux, désormais c'est la redéfinition et la fusion qui priment, en lien avec la radio et l'essor de la télévision comme puissants vecteurs du débat politique. En outre, le processus coûteux de modernisation des imprimeries redessine la géographie des journaux autour des outils de production, tandis que les titres se hiérarchisent entre quotidiens et journaux d'appoint et que la presse politique continue son mouvement de marginalisation.

L'eldorado publicitaire, dès les années 1970, avec des recettes qui peuvent atteindre 90 %, permet de couvrir les frais de fonctionnement toujours plus chers. Cette manne publicitaire est à l'origine de l'implantation du journal gratuit, souvent en tant que supplément hebdomadaire du quotidien. La dépendance de la publicité ne va pas sans une discrète autocensure chez les rédacteurs en chef et les journalistes qui doivent dorénavant composer avec les «réalités financières» (p. 141).

Enfin, la dernière et très riche partie nous plonge dans l'histoire immédiate de la naissance des entreprises médiatiques et du rôle de la publicité qui, en ayant habitué le lecteur à payer son information moins qu'une tasse de café (p. 150), participe à une dépendance certaine des journaux, et donc des journalistes, aux annonceurs.

L'arrivée d'Internet bouleverse complètement le champ médiatique et conduit à sa désindustrialisation. Dans un monde hyperconnecté, l'accès à l'information change et se veut de plus en plus faussement gratuit. Les journaux deviennent un produit parmi d'autres, mis sur le marché par des groupes multimédias «financiarisés», qui réduisent drastiquement leurs capacités et vidant les rédactions: le communiqué de presse remplace l'approfondissement, les journalistes sont interchangeables et on commence à envisager leur remplacement par un algorithme. L'épilogue qui s'arrête sur la fermeture de l'*Hebdo* en 2017 mérite une attention tout aussi grande que le reste du livre.

Dense et détaillé, avec une structure claire, qui nous permet de bien comprendre la complexité du phénomène, et accompagné de schémas très pratiques, cet ouvrage nous offre une riche vision d'ensemble de l'évolution de la presse en Suisse romande, ponctuée d'exemples précis, tout en restant d'une lecture fluide et surtout très utile pour les historiennes et historiens, dont les pratiques sont aussi influencées par les changements médiatiques.

Nelly Valsangiacomo, Lausanne

Sylvie Adam, Méléti Michalakakis, Georges Nicolas, Anne Radeff, **Centre et hexacentre**, vol. 1: **Centralité cristallérienne: géométrie fausse, théorie réfutée**, Sainte-Croix: Editions Mon Village, 2018 (coll: Eratosthène), 451 pages, 106 figures.

La théorie des lieux centraux de Walter Christaller (1893–1969), encore à l'heure actuelle régulièrement citée sans trop de précaution quant à sa construction et à son utilisation, constitue le sujet de ce livre écrit par des chercheurs issus des sciences humaines et des mathématiques.

Cet itinéraire de recherche, qui se poursuit toujours, se décline en trois parties distinctes. Tout d'abord, les auteurs démontrent longuement l'erreur géométrique de Christaller (p. 1–220). Ensuite, ils publient une thèse de doctorat peu connue à propos de l'espace français (p. 221–426). Dans ce travail, la géographe Sylvie Adam (1961–1993) démontre l'impossibilité d'expliquer l'organisation spatiale de la France en appliquant la théorie des lieux centraux. Il est à noter que les auteurs testent également sans succès ce modèle sur la constitution et la hiérarchisation des bourgs en Suisse occidentale. Enfin dans la troisième et dernière partie (p. 427–447), les scientifiques ne se contentent pas de

terminer le travail de démolition de cette théorie, mais ils proposent d'allier la centralité et la décentralité dans une conclusion du genre programmatique.

Qualifiés par le philosophe des sciences Juan Ramon Álvarez de «groupe de Lausanne», les auteurs présentent des caractéristiques originales qui font la saveur de ce livre. Tout d'abord, nous avons affaire à un groupe bilingue qui a travaillé sur le texte original et dont la lecture a permis de constater que «l'allemand de Christaller est tout sauf facile à comprendre et [que] ses développements sont pleins de repentirs et de retours en arrière» (p. 44). La lecture de cette source s'est accompagnée d'un solide et durable travail dans les archives, notamment les archives historiques vaudoises, avec une attention particulière accordée à l'évolution du réseau urbain vaudois du VI^e au XVIII^e siècles. Ce détour par l'histoire s'explique notamment par «l'influence de la centralité exclusive [qui] se retrouve dans le vocabulaire des historiens et peut alors entraîner une vision partielle des phénomènes étudiés» (p. 99). Les sources abondantes sont aussi régulièrement mises à jour en observant l'utilisation de cette théorie dans les pays voisins et en Chine. Enfin, les textes écrits dans la deuxième moitié du XX^e siècle ont été régulièrement révisés et remis à jour. Cette démarche n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de l'historien italien Carlo Ginzburg (1939–) lors de la réédition en 2014 de son livre emblématique *Le fromage et les vers*³.

Dans son livre publié en 1933 et intitulé *Die zentralen Orte in Süddeutschland*⁴, le géographe allemand Christaller observe la centralité dans la réalité et la cartographie pour déterminer l'optimisation de la distribution des marchandises. Mettre côte à côte des hexagones réguliers permettrait ainsi de montrer et d'expliquer la répartition des villes à la surface de la Terre. Celles-ci se répartiraient de manière centrale en fonction par exemple de leur accessibilité et de leurs activités économiques. Or, cette séduisante manière de procéder se heurte à une double objection fondamentale mise en évidence par le groupe de Lausanne. Tout d'abord, les chercheurs réfutent le modèle de Christaller à l'aide des mathématiques et des sciences humaines. L'historienne Anne Radeff s'est en effet beaucoup intéressée à l'économie sous l'Ancien Régime, qu'il s'agisse des activités pratiquées et de la circulation des hommes et des marchandises. En s'appuyant sur ses nombreuses recherches, le groupe de Lausanne démontre qu'«il existe des pratiques économiques, sociales, culturelles, voire politiques qui ne sont pas conformes à l'idée d'un ordre central» (p. 441). Celles-ci génèrent en effet des comportements «décentraux» qui conduisent à un autre type d'organisation spatiale tout aussi nécessaire au bon fonctionnement d'une économie globale. La prise en compte de cette «décentralité» en complément de la «centralité» rappelle que la notion d'ordre, que les auteurs ne rejettent pas, ne revêt pas la même signification chez les autorités que chez les individus (p. 447).

Le passé du géographe allemand est aussi relevé avec précision dans ce livre. Christaller fait allégeance au Führer dès 1933, l'année de publication de *Die zentralen Orte in Süddeutschland* dans la *Geographische Wochenschrift*. De 1937 à 1940 il est assistant de Theodore Maunz (1901–1993), auteur de la législation anti-juive du Troisième Reich et du code des camps de concentration. En 1940, il adhère au Parti nazi. Sous la direction du SS-Oberführer Konrad Meyer-Hetling (1901–1969), responsable de la planification du

3 Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers*, Paris 2014. Publié en 1976 en italien et traduit en français en 1980, ce livre réédité en 2014 contient une préface inédite de Patrick Boucheron et un avant-propos de 2009–2011 dans lequel Ginzburg recontextualise le propos de son livre.

4 Walter Christaller, *Die zentralen Orte in Süddeutschland*, Darmstadt 1933 (réédition de 1980).

nouvel ordre nazi dans l'espace vital allemand (*Generalplan Ost*), Walter Christaller participe aux projets de colonisation des territoires conquis à l'Est (p. 435–436).

Finalement, ce livre repose sur une large base historique à partir de laquelle les mathématiques dialoguent avec l'histoire et la géographie pour mettre en évidence le naufrage de la théorie des lieux centraux proposée par Walter Christaller. Fonder une explication d'une organisation spatiale des lieux urbains sur cette théorie s'avère illusoire et dangereux. Un « modèle de Lausanne » est proposé pour la modifier (p. 161, 395, 403). Il met un terme aux déceptions et regrets exprimés par les historiens et spécialistes des sciences humaines sur le caractère « irrégulier » ou « incomplet » des configurations géométriques qu'ils ont trouvées au cours de leurs recherches sur les réseaux urbains. Enfin, une interprétation centrale-décentrale de l'histoire du réseau urbain vaudois est présentée (p. 79–101). On espère que le volume 2 fournira d'autres exemples actuels accessibles au plus grand nombre.

Roland Carrupt, Martigny

Matthias Häussler, *Der Genozid an den Herero. Krieg, Emotion und extreme Gewalt in Deutsch-Südwestafrika*, Weilerswist: Velbrück Wissenschaft, 2018, 348 Seiten.

Matthias Häussler untersucht in seiner 2018 an der Universität Luzern eingereichten Dissertation die viel diskutierte Frage des Genozids an den Herero, den die deutsche Regierung mittlerweile anerkannt hat. Häussler arbeitet sich vor allem an den Fragen ab, wie es zu dieser selbst im kolonialen Kontext aussergewöhnlichen Gewalteskalation kommen konnte und wann sie als genozidal bezeichnet werden muss. Dabei konzentriert er sich auf die entscheidende Kriegsphase im Jahre 1904.

Häussler vermag durch seine multiperspektivische Betrachtungsweise, die sich auf eine breite Quellenbasis stützt, neue Erkenntnisse zur Forschungsdebatte beizutragen. Er berücksichtigt nicht nur die behördliche Korrespondenz sowie Zeitungen der deutschen Siedler, sondern auch Berichte von Missionen und britischen Behörden, die eine Aussenperspektive ermöglichen, allerdings die weitgehend fehlenden afrikanischen Stimmen nicht ersetzen können. Zudem hatte der Autor einen fast exklusiven Zugang zu dem in einem Familienarchiv lagernden Tagebuch von Lothar von Trotha, dem Gouverneur Deutsch-Südwestafrikas. Häussler verfolgt in seiner Untersuchung eine Vielzahl unterschiedlicher methodischer Zugänge, die man selten in einer Studie vereint findet: Ansätze der Gewaltsoziologie, der historischen Anthropologie, der Militär- und Operationsgeschichte sowie der Emotionsgeschichte.

In der Einleitung stellt Häussler Überlegungen zu drei Aspekten an, die den analytischen Referenzrahmen seiner Studie bilden. Die ältere Genozidforschung wird erstens der « Komplexität » und der Dynamik der Ereignisse nicht gerecht, weil sie sich in einer einseitigen top down-Täterperspektive auf Intentionalität und deterministische Prozesshaftigkeit fokussiert und so die Gewaltausübungen subalternen sowie nichtstaatlicher Akteure ausblendet. Der Krieg fiel zweitens in die Hochphase des « Rassenrassismus » (S. 22), in der selbst vorgeblich humanitäre Sichtweisen Afrikaner*innen nur in ihrem Nutzen für Kolonialprojekte betrachteten. Drittens sind auch « Emotionen » als « eigensinnige Antriebsquellen von Gewalt und Grausamkeit » (S. 28) zu berücksichtigen.

Die Arbeit gliedert sich nach der Chronologie der Gewaltprozesse, wobei jedes Kapitel spezifische Akteursgruppen ins Zentrum rückt. Das erste Kapitel widmet sich der privatisierten Frontier-Gewalt der Siedler, die das staatliche Gewaltmonopol sowie die indirekte Herrschaftsstrategie gegenüber afrikanischen Autoritäten unterminierte. Die

Komplizenschaft der Siedler mit subalternen Schutztruppenangehörigen führte dazu, dass Siedlergewalt gegenüber Afrikaner*innen meist straffrei ausging und zum Alltag gehörte. Aus Sicht der Herero war der Kolonialstaat mit seinem Versprechen auf Recht und Ordnung nicht mehr erkennbar. Häussler macht darin nicht nur eine der Ursachen für den Widerstandskrieg der Herero aus, sondern auch eine «Spirale von Gewalt und Gegenge-
walt» (S. 38), lange bevor Trotha das Kommando übernahm.

Das dritte Kapitel behandelt den strategischen Horizont der wichtigsten Akteure. Gouverneur Theodor von Leutweins koloniale Kriegführung vor 1904 verlor nie die wirtschaftlichen Interessen aus dem Blick und war auf lokale Gewaltkulturen eingestellt, so dass er in Rückzügen und Verhandlungsbereitschaft nichts Ehrenrühriges sah. Politische und militärische Instanzen in der Metropole empfanden jedoch den afrikanischen Widerstand als Affront und sahen allein in der bedingungslosen Unterwerfung der Herero die Möglichkeit zur Wiederherstellung der nationalen Ehre. In einem Exkurs reflektiert Häussler das den Diskurs prägende Konzept des «Vernichtungskriegs». «Vernichtung» bedeutete grundsätzlich die Wehrlosmachung des Gegners, dennoch war darin Eskalationspotential enthalten, da das oberste Ziel des militärischen Sieges das politische Kalkül zu überformen drohte und auf die Auslöschung des Gegners als politische Einheit zielte. Die Unterstellung der kolonialen Exekutive unter den Grossen Generalstab und die persönliche Auswahl Trothas zum Kommandeur der Schutztruppe durch den Kaiser, markierten den Transfer des Primats des Militärs auf das Schutzgebiet. Trotha verfolgte von Beginn weg einen politischen Vernichtungskrieg, in dem er die «Unterworfenen durch den blutigen Beweis der überlegenen Gewalt [...] unter eine Ordnung» (S. 126) pressen wollte.

Trothas Versuch, den von Berlin verordneten Vernichtungskrieg im südwestafrikanischen Feldzug umzusetzen, ist Gegenstand des vierten Kapitels. Durch die Ansammlung der Herero am Waterberg sah der Kommandeur die Möglichkeit einer konventionellen Vernichtungsschlacht entlang preussisch-deutscher operativer Doktrinen. Die getrennte Bewegung aufgeteilter Truppenteile und ihre Koordinierung zu einem konzentrischen Angriff funktionierte jedoch auf dem afrikanischen Kriegsschauplatz nicht und die Herero entzogen sich der geplanten Einkreisung durch Flucht. Erst nachdem Verfolgungsoperationen erneut scheiterten, erhielt Häussler zufolge der Vernichtungsbegriff die Bedeutung der physischen Ausrottung. Die genozidale Gewalteskalation kann demnach nicht einfach auf einen eliminatorischen Rassismus zurückgeführt werden. Aber auch rein situative Erklärungen und Isabel Hulls Deutung einer sich verselbständigenden preussisch-deutschen Militärkultur greifen gemäss Häussler zu kurz. Stattdessen betont er den gewalttreibenden Einfluss der nach diesen Misserfolgen einsetzenden Scham-Wut-Spirale, da gerade die wilhelminischen Eliten eine hohe Affinität zur gewaltsamen Bewältigung der Scham aufwiesen.

Das fünfte Kapitel zum Kleinen Krieg nach Waterberg wechselt die Perspektive auf die genozidale Gewalt von unten, die Häussler ebenfalls durch emotionsorientierte Ansätze erklärt. Die Kleinkriegführung, die sich zu Scharmützeln kleinerer Detachements fragmentierte, hing von der Initiative des einzelnen Soldaten ab und war mit Ungewissheiten, Unübersichtlichkeiten, Misserfolgen sowie dem Vertrauensverlust in die Vorgesetzten verbunden. Angst, Frustration und Wut entluden sich in einem Überschuss brutalisierter Gewalt, die durch die Duldung von oben normalisiert wurde. Das letzte Kapitel zur Lagerherrschaft setzt bei der im Dezember 1904 eingeläuteten Wende zurück zum Primat

der Politik ein. In der fortgesetzten Gewalt der Lagerherrschaft sieht Häussler jedoch keine Kontinuität des Genozids.

Überzeugend belegt Häussler seine Hauptthesen, wonach die Gewalteskalation aus dem komplexen Wechselspiel verschiedene Akteursgruppen mit ihren je eigenen Handlungslogiken zu verstehen ist. Ausserdem erklärt er das Umschlagen in die genozidale Kriegsphase, die er später als die bisherige Forschung datiert, aus einer emotionalen Bewältigung der operativen Misserfolge durch Gewalt von oben wie von unten. Auch wenn ein empirisch so gewissenhafter Wissenschaftler wie Häussler vermutlich Skrupel hatte, sich in der Debatte zur Kontinuität der nationalsozialistischen Vernichtungspolitik zu positionieren, hätte man doch eine Bezugnahme dazu erwarten dürfen. Zudem vermisst man eine Auseinandersetzung mit der namibischen Forschung. Trotz dieser Mäkeleien handelt es sich bei dem vorliegenden Buch um ein gut lesbares Standardwerk, hinter das die Forschung nicht mehr zurückgehen wird.

Tanja Bühner, München

Fritz Stoeckli, *L'affaire des colonels 1915–1916. Révélations des archives*, Genève: Slatkine, 2020, 279 Seiten.

Lange Zeit galt der Erste Weltkrieg in der Schweiz als der vergessene Krieg. Das hat sich im Zeichen des Centenaire auch hierzulande geändert. Eine Vielzahl von Autorinnen und Autoren hat in den vergangenen Jahren zu einer grossen Vielfalt von Themen neue Forschungsergebnisse publiziert und damit dafür gesorgt, dass diese lange Zeit bestehende Forschungslücke zu weiten Teilen geschlossen werden konnte. Das heisst allerdings nicht, dass die Geschichte des Ersten Weltkrieges in der Schweiz nun abschliessend erforscht ist, wie die vorliegende Studie von Fritz Stoeckli zur Oberstenaffäre zeigt. Der Autor widmet sich einem Ereignis, das bereits in der Vergangenheit Gegenstand von Forschungsarbeiten war, hatten sich doch Jürg Schoch 1972 eingehend⁵ sowie Jacob Ruchti 1928 und Hans Rudolf Fuhrer 2003 in knapperer Form mit dem Thema beschäftigt.⁶ Zudem liegt seit 2016 auch eine englischsprachige kurze Würdigung aus der Feder von Sebastian Steiner vor.⁷ Fritz Stoeckli zeigt mit seiner Studie nun auf, dass eine Neubewertung bereits ausgewerteter Quellen – in diesem Fall des Bulletins des Generalstabes – ebenso wie die Erschliessung neuer Quellen – in diesem Fall aus russischen Archiven – zu neuen Ergebnissen führen kann.

Sein erstes Kapitel widmet der Autor der Entwicklung der militärischen Planung in der Schweiz in den Jahren 1905–1915. Stoeckli lobt dabei etwas gar stark die «weise» Voraussicht des Chefs der Generalstabsabteilung, Theophil Sprecher von Bernegg. Dieser habe seine Planungen ganz zurecht nicht nur auf die Folgen eines möglichen Konflikts zwischen dem Deutschen Reich und Frankreich ausgerichtet, sondern auch andere Konflikte – beispielsweise zwischen den damals noch verbündeten Italien und Österreich-Ungarn – als mögliche Szenarien in seine Überlegungen mit eingeschlossen. Für Stoeckli ist damit auch klar, dass die vor dem Krieg erfolgten «Absprachen» Sprechers mit dem deut-

5 Jürg Schoch, *Die Oberstenaffäre. Eine innenpolitische Krise (1915/1916)*, Bern 1972.

6 Jacob Ruchti, *Geschichte der Schweiz während des Weltkrieges 1914–1918*, Bd. 1, Bern 1928, S. 158–195; Hans Rudolf Fuhrer, *Die Oberstenaffäre*, in: ders., Paul Meinrad Strässle (Hg.), *General Ulrich Wille. Vorbild den einen – Feindbild den anderen*, Zürich 2003, S. 359–408.

7 Sebastian Steiner, *Oberstenaffäre*, in: 1914–1918-online. *International Encyclopedia of the First World War*, Version vom 23.05.2016. Online: <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/oberstenaffäre/>.

schen Generalstabschef Helmut von Moltke und dem Chef des österreichischen Evidenzbureaus Eugen Hordliczka im Interesse der Schweiz gelegen hätten und weder verbindlich noch neutralitätswidrig gewesen seien. Es habe sich vielmehr um Absichtserklärungen für den Fall gehandelt, dass eine der Kriegsparteien – in diesem Fall Frankreich oder Italien – versuchen sollte, ihre jeweiligen Gegner über schweizerisches Territorium anzugreifen. Im engeren Sinn hat Stoeckli damit sicherlich recht, allerdings unterschätzt er doch die politische Dimension der Tatsache, dass mit Frankreich und Italien keine vergleichbaren Gespräche stattfanden. Das Misstrauen gegenüber den potenziellen Gegnern der Mittelmächte konnte dort durchaus mit Recht als Parteinahme der Schweiz und ihres Militärs gedeutet werden.

Sein zweites Kapitel widmet Stoeckli in sehr akribischer und quellennaher Art und Weise dem Ablauf der Oberstenaffäre bis vor dem Prozess gegen die beiden Obersten Karl Egli und Moritz von Wattenwyl. Er zeigt in diesem Zusammenhang auf, dass es mehrfach zu einem neutralitätswidrigen Verhalten kam, dass die beiden Obersten dabei allerdings nie Landesverrat begangen hätten, weil sie keine direkt die Schweiz betreffenden Informationen weitergegeben hätten, wie dies zeitgenössische Stimmen in der Presse kolportierten. Die Weitergabe des Bulletins des Generalstabes an deutsche und österreichische Militärattachés in Bern sei zwar mit Blick auf die Neutralität problematisch gewesen, die zeitgenössische Presseberichterstattung habe deren Bedeutung aber weit überschätzt, habe es sich doch in den meisten Fällen um Informationen gehandelt, die aus öffentlichen Quellen stammten. Stoeckli zeigt auch auf, dass sich der Bundesrat mit der Affäre schwergetan und damit gerungen habe, eine sowohl für die Armee wie das Land «gute Lösung» zu finden. Seine Analyse der Verhandlungen im Bundesrat ist sehr überzeugend, allerdings beschränkt sich Stoeckli etwas zu sehr auf die Sicht der Behörden. Es wäre möglicherweise auch interessant gewesen, die Pressekampagne im Lichte der gewonnenen Erkenntnisse neu zu beurteilen.

Das dritte Kapitel von Stoecklis Buch beschäftigt sich mit dem Prozess gegen Egli und von Wattenwyl. Der Autor verweist dabei auf eine bisher in der Forschung unterschätzte Voruntersuchung von Max Huber, in deren Verlauf General Wille dem Stellvertreter des Armeeauditors zuerst Einblick in abgefangene deutsche Depeschen gewährte, diese Zusage dann auf Intervention Sprechers wieder zurückgezogen habe. Huber habe dennoch Einblick in die Arbeit der Nachrichtensektion erhalten und dabei erkannt, dass die Zusammenarbeit mit den Mittelmächten – aber auch mit der Entente – möglicherweise weiter ging, als damals und bis heute bekannt war. Dies lasse sich nicht mehr abschliessend klären, weil Huber die Details seiner administrativen Untersuchung und gegebenenfalls vorhandene Beweismittel nicht dokumentieren musste. Stoeckli kann auch nachweisen, dass nicht alle in diesem Zusammenhang erstellten Dokumente heute in den Archiven noch auffindbar sind. Er dokumentiert im Anschluss in der ihm eigenen Akribie den Verlauf des Prozesses und zeigt auf, dass die beiden Obersten auch nach ihrer formellen Entlassung aus der Armee noch über das Vertrauen von deren Führung verfügt hätten. So hätten sie auch noch mehrere Frontbesuche gemacht. Dass Karl Egli und später seine Familie während wie nach dem Krieg in engem Austausch mit dem letzten Chef des österreichisch-ungarischen Evidenzbüros, Maximilian Ronge blieb, scheint dem sonst so akribisch arbeitenden Stoeckli allerdings entgangen zu sein.

In seinen Schlussfolgerungen betont Stoeckli nochmals, dass die Weitergabe des Bulletins des Generalstabes zwar neutralitätspolitisch problematisch gewesen sei, dieses aber keine wesentlichen Informationen enthalten habe. Weit wichtiger sei allerdings die

Tatsache, dass der schweizerische Generalstab auch mit Russland einen Austausch gepflegt habe, der über das hinausgegangen sei, was bisher bekannt war. Das illustrieren Dokumente aus russischen Archiven, von welchen Stoeckli einige im Anhang seiner Arbeit in Auszügen abdruckt. Die Weitergabe von über das Bulletin hinausgehenden Informationen an den deutschen Militärattaché Busso von Bismarck sei wahrscheinlich, könne aber nicht mit Sicherheit dokumentiert werden. Auffällig sei im Übrigen, dass die Nachrichtensektion keine französischen Depeschen dekodiert habe. Dies sei, so Stoeckli, ein Hinweis darauf, «que le secret d'État a également joué un rôle dans ce cas.» (S. 144).

Der Schluss des Buches ist etwas gewöhnungsbedürftig. Er besteht aus einem Epilog, einem Anhang und einigen «sources intéressantes». Diese Struktur erklärt Stoeckli leider nicht näher. So vermischt er darin Ausführungen zum Schicksal seiner Akteure und zur kryptologischen Arbeit von André Langie, Auszüge aus den Prozessakten, Telegramme des russischen Militärattachés Sergei Golovan, Auszüge aus den Bulletins des Generalstabes und weitere Quellen, darunter einem kurzen Auszug aus der erwähnten administrativen Untersuchung Max Hubers. Die an dieser Stelle wenig überzeugende Struktur schmälert leider den Wert der an sich interessanten Editionsarbeit des Autors.

Abschliessend lässt sich festhalten, dass Fritz Stoeckli trotz bereits reichlich vorhandener Forschungsliteratur eine interessante Neubewertung bestehender Quellen gelungen ist, die zudem davon profitiert, dass der Autor in russischen Archiven auf Dokumente gestossen ist, welche zeigen, dass die Zusammenarbeit der Nachrichtensektion des Generalstabes nicht ganz so einseitig war, wie es 1915–1916 den Anschein erweckte. Damit passt das Werk des Autors gut in die Arbeiten einer Forschungsgeneration, die einer transnationalen Perspektive verpflichtet ist.

Daniel Marc Segesser, Bern

Hélène Martin, Marta Roca i Escoda (dir.), **Sexuer le corps. Huit études sur des pratiques médicales d'hier et d'aujourd'hui**, Lausanne: Éditions HETSLS, 2019, 183 pages.

Ces dernières années, l'histoire de la sexualité a suscité un grand intérêt en Suisse, notamment romande, avec un vaste éventail de nouvelles recherches qui ont ouvert des pistes de réflexion en partie nouvelles. Sous l'influence des débats actuels autour des conceptions du genre et du sexe, des individus transgenres et de nouveaux droits du couple ou de la famille, cet intérêt s'est surtout concentré sur l'histoire récente ainsi que sur les aspects politiques, juridiques ou culturels de cette thématique. D'autre part, depuis la publication de l'ouvrage incontournable de Michel Foucault dans les années 1970, les sciences, notamment la médecine, ont acquis une importance fondamentale dans les débats autour de la sexualité et des modèles normatifs proposés ou imposés aux populations.

Le recueil d'articles publié en 2019 par Hélène Martin et Marta Roca i Escoda se situe pleinement dans cette tradition, en rendant accessibles les résultats de plusieurs recherches conduites ces dernières années dans les Universités de Lausanne et Genève ainsi que dans les Hautes Écoles spécialisées de Suisse occidentale. Le volume lausannois présente en effet une série d'études historiques et sociologiques autour du corps et de la sexualité, avec une focale sur la situation de la Confédération, qui selon les éditrices a longtemps subi une relative marginalisation par rapport à la perspective centrée sur la France.

Le livre se veut une contribution à «une sociohistoire des pratiques médicales de sexuation du corps et de la sexualité en Suisse». Malgré les différentes approches, la plupart des auteur·e·s se reconnaissent dans une démarche commune d'analyse des discours

savants et d'histoire ou sociologie de la médecine, sans oublier les implications juridiques et pénales des idées et des théories scientifiques.

Les trois premières contributions se concentrent sur les techniques chirurgicales et médicales de modification des corps sexués au sens strict. Les interventions sur les corps homosexuels, y compris la castration (Thierry Delessert), sur les corps transsexuels (Taline Garibian) jusqu'à la reconfiguration du dimorphisme sexuel (H. Martin, R. Benjama, R. Bessette-Viens) selon des pratiques de chirurgie esthétique ou corrective sur les organes génitaux, sont analysées avec une richesse de détails, proposant des lectures originales, souvent surprenantes du point de vue de la lectrice ou du lecteur d'aujourd'hui. Dans sa contribution, Thierry Delessert se penche notamment sur les débats et l'évolution des connaissances scientifiques sur l'homosexualité; il montre l'influence des conceptions médicales provenant du monde germanique sur les pratiques médicales suisses et indique comment la castration, sous différentes formes, a participé aux dispositifs helvétiques de répression et de régulation des délinquances sexuelles dans la première moitié du XX^e siècle.

Ces études documentent d'un côté les interventions sur des corps dont la sexualité est considérée problématique dans une optique politique ou sociale et reconstruisent de l'autre le parcours de définition et redéfinition des normes juridiques, médicales et sociales selon lesquelles les praticien-ne-s se sont orienté-e-s et s'orientent dans des cas qui soulèvent des doutes et des débats.

Dans leur chapitre, Cynthia Kraus, Véronique Mottier et Vincent Barras s'interrogent sur l'influence de la sexologie américaine dans les traitements des troubles sexuels en Suisse romande dans les années 1950–1980. En reconsidérant l'œuvre du docteur Pierre-André Gloor (1922–1992) et de son élève P.B. Schneider, les auteur-e-s proposent de reconsidérer la thèse selon laquelle la sexologie américaine ne serait entrée qu'en retard et en surmontant plusieurs résistances dans le canton de Vaud. Selon leur recherche, dans la période considérée, l'influence des nouvelles idées provenant d'outremer a été sensible et relativement rapide.

La deuxième partie du volume est consacrée à des enquêtes sociologiques ou de médecine sociale sur les enjeux de pouvoir qui relèvent de pratiques actuelles. Alexandra Afsary étudie le vécu de la prescription de contraception féminine en Suisse romande, en dénonçant un mécanisme de pouvoir masculin sur les femmes. «J'ai montré que si la consultation est un espace de production du genre et des sexualités, elle met en exergue ce qu'est un «bon» sujet contracepté, un individu compétent en mesure de s'autocontrôler et s'auto-surveiller» – conclut l'auteure (p. 115). Edmée Baillif porte son attention sur la prévention de la consommation de tabac et d'alcool auprès des futurs parents, en considérant notamment les enjeux de genre pour les femmes enceintes, tandis qu'Anastasia Meidani et Arnaud Alessandrin se concentrent sur la médicalisation et pathologisation des corps transsexuels dans les sociétés occidentales contemporaines.

Il n'est évidemment pas possible de résumer ici toutes les contributions stimulantes du volume, ni d'en évoquer tous les aspects intéressants. J'aimerais plutôt soulever quelques questions de méthode qui proviennent d'un spécialiste de l'histoire sociale moderne, inspirées par des perspectives différentes et certainement questionnables.

À propos de la terminologie, d'abord: «C'est précisément à l'analyse des productions médicales des corps et de la sexualité que nous consacrons cet ouvrage» – écrivent les éditrices dans leur introduction. Leur prose se moule autour d'un langage qui est devenu hégémonique dans les approches culturelles de la sexualité, mais qui se révèle parfois

obscur ou imprécis. Que signifie en effet «les productions médicales des corps et de la sexualité»? Si la phrase indique que la médecine produit les corps, cela entraîne des assumptions très profondes sur qui fait et qui subit l'histoire. Ce n'est toutefois pas ce que nous lisons dans les différents essais: dans la seconde partie du volume, la vision est en effet plus nuancée.

«Au travers de ces recherches, nous nous proposons de revenir sur cette tension entre d'une part un corps donné et d'autre part un corps transformé, modifié, inventé» – écrivent A. Meidani et A. Alessandrin dans leur essai sur les corps transsexuels. C'est une vision différente de l'image d'une «production médicale», d'autant plus que les auteur-e-s insistent sur l'agentivité des personnes transgenres, qui «réparent, écoutent, transforment leur corps parfois à contre-courant des attentes sociales. Elles résistent, refusent, négocient les injonctions qui leur sont adressées» (p. 144). Si on veut parler à ce propos de «production» des corps, l'expression devrait être précisée: cette production est en effet du moins à plusieurs mains, à plusieurs voix. Malheureusement, les éditrices du recueil ne clarifient pas la question, laissant planer des ombres sur la terminologie adoptée.

Une deuxième question concerne l'analyse critique des discours. Dans sa contribution, très intéressante par ailleurs, Marilène Vuille met en exergue les aprioris souvent sexistes dans les «compréhensions expertes et profanes du désir féminin». L'auteure analyse des discours de sexologues, d'expert-e-s divers-es ainsi que de participant-e-s à des forums en ligne sur le désir sexuel présumé plus faible des femmes en couple.

Les conclusions de l'auteure sont pertinentes et intéressantes. Elles font réfléchir sur les préjugés qui continuent d'influencer les débats sociétaux et scientifiques actuels: «La science n'est pas un monde coupé du reste de la société et, en matière de sexualité, ses énoncés se présentent souvent comme «une forme élaborée et travestie de représentation du sens commun. On l'a vu, la théorie de Rosemary Basson n'est pas moins normative que les conseils donnés par les internautes aux femmes en perte de désir. Sa modélisation de la sexualité féminine est chargée de présupposés de genre, de valeurs morales et d'une forme de puritanisme fonctionnel au maintien du couple hétérosexuel, conjugal, monogame» (p. 98). «Quant à la représentation de la sexualité qui se dégage des discussions consacrées à la baisse du désir féminin sur les forums Internet, elle correspond à un modèle traditionnel, celui d'une relation de couple hétérosexuel et monogame» (p. 99).

Cela est perspicace et intéressant. L'approche discursive laisse cependant des questions ouvertes. Au final, pouvons-nous retenir que le faible désir des femmes est un problème réel? Ou plutôt un problème essentiellement construit par les discours? «On en vient alors à s'interroger sur l'utilité de la catégorie de <trouble du désir> pour décrire une <dysfonction> qui apparaît en fin de comptes comme l'état normal des femmes» – conclut l'auteure.

C'est un propos du moins surprenant. Que le faible désir des femmes soit l'«état normal» des choses est un énoncé qui n'est pas moins normatif, ni moins généralisant que d'autres interprétations dénoncées dans le même article, ni moins ancré d'ailleurs dans une longue tradition de débats genrés et de préjugés. L'utilisation-même du terme «normal» devrait nous mettre en alerte: pourquoi s'accrocher encore à des modèles de sexualité normale au lieu de considérer la diversité foncière des exigences et des préférences individuelles?

En conclusion, le recueil en question présente des lectures stimulantes qui soulèvent plusieurs questions cruciales afin d'avancer dans nos connaissances sur l'histoire récente du corps et de la sexualité. En ce sens, il représente une contribution utile à des débats

sociétaux actuels autour de genre, sexualité et sphère publique. À mon sens, le volume pourrait aussi devenir une occasion pour un débat autour de l'héritage de Foucault et de l'analyse de discours, avec ses limites, qui n'a jamais vraiment eu lieu en Suisse.

Sandro Guzzi-Heeb, Lausanne

David Eugster, **Manipuliert! Die Schweizer Werbebranche kämpft um ihren Ruf, 1900–1989**, Zurich: Chronos, 2018, 319 pages, 56 illustrations.

La publicité constitue à elle seule un objet paradoxal que très peu d'études se sont employées à résoudre: son éclatante visibilité dans l'espace public est inversement proportionnelle à l'opacité qui entoure ses acteurs, ses réseaux et ses modes de faire. Rares sont par ailleurs les professions qui, au XX^e siècle, ont dû faire face à un tel déficit de légitimité auprès de l'opinion publique. Mais, à l'inverse, plus rares encore sont les secteurs économiques à avoir défendu avec une telle habileté leurs prérogatives et à avoir su préserver le secret de leurs affaires.

L'un des grands mérites de l'ouvrage de David Eugster, issu de sa thèse soutenue en 2015 à l'Université de Zurich, est d'aborder de front un objet pour le moins nébuleux. Peu d'études s'y sont employées avant lui en Suisse et, lorsque ce fut le cas, la question fut plutôt abordée par la bande. La thèse a été soutenue en histoire et en sciences du langage, une double appartenance disciplinaire qui tranche avec l'historiographie sur le sujet et qui constitue indiscutablement l'un de ses apports. En Suisse, cette dernière se divise schématiquement en deux sous-champs disciplinaires: l'histoire des entreprises, de la rationalisation commerciale et du marketing d'un côté (Jakob Tanner, Matthieu Leimgruber); l'histoire des arts graphiques et des médias de l'autre (Christophe Bignens, Yvonne Zimmermann, Andres Janser et Barbara Junod).

L'ouvrage est composé de neuf chapitres organisés de manière chronologique. Si les deux premiers chapitres concernent la période qui précède la Deuxième Guerre mondiale, le reste de l'ouvrage est dédié aux années d'après-guerre et se clôt par l'effondrement du bloc de l'Est, qui marque une rupture dans les pratiques discursives de la branche publicitaire. David Eugster aborde les années 1920 et 1930 – une période cruciale pour la structuration et la professionnalisation de la publicité –, sous l'angle de la mauvaise réputation des publicitaires. Il dresse les grandes lignes des principes théoriques et des stratégies déployées par les professionnels de la publicité pour promouvoir un secteur encore émergent. Cette amorce fournit la matière à l'une des principales hypothèses de l'ouvrage: si les publicitaires sont aussi attentifs aux critiques formulées à leur encontre, c'est dans un objectif d'appropriation qui leur permettrait in fine d'exercer un plus grand contrôle sur leur image publique. Comme le montre habilement Eugster, le contexte idéologique et politique – exacerbé par la montée des totalitarismes, la Deuxième Guerre mondiale, puis la Guerre froide – façonnera en effet les discours des publicitaires sur la publicité. Tantôt s'agit-il pour les acteurs de la branche de se distinguer des discours de propagande en proclamant la «transparence» et l'«objectivité» de la rhétorique publicitaire et de ses représentations (chapitre 2). Tantôt s'agit-il de renégocier le rapport à l'État dans une période où la Défense spirituelle semble le plus solide rempart pour faire face au spectre de l'économie planifiée (chapitre 3). Tantôt s'agit-il encore d'ériger la publicité en indicateur de la vitalité démocratique du pays dans un contexte marqué par la Guerre froide et la cristallisation des fronts idéologiques (chapitre 4). Quant aux détracteurs de la publicité, quels que soient les rangs dont ils sont issus, ils puisent, eux aussi, dans les représentations dominantes de la culture politique pour démontrer le rôle néfaste des publicitaires

sur la société. La construction de la figure du publicitaire en manipulateur (qui donne son titre à l'ouvrage), tirant profit de la faiblesse psychologique des consommatrices et consommateurs, en offre sans doute le motif le plus connu et le plus largement diffusé (chapitre 5).

Le chapitre 5 joue le rôle de pivot entre les deux grandes parties qui composent l'ouvrage en ce qu'il exprime l'idée d'un «avant» et d'un «après» la fin de la Seconde Guerre mondiale: entre 1945 et le milieu années 1960, le volume d'affaire de la publicité augmente de plus de 1000 % (p. 49). Ce changement de paradigme se caractérise par un basculement: de «naïf-ve» et «faible» le-la consommateur-trice devient «sceptique» et critique. Si la première partie montrait comment les acteurs de la branche publicitaire avaient cherché à légitimer leur profession encore jeune et ses méthodes de communication, la deuxième met en lumière le double mouvement d'absorption par les publicitaires des attaques qui leur sont adressées (tromperie, machination, asservissement des masses, dégâts écologiques, sexisme, contrôle des médias par le financement de la presse, etc.), et de contre-attaque. À chaque fois, il s'agit pour les publicitaires de défendre leur légitimité et de véhiculer une «bonne» image d'eux-mêmes auprès du grand public ou des autres acteurs de la branche. Ces répliques prennent diverses formes: création d'associations ou de groupements (Aktion Freiheit und Verantwortung); théorisation et esthétisation des stratégies communicationnelles (recours à la linguistique, la cybernétique, à la psychologie sociale et l'anthropologie culturelle, autohistoire de la branche, appropriation de codes iconographiques de la culture pop, etc.); établissement d'un argumentaire de défense du métier et de l'activité publicitaires (élaboration du concept de «libre-choix» des consommateur-trice-s, nécessité de la communication dans la vie en communauté, liberté d'expression grâce au financement de la presse par la publicité).

L'auteur analyse avec finesse la manière dont la figure du publicitaire a progressivement été construite. La force de l'ouvrage réside dans sa capacité à agréger un grand nombre de sources et à mener une analyse détaillée des stratégies communicationnelles des publicitaires. Il fait aussi, et peut-être surtout, émerger un pan entier du «miracle économique» des Trente Glorieuses, dont David Eugster veille à nuancer le récit mythifié grâce à une série d'entretiens menés avec des acteurs de la branche. Sans doute aurait-on souhaité en savoir davantage sur les métiers de la publicité: non seulement le métier de publicitaire, présenté ici comme une profession relativement homogène, mais surtout la constellation de spécialisations (conseil en publicité et marketing, graphisme, maquettisme, etc.) ayant émergé dans son sillage et s'étant progressivement autonomisées au fur et à mesure que le secteur se structurait et se professionnalisait. De même, l'approche transnationale, qui fait plus particulièrement défaut, aurait-elle pu permettre de rendre compte avec davantage d'acuité la nature et l'étendue des circulations de la publicité et des publicitaires au cours du XX^e siècle. C'est en effet à une cartographie plus systématique de cette «nébuleuse» publicitaire et de ses réseaux qu'aurait pu se consacrer cet ouvrage, ne serait-ce qu'en introduction, de manière à élargir l'histoire de l'image publique de la publicité et des publicitaires à une véritable histoire économique et sociale de ce secteur.

*Claire-Lise Debluë, Zurich
Alexandra Schmidt, Lausanne*

Brigitte Studer, *Reisende der Weltrevolution. Eine Globalgeschichte der Kommunistischen Internationale*, Berlin: Suhrkamp Verlag, 2020, 618 Seiten, 52 Abbildungen.

Brigitte Studer hat mit *Reisende der Weltrevolution* eine tiefgehende, spannende und wunderbar zu lesende Sozial- und Milieustudie der Kommunistischen Internationalen vorgelegt. An frühere Forschung anknüpfend beschreibt die Autorin, aufbauend auf einer beeindruckenden Quellensammlung und Literaturarbeit, die Lebens- und Arbeitsrealität kommunistischer Kader im Dienst der Komintern. Zwischen revolutionärem Aktivismus und Spionage, bürokratischem Arbeitsalltag, Flucht vor der Polizei, Entbehrungen, Verfolgung durch die «eigenen» Leute und emotionalen Erfahrungen bewegen sich die Akteur/innen, die sie mit grosser Sensibilität analysiert in einem immer komplexeren Spannungsfeld. Der Ausgangspunkt der Studie ist die «revolutionäre «Generation von 1920»» (S. 31), jene überwiegend junge Menschen die sich, begeistert von der Russischen Revolution und dem Versprechen der Kommunistischen Internationale die ganze, durch Krieg und Ausbeutung geprägte alte Welt auf den Kopf zu stellen, in den Dienst der Sache stellten.

Menschen mit den unterschiedlichsten Hintergründen schlossen sich der Komintern an. Wie Studer schreibt: «Den Kommunisten gab es nicht.» (S. 529) Gemein hatten die von ihr beschriebenen Aktivist/innen jedoch ihr unstetes Leben mit gepackten Koffern, den Einsatz und die Disziplin für die (vermeintlich) gemeinsame Sache und die freiwillige Aufgabe eines traditionellen bürgerlichen Lebensstils. So bildeten die «Mitglieder des internationalen Kommunismus der Zwischenkriegszeit [...] eine über die sich weltweit erstreckenden Räume durch eine gemeinsame Sprache und gemeinsame Praktiken verbundene Gemeinschaft oder eigene Lebenswelt.» (S. 23). Sie «waren Teil einer der größten kollektiven Erfahrungen des 20. Jahrhunderts» (S. 526). Besonders hervorzuheben ist Studers Analyse der Geschlechterverhältnisse innerhalb der Komintern. Einerseits beleuchtet sie bisher weitgehend vergessene weibliche Revolutionär/innen wie Fanny Jezierksa, Hilde Kramer, Tina Modotti, Mentona Moser oder Ruth Oesterreich. Gleichzeitig zeigt sie auch die zentrale Rolle, die Gender (oft unausgesprochen) in der tagtäglichen Arbeit und in den sozialen Beziehungen der Komintern-Mitarbeiter/innen spielte, und wie in der Komintern selbst Anspruch und Realität im Bereich der Geschlechterverhältnisse divergierten.

Das Buch ist Teils chronologisch, teils geographisch organisiert. Den Rahmen für die einzelnen Kapitel bilden die Orte revolutionärer Aktivität: vom Komintern-Kongress und dem revolutionären Arbeitsalltag in Moskau, der Hauptstadt der Weltrevolution, zu den Versuchen die «Völker des Ostens» von Baku aus zu revolutionieren, dem Westeuropäischen Büro der Kommunistischen Internationale in Berlin, zu Zentren antikolonialer Aktivität wie Brüssel, bis Shanghai, Wuhan, Barcelona und Albacete. Studer gelingt es, jeden dieser geographischen Räume zum Ansatzpunkt für die Analyse der Handlungsrahmen und Wahrnehmungen «ihrer» Akteur/innen zu nutzen und die jeweils relevanten Kernaspekte der Arbeit der Komintern-Mitarbeiter/innen anhand lokaler Studien zu analysieren.

Studer untersucht die Geschichte der Komintern nicht – wie viele andere Arbeiten – in Hinsicht auf die «grossen» internen Konflikte, die Entscheidungen in Moskau und deren Auswirkungen auf die verschiedenen Parteien und Sektionen, sondern stellt die Akteur/innen in den Mittelpunkt. Dabei zeigt sie, wie sich die Veränderung der Komintern im Zuge der Stalinisierung im (Arbeits-)Alltag der Mitarbeiter/innen widerspiegelte. So schreibt sie: «Auch die Komintern institutionalisierte sich. Sie wuchs zu einem Appa-

rat mit festen Strukturen und Regeln. Und sie entwickelte eine Bürokratie mit ihrer eigenen Logik der Selbstbewahrung und Kontrolle.» (S. 179) Diese Veränderung, nicht zuletzt im Zuge der Theorie vom ‹Sozialismus in einem Land›, hatte tiefgehende Auswirkungen für viele der einst so begeisterten jungen Revolutionär/innen: ‹Mit der Entfernung der unmittelbaren Revolutionsperspektive und der Überhandnahme der Alltagsroutine schwand die Revolutionsromantik der Berufsrevolutionäre!› (S. 164) Immer öfter schienen die Mitarbeiter/innen – als disziplinierte Kader – neue Wendungen und neue Generallinien aus Moskau den lokalen Parteien als nicht zu hinterfragende Wahrheiten vermitteln zu müssen; immer öfter wurden Zweifel laut, und immer problematischer und gefährlicher wurde es, diese Zweifel auch offen zu äussern. In den späten 30er Jahren war dann eine ‹Einladung› nach Moskau keine ersehnte Chance mehr, sondern eine gefährliche Drohung, die mit dem Tod enden konnte. Zwar scheint es ohne Vorwissen oft schwierig, all die 180-Grad-Wendungen der Komintern – die für die Akteur/innen so entscheidend waren – einzuordnen und zu nachzuvollziehen. Die von der Autorin gewählte Perspektive, diese Veränderungen in ihrer Wirkung auf die Mitarbeiter/innen im Ausland zu analysieren, eröffnet jedoch grossartige neue Erkenntnisse.

Reisende der Weltrevolution ist ein ausserordentlich wichtiger Beitrag zur transnationalen Geschichte des Kommunismus, zur Erforschung der Komintern und nicht zuletzt zur Geschlechtergeschichte. Die Globalisierung durch Revolutionär/innen, im Zuge des, wie Studer schreibt, ‹neuen Globalisierungsanspruch[s] der Komintern› (S. 108), knüpft an Arbeiten zu revolutionären oder aktivistischen, transnationalen Netzwerken an und eröffnet neue Möglichkeiten und Perspektiven, um die Geschichte sozialer Bewegungen zu analysieren.

Jan Rybak, London

Samuel Bousson, Mathias Gardet, Martine Ruchat, *L'Internationale des républiques d'enfants, 1939–1955*, Paris: Anamosa, 2020, 479 pages.

L'Internationale des républiques d'enfants est le résultat d'une découverte réalisée par l'autrice et les auteurs lors de leurs recherches sur l'enfance dite ‹irrégulière›: ‹la mise en place, pendant la Seconde Guerre mondiale, de communautés pédagogiques exceptionnelles créées pour accueillir de façon temporaire des enfants orphelins ou se retrouvant du fait du conflit brutalement séparés et pour un temps indéterminé de leurs parents et donc sans foyer. Ces communautés s'appellent pour certaines ‹Républiques d'enfants› et fonctionnent sous la forme d'un self-government: les enfants administrent eux-mêmes leur communauté en élisant un gouvernement, une police, un tribunal ou encore en créant une banque et une monnaie intérieure. Cet apprentissage de l'autonomie et de la citoyenneté est encadré par des éducatrices et des éducateurs censés intervenir le moins possible.

Entre 1945 et 1955, il existe en Europe plus d'une centaine d'initiatives de ce genre, si bien que l'UNESCO convoque, du 5 au 10 juillet 1948, l'ensemble des directions des communautés d'enfants pour une conférence au village Pestalozzi. Quatorze directrices et directeurs, onze experts et douze observateurs se retrouvent ainsi en Suisse, à Trogen. À l'issue de la rencontre est créée une Fédération internationale des communautés d'enfants (FICE), dont l'objectif est de promouvoir l'idée pédagogique des républiques d'enfants et de favoriser des contacts internationaux entre les intervenantes et intervenants.

Richement illustré, l'ouvrage est structuré grâce à des résumés de chaque chapitre, lesquels sont complétés par de courtes biographies des actrices et acteurs rencontrés dans

les pages suivantes. Dans le but d'écrire une histoire la plus narrative possible, l'autrice et les auteurs ont pris le parti de présenter les documents d'archive utilisés en toute fin d'ouvrage. En complément du volume, un carnet de recherche sur hypotheses.org a été créé⁸. Celui-ci propose plusieurs rubriques correspondant à chaque chapitre et présentant les parcours des actrices et acteurs principaux, certaines archives desquelles sont tirées les principales citations, ainsi que des iconographies inédites. Cette présentation originale permet à la lectrice et au lecteur de s'orienter facilement à travers le vaste réseau international des communautés d'enfants et d'avoir une excellente vue d'ensemble du travail de recherche accompli.

C'est autour de la conférence de Trogen que s'articule ce volume proposé par Samuel Boussion, Mathias Gardet et Martine Ruchat. Le récit se déroule en trois temps: il décrit et analyse les événements ayant eu lieu avant, durant et après la conférence de juillet 1948.

Les chapitres 1 à 6 illustrent la fondation et le développement de quelques communautés d'enfants exemplaires qui seront le pilier de la future FICE. Les autrices et auteurs ont suivi la trace des actrices et acteurs présents ou représentés à Trogen en amont de la conférence. Les archives de ces expériences ont été répertoriées à travers toute l'Europe et les communautés les plus exemplaires sont mises en avant dans les chapitre concernés (Moulin-Vieux en Isère, Pestalozzi à Trogen, Repubblica dei Ragazzi, Scuola-Città de Florence). Si ces quelques expériences ne reflètent pas l'ensemble de la diversité des initiatives, l'autrice et les auteurs soulignent qu'elles en montrent très bien l'impulsion humanitaire et les valeurs pédagogiques. Ces archives montrent également que les protagonistes impliqués, bien que partageant en apparence la même grande cause du devoir de réparation envers les enfants victimes de la guerre, composent un réseau socialement et idéologiquement très diversifié.

L'intensité des débats ayant eu lieu durant la conférence de Trogen est restituée dans les chapitres 7 et 8 de l'ouvrage. Le déroulement des journées du 5 au 10 juillet 1948 est explicité grâce aux archives de l'UNESCO, complétées par celles de certains participants et participantes à la rencontre. Les rapports, comptes rendus de mission, télégrammes, etc. ont été dépouillés à cette fin. Grâce à ces documents, la chercheuse et les chercheurs ont pu établir une cartographie des républiques d'enfants et montrer la pluralité des conceptions du placement et de l'accueil mises en place par les différentes communautés. Les limites du modèle et sa portée sont également discutées, ainsi que la mise en pratique effective du self-government et les tensions entre compréhension internationale et contraintes matérielles et pédagogiques.

Enfin, les chapitres 9 à 12 mettent en évidence le déclin des républiques d'enfants en aval de la conférence de Trogen. Si différentes rencontres internationales sont organisées par la FICE, celle-ci doit affronter des difficultés liées à la politique de la chaise vide des pays de l'Est et faire face aux controverses l'accusant de communisme. Les tensions politiques des années 1950 entraîneront certains pays à rapatrier leurs jeunes ressortissants, ceux-ci étant pris en otage de la guerre froide. Les enfants victimes de la guerre ayant grandi, la FICE est finalement contrainte de faire face aux mutations des publics cibles accueillis; se pose alors la question de savoir si le principe pédagogique de la communauté d'enfants est transposable à l'enfance inadaptée. Le risque encouru serait alors que «la définition initiale des communautés d'enfants [se réduise] à portion congrue, ne laissant

8 www.repenf.hypotheses.org (5. 5. 2021).

place qu'à une formule traditionnelle d'accueil familial en villages mais dont toute forme de participation des enfants est laissée de côté» (p. 405).

Tout au long du récit, l'autrice et les auteurs questionnent deux types de logiques et leurs interactions: l'humanitaire et le pédagogique, «selon l'alchimie du lien traditionnel entre charité, philanthropie et éducation» (p. 19). Ils ont ainsi habilement éclairé tout un pan de l'histoire de l'éducation encore méconnu jusqu'à ce jour et mené une réflexion sur la prise en charge des enfants réfugiés, tant en termes d'éducation dans le pays d'accueil et dans le pays d'origine, que de préservation de leur identité nationale.

Aurore Müller, Fribourg

Sanela Schmid, Deutsche und italienische Besetzung im Unabhängigen Staat Kroatien. 1941 bis 1943/45, Berlin: de Gruyter, 2020, 437 Seiten.

Die Berner Dissertation von Sanela Schmid leistet etwas, was bisher noch nicht gelungen ist: die Untersuchung zweier Besatzungsregime während des Zweiten Weltkriegs sowie der Vergleich zweier Strategien im heissumkämpften und blutigen Kriegsschauplatz des Unabhängigen Staates Kroatien (NDH). Dabei geht die Autorin systematisch vor und untersucht sowohl die Politik Italiens und Deutschlands in Kroatien als auch das Verhältnis der Achsenpartner zueinander.

Nach einer kurzen Einleitung in das Thema werden die Strategien Italiens und Deutschlands im südosteuropäischen Raum vor dem Zweiten Weltkrieg betrachtet. Bereits hier wird klar, dass ein Konflikt zwischen Berlin und Rom vorprogrammiert war. Die Ausrufung des NDH durch die Ustascha-Bewegung von Ante Pavelić brachte eine weitere entscheidende Komponente in das Szenario. Der NDH wurde zum Akteur und zum Spielball im komplexen Beziehungsgeflecht, das sich ab April 1941 im kroatischen Raum etablierte. Italien und Deutschland teilten Kroatien in zwei Einfluss- und Besatzungszonen auf. Besonders interessant erscheint, wie die unterschiedlichen Strategien der beiden Achsenpartner verzahnt waren. Die deutsche Regierung setzte bis zum Schluss auf die Ustascha, während die ökonomische Ausbeutung Kroatiens an erster Stelle stand. Daraus resultierte ein vergleichsweise geringer militärischer Einsatz. Italien annektierte hingegen einen grossen Teil kroatisch-bewohnter Gebiete und zählte diesen Raum zu seinem «spazio vitale». Somit setzte Rom auf eine Besatzungspolitik, die eines erheblichen militärischen Aufwands bedurfte. Dabei agierten die Achsenpartner völlig konträr: Deutschland brauchte ein starkes Kroatien, Italien wollte die Ustascha hingegen möglichst schwach halten. Schmid gelingt es, diese komplexen Beziehungen und Vorstellungen genau darzustellen und sie zeigt auf, welche Mechanismen politischer, ökonomischer und strategischer Natur hinter den Beziehungen in Kroatien steckten und das Misstrauen zwischen den Partnern der «Achse» befeuerten.

Auf die ersten Wellen der Massengewalt der Ustascha reagierten die beiden Besatzer ebenfalls unterschiedlich. Während sich das deutsche Militär weitestgehend zurückhielt, versuchten die Italiener, die Zivilbevölkerung vor Übergriffen der Ustascha zu schützen. Sehr gut arbeitet Schmid dabei heraus, wie unterschiedlich die Vorstellungen über die Zivilbevölkerung in den beiden Besatzungsgebieten waren. Die deutschen Besatzer interessierten sich kaum für die Bevölkerung und machten zunächst keine Anstalten, dem Morden der Ustascha Einhalt zu gebieten. Für Italien galt es, eine imperiale Ordnung herzustellen und die Bevölkerung dieser zu unterwerfen. Daher legte die italienische Besatzungsmacht Wert auf Versorgung, Infrastrukturausbau und die Zusage der Unversehrtheit aller Bevölkerungsschichten. Gerade solche Vergleiche und Verknüpfungen

stellen eine besondere Stärke dieses Werkes dar. Die Autorin präsentiert ein klares Bild, das wie nie zuvor die Strategien, Massnahmen und Wechselwirkungen in Kroatien während des Zweiten Weltkriegs illustriert und von der grossen Politik bis zu den Handlungen Einzelner in Kroatien reicht. In diesem Zusammenhang lässt sich auch ein weiteres, kontroverses Thema des Zweiten Weltkrieg in Kroatien analysieren: die Verfolgung und Rettung von Jüdinnen und Juden. Hier gelingt der Autorin ein «integrativer» Ansatz, der sowohl die kroatische und deutsche Rassenpolitik in Betracht nimmt, um dann auf die italienischen Vorstellungen einzugehen, die schliesslich zur Rettung tausender Menschenleben führten.

Der Umgang mit den unterschiedlichen Bevölkerungsgruppen in Kroatien stellt ohnehin eine der spannendsten Analyseebenen dieses Werks dar. Während die deutschen Besatzer an den Ustascha festhielten, verfolgte das italienische Militär eine pragmatischere Politik und setzte auf ein Bündnis mit den aufständischen Serben (Tschetniks), das sich dezidiert gegen Titos Partisanen richtete und den kroatischen Staat bedrohte. Damit etablierte die italienische Armee eine «divide et impera»-Politik, die sich bis zum italienischen Kriegsaustritt im September 1943 manifestierte und teilweise zu beachtlichen Erfolgen führte. Erst nach dem italienischen Ausscheiden aus dem Krieg ging auch die Wehrmacht Abmachungen mit den Tschetniks ein. Die Strategien gegenüber der muslimischen Bevölkerung und die Diskrepanz zwischen Anspruch und Realität bilden eine weitere, spannende Facette der Ausführungen Schmid's.

Interessant ist schliesslich auch die von Schmid präsentierte Auswertung der Massnahmen italienischer und deutscher Einheiten im Kampf gegen die Partisanen. Beide Seiten gingen ähnlich brutal gegen diese «unsichtbaren» Gegner vor und schürten eine Spirale der Gewalt, die den jugoslawischen Raum während des Zweiten Weltkriegs kennzeichnete. Die Unterscheidung zwischen Kombattanten und Zivilisten gelang den Besatzungseinheiten nur teilweise. Vielmehr verwüsteten sie ganze Landstriche, was als Zeichen der Ohnmacht im Guerillakrieg gedeutet werden kann. Weiterführend erweist sich eine detaillierte Analyse der Opfer deutschen und italienischen Handelns. Hier liefert die Autorin eine Erklärung für unterschiedliche politische Ziele und militärische Bedingungen. Dies zeigt sich auch im von Schmid zum ersten Mal gründlich untersuchten Thema der deutschen und italienischen Propaganda. Obwohl sich deren tatsächliche Wirkung letztlich nur schwer fassen lässt, zeigt die Analyse, welchen Stellenwert die Propaganda einnahm. Sie trägt damit auch zum Verständnis der Demoralisierung der Soldaten und der Brutalisierung des Krieges im NDH bei.

Insgesamt ist festzustellen, dass Sanela Schmid eine detaillierte, mit einer beachtlichen Zahl an Dokumenten (unter anderem aus Deutschland, Italien, Kroatien, Serbien, USA) unterfütterte Arbeit gelungen ist, die es zum ersten Mal vermag, die Beziehungen der Besatzungsmächte Italien und Deutschland in Kroatien gründlich zu durchleuchten. Damit stellt dieses Werk einen grossen Mehrwert für die Forschung zum Zweiten Weltkrieg dar.

Karlo Ruzicic-Kessler, Bozen

Milena Guthörl, *Die Mathematik des Sozialstaats. Internationale Expertennetzwerke der sozialen Sicherheit 1930–1980*, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2021, 214 Seiten.

Die Internationale Arbeitsorganisation (International Labour Organization, ILO) verhalf dem Thema der sozialen Sicherheit in der Nachkriegszeit zu einem festen Platz

innerhalb der westlich geprägten internationalen Ordnung. Die ILO verband Pazifismus und Wissenschaft miteinander. Sie verabschiedete 1952 ein internationales Abkommen, das soziale Sicherheit als menschliches Grundrecht definierte, und von 50 Mitgliedstaaten ratifiziert wurde. Mit diesem Übereinkommen und der zunehmenden Bedeutung expertenschaftlicher Netzwerke begann die international koordinierte Sozialpolitik. Die Autorin fragt danach, wie internationale sozialstaatliche Standards etabliert wurden und welche Rolle Expertengruppen dabei spielten.

Eine zentrale Rolle nahmen seit den 1920er Jahren die Versicherungsmathematiker ein. Sie waren mehrheitlich für nationale Sozialversicherungsbehörden und Universitäten tätig, erarbeiteten aber gleichzeitig die internationalen Standards der sozialen Sicherheit und gewährleisteten in ihren Netzwerken den Transfer des erarbeiteten Wissens. Besonders rege war der Ausbau der sozialen Sicherheit während der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts in den liberalen Demokratien des Westens. Die personellen Vernetzungen der Experten führten darüber hinaus dazu, dass sich die Standards dank der Bemühungen der ILO in Entwicklungsländern etablierten. Auch wenn die wenigsten nationalen Erlasse die Namen der Akteure trugen, wie dies zum Beispiel beim bekannten britischen «Beveridge-Report» der Fall war, so waren deren Inhalte dennoch durch die beteiligten Experten geprägt. Die internationale Vernetzung gelang mitunter dadurch, dass die epistemische Gemeinschaft klein und übersichtlich blieb und die Experten sich untereinander kannten und ihre Organisationen jeweils an Kongressen und Austauschplattformen der anderen Institutionen vertraten.

Die international vernetzten Versicherungsmathematiker setzten zunächst in den ersten Nachkriegsdekaden viel Hoffnung auf keynesianische Ansätze, um konjunkturpolitische Instrumente mit wirtschaftspolitischen Zusammenhängen und politischen Prozessen zu verknüpfen. Sie erkannten aber bereits früh, dass dies wegen der steigenden Gesundheitskosten und der krisenhaften Wirtschaftsentwicklung nicht gelingen würde. Ab Ende der 1960er Jahre musste der keynesianische Ansatz zusehends einem nationalstaatlich geprägten Diskurs weichen, der den Spardruck thematisierte und die Sozialversicherungen aus einer ausschliesslich ökonomischen Logik betrachtete. Im Zuge dieses Perspektivenwechsels griffen die Sozialversicherungsexperten wieder auf die hergebrachten klassischen Konzepte aus der Zwischenkriegszeit zurück, die auf eine kontinuierliche technische Verbesserung der sozialstaatlichen Instrumente ausgerichtet waren.

In der Weltwirtschaftskrise Mitte der 1970er Jahre waren die Finanzierung der Sozialversicherungen, die Inflation und der Anstieg der Gesundheitskosten die dominanten Themen in den internationalen Expertengruppen. Die Netzwerke erhofften sich neue Lösungsansätze durch internationale Kooperation, etwa mittels Optimierung mathematischer Modelle. Die Versicherungsmathematiker waren gefordert, ihre Berechnungen auf deren volkswirtschaftlichen Folgen abzustimmen. Stark im Fokus stand etwa die Frage, wie sich die Inflation auf die Renten auswirken würde. Am Beispiel der AHV in der Schweiz zeigt die Autorin, dass in den internationalen Netzwerken zwar valable Modelle ausgearbeitet wurden, diese aber zunächst nationale demokratische Prozesse durchlaufen mussten und oftmals mit konkurrierenden Expertisen innerhalb eines Landes konfrontiert waren. Die international erarbeiteten Lösungsvorschläge liessen sich in den nationalstaatlich organisierten Sozialversicherungssystemen lediglich in abgeschwächter und angepasster Form umsetzen.

Die Wirtschaftskrise der 1970er Jahre zeigte weltweit die Grenzen des sozialstaatlichen Ausbaus auf. Die Autorin arbeitet differenziert heraus, wie unterschiedlich der Wes-

ten, Osten und Süden auf diese Herausforderungen reagierten im Rahmen der sozialstaatlichen Regime einzelner Länder. Der internationale Diskurs der Versicherungsexperten deutete in dieser Zeit Krise nicht nur als ein Phänomen des Spardrucks, das es mit Konzepten aus der Betriebswirtschaftslehre zu bearbeiten galt, sondern begann auch die lückenhafte soziale Absicherung verschiedener gesellschaftlicher Gruppen zu thematisieren. In dieser zweiten Perspektive kam zusehends die Soziologie zum Zuge, die neue gesellschaftliche Risiken erforschte.

Der Autorin gelingt es, die internationalen expertenschaftlichen Diskurse um soziale Sicherheit in die globalen wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Entwicklungen der Nachkriegszeit einzubetten. Rückläufige militärische Konflikte und wirtschaftlicher Wohlstand ermöglichten es bis zur Wirtschaftskrise der 1970er Jahre, neue sozialstaatliche Lösungsvorschläge zu erarbeiten. Seither etablierte sich die Vorstellung, dass sozialstaatliche Modelle der kontinuierlichen Weiterentwicklung bedürfen, um in einem gesellschaftlichen Umfeld des permanenten Wandels zu bestehen.

Nadja Ramsauer, Zürich

Andrea Franc, **Von der Makroökonomie zum Kleinbauern. Die Wandlung der Idee eines gerechten Nord-Süd-Handels in der schweizerischen Dritte-Welt-Bewegung (1964–1984)**, Berlin: De Gruyter, 2020, 274 Seiten, 9 Abbildungen.

Wer heute im Supermarkt ein regionales Agrarprodukt kauft, wird bisweilen mit der Fotografie einer lächelnden Bäuerin auf der Verpackung belohnt. Schon länger bekannt sind solche Bilder von der Vermarktung exotischer Fair-Trade-Produkte. In ihrem Buch erklärt Andrea Franc, wie es zur ideellen Verknüpfung von kleinbäuerlichen Produzenten im globalen Süden und im schweizerischen Inland kam.

Das Buch basiert auf Francs Habilitationsschrift und ist in fünf Kapitel gegliedert. Die Autorin zeichnet den ideengeschichtlichen Wandel nach, welchen die schweizerische Dritte-Welt-Bewegung zwischen 1964 und 1984 vollzog. Sie fokussiert auf die NGO *Erklärung von Bern* (EvB, seit 2016 *Public Eye*), deren Vergangenheit bereits Gegenstand mehrerer Arbeiten gewesen ist.⁹ Francs Absicht ist es, vor dem Hintergrund der entstehenden Fair-Trade-Bewegung eine *intellectual history* der EvB zu erarbeiten. Dabei bezieht die Autorin von Beginn weg klar Position: So schreibt sie in der Einleitung, dass die ab den 1970er-Jahren erfolgte Ausgrenzung Afrikas aus dem Welthandel fatal gewesen sei. Anstatt den Handel mit den Entwicklungsländern zu intensivieren, habe der Westen die eigene Landwirtschaft mittels neoprotektionistischer Massnahmen abgeschottet. In diesem Prozess – so Francs These – spielte die schweizerische Dritte-Welt-Bewegung rund um die EvB eine unrühmliche Rolle.

Die EvB geht auf ein gleichnamiges Manifest aus dem Jahr 1968 zurück. Über tausend Personen aus dem theologischen Milieu forderten darin unter anderem eine Reform des Welthandels zugunsten der Entwicklungsländer. Diese sollten künftig gerechte Preise für ihre Waren erhalten. Damit orientierten sich die Initianten der EvB explizit an den

⁹ Zum einen haben damals Beteiligte ihre Erinnerungen niedergeschrieben, zum anderen liegen mehrere historische Forschungsarbeiten zur EvB vor, vgl. Anne-Marie Holenstein, Regula Renschler, Rudolf Strahm, *Entwicklung heisst Befreiung. Erinnerungen an die Pionierzeit der Erklärung von Bern (1968–1985)*, Zürich 2008; Monica Kalt, *Tiersmondismus in der Schweiz der 1960er und 1970er Jahre. Von der Barmherzigkeit zur Solidarität*, Bern 2010; Konrad J. Kuhn, *Entwicklungspolitische Solidarität. Die Dritte-Welt-Bewegung in der Schweiz zwischen Kritik und Politik (1975–1992)*, Zürich 2011.

Thesen des argentinischen Ökonomen Raúl Prebisch. Dessen Überlegungen zu den *terms of trade* waren 1964 an der ersten UNO-Konferenz für Handel und Entwicklung (UNCTAD) einer breiten Öffentlichkeit präsentiert worden. In den frühen 1970er-Jahren ging die Federführung bei der EvB in die Hände junger AktivistInnen aus der 68er-Bewegung über. Wie Franc betont, orientierten auch sie sich zunächst an Prebischs Thesen. Beeinflusst von wachstumskritischen Strömungen gewann aber schon bald die Umweltthematik an Relevanz. Anstatt wie bisher den Aufbau von Industrien in den Entwicklungsländern zu fordern, schuf man seitens der EvB ab Mitte der 1970er-Jahre eine «eigene, paraakademische Doktrin» (S. 112). Diese besagte, dass die Entwicklungsländer auf ihrem Weg zur landwirtschaftlichen Selbstversorgung unterstützt werden sollten. Dabei postulierten die AktivistInnen eine Interessensgemeinschaft zwischen Kleinbauern im globalen Süden und Kleinbauern im schweizerischen Inland, die jeweils vor den Kräften des Marktes geschützt werden sollten.

Franc geht mit den ExponentInnen der Dritte-Welt-Bewegung hart ins Gericht. Sie wirft ihnen unter anderem fehlendes Fachwissen (S. 95), Selbstgerechtigkeit (S. 111), zunehmende Ideenlosigkeit (S. 212) sowie einen Mangel an Selbstreflexion (S. 128) vor. Vor allem aber konstatiert sie einen Verrat an den Interessen der Entwicklungsländer, deren Anwälte die AktivistInnen doch zu sein vorgaben (S. 4). Die ersten vier Kapitel sind geprägt von einer eigentlichen Empörung über die Abkehr der Bewegung von ihren ursprünglichen Forderungen. Die hinter dem Wandel stehenden historischen Hintergründe und Sachzwänge werden erst in Kapitel 5 systematisch beleuchtet.

Francs Analyse lenkt den Blick auf wichtige Widersprüche, die den Ideen der Dritte-Welt-Bewegung inhärent waren: Mit der neuen Leitfigur des Kleinbauern bewegten sich die linksgrünen AktivistInnen in die Nähe nationalkonservativer Kräfte, die ebenfalls das Landleben sowie kleinräumige und traditionelle Produktionsweisen idealisierten. In den von der Bewegung betriebenen Drittweltläden wurden denn auch keine industriell gefertigten Güter aus Entwicklungsländern verkauft, sondern klassische Kolonialprodukte wie Kaffee oder Zucker. Auch gedanklich näherte sich die Bewegung mit ihrem Bild des statischen Landbauern einer kolonial anmutenden Vorstellung von Menschen in Entwicklungsländern an. Andere Kritikpunkte Francs überzeugen weniger. Dies gilt insbesondere für den wertenden Befund, die frühen AktivistInnen der EvB hätten den freien Markt sowie Privatinvestitionen im Süden als Entwicklungsinstrumente ursprünglich gutgeheissen,¹⁰ sich später aber bedauerlicherweise von den Lehren der akademischen Ökonomie entfernt. Ökologische Überlegungen werden mittels dieser Deutung als zweitrangig, teils auch als unwissenschaftlich abgetan. Die Autorin kritisiert zudem, dass sich die schweizerische Dritte-Welt-Bewegung bei politischen Geschäften wiederholt in eine «unheilige Allianz» mit der nationalen Rechten begeben habe. Diese wird aufgrund des präsentierten Materials aber nicht immer evident. Alles in allem hat Franc einen anregenden, wenn auch argumentativ etwas eng geführten Beitrag zur jüngeren Schweizer Geschichte vorgelegt.

Patricia Hongler, Zürich

¹⁰ Die Aussage steht auf dünner Quellenbasis. Sie beruht auf einem Entwurf der späteren Erklärung von Bern, in dem Investitionen der Schweizer Privatwirtschaft als «Leistung» bezeichnet wurden (vgl. S. 49). Die Stelle ist allerdings als ironische Formulierung lesbar. Auch die Werbebotschaft der AktivistInnen, wonach der 1973 vertriebene Ujamaa-Kaffee aus Tansania billiger sei als handelsüblicher Kaffee (vgl. S. 113 f.), muss nicht zwingend als ein Plädoyer für den freien Markt gedeutet werden.

Susanne Businger, Martin Biebricher (Hg.), **Von der paternalistischen Fürsorge zu Partizipation und Agency. Der gesellschaftliche Wandel im Spiegel der Sozialen Arbeit und der Sozialpädagogik**, Zürich: Chronos, 2020, 277 Seiten.

Die Publikation entstand im Nachgang zu der im Juni 2018 von der Arbeitsgemeinschaft «Historische Sozialpädagogik / Soziale Arbeit» veranstalteten Tagung zum Thema «Sozialer Wandel und Fachlichkeit». Ihr Titel legt dabei eine Entwicklung nahe, die von paternalistischen Konzepten zu solchen der Partizipationsförderung und der Anerkennung der Agency in der Sozialen Arbeit sowie der Sozialpädagogik verlief. Dass sich dabei in den Beiträgen eine gradlinige und ungebrochene Entwicklung nur schwer nachzeichnen lässt, ist mit den komplexen Faktoren (Diskurse, Regelungen, Menschen) zu begründen, die sozialen Wandel in Institutionen hindern und befördern. Dies lässt denn auch Gisela Hauss in ihrem Aufsatz von der «Gleichzeitigkeit des Ungleichzeitigen» sprechen. Dennoch ist der Wandel, der im Untertitel mit dem Bild der Spiegelung des gesellschaftlichen Wandels in der Sozialen Arbeit und der Sozialpädagogik eingefangen wird, in vielen Beiträgen erkennbar.

Die Einführung von Susanne Businger und Martin Biebricher geht auf die zentralen Begriffe der Tagung – «Sozialer Wandel» und «Fachlichkeit» – ein. Sie halten fest, dass es sich um wenig klar umrissene Konzepte handelt. Für den Zusammenhang der Sozialen Arbeit und Sozialpädagogik betonen sie für das erste, dass es Sozialstruktur, Werte, Kultur, Institutionen, Verständnis von Gemeinschaft, Staatlichkeit und Herrschaft, Ökonomie und Bildung einschliesst, wobei sie das Verhältnis zwischen Struktur und Individuum als wenig geklärt sehen. Fachlichkeit wird mit Wissensbeständen, Kompetenzen, Handlungspraxen und Haltungen assoziiert, wobei betont wird, dass darüber ein lebhafter Diskurs geführt werde. Dass sie Fachlichkeit schliesslich als «reflektierte Handlungsfähigkeit» zusammenfassen, erstaunt, denn dieses Konzept lässt eine konsequente Wissenschaftsbasierung eher in den Hintergrund treten. Die Begriffe des Buchtitels werden nicht weiter erläutert, obwohl auch hier die Anbindung an Theoriestränge wertvoll gewesen wäre.

Die dreizehn Beiträge sind vier – unterschiedliche Perspektiven eröffnenden – thematischen Teilen zugewiesen: Der erste Teil behandelt Fachlichkeitsdiskurse in verschiedenen Handlungsfeldern, der zweite ist dem Aufwachen und staatlicher Intervention gewidmet, im dritten Teil werden Bedürfnisorientierung und Stigmatisierung diskutiert, während der vierte Teil mit biographie- und theoriegeschichtlichen Perspektiven den Band abschliesst. Das Zusammenspiel von zentralen Begriffen in der Einleitung und der Titelgebung des Buchs sowie in den unterschiedlichen Ebenen, auf denen die Themen behandelt werden, macht einmal mehr deutlich, wie schwierig eine kohärente Gestaltung von Tagungsbänden sein kann.

Die drei Beiträge, die im Titel «Fachlichkeitsdiskurse in verschiedenen Handlungsfeldern» präsentiert werden, betreffen mit den koedukativen Wohlfahrtsschulen Ausbildungsstätten der Sozialen Arbeit, die Heimerziehung sowie die Supervision. Birgit Bender-Junker und Elke Schimpf zeigen am Beispiel von Waltraut Krützfeld-Eckhard wie ungesichert der fachliche Zugang zur Sozialen Arbeit auch nach dem Zweiten Weltkrieg war. So war Krützfeld-Eckhard zwar praktisch wie akademisch sehr gut ausgebildet, aber wegen ihrer Haltung und Tätigkeit während des Nationalsozialismus schwer kompromittiert. Dennoch wurde sie Gründungsrektorin der Evangelischen Fachhochschule Darmstadt. Gisela Hauss plädiert am Beispiel der Heimerziehung in der Schweiz für eine Perspektive, die die Gleichzeitigkeit von unterschiedlichen Ansätzen und Werthaltungen in verschiedenen Milieus und Regionen als Ausgangspunkt für einen analytischen Rahmen

nimmt, um eine fachliche Diskussion dazu zu führen. Volker Jörn Walpuski zeichnet das Aufkommen und die Ausbreitung der Supervision in Europa nach dem Zweiten Weltkrieg nach und zeigt, dass mit ihr (und dem Casework) «psychoanalytisch und sozialarbeiterisch orientierte Diskursstränge zusammengeführt» (S. 59) wurden.

Unter «Aufwachsen und staatliche Intervention» (Teil 2) diskutieren fünf Autorinnen und Autoren den Umgang mit Kindern und Jugendlichen. Melanie Oechler leitet her, dass sich die Sozialpädagogik in der Jugendhilfe in der BRD nach dem Krieg für das soziale Problem «Jugend in Not» erfolgreich als zuständig positionieren konnte und mit Hilfswerken und Heimen Problemlösungen bot. Bettina Grubenmann und Christina Velacott zeichnen nach, dass sich in der fachlichen Diskussion um das «Säuglingswohl» in der Schweiz bis heute bindungstheoretische Ansätze dominant halten können, weshalb eine Fremdbetreuung grundsätzlich als schlechte Lösung gilt. Sabine Stange stellt den Fall einer Expertise zu einem hessischen Erziehungsheim und die folgenden Reaktionen in der Phase der Reformüberlegungen der 1970er Jahre vor. Sie zeigt das Unverständnis, mit welchem sich wissenschaftlich argumentierende Expertinnen und Experten und auf ihr reiches Erfahrungswissen verweisende Praktiker begegneten, was eine produktive Kommunikation und die Anbahnung von Weiterbildungen praktisch verunmöglichte. Auch Claudia Streblov-Poser fokussiert auf die Zeit der Heimkampagnen der 1970er Jahre. Am Beispiel der Akte einer Familie in Bochum zeigt sie den Wandel im Diskurs der Familienfürsorge von einer disziplinierenden Perspektive zur «Anerkennung lebensweltlichen Eigensinns» (S. 146). Clara Bombach, Thomas Gabriel und Samuel Keller berichten aus ihrer Studie zu den fürsorgerischen Zwangsmassnahmen in der Schweiz, deren Kern Interviews mit ehemaligen Heimkindern bilden. Sie halten als zentralen Nenner des Lebens als ehemaliges Heimkind fest, dass sich eine nur schwer bearbeitbare Erfahrung der eigenen Verdinglichung und, damit verbunden, eine äusserst fragile Selbstwirksamkeitsüberzeugung in die individuelle Wahrnehmung eingegraben hat. Daraus, so das Team, ergeben sich bedeutsame Einsichten in die Probleme eines staatlichen Prozesses der Wiedergutmachung.

Im Teil 3 diskutieren drei Beiträge theoretische Konzepte und ihre Wirkungen in der Praxis unter dem Titel «Soziale Arbeit zwischen Bedürfnisorientierung und Stigmatisierung». So widmet sich Stefan Piasecki der Geschichte des Jugendstrafrechts mit den Stichwörtern Devianz und sozialer Standard. Dabei geht es um die Sicht auf die Kausalität von Jugendkriminalität als individuelle Abweichung und gesellschaftlich bedingtes Verhalten, die sich über die Jahrzehnte stark verändert hat und auf die Wirkung von Exklusion (durch Inhaftierung) und die Möglichkeit für Reintegrationsprozesse stärker ins Zentrum rückt. Christian Niemeyer thematisiert am Beispiel der Syphilis, was es für Problemwahrnehmungen und Lösungsansätze bedeutet, wenn theoretische Zugänge oder normativ aufgeladene Perspektiven Probleme unzureichend, einseitig oder ideologisiert angehen, was er an der tabu-belasteten Sicht auf die sexualisierte Gewalt an Kindern ausführt. Joachim Henseler diskutiert mit den Beispielen der Heimerziehung und des Kindergartens die Herausforderung für die Disziplin, die sich aus dem gesellschaftlichen Prozess hin zur Demokratieerziehung und zur Gewährleistung von Partizipationsrechten ergeben hat.

Der letzte Teil (Teil 4) widmet sich «biographie- und theoriegeschichtlichen Perspektiven». Dabei stellt Beate Lehmann das Wirken von Siegfried Lehmann in der jüdischen Waisenhilfe vor, die er vorerst in Kowno und Berlin und später in Ben Schemen in Palästina als sein Lebenswerk verfolgte, wobei ihn das Konzept der Selbstverwaltung und

der Verantwortungsübernahme leitete. Peter Szynka diskutiert den Heimatbegriff bei Karl Jaspers, um diesen dann in seiner Relevanz auf die Soziale Arbeit anzuwenden.

Soziale Arbeit und Sozialpädagogik sind durch ihren Anspruch gekennzeichnet, über wissenschaftliche Zugangsweisen fachliches Wissen und fachdienliche Methodologie zu generieren, die eine solide reflektierte und reflexive Praxis in unterschiedlichsten Feldern ermöglichen soll. Dazu gehört auch der Blick auf die historische Entwicklung der Domänen, indem die jeweiligen Antworten zu unterschiedlichen Zeiten und in unterschiedlichen historischen Konstellationen auf Spannungsfelder, insbesondere zwischen Disziplinierung und Hilfe zur Selbsthilfe, analysiert und bewertet werden. Der Band bietet einen spannenden Einblick in das weite Feld der Sozialen Arbeit / Sozialpädagogik sowohl was die Wirkungsorte als auch die disziplinären Bezüge wie auch die Theoretisierung der Fachlichkeit in historischem Verlauf anbelangt.

Béatrice Ziegler, Bern

Marcel Berni, **Ausser Gefecht. Leben, Leiden und Sterben «kommunistischer» Gefangener in Vietnams amerikanischem Krieg**, Hamburg: Hamburger Edition 2020, 442 Seiten, 36 Abbildungen, 5 Karten

Ausgangspunkt der hier zu besprechenden Dissertation ist eine völlig zutreffende Feststellung: Das Schicksal der US-amerikanischen Kriegsgefangenen im nordvietnamesischen Gewahrsam wird schon seit den 1970er Jahren, also seit 50 Jahren erforscht, die reziproke Gruppe, die «kommunistischen» Gefangenen in der Hand der USA und der südvietnamesischen Regierung, ist bisher jedoch weitestgehend ignoriert worden. Schon der Wille des Autors, diese Lücke zu schliessen, verdient Achtung.

Der Berner Historiker Marcel Berni hat sich viel vorgenommen. Er will den Prozess der Entrechtlichung im Umgang mit den Kriegsgefangenen beschreiben und nach den Gründen für diese Entwicklung fragen. Dabei will er sowohl die Täter- als auch die Opferperspektive einnehmen und gleichzeitig die Sicht des Internationalen Roten Kreuzes berücksichtigen. Auch die gerichtliche Ahndung der Verbrechen gehört zum Programm seiner Studie.

Nachdem Verstösse gegen das Kriegsvölkerrecht im Zentrum der Arbeit stehen, ist es verständlich, dass Berni zunächst einmal einen Überblick über die Entwicklung des Kriegsvölkerrechts bis zu den Genfer Konventionen von 1949 gibt. Kritisch ist hier allerdings anzumerken, dass er die beispielgebenden Urteile der Internationalen Militärgerichtshöfe von Nürnberg und Tokio unerwähnt lässt. Festzuhalten bleibt, dass sowohl die USA als auch Nord- und Südvietnam an die Regeln des Genfer Kriegsgefangenenabkommens von 1949 gebunden waren. Lediglich der Vietkong erklärte, sich nicht daran gebunden zu fühlen.

Insgesamt haben sich – die Zahlen sind mit grossen Unwägbarkeiten behaftet – ca. 35'000 bis 40'000 Soldaten und ca. 200'000 Zivilisten in US-, bzw. südvietnamesischer Gefangenschaft befunden. Dabei ist nicht nur die Zahl mit grossen Unsicherheiten behaftet, offen war oft auch der Status, also die Frage, wer als Soldat – und damit als Kriegsgefangener – anzusehen war. Für sie unterhielten die südvietnamesischen Streitkräfte sechs Lager, die USA besaßen keine eigenen Einrichtungen. Personen, die nicht als Soldaten galten, wurden als «Civil Defendants» bezeichnet und in zivile Lager gesperrt, oft auch wenn sie sich offensichtlich nicht an Kampfhandlungen beteiligt hatten.

Die für die vorliegende Arbeit relevante Kriegsphase, in der die USA selbst am Bodenkrieg beteiligt waren, begann mit der Landung US-amerikanischer Bodentruppen

bei Da Nang im Jahr 1965. In den Folgejahren nahm die Zahl von Kriegsverbrechen, insbesondere die willkürlichen Tötungen und die Folterung von Gefangenen, immer größeren Umfang an, während gleichzeitig der Protest dagegen zunehmend nicht nur durch einzelne Journalisten, sondern auch seitens US-Politikern, die US-Öffentlichkeit erreichte. Auch das IKRK, das die Kriegsgefangenenlager ca. drei bis viermal pro Jahr besichtigte, protestierte gegen die dortigen Zustände. Als dann 1973 das Pariser Friedensabkommen geschlossen wurde, bedeutete dies die Freiheit für die US-amerikanischen Kriegsgefangenen im nordvietnamesischen Gewahrsam, über die vietnamesischen Kriegsgefangenen sagte das Abkommen nichts aus.

Zu Beginn des Krieges war den US-Streitkräften daran gelegen gewesen, das Kriegsvölkerrecht einzuhalten, wohl wissend, dass die südvietnamesischen Verbündeten sich nicht daranhielten. Berni vermutet, hier habe eine Rolle gespielt, dass rechtstaatliche Prinzipien in der vietnamesischen Gesellschaft nicht verankert gewesen seien. Doch die Amerikaner lernten von den Südvietnamesen – willkürliche Erschiessungen und Folterungen entwickelten sich zu einem «Normalverhalten». Berni breitet vor dem Leser ein Panorama von Fällen aus – schier uferlos. Kritisch ist hier allerdings anzumerken: Dieses Bild erscheint konturlos, Grausamkeiten allüberall. Eine solche Darstellung wird aber der Realität nicht gerecht, denn diese ist nie uniform, sondern weist Differenzen auf. Im Grunde ist dies auch dem Autor bewusst, denn er weist darauf hin, dass es positive Ausnahmen gegeben hätte, ohne sie allerdings in das Bild einzufügen. Hier nach Regionen, Kriegslagen oder Verbänden zu differenzieren, wäre verdientvoll gewesen. Dieses Defizit erkennt der Autor an, sieht die Beantwortung dieser Frage jedoch als Thema einer weiteren Untersuchung.

Letztlich haben sich alle Akteure schuldig gemacht, auch wenn die Führung der US-Streitkräfte es an Versuchen, gegen die Grausamkeiten vorzugehen, nicht hat fehlen lassen. Es wurde eine *Criminal Investigation Division* aufgestellt, südvietnamesische Polizisten wurden in den USA ausgebildet, immer wieder wurden einschlägige Regeln erlassen. US-Soldaten, die sich nicht an Grausamkeiten beteiligten, gab es auch. Diesen gelang es aber nicht, andere davon abzuhalten – die Kultur der Grausamkeit war tief in den Feldverbänden verankert.

Ursachen hierfür macht Berni mehrere aus: Zum einen verweist er auf militärische Leistungsmaßstäbe, wie «Body Count» und «Kill Ratio», die letztlich auf maximale Gewaltausübung abzielen. Eine weitere Ursache sieht er in der Qualität des Offizierskorps, das im Laufe des Krieges durch die Personalfuktuation kontinuierlich jünger und schlechter qualifiziert geworden sei. Nach Bernis Auffassung hätte es einer straffen, disziplinierten Führung bedurft, um die zunehmenden Grausamkeiten zu beenden. Genau dazu sei das Offizierskorps aber nicht in der Lage oder aber auch nicht willens gewesen.

In der Praxis wurden also Verbrechen geduldet; von daher verwundert es nicht, dass auch die Ahndung sehr zu wünschen übrigliess. Nur in 244 Fällen fanden überhaupt Ermittlungen statt, lediglich 30 Soldaten wurden erstinstanzlich verurteilt. Wie viele Urteile letztinstanzlich bestätigt wurden, ist unbekannt.

Den Abschluss des Bandes bildet ein Epilog, der über den zeitlichen Rahmen der Untersuchung hinausgreift. Im Jahr 2014 veröffentlichte der US-Senat einen Bericht über die Folterpraktiken der CIA im «Krieg gegen den Terrorismus» in den Jahren 2001 bis 2006. Bernis Analyse dieses Berichts zeigt: Was die Anwendung von Folter betrifft, haben die USA aus dem Vietnam-Krieg nichts hinzugelern.

Zu einem gewissen Grad lässt der vorliegende Band den Rezensenten allerdings ein bisschen ratlos zurück: In anderen Kriegen – beispielsweise im Zweiten Weltkrieg – galt das Reziprozitätsprinzip. Kriegsgefangene wurden von der Wehrmacht korrekt behandelt, wenn die Reichsregierung die deutschen Soldaten im Gewahrsam des jeweiligen Gegners kriegsvölkerrechtsgemäss behandelt wissen wollte. Im Osten hingegen waren weder Hitler noch Stalin gewillt, auf die eigenen Kriegsgefangenen im fremden Gewahrsam Rücksicht zu nehmen – mit den entsprechenden tödlichen Konsequenzen. Im Fall des Vietnamkriegs aber wollten die US-Regierung wie auch die amerikanische Gesellschaft als «die Guten» dastehen, das Schicksal der US-Kriegsgefangenen in Nordvietnam bewegte die US-Nation zutiefst. In einer solchen Fallkonstellation wäre eine peinlich genaue Beachtung des Kriegsvölkerrechts seitens der USA zu erwarten gewesen – genau das war aber nicht der Fall. Hier eröffnet die vorliegende Studie ein neues Forschungsfeld – weg von der Realität der Kriegsgefangenenbehandlung hin zu den politischen Prozessen.

Insgesamt hat Marcel Berni eine breit recherchierte Arbeit vorgelegt, die wesentlich zu Erforschung eines bisher vernachlässigten Themas beiträgt. Nicht verwunderlich ist, dass er dafür den André-Corvisier-Preis der internationalen Kommission für Militärgeschichte erhalten hat. Eine weite Verbreitung ist seiner Publikation zu wünschen.

Rüdiger Overmans, Freiburg i. Br.

Korrigendum

Entgegen der Aussage Olivier Meuwlys in seiner Besprechung des Buchs von Claudia Aufdermauer und Heinrich Staehelin, «Bundesrat Emil Welti, 1825–1899» in der SZG 2021/3, S. 535 ist der Co-Autor des Werks (Heinrich Staehelin) nicht verstorben. Die Redaktion entschuldigt sich für diesen Lapsus.



**KLIO Buchhandlung und Antiquariat
von der Crone, Heiniger Linow & Co.**

Wissenschaftliche Buchhandlung mit
umfangreichem Sortiment und
fachspezifischen Dienstleistungen

Buchhändlerisch und wissenschaftlich
ausgebildetes Personal

Eigene Neuheitenkataloge

An- und Verkauf antiquarischer Bücher

KLIO Buchhandlung
Zähringerstrasse 45
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 42 12

KLIO Antiquariat
Zähringerstrasse 41
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 86 10

www.klio-buch.ch



Geschichte

Philosophie

Germanistik

Alte Sprachen

Soziologie

Politologie

Ethnologie

Theologie

Kommunikation

Belletristik



ITINERA 49

Herausgegeben von der Schweizerischen
Gesellschaft für Geschichte
Paolo Bory, Daniela Zetti (eds.)

Digital Federalism Information, Institutions, Infrastructures (1950–2000)

2022. 176 Seiten. Broschiert.
sFr. 48.– / € (D) 48.–
ISBN 978-3-7965-4508-5
ISSN 2624-5566
Bereits erschienen

The history of federalism in the digital age unfurls against a complex backdrop of dreams and expectations, cooperation and conflict, and preservation and change. Throughout this history, a range of individual and institutional actors in pursuit of a common goal are forced to grapple with a constantly shifting balance of resources, technologies, and responsibilities.

Contributions deal with topics such as the relationship between and among states, information, and computers; federal dealings with respect to migration and university policy; and the social and political coordination required both locally and nationally by high-performance computing. The editors' introduction reflects on how different forms of autonomy and authority were negotiated to achieve the benefits of digital technologies within social and material spaces.

With contributions by: Gabriele Balbi, Paolo Bory, David Gugerli, Ely Lüthi, Moritz Mähr, Nick Schwery, Laura Skouvig, Ricky Wichum and Daniela Zetti

SCHWABE VERLAG

www.schwabe.ch